

TANCRÈDE DE CHATEAUBRUN

PAR

GABRIEL FERRY

(Louis de Bellemarre).

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Un débiteur chanceux.

Dans une des maisons les plus récemment bâties de la rue Blanche, du côté qui fait face aux rues aujourd'hui inachevées de Boulogne et de Douai, deux jeunes gens étaient accoudés sur le balcon d'une terrasse au cinquième étage. Un pittoresque panorama, bien fait pour dédommager des fatigues de l'ascension, s'étendait au-dessous de cette ascension aérienne.

C'était dans l'après-midi d'un jour de septembre de l'année 1845; le soleil était au moment de se cacher, l'horizon étincelait déjà d'une brume dorée: il lançait obliquement ses derniers rayons au faite des maisons disséminées à perte de vue dans toute cette portion de Paris où d'immenses jardins se convertissaient petit à petit en rues, et où chaque jour un pan de verdure était envahi par un chantier de pierres. La destruction, cependant, n'était pas complète, et les cîmes des arbres étaient alors et sont encore aujourd'hui plus nombreuses que les toits des maisons. Rapprochés par la perspective, les acacias, les platanes et les sycomores, encore debout et balancés par la brise, offraient l'aspect d'une mer onduleuse de verdure. De droite et de gauche, à travers les roseaux des rues tracées, mais non bâties encore, des pins et des cèdres respectés par la hache, et dans toute leur splendeur primitive, étendaient mélancoliquement leurs grandes ombres sur les pelouses désertes des jardins de Boursaut et de Tivoli. Le vent du soir secouait de temps à autre les plis mouvants de ce manteau vert d'où se dégageaient déjà les premières senteurs nocturnes.

Un seul contraste déparait ce paysage triste et riant à la fois, auquel un intervalle de six ans n'a presque rien changé (1). C'était et c'est encore à présent une maison longue et haute, au toit couvert de tuiles noircies, sur lequel s'ouvre une rangée de lucarnes garnies de barreaux de fer. Un voile sombre semble s'étendre autour de l'édifice.

(1) L'auteur écrivait ceci au commencement de 1851.

TRANCRÈDE DE CHATEAUBRUN
PAR

GABRIEL FERRY

Louis de Bellemarre

PREMIÈRE PARTIE.

I. Un débiteur chanceux.

Dans une des maisons les plus récemment bâties de la rue Blanche, du côté qui fait face aux rues aujourd'hui inachevées de Boulogne et de Douai, deux jeunes gens étaient accoudés sur le balcon d'une terrasse au cinquième étage. Un pittoresque panorama, bien fait pour dédommager des fatigues de l'ascension, s'étendait au-dessous de cette ascension aérienne.

C'était dans l'après-midi d'un jour de septembre de l'année 1845 ; le soleil, était au moment de se cacher ; l'horizon étincelait déjà d'une brume dorée ; il lançait obliquement ses derniers rayons ; au faite des maisons disséminées à perte de vue dans toute cette portion de Paris où d'immenses jardins se convertissaient petit à petit en rue, et où chaque jour un pan de verdure était envahi par un chantier de pierres. La destruction, cependant, n'était pas complète, et les cîmes des arbres étaient alors et sont encore aujourd'hui plus nombreuses que les toits des maisons. Rapprochés par la perspective, les acacias, les platanes et les sycomores, encore debout et balancés par la briser offraient l'aspect d'une mer onduleuse de verdure. De droite et de gauche, à travers les roseaux des rues tracées, mais non bâties encore, des pins et des cèdres respectés par la hache, et dans toute leur splendeur primitive, étendaient mélancoliquement leurs grandes ombres sur les pelouses désertes des jardins de Boursaut et de Tivoli. Le vent du soir se douait de temps à autre les plis mouvants de ce manteau vert d'où se dégageaient déjà les premières senteurs nocturnes.

Un seul contraste déparaît ce paysage triste et riant à la fois, auquel un intervalle de six ans n'a presque rien changé ¹. C'était et c'est encore à présent une maison longue et haute, au toit couvert de tuiles noircies, sur lequel s'ouvre, une rangée de lucarnes garnies de barreaux de fer. Un voile sombre semble s'étendre autour : de l'édifice.

Cette maison, de la hauteur où elle est située, domine, pour ainsi dire, tout Paris depuis le nord jusqu'au sud, depuis les blanches habitations qui surgissent tout autour d'elle, jusqu'aux quartiers noirs et brumeux de

l'ancien Paris, sur la rive gauche de la Seine. Comme un de ces gibets que dressait le moyen-âge dans le champ-clos préparé pour le jugement de Dieu, cette sombre demeure élevée au dessus de la vaste arène des luttes de la grande ville semble dire comme ce gibet, emblème des temps barbares, *malheur aux vaincus !* car c'est la prison pour dettes.

Les deux jeunes gens, que nous ne devons pas plus longtemps oublier sur leur balcon, offraient entre eux, quant à l'expression du visage et à la tournure, un contraste frappant.

L'un ne jetait sur le paysage qui se déroulait devant lui qu'un œil préoccupé, qu'un regard presque soucieux. Sur sa physionomie expressive il était facile de lire une apparence d'embarras et d'hésitation, comme celle d'un homme contraint à quelque humiliant aveu et qui cherche en vain la force de le faire en dépit de sa résolution de ne pas faiblir.

L'autre, petit et blond, commençait à épaissir, quoiqu'il n'eût encore que vingt-huit ans, comme il arrive souvent à ceux que la bise de l'adversité n'a jamais secoués. Son regard errait aussi avec distraction autour de lui ; mais avec cette placidité de l'homme qui n'a jamais eu un terme de loyer en retard et qui a le bonheur de se sentir parfaitement bien dans ses affaires.

Le premier s'appelait Alfred Boncourt, le second Ulysse Morisset. Boncourt était l'un de ces rivaux clandestins des agents de change, dont, de temps à autre, une ordonnance de police vient modérer les opérations incessantes.

Etranger, — il était Belge — Boncourt était un jeune homme de l'âge de Morisset, brun contre l'habitude qu'ont tous les Belges d'être blonds, et d'une physionomie prévenante, pleine de vivacité et d'intelligence. Il habitait la France depuis plusieurs années, et, quoique lancé seul et sans appui sur le pavé de Paris, il avait fini par se faire à la Bourse, dans ce qu'on y appelle la *coulisse*, une certaine position, précaire, il est vrai, mais qui ne laissait pas que de lui donner parfois des bénéfices assez satisfaisants.

Cependant, le soir dont il s'agit, Boncourt avait, non sans fondement, quelque sujet d'inquiétude. Il était débiteur de Morisset, et divers billets qu'il lui avait souscrits pour une somme de 6,000 fr allaient échoir le lendemain, sans qu'il eût osé encore, depuis une heure qu'ils étaient ensemble, lui demander un renouvellement obligé. Morisset lui avait bien quelques obligations, il est vrai, mais elles n'étaient pas de celles qui peuvent exempter du paiement de billets à ordre. A la veille tous deux de se

marier et à la veille d'épouser les deux sœurs, Boncourt avait aidé Morisset à rompre une de ces liaisons de femmes qu'on appelle éphémères, par antiphrase sans doute, car il devient presque toujours fort difficile de les briser, et il ne se dissimulait pas que le seul profit qu'il dût attendre de ce service était la haine invétérée que lui avait vouée l'ex-maîtresse de son ami.

Il faut en finir cependant, — se disait Boncourt en ramassant son courage ; car enfin, pour l'avoir débarrassé de Paméla, Morisset ne me tient pas quitte de ses six mille francs, quoique, le diable m'emporte ! je ne m'explique pas comment il est si tranquille la veille de cette échéance. Allons ! je romps la glace.

Et, avec un héroïsme tranquille, Boncourt continua de garder le plus profond silence.

— A tout prendre, j'attendrai qu'il m'en parlé. C^e ne peut tarder ; je suis sûr qu'il est plus inquiet que moi.

Rassuré par cette composition avec lui-même, le coulissier se mit à siffler l'air de Robert-le-Diable analogue à la circonstance : *L'or est une chimère !* — Boncourt ! dit tout à coup Morisset d'un ton grave.

— Morisset ! reprit Boncourt d'une voix émue en songeant que son ami allait ouvrir le feu.

— Si nous examinions nôtre contrat, dit Morisset. — Quel, contrat ? — s'écria Boncourt.

— Parbleu ! notre contrat de mariage, car enfin, pourquoi te ma ries-tu ?

— Bon ! — répondit Boncourt — te voila encore avec tes questions captieuses ! Pourquoi je me marié ?... eh ! bien, je vais te le dire.

Il réfléchit un instant, soit qu'il fût embarrassé du choix de mille raisons, toutes excellentes, où qu'en réalité il ne pût en trouver une valable.

— Eh ! bien je me marie, — reprit-il, — parce que j'habite un entresol.

— Morisset, qui s'attendait à une toute autre réponse, haussa les épaules.

— Tu as beau faire le dédaigneux, mon cher Ulysse, c'est la vérité pure. Je pourrais te présenter mille déductions philosophiques dont ce motif est le point de départ ; et si, au lieu de la verdure de la boutique de fruitière dont je jouis de mon entresol de la rue de Grammont, j'avais sous les yeux ce magnifique panorama, je ne serais pas aujourd'hui à discuter avec toi un contrat de mariage.

— Ah ! lu appelles cela discuter, tu ne fais que divaguer depuis deux heures ; eh ! bien, moi...

— Toi, — interrompit Boncourt, — toi, c'est différent. En te mariant, tu ne changes pas d'état, tu ne fais que changer de femme ; c'est quelque chose, mais...

— Assez d'interruptions, Alfred ; veux-tu, oui ou non, examiner le contrat avec moi ?

— Allons, j'y consens, — interrompit Boncourt en soupirant, — quoique peut-être... y aurait-il d'autres affaires... plus pressantes.

— Je ne te comprends pas...

— Ni moi non plus, le diable m'emporte, pensa le coulissier. — Je ne comprends pas la quiétude de Morisset en face, d'un débiteur tel que moi. — Puis tout haut : — Ainsi, tu ne vois pas d'autre affaire entre nous que la discussion du contrat ?

— Aucune.

— Il a perdu mes billets, c'est sûr, se dit Boncourt. — Enfin, s'écria Morisset impatienté, veux-tu, oui ou non, je te le répète, que nous examinions...

— Je le veux bien ; mais, avant de nous mettre à parcourir tes paperasses, es-tu bien sûr d'abord de Pénélope...

— Qu'est-ce que Pénélope ! interrompit Morisset.

— Parbleu ! la femme d'Ulysse. Ton nom me fait toujours tromper. Astu, dis-je, la certitude que nous sommes à l'abri d'une invasion de Paméla ?

— Je ne la vois que de loin en loin depuis ma rupture, comme bien tu penses, et puis elle ne monte jamais sans s'informer au portier si tu n'es pas chez moi. Si l'amour quelquefois commence par la haine, Paméla est destinée à t'aimer furieusement un jour.

— La crois-tu capable de me jouer quelque mauvais tour ? — demanda Boncourt avec une nuance d'inquiétude, — de faire savoir, par exemple, au sergent de ma compagnie que je ne monte pas la garde ?

— Je n'en répondrais pas ; une femme en fureur est capable de tout.

En disant ces mots. Morisset quitta la terrasse pour aller chercher au fond de sa chambre le contrat projeté, dont il commença de lire les premières clauses ; mais Boncourt ne l'écoutait guère. Ses yeux erraient sur les grands jardins ravagés qui s'étendaient au dessous de lui.

— Regarde donc, Morisset, — interrompit Boncourt, — regarde ces vertes pelouses où les arbres du voisinage ont été les discrets témoins de tant de passagères amours et où, bientôt sans doute, une foule de ménages

sont destinés à étouffer vertueusement dans les étroits réduits que l'art moderne s'apprête à y élever.

— Mais écoute-moi donc, je t'en supplie !

— Je ne fais que cela.

Et, tandis que Morisset reprenait sa lecture, les regards de son auditeur, toujours inattentif, se fixaient encore sur d'autres points de la perspective, ou erraient vaguement sur les tonnelles aériennes dont la brise agitait les rideaux mobiles de gobéas et de volubilis, à l'ombre desquelles se montraient parfois les bras nus, les épaules blandies et les robes flottantes de mainte et mainte Madeleine loin encore d'en être au repentir.

Morisset cependant continuait sa lecture, que son ami paraissait s'être enfin décidé à écouter, quand l'apparition d'une femme resplendissante de beauté fit tressaillir Boncourt et lui arracha un cri d'admiration.

— Vois donc, Ulysse, comme elle est belle ! — s'écria-t-il.

Morisset porta malgré lui ses regards dans la direction qu'indiquait Boncourt. Du côté opposé de la rue, et presque en face des deux jeunes gens, s'élevait un petit et élégant hôtel de construction moderne. Au fond d'une cour, juste assez spacieuse pour qu'une voiture pût y tourner à l'aise, un corps de logis à deux étages avec une terrasse en retour, de chaque côté en composait l'ensemble. Sur l'une de ces terrasses des faisceaux de lances dorées formaient les quatre angles d'une serre-chaude dont une végétation, tropicale garnissait l'intérieur et se montrait dans tout son éclat à travers les châssis encore ouverts à la brise tiède de l'après-midi.

Au-dessus des cactus aux fleurs de pourpre, qui serpentaient sur le sol ou dardaient leurs pointes aiguës, des lataniers d'Amérique étendaient leurs longues palmes vertes. Des magnolias aux fleurs blanches, des daturas aux blancs cornets, des rhododendrons aux fleurs multicolores en corymbes mariaient leur feuillage, et leurs tiges aux arabesques que formaient des orchidées grimpantes et des volubilis aux clochettes de toutes nuances. Oh aurait dit un de ces pans de splendide végétation qu'arrachent parfois à leurs rives les fleuves du Nouveau-Monde, et sur lesquels sifflent le Moqueno ou le Bengali en se laissant balancer au cours des eaux.

Mais tout ce luxe de plantes et de fleurs exotiques fut bientôt oublié, quand, au milieu d'elles, parut tout à coup une jeune femme. La fleur des magnolias n'était pas plus blanche sur sa tige verte que cette ravissante apparition, vêtue, malgré l'heure avancée de la journée, d'un peignoir de mousseline blanche, et transparente. Ses cheveux d'ébène, négligemment

roulés sur sa tête, ses bras, dont la blancheur effaçait celle de la mousseline, et sa taille élancée lui donnaient la grâce chaste et provoquante à la fois des femmes des tropiques. Elle semblait une de ces visions des rêves que la nature réalise si rarement, et, au milieu de cette luxuriante végétation des climats chauds, un poète l'eût comparée au génie de la molle et brûlante Amérique.

Un air de mélancolie profonde ajoutait encore à tous ses charmes...

A peine Boncourt avait-il eu le temps de s'extasier sur sa beauté que, après avoir cueilli une des fleurs pourpres d'un cactus, la blanche vision disparut derrière le rideau de verdure.

— Tu ne connais pas cette femme ? demanda Morisset à Boncourt.

— Quels beaux chevaux ! quelles éblouissantes épaules laissaient entrevoir le léger tissu qui les couvrait ! s'écria Boncourt avec enthousiasme. — Mais tu la connais donc, toi ?

— Qui ne connaît Camélia, la plus belle des femmes galantes de Paris ? Elle et cet hôtel appartiennent à un seigneur russe dont je n'ai pu retenir le nom.

— Ah ! qu'elle est belle en effet, — reprit Boncourt, — et que cet air de mélancolie profonde lui sied bien !

— Oui, — un amour contrarié. Je sais cela par Paméla, qui la rencontre parfois ; la belle Camélia aime et pleure un beau jeune homme, un certain Châteaubrun.

Morisset allait reprendre sa lecture interrompue, quand le coulissier s'écria sans vouloir l'entendre :

— Chateaubrun ! le vicomte Tancrede de Châteaubrun qui, depuis un an, a disparu sans que personne sache où il est.

— Oui, eh bien !

— Mais je le connais, c'est un de mes bons amis, un ancien client que je regrette tous les jours, et comme client et comme ami.

— Il a dépensé pour Camélia des sommes énormes ; puis un beau jour il l'a plantée là et n'est plus revenu. Alors elle s'est mise à l'aimer avec fureur, mais trop nul. Elle le pleure tous les jours à présent.

— Pauvre Tancrede, — dit Boncourt avec un soupir de regret sincère, — il est peut-être mort. Eh bien ! mon Cher Morisset, je soupçonne qu'une autre femme plus belle encore que Camélia, car elle était adorablement chaste, celle-là, aimait aussi le vicomte, avec cette différence encore qu'elle ne le lui laissait pas voir, Hé ! continua Boncourt sur un geste que fit son

ami, être aimé a la fois des deux plus séduisantes et des plus belles femmes de Paris ! Tu trouves ce sort là un peu digne d'envie, mon gros Morisset.

— Sans doute, et pourquoi ne m'arriverait-il pas semblables bonheur à moi ? répondit Morisset d'un air d'envie.

— Eh ! mon cher, — reprit Boucourt, en étouffant, au souvenir du renouvellement de ses billets, une épigramme prête à s'échapper de sa bouche — la récolte est presque toujours en raison du labeur et ces suprêmes félicités ne sont jamais le partage que de ceux qui, comme Tancrède, par exemple, sont prêts à chaque instant à sacrifier leur fortune pour un sourire, à jouer leur vie pour un baiser. Qui sait maintenant par quelles souffrances, par quelles tortures le pauvre Chateaubrun n'a pas expié ses félicités passées ? Est-il mort, est-il vivant ? Il est mort sans doute. Une larme brilla dans les yeux de Boucourt au souvenir de la mystérieuse disparition de son ami. — Pauvre Tancrède, celui du Tasse n'était ni plus brave ni plus chevaleresque que lui. Un jour Chateaubrun se, prend de querelle avec l'amant de la marquise de Rochedieu à laquelle il avait vainement fait la cour. La veille de la rencontre, une femme voilée se présente chez lui ; c'était la marquise elle-même. — Oh ! monsieur, — s'écria-t-elle en fondant en larmes — vous avez, dit-on, une irrésistible, épée ! De grâce ! monsieur, épargnez-le ; si vous le tuez, vous me tuez avec lui ! — Qu'il nie fasse des excuses alors, — dit Tancrède. — J'aimerais mieux le savoir mort que lâche ! s'écria fièrement la marquise Diable, c'est embarrassant. — Tancrède, — par délicatesse, n'osait pas lui rappeler qu'il l'aimait aussi, et qu'épargner son rival était bien généreux de sa part. Néanmoins la douleur poignante de la marquise le toucha, et, malgré les représentations furieuses de ses témoins, le chevaleresque vicomte ne se battit que de la main gauche. Il fut blessé, cela va sans dire. Sa blessure, toutefois, était légère et à peine fut-elle guérie que la marquise se mit à l'aimer éperdument et fut la première à se jeter à sa tête. Que veux-tu, mon cher, les femmes ne raffolent que de ces hommes-là, et elles ont raison, car elles les trouvent préférables aux deux biens les plus précieux de ce monde l'existence et la richesse. Nous ne sommes, ni toi, ni moi, de cette trempe-là, aussi faut-il nous contenter d'une Pénélope ou d'une Paméla quelconque qui ne nous aime jamais et se fait un devoir de nous tromper toujours...

Il y eut entre les deux amis un moment de silence, pendant lequel, pour la première fois de sa vie, Morisset sentit son âme s'élever jusqu'au monde des poètes en action dont les strophes sont des coups d'épée, dont les

sonnets amoureux sont des prodigalités effrénées et qui ne connaissent de la vie que la félicité suprême ou les plus cruelles souffrances.

Pendant ce court espace de temps, l'homme qui s'engage dans, les liens de ce triste et prosaïque ; mariage par devant M. le maire lui apparut comme un humble passereau mouillé, tremblant sur une gouttière en comparaison de l'aigle qui plane au haut des airs, Mais sa nature timide et bourgeoise le ramena bientôt aux réalités de la vie positive et, s'adressant brusquement à Boncourt :

— As-tu beaucoup gagné ce mois-ci ? demanda-t-il. -Aie ! pensa Boncourt. Nous y voilà. Moi, dit-il, presque rien.

— C'est étonnant ?

— — Mais non. Dans ce mois-ci, les gros joueurs sont à la campagne, c'est plus douloureux que surprenant. Puis, s'armant de courage. C'est à propos de mes billets que tu me fais cette question ?

Oui, et, en pensant à toi, je me disais : heureux ceux qui n'attendent pas le jour de l'échéance pour... — Pour renouveler, interrompit le débiteur, je faisais la même réflexion précisément en pensant à toi.

— Qui te parle de renouvellement, — dit le créancier, — un honnête homme ne renouvelle jamais, il paye.

— Comme tu y vas, — s'écria Boncourt qui voyait que son affaire prenait une fâcheuse tournure et frémissait de la sévérité des principes de Morisset : — Je voulais, reprit-il d'une voix humble, te dire, mon cher Ulysse, à propos de mes billets, que, craignant de ne pas... me trouver en mesure... Je n'en dormais pas, ma parole d'honneur ; je me disais : Morisset va être furieux... mais entre amis... c'est une belle chose que l'amitié, vois-tu..'

— Ah ça ! que diable est-ce que tu me chantes-là, et où veux-tu en venir avec tes aphorismes renouvelés des Grecs ?

— Corbleu ! interrompit Boncourt, me prends-tu pour un grec. Où j'en veux-venir ? Au renouvellement de mes billets, par Dieu ! puisque, je ne puis pas les payer.

— Mais, malheureux, tu perds la tête, — s'écria Morisset exaspéré, — ces billets...

Eh bien ! qui, ces billets..

— Tu les as payés hier, ces billets, et je ne comprends pas... Et moi donc ! — s'écria Boncourt, foudroyé par la surprise.

Quoi ! moi, j'ai payé hier six mille-francs ?

— Non, pas toi, mais un monsieur fort bien vêtu, que je supposai ton mandataire ou l'un de tes cliens, qui est venu me les payer, et auquel j'ai remis tes effets contre la somme due par toi.

Voilà pourquoi je n'avais, pas songé à t'en parler plus tôt.

Grand Dieu ! — reprit Boncourt enthousiasmé de ce bienfait, anonyme, — Que ne donnerais-je pas pour pouvoir serrer la main de ce galant homme ! Que dit-on donc que nous vivons dans un siècle d'égoïsme, dans un âge de fer ? C'est un trait digne de l'âge d'or, s'il y avait eu des échéances à cette époque.

— C'est singulier, — ajouta Morisset.

— C'est sublime, — reprit Boncourt. — À moins que ce soit une vengeance de Paméla.

— Généreuse Pénélope, elle en est bien capable !

— Hum ! dit sentieusement Morisset, tout ce qui reluit n'est pas or.

Gomme les deux amis eh étaient là de leurs conjectures à l'égard d'un événement inexplicable, un homme vêtu de noir de la tête aux pieds, à l'exception d'une cravate blanche, apparut un instant à l'une des fenêtres de Camélia. — Précisément, dit Morisset le désignant du doigt, le Voilà.

— Le seigneur russe ?

— Eh non ! son mandataire.

Je ne l'ai jamais vu, répondit Boncourt plus surpris que jamais.

L'homme vêtu de noir salua Camélia où quelqu'un qu'on ne pouvait voir du balcon de Morisset, et, selon toute apparence, s'apprêtait à sortir.

— C'est égal, — s'écria Boncourt, — je cours exprimer toute ma reconnaissance à ce galant homme.

Le couliissier reprit précipitamment ses gants et son chapeau, et s'élança hors de l'appartement. Mais, comme on descend quatre fois plus vite d'un premier étage que d'un cinquième, Boncourt n'était encore qu'au troisième quand l'inconnu sortit de l'hôtel et se dirigea vers la barrière Blanche. Arrivé dans la rue, Boncourt ne vit plus personne et leva les yeux d'un air désappointé vers le balcon où Morisset était resté, comme pour lui demander la direction prise par le mystérieux-inconnu. Ulysse la lui indiqua du doigt, et Boncourt courut à son tour vers la barrière Blanche.

Une fois son premier mouvement d'allégresse passé, le couliissier ne prouvait plus vivement que jamais le désir de rejoindre l'inconnu ; et à son

impatience se mêlait un vague sentiment d'inquiétude en face d'un événement dont rien ne pouvait lui expliquer l'étrange singularité.

II. Où l'on offre à Boncourt d'entrer au service du roi de Lahore, et où il m'apprend rien de plus

Sans les industries funèbres qui s'étalent dans la partie du boulevard extérieur comprise entre la barrière Blanche et l'avenue du Cimetière Montmartre, rien ne rappellerait le voisinage immédiat de ce dernier. L'aspect de l'avenue plantée d'acacias verdoyans, terminée par une grande porte en planches grises, qui semble devoir s'ouvrir sur une ferme et non sur le champ du repos, est riant à l'œil. Un étranger, un Parisien même habitant un quartier éloigné, se demanderait avec raison par quelle fantaisie singulière ces pierres sépulcrales qui n'attendent qu'une inscription, ces mausolées à vendre, ces couronnes d'immortelles destinées à tous les degrés de parenté se trouvent mêlés, aux cabarets et aux guinguettes qui font face au mur d'enceinte de Paris, tout près de cette avenue. Les chants qui, le soir, dans les longs jours d'été, retentissent dans les cabarets, quand le travail est fini ; les enfans qui jouent dans l'avenue sous un dernier rayon de soleil, tout concourrait, à laisser sa question sans réponse ; car, après une certaine heure, la porte se ferme et dérobe à l'œil des curieux le sombre tableau que présente l'intérieur du cimetière.

C'est vers cet endroit que se dirigeait l'inconnu, sans se douter que celui qu'il avait obligé avec une si mystérieuse délicatesse, courait après lui pour lui témoigner sa reconnaissance d'abord et savoir ensuite par quelles circonstances il était ainsi devenu son bienfaiteur, L'eût-il su, du reste, qu'il n'aurait pu se cacher de Boncourt, par cette raison toute simple, qu'il ne l'avait jamais vu. Le but de sa course suffit seul pour le dérober aux recherches du courtier marron. En effet, au moment où Boncourt franchissait à grands pas la barrière Blanche, l'inconnu quittait le boulevard extérieur et se dirigeait vers une espèce de porte cochère formée d'une grille en bois à deux battans et placée entre un sculpteur en monumens funéraires et un épicier. Cette porte sert d'entrée à la cité Véron. Les petits rentiers, les artistes pauvres ou tous ceux qui sans s'éloigner de Paris veulent respirer, le grand air, avoir sous les yeux un peu de verdure, et enfin

payer à meilleur marché la nourriture et le logement, vont habiter cette cité comme les Batignolles.

Il y avait jadis, — je ne parle pas de celle qui y existe aujourd'hui, — une table d'hôte à prix modéré où se réunissaient les femmes à entretenir plutôt qu'entretenues, ou celles de ces dernières qui, pour le moment sans invitation, préféraient un dîner à table d'hôte à leur pot-au-feu solitaire ou en tête-à-tête avec leur suivante. Les gens désœuvrés, les flâneurs qui cherchaient aussi l'occasion de faire passagèrement la connaissance de quelque joli minois sans qu'il leur en coulât plus qu'un dîner à vingt-six sous, et parfois une partie de bouillote ou de lansquenet, avec de charmantes mais insolubles adversaires, ne manquaient pas non plus de se réunir à cette table.

Au moment où l'inconnu venait d'entrer, de la table d'hôte dressée dans un des jardinets de la cité, partaient des rires bruyants, harmonieux et frais comme des roulades de rossignols sous le feuillage, qui prouvaient que les convives étaient au dessert, et que la partie féminine était en majorité. Mais l'inconnu semblait, arriver avec un tout autre but que de se mêler à cette joyeuse réunion ; car, après" avoir fait quelques pas, il s'arrêta et parut attendre.

Un homme ne tarda pas à venir le rejoindre. Outre la figure lugubre et patibulaire dont, la nature semblait s'être complu à douer cet individu, Il y avait dans sa physionomie un air bien prononcé de basse déférence pour l'homme à la cravate blanche.

Ce dernier lui adressa la parole sans répondre autrement que par une simple inclination de tête à son respectueux salut.

Pendant ce temps, Boncourt cherchait vainement sur le boulevard la trace de son bienfaiteur anonyme.

Comme les deux interlocuteurs conversaient en langue russe, ils ne s'étaient pas crus obligés à baisser le diapason de leur **voix**.

— La femme est là, — et l'individu à figure patibulaire désignait la table d'hôte en répondant à la question qui lui avait été faite et quant à l'homme, vous le verrez derrière les vitres, assis a table, dans un petit cabinet de cabaret à l'angle du boulevard et de l'allée du cimetière.

— Je le sais puisque c'est lui qui m'a donné un rendez-vous là ; mais sait-il que vous êtes ici ?

— Non. Il ne me connaît même pas.

— Et pourquoi cela ?

— Il est défiant en diable, rusé comme un chat sauvage, et je vous serai plus" utile en le surveillant sans qu'il s'en doute.

— Il faut cependant que cet homme ne garde pas un secret comme celui qu'il a surpris ; l'honneur d'un puissant seigneur y est intéressé.

— C'est difficile. Iwan n'a pu réussir à lui faire avaler un verre de vin sans avoir été obligé de le goûter le premier ; impossible de lui faire sentir un œillet. — Ici, un rire sinistre, assombrit encore le visage du coquin subalterne qui donnait la réplique à l'inconnu — sans risquer qu'il vous oblige à le sentir avant lui, or, vous savez...

— Je sais, en attendant ne faites plus rien avant que je l'aie vu ce soir. Quant à la femme, vous la nommez ?

— Paméla. — Eh bien ! allez de ma part lui faire la question suivante que j'ai oublié de lui adresser à l'égard du jeune homme : sa profession, son adresse et l'endroit qu'il fréquente le plus habituellement.

L'inconnu, resté seul un instant, prêta l'oreille aux voix de femmes qui sortaient du petit jardin ombragé d'accacias. Quelques minutes après son interlocuteur était de retour.

— Il est courtier marron, dit-il, et demeure à l'entresol du n° 28, de la rue de Grammont ; en conséquence de sa profession on le trouve au passage de l'Opéra de onze heures à une heure après-midi, et le soir de sept à neuf.

— C'est bon — reprit l'inconnu, qui écrivit ces renseignements sur son carnet. — Je vous le répète — continua-t-il, — rien contre ce coupe jarret avant que je vous aie revu ; car j'espère lui faire accepter la proposition du maître et nous en débarrasser sans que la justice juge à propos de faire des enquêtes sur sa disparition, sur le dernier verre de vin qu'il ait bu ou sur la dernière fleur qu'il ait sentie.

— C'est dommage, car, outre les expériences dont il eût enrichi la science, j'aurai à décommander... enfin soit, j'attendrai.

En disant ces mots énigmatiques, l'individu à figure sinistre salua l'inconnu, qui s'éloigna et sortit de la cité Véron.

Certes, si Boncourt eût entendu la réponse de Paméla aux demandes qui lui avaient été faites sur son compte ; — car il n'eût pu méconnaître que c'était de lui qu'il s'agissait, — il se serait demandé en frémissant par quelle fatalité sa vie paisible était scrutée, et comment il se trouvait mêlé à cette ténébreuse intrigue par suite de sa dette envers Morisset. Mais le coulissier errait bien loin de là sur le même boulevard, prêt à renoncer à sa vaine poursuite, lorsqu'au milieu du crépuscule qui allait bientôt faire place

à la-nuit il crut reconnaître son bienfaiteur. C^e n'était pas lui, cependant ; mais il ne s'en remit pas moins à sa poursuite, et se rapprocha ainsi de l'inconnu qu'il eût, sans cette méprise, renoncé à trouver pour ce soir-là.

Pendant ce temps, ce dernier s'arrêtait devant le cabaret à l'angle de l'allée du Cimetière. Les rideaux de cotonnade, à petits carreaux rouges et blancs, relevés sur les vitres d'un étroit cabinet, laissaient voir, assis à une table couverte d'une nappe souillée, et devant une assiette vide et un broc de faïence brune à l'extérieur, un personnage dont les yeux semblaient avidement épier les passans qui se croisaient sur le boulevard. A l'aspect de l'inconnu arrêté devant les vitrages du cabaret, les yeux du personnage assis exprimèrent une vive satisfaction semblable à celle que fait éprouver l'arrivée soudaine d'un convive longtemps attendu et qu'on désespérait de voir venir. En même temps il s'écria d'une voix de Stentor et avec un accent fortement méridional :

— Garçon ! trois côtelettes, une omelette au lard et une chopine.

A ces mots l'inconnu fit un geste de désappointement ; car il semblait lui répugner d'entrer dans le bouge. Cependant, sur un signe presque impérieux que lui fit le personnage à l'intérieur, il surmonta sa répugnance et se décida à entrer.

Le personnage que l'inconnu venait trouver était un homme de moyenne taille, portant cravate noire et habit noir tirant sur le roux, boutonné jusqu'à la gorge. A sa boutonnière était attachée une brochette d'où pendaient plusieurs ordres étrangers, ça peut-être fabuleux.

Sa physionomie autorisait cette supposition.

Des cheveux épais d'un brun foncé, dont les racines puissantes s'implantaient à peu de distance des sourcils, se courbaient en rouleau autour de son front ; un long nez pointu et renflé du milieu faisait paraître plus petits encore deux yeux bruns au rayon visuel oblique. Sous ses moustaches, dont chaque extrémité s'inclinait vers le menton en une pointe aiguë comme le bec d'un colibri, étincelaient des dents blanches comme celles d'une bête carnassière. Tout annonçait chez cet homme des instincts sanguinaires comme ceux de certains officiers de fortune qu'on trouve toujours partout où il y a, non pas de la gloire à acquérir, mais du sang à verser. Telle était peut-être l'origine de ses nombreuses décorations. En outre, son teint basané accusait une vie dont, une grande partie avait dû se passer sous des latitudes plus chaudes que celles d'Europe. Sa physionomie était empreinte d'une expression railleuse et cynique, et ses manières, en

dépité de son costume fané, ne manquaient pas d'une certaine élégance, comme celles d'un homme accoutumé à fréquenter parfois la bonne compagnie.

— Eh bien ! mon cher monsieur Moronzoff, — dit-il avec un air d'ironie à l'aspect des mille précautions que prenait son visiteur pour s'asseoir à table près de lui sans graisser ses vêtemens, — vous arrivez donc enfin ; je désespérais de vous voir.

— Quelle odeur de viande et de vin ! dit Moronzoff d'un ton de dédain.

— Cela vous paraît ainsi parce que vous avez dîné, et, si comme moi vous étiez affamé, vous n'y feriez pas attention, vous vous y ferez.

— N'auriez-vous pu choisir un autre endroit pour le rendez-vous que je vous avais prié de m'accorder ? capitaine Pillavidas.

— J'ai besoin de terminer certaines affaires... d'outre-tombe, et voilà pourquoi j'ai choisi ce quartier funéraire. Quant à ce cabaret... comme la plus entière franchise — et le capitaine appuya sur ce mot — doit régner entre nous deux, je l'ai choisi espérant que vous ne refuseriez pas de payer le modeste dîner que j'y ai commandé, et que je n'aurais pu solder sans vous. *Voto a Dios* ! depuis vingt-quatre heures je n'ai mangé qu'une sardine à l'huile, et c'est assez vous dire, seigneur Moronzoff, que, malgré la sobriété dont nous nous piquons, nous autres Espagnols, ma bourse est aussi vide que mon estomac. Et puis j'ai encore un autre motif pour qu'on ne me voie pas avec vous en public ; le soin de mon honneur, — ajouta l'Espagnol avec une emphase railleuse.

— Le soin de votre honneur ! — reprit Moronzoff avec dédain ; — c'est, ce me semble, une grande sollicitude pour un absent.

— Savez-vous tirer l'épée ou le pistolet, monsieur Moronzoff ?

— Pas plus l'un que l'autre, capitaine.

— Ah ! c'est différent, — reprit l'Espagnol d'un ton calme. — Dans ce cas, je ne saurais m'offenser de vos paroles, et vous avez liberté de tout dire.

— J'en profiterai.

— Je vous le répète, le soin de mon honneur exige que l'on ne nous voie pas ensemble, et voici pourquoi. : c'est que vous êtes de robe et moi d'épée. Or, comme le disait un de mes ancêtres en l'an 1000, à l'évêque de Tolède, la robe et l'épée ne sauraient frayer ensemble sans...

L'épée déteste le papier timbré.

— C'est bon, c'est bon, — interrompit le Russe. — Aussi bien l'affaire qui nous réunit ne saurait être longue à terminer ; elle est trop belle pour vous.

Comme la nuit était tout-à-fait close, le garçon de cabaret apporta une chandelle fortement rivée par des soudures de suif fondu au flambeau de fer qui la contenait, tandis que d'un autre côté la cabaretière arrivait tenant de chaque main un plat fumant. Dans l'un, c'étaient les trois côtelettes qui frissonnaient encore sous l'impression de la chaleur des charbons ; dans l'autre, l'omelette étalait ses larges flancs que jaspaienent les morceaux de lard rissolé qui la gonflaient. Le garçon déposait enfin la chopine brune couronnée d'un diadème de mousse purpurine.

Les narines de l'aventurier se dilatèrent effroyablement. A l'aide de son couteau il découpa, dans le pain qu'on lui avait servi, une tranche formidable et se rua sur les côtelettes fumantes. Bien qu'il parût complètement absorbé par sa besogne, le capitaine espagnol ne perdait pas, en réalité, un seul des mouvemens de Morônzoff.

Pendant ce temps, Boncourt, toujours en quête de son inconnu, l'aperçut en face de Pillavidas, à la lueur incertaine que répandait la chandelle dans l'intérieur du petit cabinet. Résolu à l'attendre à sa sortie, quelque temps, que dût se prolonger sa séance, le coulissier se retira dans l'ombre et prit, à quelques pas de la fenêtre, l'attitude d'un homme qui cherche à déchiffrer un rébus.

— Je vous écoute, seigneur Moronzoff, dit l'Espagnol, en ne faisant, comme on dit vulgairement, que tordre et avaler. — Mon ventre affamé a mille oreilles pour vous entendre.

— N'êtes-vous pas d'avis, capitaine Pillavidas, — commença le Russe, — qu'il y a certains secrets de nature à effrayer ceux qui les possèdent !

— C'est selon la trempe d'esprit des possesseurs, répondit l'aventurier sans perdre une bouchée.

— Un homme immensément riche a mille moyens de se défaire d'un confident qui le gêne, surtout quand c'est un confident qui s'impose forcément.

— C'est une erreur, répondit dédaigneusement le capitaine en attaquant sa troisième côtelette.

— Je ne parle pas d'un guet-apens vulgaire à l'origine duquel la justice remonte toujours.

— Parbleu ! c'est bon pour les coquins novices.

— Et tenez, capitaine, pendant que vous mangez si voluptueusement, on pourrait presque d'un souffle empoisonner cette omelette que vous allez faire disparaître à son tour.

Pillavidas ne sourcilla pas.

— Oui, dit-il, — je sais que vous autres Orientaux vous êtes très forts en toxicologie... mais je vous en défie.

Et le capitaine engloutit une bouchée homérique du plat indiqué.

— Je ne parle pas de moi, — répondit Moranzoff.

— Non, mais d'un drôle que je rencontre partout, d'un coquin du nom d'Iwan ; vous devez le connaître.

— Je ne connais pas tous, les coquins du globe, — dit sèchement le Russe.

— En tout cas le drôle en est pour ses frais avec moi.

Il y eut un moment de silence. Moranzoff parut avoir renoncé à l'espoir d'effrayer son compagnon, et l'Espagnol le vit porter doucement la main à la poche de côté de son habit. Le Russe en tira un portefeuille, l'ouvrit lentement, y prit deux billets de mille francs et les déposa silencieusement sur la table.

Bien que les yeux du capitaine semblassent lancer des étincelles, il ne discontinua pas sa dévorante besogne et fit semblant de ne pas voir les billets les plus soyeux et les plus tentateurs qu'on pût imaginer.

— Deux billets de mille francs ; — fit le Russe. Pillavidas avait pu éteindre la flamme de son regard, et jetant

sur le papier étalé devant lui un coup d'œil froid et calme : — Si c'est pour une mauvaise action que vous m'offrez cela, c'est bien payé ; si c'est pour une bonne... c'est bien médiocre. Il est si difficile d'être vertueux. ! — ajouta le capitaine, mis en bonne humeur malgré lui.

— Ecoutez, capitaine, cela dépend de la manière d'envisager les choses. Il y a peu de méchantes actions qui n'aient leur bon côté, c'est-à-dire un côté qui profite à quelqu'un.

— C'est incontestable. — Or, l'affaire que je vais avoir l'honneur de vous proposer

est de cette nature, bonne et mauvaise à la fois.

Le Russe fouilla de nouveau dans sa poche et en tira cette fois un large pli qu'il développa. Un énorme sceau de cire rouge s'étalait sur ce papier, orné en tête d'un écusson bizarre. — Capitaine, — continua le Russe, — vous avez servi diverses puissances étrangères, vous conviendrait-il de

servir à présent le roi de Lahore ? Voici une commission de capitaine dans un des régimens de hussards fondés par le général Allard. Le nom est en blanc, et nous y pouvons mettre le vôtre. Vous m'avez-permis de tout dire sans vous offenser.

— Parbleu ! un homme incapable de me rendre raison d'une offense.

— Eh bien ! capitaine, vous êtes un des plus francs coquins que je connaisse...

— Hum ! — dit Pillavidas en avalant une forte dose de liquide pour adoucir l'aigreur du compliment — pour franc, je ne dis pas, mais... enfin continuez.

— Or, en débarrassant Paris de votre présence, c'est une bonne action que je vous fais faire ; en en affligeant le royaume de Lahorec en est une assez mauvaise ; donc, en moyenne à deux mille francs elle est bien payée.

— C^e raisonnement est captieux.

— Deux mille francs de pot-de-vin, quatre cents louis de solde payables en or, — c'est une manie du rajah de payer ainsi ses officiers — le pillage légal des *pékins* du Penjab, tout cela me paraît constituer une offre sortable et qu'à votre place...

— Vous accepteriez sans hésiter — et pour cela que faut-il faire ?

— Me signer cet engagement que mon maître fera tenir à l'agent du roi de Lahore, l'un de ses amis actuellement à Paris, en mission de recrutement,

— Voici son adresse. — Puis écrire de votre main ou de la mienne,

— J'aime mie. x la vôtre. — Votre nom sur l'espace laissé en blanc.

— Holà ! garçon — cria Pillavidas en frappant sur la table avec tant de vigueur que les plats vides, la chopine et le flambeau de fer se mirent à danser avec fracas ; — une plume et de l'encre. L'Espagnol fut bientôt servi. Il signa l'engagement et son nom fût inscrit sur la commission qu'il mit dans sa poche après s'être nanti des billets-de banque ;

— Maintenant que tout est conclu entre nous, — dit le capitaine ; — que vous avez ma parole, ainsi que ma signature, et que moi j'ai la commission et les billets, vous acquerez des droits imprescriptibles à ma reconnaissance en me quittant au plus vite et surtout en payant ma carte avant de vous en aller ; car, dans ce quartier perdu, où diable pourrais-je changer un dé mes billets ?

Quoique si brusquement Congédié, Moronzoff se frotta les mains, jeta sur la table une pièce de cinq francs, et, saluant l'aventurier, il s'empres-

de le laisser à ses méditations.

Il avait à peine fait quelques pas sur le boulevard qu'une voix s'écria :

— Généreux inconnu, qui que vous soyez...

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda brusquement Moronzoff, en s'adressant à Boncourt qui se jetait à sa poursuite.

— Monsieur, vous avez payé six mille francs de billets souscrits par moi ; c'est généreux, c'est sublime même ; cependant j'ai le droit de savoir...

— Quel diable de conte me faites-vous là, monsieur ? — repartit le Russe. — Ai-je l'honneur de vous connaître ? Suis-je un banquier, par hasard ? Vous battez là campagne, monsieur, et cette Heure de la nuit ferait croire... Au surplus, ajouta-t-il pour se débarrasser du coulissier, entrez dans ce cabaret et interrogez l'homme que vous y trouverez. Peut-être vous comprendra-t-il mieux, que moi. Adieu, monsieur.

En disant ces mots, Moronzoff s'éloigna d'un pas rapide, laissant Boncourt stupéfait et indécis s'il suivrait son conseil. Cependant, quand il eut recouvré quelque sang-froid, le désir de percer le mystère impénétrable qui l'entourait l'emporta dans son esprit sur la crainte d'un nouveau désappointement, et il entra dans le cabaret.

A l'aspect de la physionomie patibulaire du capitaine qu'il n'avait pu voir bien clairement à travers les vitres ternies de la fenêtre, le coulissier se repentit de sa témérité : mais il n'était plus temps. Le capitaine l'avait aperçu.

— Pardon si je vous dérange, — dit humblement Boncourt, — mais un respectable monsieur qui sort d'ici...

— Qui ça ? ce coquin vêtu de noir ? demanda brusquement Faventurier. Vous n'êtes pas physionomiste, mon cher monsieur.

— Je ne sais si c'est un honnête homme ou un coquin ; mais il m'a dit que vous pourriez m'expliquer le paiement de certains billets...

— Des billets payés et moi n'avons rien de commun ensemble, jeune homme — répliqua l'aventurier avec gravité. — Je ne comprends rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire, à moins que ce ne soit une mystification de votre parti auquel cas, *voto à Dios* ! — continua l'Espagnol d'une voix de basse-taille et avec un éclair dans les yeux dont Boncourt frémit de la tête aux pieds — auquel cas de par le Cid campeador...

— Dieu m'en garde — s'écria le courtier marron effrayé. — Je vous crois, je vous crois.

— Mais, dites-moi, reprit le capitaine radouci, à présent que me voici rassuré sur vos intentions à mon égard, vous me semblez fort et bien portant, vous êtes grand et bien découplé ; s'il vous plaisait de prendre du service dans les hussards de sa majesté le roi de Lahore, peut-être serait-il possible de vous faire agréer dans l'escadron que j'y vais commander.

— Merci, monsieur, merci — se hâta de répondre Boncourt — j'ai les mœurs fort pacifiques, et, puisque vous ne pouvez m'aider en rien à débrouiller ce que je ne comprends pas, j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur.

Et le coulissier se précipita vers la porte, aussi heureux d'échapper au terrible aventurier que s'il fût sorti sain et sauf de la tanière d'un loup.

Boncourt ne se crut en sûreté qu'après être rentré dans la rue Blanche, d'où il se dirigea tout soucieux vers le *Passage*. En effet, de ses deux tentatives pour avoir l'explication d'un mystère qui l'inquiétait de plus en plus, l'une n'avait abouti qu'à le faire prendre pour un détrousseur nocturne, et l'autre à le jeter dans l'ancre d'un effrayant racoleur qui lui avait proposé d'entrer au service du roi de Lahore.

Avant de suivre le coulissier dans le sanctuaire de la *petite Bourse*, nous jetterons un coup d'œil sur le capitaine Pillavidas, resté attablé, après le départ de Boncourt, dans le fétide cabinet du marchand de vin.

Après s'être fait servir un carafon d'eau-de-vie qu'il avait vidé, tout en se rassasiant longuement de la vue de ses billets de banque et de sa bienheureuse commission de capitaine de hussards de Lahore, comme il était à peu près huit heures du soir, il paya sa carte et sortit du cabaret..

En remontant le boulevard extérieur du côté de la barrière Blanche, il s'arrêta devant une petite et sombre allée. Il examina un instant une inscription tracée en lettres blanches sur un fond noir, au-dessus de laquelle le vent du soir, agitait tristement une couronne d'immortelles fanées. Le capitaine lut l'enseigne funèbre qui disait :

— RULLOT, MARBRIER, JARDINIER, FAIT LE MONUMENT FUNEBRE, ET ENTRETIENT LES TOMBES A L'ANNÉE.

— C'est bien ici, — murmura l'aventurier, — et il disparut dans l'allée sombre.

III. La coulisse en déshabillé.

Il est peu d'endroits de Paris aussi tristes selon nous, — et surtout par le contraste du quartier élégant et animé qui l'entoure, — que l'espèce de préau formé par les deux galeries de l'Opéra et le théâtre de l'Opéra lui-même, qui le ceint de tous côtés.

Cinq issues différentes aboutissent : à cette cour qui s'étend en parallélogramme le long des grands bâtimens du théâtre. Les deux galeries de l'Opéra, d'abord, qui s'ouvrent sur les boulevards ; un passage vitré qui conduit à l'entrée du théâtre et à la rue Lepelletier ; un couloir sombre qui mène à la rue Pinon, aujourd'hui Rossmi ; puis enfin une espèce de souterrain plus sombre encore qui débouché dans la rue Drouot, naguère rue Grange-Batelière.

Cour, galeries, passage, couloir, souterrain, tout cela se ressent des mœurs et des allures du théâtre voisin. Quelques boutiques que nous voulons bien appeler suspectes par courtoisie, un splendide magasin de diamans faux, d'autres encore, où s'étalent à profusion des masques, des dominos, la plupart enfin de luxe ou d'utilité ; voilà pour les deux galeries dites l'une de *l'Horloge*, l'autre du *Baromètre*.

Quelques rares passans, des vendeurs de billets en foule, les jours d'Opéra ; — marchent ou stationnent dans le passage de la rue Lepelletier.

Une boutique de parapluies, l'échoppe triste et nue d'un écrivain public, se regardent tête à tête dans la solitude à l'entrée du couloir par la rue Rossini.

Le souterrain obscur, puant et hideux qui mène à la rue Drouot, et dans lequel une lampe sépulcrale jette sa lumière indécise sur des immondices, semble ne donner passage qu'à des ombres qui avancent lentement dans les ténèbres. De temps à autre quelques unes de ces ombres se choquent et un tartan, un paletot ou un habit disparaissent, comme par magie, par des portes latérales, que le simple passant ne soupçonne pas, car la nuit éternelle du souterrain les rend invisibles.

Ce sont les diverses entrées des artistes.

Tous ces endroits que nous venons de décrire sont tristes et déserts pendant le jour, le soir seul la vie y circule, avec le bruit. La cour où ils viennent aboutir n'est pas moins déserte et silencieuse, à une heure près de la journée et pendant l'été.

Une demi-douzaine d'arbres aux feuilles précoces et prématurément flétries languissent à la file l'un de l'autre parallèlement à la sentine dont les conduits longent les murs extérieurs de l'Opéra. Ces grands bâtimens, nus

et escarpés comme les falaises de Normandie, et sur les flancs desquels s'ouvrent des jours de souffrance et se dressent d'immenses tuyaux de fonte ou de tôle,... ne donnent, pas seuls au préau l'aspect de tristesse de mauvais lieu qui le caractérise. Des pavillons de bois qui s'étendent de droite et de gauche, en accolade, à la sortie de chacune des galeries de l'Opéra, y ajoutent encore. Ces pavillons de planches, maladroite imitation des pans de toiles d'une tente, semblent un décor flétri vu de jour et de près.

A la gauche du couloir qui débouche dans la cour en venant de la galerie du Baromètre ou de celle de l'Horloge, deux corps de logis à trois étages, peints d'un jaune maculé par le temps, forment entre eux le passage vitré qui conduit à l'Opéra.

Au pied du corps de logis de droite, une baraque oblongue en bois, surmontée de quatre tuyaux de tôle, et dont l'intérieur est éclairé par des vitres, non pas dépolies, mais barbouillés de blanc, s'étend comme une boîte en bois sale.

Cette boîte était jadis un café ; aujourd'hui elle n'est plus, ou, pour mieux dire, à l'heure où nous écrivons, elle est de nouveau transformée en café les nuits de bals masqués.

Enfin, vers le milieu du corps de logis de gauche, et sous le vitrage transparent du passage, s'ouvrait, à l'époque où la coulisse n'avait point encore été de Tortoni au café de l'Opéra, une porte bâtarde qui conduisait au deuxième étage où se tenait la petite Bourse ².

Dans le cours de cette même soirée, la foule des promeneurs suivait de l'œil avec admiration une élégante calèche qui venait du côté delà Madeleine et longeait le boulevard des Italiens, au trot allongé de deux magnifiques chevaux gris pommelé. Deux femmes en toilette de promenade étaient assises dans la voiture, dont les panneaux, étaient ornés d'armoiries étrangères.

L'une d'elles, à son air de distinction et à l'élégance de sa tournure pouvait passer pour belle. Elle paraissait avoir vingt-huit ans. L'autre, avec non moins d'élégance et de distinction que sa compagne, était une blonde dont la beauté pouvait soutenir l'analyse la plus complète. On ne se serait pas trompé de beaucoup en lui donnant vingt-deux ans tout au plus.

De grands yeux bleus et humides, comme ceux des filles du... nord de l'Europe, s'ouvriraient sous l'ombre de boucles de cheveux blonds qui tombaient sur ses joues et en caressaient les contours délicats. Un voile du plus beau point d'Angleterre, dont là brise du soir agitait légèrement les plis

onduleux, laissait voir son gracieux visage comme à travers une vapeur transparente et ajoutait encore à ses charmes.

— Mais ne tremblez donc pas ainsi, ma chère petite, — disait la moins jeune ; — peut-être apprendrons-nous quelque bonne nouvelle de votre beau vicomte !

— Mais je n'en veux aucune, répondit une voix douce qui tâchait en vain d'être ferme ; que m'importe que M. de Château brun...

— Mon Dieu, ma chère enfant, je ne vous demande pas de me confier les peines de votre cœur, reprit la première ; mais, si vous voulez les taire, parlez du moins autrement.

— Comment cela, ma chère comtesse ? dit la jeune blonde en ouvrant ses grands yeux étonnés.

— Mais, certainement, petite, vous me les dites, ces secrets. Comment ! un jeune homme que moi je trouve fort beau, et je vous le dis franchement, parce que moi je ne l'aime pas, se fait donner, pour ces beaux yeux avec lesquels vous me regardez si naïvement, un grand coup d'épée en pleine poitrine ; depuis un an il a disparu, sans que nous sachions s'il est mort ou vivant, et, quand l'humanité seule vous fait un devoir de chercher à obtenir sur son compte les renseignemens que vous demanderiez s'il s'agissait d'un de vos valets de pied qui se serait blessé à votre service, vous venez me dire à moi que peu vous importe qu'un homme soit mort pour vous avoir trop aimée !... Mais autant vaudrait me dire : Fœdora, je pleure tous les jours la mort du beau vicomte de Chateaubrun.

— Chère Fœdora, vous êtes cruelle, répondit la jeune femme, et cependant vous avez été si bonne, ajouta-t-elle, en pressant de sa petite main gantée les mains de la comtesse.

— Oui, reprit Fœdora en souriant ; je suis cruelle de lire dans votre pauvre cœur, et je suis bonne de, vous forcer à une démarche dont le résultat vous intéresse si fort.

— Mais les convenances ! ajouta timidement la compagne de la comtesse.

— Et où est l'inconvenance, je vous prie, petite, que je cherche à savoir ce qu'est devenu M. de Chateaubrun, qui m'a fait cent fois l'honneur de me visiter ? Et puis, — ajouta, la comtesse d'un ton sérieux, — il est des circonstances où, se tenir dans le cercle étroit des -convenances, c'est se perdre. Je suis dans l'un de ces cas ; il faut que je retrouve votre chevalier blessé, s'il est vivant, s'il est...

— Oh ! ne dites pas ce mot, Fœdora, je ne l'aime pas..., mais, si j'étais cause de sa mort, je ne m'en consolerais... que bien difficilement.

— Jamais, allait dire votre pauvre cœur.

En ce moment, la comtesse donna l'ordre d'arrêter. Le cocher n'eut qu'à tirer légèrement les guides et les deux gris pommelés s'arrêtèrent brusquement, le jarret vibrant, et des flocons d'écume à la bouche. La calèche était devant le passage de l'Opéra.

Le valet de pied vint prendre à la portière les ordres de la comtesse.

— Venez, Clément, — dit-elle, vous allez aller jusqu'à la cour qui est au bout de ce passage ; là, vous demanderez à tout le monde M. Boncourt jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé, puis vous me l'amènerez.

— Dirai-je le nom de madame la comtesse, ou celui de madame la princesse ? — demanda le valet de pied.

— Vous donnerez celui de la princesse de Lutzeff.

— Y pensez-vous ! — dit à mi-voix M^{me} de Lutzeff, en secouant le bras de son ; amie.

— Mais, chère enfant, M. Boncourt ne me connaît pas.

La belle blonde soupira, sans oser répliquer ; le valet de pied s'éloigna,

La nuit était venue. Déjà les lanternes des vendeurs de journaux du soir s'allumaient sur le boulevard. La foule des promeneurs grossissait de moment en moment, chacun fuyant la chaleur des appartemens, pour aller chercher quelque fraîcheur en plein air.

Parmi tout ce monde, plusieurs curieux s'étaient arrêtés pour voir les deux femmes dans leur calèche, mais leur air noble et distingué, le luxe de l'attelage, la contenance imposante d'un cocher à perruque blanche sur son siège garni de crépines de soie, tout cela avait si grand, air, sentait si bien la bonne maison que cette curiosité se maintenait forcément dans les bornes d'une respectueuse discrétion.

Pendant ce temps, dans les deux galeries, les spéculateurs et les courtiers échangeaient ou fabriquaient des nouvelles. Les plus hardis baissiers tuaient le roi, ou pour le moins un prince de la famille royale³ ; les plus timides changeaient le ministère..

Les haussiers, de leur côté, peignaient avec tendresse là santé florissante du roi, le dévouement de la majorité conservatrice, prédisaient une pluie de millions qu'allait répandre l'empereur Nicolas, et chantaient, sur tous les tons, les bienfaits, de l'entente cordiale.

Quant a Boncourt, de retour de la barrière Blanche, il était seul dans la cour du passage, humilié du vain résultat de ses deux tentatives et soupirant parfois au souvenir du vicomte de Chateaubrun, qui jadis *brassait* des affaires avec lui ; tandis que ce soir-là le coulissier n'avait qu'un ordre si loin du cours qu'il désespérait de pouvoir l'exécuter.

Il y avait juste un an, ce même mois de septembre, avons-nous dit, que le vicomte avait subitement disparu. Un ordre par lui donné à Boncourt de vendre cent mille francs de rentes 3p 0[0, en liquidation, et que le courtier marron avait exécuté, laissait au profit du vicomte un bénéfice fort important. En vain Boncourt avait remué ciel et terre pour apprendre ce qu'était devenu son client ; tout ce qu'il put savoir se réduisit à être informé par le concierge du vicomte qu'un matin une chaise de poste était venue le chercher et qu'il avait pris la route de Grenoble. Quelle pouvait être la cause de ce départ précipité ? M. de Chateaubrun était un jeune homme qui menait, il est vrai, un train au-dessus de sa fortune ; cependant l'embarras ou la gêne n'étaient point encore venus frapper à sa porte.

Jeune, beau, brave et loyal, le vicomte jouissait d'une réputation sans tache, sous le rapport de la probité, et d'un assez brillant renom d'élégance et d'esprit.

Huit mois s'étaient passés sans qu'aucun de ses amis eût reçu de lui signe de vie. Alors Boncourt s'était décidé à placer, en rentes sur l'Etat, le capital qu'il tenait à la disposition du vicomte. Quatre mois de plus avaient complété l'année, et l'absent n'avait pas reparu. Il était mort sans doute.

Voilà ce que se disait Boncourt, en pensant à son unique et inexécutable mandat du soir, quand le valet de pied de la princesse de Lutzeff, poussé par sa bonne étoile, vint interrompre sa méditation et lui demander s'il pouvait lui faire trouver M. Boncourt. — M. Boncourt, dites-vous ?

— Oui, monsieur.

— C'est moi-même.

Le valet s'acquitta de sa commission. Boncourt le suivit, fort intrigué de ce que pouvait lui vouloir la princesse de Lutzeff. Il se rappelait bien que M. de Chateaubrun l'avait conduit à un bal qu'elle donnait, mais depuis il n'avait jamais osé la revoir seul, sans l'appui tutélaire du vicomte.

En quelques instans il se trouva devant la calèche..

Quoique un peu timide dans un monde qui n'était pas le sien, Boncourt, sans être bien né, savait vivre.

Il se tint donc respectueusement, la tête découverte, devant les deux dames.

La princesse avait instinctivement baissé son voile, et le coulissier n'aperçut d'abord, à travers le nuage de dentelle, qu'une figure pleine de grâce et de charme dans son ensemble, sans pouvoir en saisir les détails.

Mais quand elle l'eut levé pour lui adresser un salut et un sourire, bien qu'elle se rappelât à peine sa figure, Boncourt put la voir dans tout l'éclat de sa beauté et la trouva plus séduisante encore que la première fois qu'il l'avait vue.

La comtesse se hâta de prendre la parole.

— Monsieur, — dit-elle, — la princesse de Lutzeff vous est caution que si, sans avoir l'honneur d'être, connue de vous, j'ai eu l'indiscrétion de vous mander en son nom, j'ai pour cela quelque motif qui n'est, pas sans importance.

— Oh ! madame, — répondit Boncourt, — je serai toujours trop heureux si je puis vous être bon à quelque chose, ainsi qu'à madame la princesse.

— Vous êtes le seul, monsieur, — reprit la comtesse, — des amis de M. le vicomte de Chateaubrun, que nous n'ayons pas interrogé sur sa disparition.

— En effet, madame, elle est aussi mystérieuse qu'inquiétante. — Plus inquiétante que mystérieuse, — reprit Fœdora, avec un sourire, — car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'à la suite d'un... je ne sais si je dois appeler cela un duel, il a reçu un coup d'épée dans la poitrine.

— Je l'ignorais, — reprit Boncourt.

— Alors, monsieur, je crois qu'il ne me reste qu'à vous prier d'agréer mes excuses de vous avoir dérangé, car je vois que vous ne... que j'en sais plus que vous.

— C'est vrai ; madame, mais, si vous le permettez, j'interviendrai les rôles, et je vous prierai de me faire, l'honneur de m'apprendre ce que vous en savez vous-même.

— C'est là que se bornent mes renseignemens. Le vicomte a reçu un coup d'épée, et j'avais espéré que vous auriez pu me dire s'il était mort ou vivant.

Boncourt sentit qu'il n'avait plus de motifs pour prolonger une conversation désormais sans but, et, après quelques mots de politesse, il salua les deux femmes que l'attelage emporta en traçant sur le pavé un large sillon d'étincelles.

Le courtier reprit, tout pensif, le chemin de la *petite Bourse*. Il traversa la galerie de l'Horloge, puis la cour devenue déserte, et gagna, sous le vitrage, la porte dont nous avons parlé et qui s'ouvrait sous le corps de logis à gauche. Il monta deux étages, ne fit que passer dans une salle longue et étroite, où, solitairement assise, la demoiselle de comptoir n'avait guère à servir, en fait de rafraîchissemens, que des papiers blancs et des jeux de dominos. Puis il pénétra dans la salle voisine.

Un billard la remplissait presque tout entière. Une estrade, de chaque côté, et des bancs de crin sur cette estrade, garnis de cliens ou d'agens inactifs, rétrécissaient l'espace réservé aux joueurs de billard.

Dans un renforcement, espèce d'alcove située à l'extrémité gauche de la salle de billard, d'autres clients et d'autres coulissiers jouaient bourgeoisement aux dominos, tout en parlant hausse, baisse, fin de mois, reports et compensation.

Deux coulissiers enfin jouaient au billard en attendant le cours d'ouverture. En un mot, c'était un jour de stagnation complète. Les bonnes nouvelles contrebalançaient si exactement, les mauvaises que dans cet équilibre parfait, nul n'osait s'aventurer.

— Allons ! se dit Boncourt, — dussé-je faire crier haro ! sur moi, c'est peut-être le moment de proposer mon ordre.

— Je prends trois mille à 73 50, et les rends à prime dont deux pour demain — hasarda Boncourt, d'une voix mélancolique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria un des joueurs de domino, — tiens ! il n'est pas dégoûté le Boncourt, on a fait, à quatre heures, 74 80, derniers cours.

— J'ai trois mille francs à 75, — dit une voix partie du billard.

— Oui, avec le rhume du duc de Nemours, on va se jeter dessus.

— On achète de la pâte Regnault, et c'est fini, dit un haussier.

— Un rhume peut dégénérer en fluxion de poitrine, et le régent futur y succomber, voilà la France dans un beau gâchis, — reprit un baissier.

— Bah ! le roi vivra cent ans ; le comte de Paris sera majeur à sa mort.

— Louis-Philippe baisse, messieurs, — s'écria un spéculateur, — l'entente cordiale branle au manche.

— La France est heureuse !

— La France ; est ruinée !

Ce fut pendant un quart d'heure un flot d'observations et de nouvelles toutes contradictoires qui se heurtaient en tous sens, et pas une affaire ne

s'était encore engagée.

— Puisque le rhume du duc de Nemours est officiel, — reprit enfin l'alarmiste qui le premier avait parlé, je donne trois mille à 7450.

— Je prends, — s'écria le coulissier qui gratifiait le roi de cent ans de vie. — Je prends six mille, à 7450.

— Neuf mille ;

— Douze mille ;

— Quinze mille ;

— Vingt-quatre mille.

— C'est fait, — reprit l'alarmiste, — en tirant son carnet, vous avez vingt-quatre mille à 74 50.

— Allons, — se dit Boncourt, — je n'ai plus-que vingt sous de distance à franchir ; peut-être pourrai-je exécuter mon ordre. Ah ! si le duc avait une fluxion de poitrine !!!

En ce moment, un nouveau personnage entra dans la salle, et son arrivée fit une sensation profonde parmi les assistans. C'était un homme au front bombé, à l'œil cave, à la figure énergique, un de ces joueurs intrépides, dont la témérité entravait souvent les cours soit en hausse, soit en baisse, quand il n'y avait pas sur le tapis quelque nouvelle officielle, ou s'il y en avait, lorsqu'il lui donnait son appui.

— Eh bien ! que fait-on ? demanda le spéculateur. 74 50, est le cours.

— Quoi ! de la baisse, et pourquoi cela ? — reprit-il d'un ton qui donna froid au baissier vendeur de vingt-quatre mille francs de rente sur la nouvelle d'un rhume princier. — Il va y avoir deux francs de hausse, pensa ce dernier, mon client gagnera seize mille francs de moins.

Le haussier, au contraire, se frotta les mains.

— Pourquoi on fait la baisse ? — répondit un autre courtier, parce que le gouffre du déficit est béant.

— Eh ! bien, à mon avis, la France est on ne peut plus prospère, et ça me suffit, — dit orgueilleusement le nouveau venu.

Il y eut un moment de profond silence, pendant lequel les dominos cessèrent de grincer sur le marbre des tables, et les boules d'ivoire de rouler sur le tapis du billard.

Le joueur tira sa montre, frappa sur l'épaule d'un gros homme qui jouait aux dominos, et lui fit un signe. Le courtier vint se mettre debout, son carnet à la main, le long des bandes du billard, comme les agens de change, autour de la corbeille.

On n'entendit plus que le roulement sourd des voitures, qui grondait au loin et s'engouffrait dans les galeries de l'Opéra pour monter jusqu'à la chambre silencieuse. Coulissiers et cliens, tous se regardaient sans parler. On connaissait l'audace de ce joueur, et chacun s'attendait à quelque'une de ses témérités habituelles, mais il devait laisser bien loin en arrière les prévisions les plus hardies.

Il tenait toujours sa montre à la main.

— Messieurs, — dit-il, — j'ai cinq cent mille francs chez mon banquier.

Le joueur tira de sa poche un carré de papier grand comme une carte de visite :

— Connaissez-vous cette signature ?

— Parbleu ! celle de Rothschild, — dit l'un des assistans à l'aspect d'une signature hiéroglyphique.

— Eh bien ! mon enjeu est de cinq cent mille francs. Y a-t-il quelqu'un qui veuille tenir contre moi ?

Un morne silence répondit à cet audacieux défi.

— Je le tiendrai donc, seul contre vous tous.

Le hardi spéculateur déposa sa montre sur le billard.

— La preuve, — continua-t-il, — que la France est prospère et que j'ai foi dans son présent et dans son avenir, c'est que, l'aiguille de la montre marquant huit heures trente minutes, j'achète jusqu'à neuf heures précises toute la rente qu'on voudra m'apporter à 74 70 ; vingt centimes de plus que le dernier cours. — Collot, continua le joueur avec un sang-froid inaltérable, inscrivez tout ce qu'on vous vendra, voici ma caution.

Et il jeta sur la table, à portée de la main de son agent, le chiffon de cinq cent mille francs.

Un frémissement d'angoisse chez les baissiers et de sourdes exclamations de joie chez les haussiers remplacèrent le profond silence qui avait régné depuis quelques instans. L'audace du joueur venait d'arrêter la baisse par la seule force de sa volonté.

— C'est insensé !

— C'est magnifique ! — disait-on dans les deux camps rivaux.

— Allons, messieurs, cinq minutes d'écoulées, l'aiguille tourne, — dit le spéculateur.

Mais personne n'osait plus vendre, et cinq minutes s'écoulèrent encore avant que Collot eût pu inscrire sur son carnet une somme de 24,000 fr. de rente.

— Au fait, — s'écria le courtier qui présageait à Louis-Philippe une vieillesse biblique, — peut-être le roi mourra-t-il à 95 ans au lieu de 100, et je donne alors 24,000 à 75 20. C'était cinquante centimes au-dessus du cours auquel il venait, d'acheter et il réalisait ainsi un bénéfice total de 4,000 fr. pour son client, qui lui avait dit un mot à l'oreille, et pour lui un courtage de 400 francs. Pour l'un et pour l'autre, c'était un glorieux, quart d'heure.

— Inscrivez, 24,000 fr. à 7520, — dit froidement le joueur. Quant au courtier qui avait si chaudement prôné la longévité,

il quitta la salle pour aller répandre le bruit, maintenant qu'il était à la baisse par suite de sa vente, que le roi des Français n'achèverait pas l'année. Puis, quand l'aiguille de la montre eut marqué l'heure fatale : — Combien avons-nous, Collot ? — demanda dédaigneusement le spéculateur en reprenant sa montre.

— Cent cinquante mille-francs, dont les douze derniers mille à 76 50.

— 76 50 est le cours, s'écria le joueur, vous voyez bien que la France est prospère.

Et les deux acteurs, client et courtier, quittèrent la salle : leur rôle était joué.

— Moyenne, 76 fr., — dit le dernier à son client, si les cours se soutiennent, vous avez vingt-cinq mille francs de bénéfice, — et moi, se dit-il, à lui-même, j'ai, dès à-présent, 1, 250 de courtage.

— Je vous quitte, — dit le joueur, — passez de ma part à Martineau l'ordre de vendre les 150,000 fr. à 76 50 au moins. C'est un baissier effréné, personne ne soupçonnera le mouvement et ne s'étonnera de le voir vendre.

Le spéculateur trouva son coupé à l'entrée du passage, y monta et disparut.

A neuf heures, le bruit s'était répandu que la haute banque achetait en masse. La tourbe des joueurs se précipita avec avidité sur la rente, et Martineau réalisa pour son client 40,000 fr. de bénéfice clair et net au lieu de 25,000 fr.

— Que fais-je ici, — pensa Boncourt, — avec mon ordre d'acheter 3, 000fr. à 3 fr. au-dessous du cours ? Une sotte figure, ma foi !

Il descendit mélancoliquement l'escalier. En passant à côté de la baraque de bois dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et qui se trouve au pied du corps de logis de droite, si on se le rappelle, il poussa la porte et entra.

IV. — Le spadassin.

Comme rien au dehors n'indiquait la destination de cette baraque, il n'y avait que des adeptes des mystères du *passage* qui fréquentassent le café borgne.

Il y était question de la hausse subite des fonds. Les uns l'attribuaient à une forte hausse du 3 00 anglais, d'autres parlaient d'un message de pigeons, — quoique, pour nous servir d'un terme trivial, les joueurs fussent les seuls *pigeons* dans cette affaire. C'était un tohu bohu de nouvelles absurdes, parmi lesquelles on allait même jusqu'à donner pour certain qu'Abd-el-Kader sollicitait du roi des Français le commandement d'un régiment de spahis.

Boncourt haussait les épaules, tout eh prenant immodeste verre de grog, lorsque deux individus entrèrent bruyamment dans le café.

L'un d'eux lui était connu comme un spéculateur de bas aloi qui fréquentait d'ordinaire le passage ; mais la vue de l'autre le fit tressaillir ; c'était précisément le raccolleur du roi de Lahore, : le capitaine Pillavidas. Sa physionomie sinistre était animée par les libations de la soirée, et, soit qu'il ne reconnût pas Boncourt, Soit qu'il dédaignât de le reconnaître, il vint s'asseoir avec son compagnon à une table vide tout près de lui sans l'honorer d'un seul regard.

Il se fit servir un énorme bol de punch au kirch, et son ami et lui commencèrent à s'en verser de larges rasades. Le courtier était mal à l'aise dans ce voisinage et il méditait de le quitter au plus vite, quand, aux premiers mots d'une conversation qui paraissait se continuer au café après avoir commencé dans la rue, Boncourt réfléchit qu'à tout prendre il ne courait là aucun danger et il résolut de rester, à sa place. Un sentiment de curiosité vague le retint presque malgré lui.

— Comme je te le disais, continua le capitaine, j'étais donc dans cette auberge perdue, et, quoique j'eusse fortement modéré mes dépenses, je me trouvais dans l'impossibilité complète de m'acquitter envers l'aubergiste. Ma seule fortune consistait en cette paire d'épées que je porte toujours avec moi. Que faire, me demandais-je ?

— T'en aller, donc, parbleu, reprit son compagnon, — t'en aller sans tambour, ni trompette.

— Eh ! mon cher, la petite me tenait au cœur ; et puis, vois tu, c'est plus fort que moi, mais je ne sais fuir aucun danger. Donc, je restais, et par

manière de passe-temps, j'épiais le beau-fils dont je t'ai parlé. Je ne sais pourquoi j'espérais tirer de lui pied ou aile. Je savais ses allures par cœur. Une nuit, je le vis escalader le mur du parc. Bon, me dis-je, il est probable qu'il reviendra par le même chemin, et j'attendis là son retour. Pourquoi ? je n'en sais rien. C'était un pressentiment, que sais-je ? Une heure, deux heures, trois heures s'écoulaient vainement, et pourtant j'attendais toujours, et même plus j'attendais plus je me piquais au jeu. Toutefois, comme j'avais à peine fermé l'œil la nuit précédente, je m'étais endormi vers le matin au pied du chêne qui avait servi à mon, jeune homme à escalader les murs du parc.

Au point du jour, je fus éveillé par un bruit de voix venant de l'autre côté du mur. Je me levai bien vite, je secouai de mon mieux le brouillard et les feuilles mortes dont j'étais couvert, — car c'était, s'il te plaît, par une nuit de septembre, — et je fis semblant de me promener, tout en prêtant une oreille attentive aux voix que j'avais entendues.

Ici, Boncourt lui-même écouta avec plus d'attention encore, car le mot : *Une nuit de septembre*, venait d'éveiller en lui un vague soupçon que le vicomte de Chateaubrun pourrait bien ne pas se trouver étranger aux événemens que racontait le capitaine.

Celui-ci continua :

— Il paraît que je n'avais pas été seul à surveiller mon jeune fat, — Monsieur le vicomte, — disait une des voix, — j'aurais pu

vous traiter comme un voleur de nuit qui s'introduit dans une habitation paisible, mais...

— Mais, mon cher comte, — répondit l'autre, — vous êtes victime d'une fatale erreur. Je suis coupable, il est vrai, dans tout ceci, mais je le suis seul.

— Il suffit, monsieur, — reprit d'un ton hautain la première des voix ; — un homme d'honneur devrait à votre place s'incliner devant ma générosité, et ne pas chercher à donner le change par des mensonges indignes d'un gentilhomme.

— Mais, mon cher comte, je vous le répète, laissez-moi parler, vous expliquer...

— Brisons là, monsieur, s'il vous plaît ; la pointe d'une épée vous fait donc peur ? N'ajoutez pas un mot ou je le croirais.

Le vicomte se tut, — reprit le narrateur, — l'autre continua : Votre complice, vous et moi, savons seuls que vous avez apporté le déshonneur dans ma maison ; ce soir vous ou moi l'aurons oublié dans le sommeil de la

mort. C'est à cette condition que je ne veux pas abuser de mes avantages pour vous tuer comme un voleur.

Les voix continuèrent, mais sur un ton plus bas, puis elles cessèrent, poursuivit le narrateur ; j'entendis alors une clef crier dans la serrure d'une petite porte cachée dans le mur, et je m'esquivai.

— C'est Chateaubrun, c'est sûr — se disait Boncourt, — et voilà l'origine du duel où il a été probablement tué. Un mari trompé qui se venge, c'est toujours l'écueil des coureurs d'aventures, et moi qui vais me marier !

Boncourt but une gorgée de grog, ses deux voisins vidèrent chacun une rasade.

— Parbleu ! tu étais bien avancé, — dit l'ami au capitaine, — d'avoir passé la nuit au brouillard ?

— Tu vas voir. Cependant je te laisse deviner. Qu'aurais-tu fait à ma place ?

— J'aurais été me fourrer dans mon lit, après avoir avalé un verre de grog, bien fort et bien chaud, pour faire contrepoids au brouillard que j'avais humé pendant la nuit, et rattraper le sommeil perdu.. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre, ce me semble.

— Le verre de grog n'aurait fait que grossir mon compte à l'auberge, voilà tout ; j'avais surpris un secret de vie ou de mort, et, en homme de ressources, ce secret devait être la vie pour moi, la mort pour le beau-fils.

Boncourt ne pût s'empêcher de frémir à l'aspect du sourire qui plissa les joues flétries de Pillavidas, qui, en effilant ses moustaches, continua sur un ton plus bas, mais cependant assez haut pour que le sens de ses paroles ne demeurât pas obscur : — Voici le raisonnement que je fis : un homme, me dis-je peut être brave, se battre avec courage, et cependant n'être pas fâché qu'on lui évite ce désagrément en sauvant toutefois son honneur. Le maître du château est fort riche, dit-on, et, quand le diable y serait, il ne regarderait pas à un billet de mille francs lorsque je viendrais lui dire : votre ennemi est à l'ombre, et c'est moi qui l'y ai mis. Il criera d'abord, s'apaisera ensuite, puis il paiera, ou sinon... ; mais je reviens à mon affaire. Au moment où je rentrais à l'auberge, le jeune homme y rentrait également. Je le vis assis d'un air assez triste à une table de la salle à manger, car, dans notre auberge, on ne servait pas les voyageurs dans leur chambre. Je demandai à déjeuner et me plaçai non loin de lui. J'avoue que je me sentis le cœur ému à l'aspect de ce jeune homme et je le considérai avec tendresse.

— Bah ! vraiment ! — interrompit l'ami du narrateur, qui semblait le croire peu susceptible d'un pareil sentiment.

— Est-ce que tu ne considères pas un billet de mille francs avec amour ?

— Oui, parbleu ! avec adoration.

— Eh bien ! je considérais le jeune homme avec la tendresse qu'exciterait en toi le billet de banque. On a bien raison de dire qu'il n'y a pas d'homme inutile dans le monde, ajouta philosophiquement le capitaine qui poursuivit :

Gela provenait sans doute de ce que j'avais mal dormi, mais je ne me sentais pas en veine pour commencer. Je me contentai donc de jurer entre mes dents, de faire un affreux bruit de chaises, puis enfin de jeter sur le jeune homme de ces regards de mépris qui arrachent les épées du fourreau. Le jeune homme semblait n'y pas prendre garde.

Allons, pensai-je, j'ai du guignon ; cet homme est un lâche et j'aurai de la peine à le taire venir où je veux.

D'un autre côté, je me contenais encore, car je n'étais pas sans quelques remords de conscience ; ma moralité s'insurgeait, et, puisque je devais tuer ce jeune homme pour mille francs, ne devais-je pas lui faire grâce s'il m'en donnait quinze cents. Ma conscience m'avait fourni mon entrée en matière.

— Dites donc, monsieur, — m'écriai-je brusquement, — n'auriez-vous pas quinze cents francs à me prêter sur ma signature ?

— Non, monsieur, — me répondit le jeune homme en regardant les solives du plafond.

— Ma signature est connue à la Banque, — repris-je.

— Il serait à craindre qu'elle ne l'y fût pas, monsieur. Je sentais la moutarde me monter au nez.

— Vous paraissez vous estimer et vous aimer beaucoup, — continuai-je d'un ton blessé.

— Eh bien ! quand ce serait par comparaison avec bien d'autres, aurais-je tort ?

Cette fois le jeune homme venait du moins de m'honorer d'un regard d'une impertinence satisfaisante ;

— Cette franchise me plaît, — repris-je, — eh bien ! je serai franc à mon tour, — vous avez bien fait de ne pas me prêter quinze cents francs, car je vous tuerais pour ne pas vous les rendre.

— Ça ne me surprend pas, monsieur.

Le vicomte, ajouta le narrateur en forme d'apologie, ne semblait s'étonner de rien.

— Eh bien ! monsieur, je vous tuerai pour rien,

— Ça m'étonne.

— Je vous tuerai loyalement.

— Ah ! voici qui devient merveilleux.

— Mais, monsieur, — m'écriai-je, — vous m'insultez grossièrement.

— Vous croyez ?

— J'étais outré de ce sang-froid, continua le narrateur.

— Le fait est, — reprit son ami, — que tu n'avais pas le dessus, mon pauvre Pillavidas !

— Mais j'étais enchanté de la résolution que dénotait ce sang-froid, je tenais mon homme.

— Voici ma carte, monsieur, et vous allez me rendre raison tout de suite.

— Le capitaine don Octavio César Zampa Pesos y Pillavidas ;

— lut tout haut le jeune homme ; — que de noms !

— Ma mère, monsieur, était une Zampa Pesos et mon père un Pillavidas, — dis-je, en appuyant sur chaque mot.

— Si je comprends bien l'espagnol, — dit de vicomte, — votre mère était alors une... et votre père un coupe-jarret. Eh bien ! monsieur, je crois que nous ne nous battons pas.

Et il me jeta ma carte au nez.

— C'en est trop ! — m'écriai-je au comble de la joie, car je voyais bien qu'il se battrait, — si vous avez du sang dans les veines, si vous n'êtes pas un lâche, vous m'attendrez ici dans cinq minutes.

Je courus chercher une paire d'épées et la lui montrai.

— Partons, monsieur, — dit-il, — partons, un homme ne peut refuser de se battre devant deux épées.

Le vicomte était un homme prudent, il me demanda une de mes armes. Je la lui donnai et nous sortîmes : puis comme il était en outre fort poli, il insista courtoisement pour que je marchasse devant lui, il ne voulut même pas consentir ce que je : marchasse à son côté.

— Eh ! monsieur, — lui fis-je observer, — on vous prendra pour mon valet si vous marchez ainsi derrière moi,

— Cela me regarde, monsieur ; c'est peu flatteur, il est vrai, mais, dans ces chemins couverts, où personne ne nous voit, c'est plus prudent.

— C'était, en effet, agir en homme sensé, pensa Boncourt, en jetant, à la dérobée, un coup d'œil, sur la sinistre figure du capitaine espagnol.

Nous n'échangeâmes plus un mot, — continua Pillavidas, — jusqu'au moment où nous parvînmes à un endroit désert ; des sapins croissaient parmi des rocs éboulés et, à quelques pas d'une pelouse unie, s'ouvrait le gouffre d'un ravin d'une centaine de pieds de profondeur. Au fond du ravin, on entendait le bruit sourd d'un torrent.

— Ce lieu me semble parfait, — dit le vicomte, — j'ose espérer que vous serez de mon avis...

— Sans doute ; personne ne viendra nous déranger.

Nous mêmes habit bas, et je remarquai que mon adversaire faisait ployer son épée sur la pointe pour en essayer la trempe et la solidité, avec un air d'aisance qui trahissait une certaine habitude du terrain ou de la salle d'armes.

Il était en garde que je n'avais pas songé à m'y mettre encore. Ma conscience fit sur elle-même un nouveau retour. — Voyons, — dis-je au jeune homme, — prêtez-moi 1,500 fr., et nous serons les meilleurs amis du monde. J'ai eu dix-sept duels, vicomte, et j'ai tué seize hommes.

— Je vous attends, monsieur, — dit le vicomte, avec un tranquille sourire.

— Vrai, — continua le capitaine Pillavidas, — j'admiraïs cette contenance héroïque, et mon cœur s'attendrit presque à l'aspect de ce beau et brave jeune homme ; mais j'avais tant besoin d'un billet de mille francs !

— Monsieur le vicomte, — lui dis-je, — si vous me tuez, vous me rendrez le même service qu'un Français rendit à l'un de mes ancêtres à la bataille de Roncevaux ; vous jetterez mon corps dans le précipice, et moi, dans le cas contraire, que ferais-je de vous ?

— Vous me laisserez à la place où je serai tombé ; j'ai quelques raisons de désirer qu'on enterre mon cadavre.

J'en avais aussi, pour ne pas faire disparaître en lui la preuve qu'il me faudrait donner au mari outragé ; néanmoins je fus aise de prendre mes sûretés.

— C^e sera-fait comme vous désirez, — répondis-je, — mais alors j'ai besoin d'une attestation en règle.

— C'est bien naturel, — dit le vicomte..

— Il planta alors son épée en terre, tira son carnet de sa poche et d'une main ferme, que rien ne semblait pouvoir faire trembler, il écrivit

rapidement au crayon, sur une feuille qu'il détacha : « le présent est à l'effet de certifier que, bien que le capitaine » Pillavidas soit l'agresseur, c'est dans une franche et loyale » rencontre, à armes égales et sans témoins, qu'il m'a donné la » mort. » Il date, signe et me remet l'attestation.

— Le diable m'emporte, — dit Pillavidas en repliant le papier dont il venait de donner lecture, je crois que ma main tremblait plus que la sienne. La bravoure du vicomte me fit éprouver un dernier scrupule, et j'aurais mieux aimé mille francs de lui que le double du mari. Je tentai un dernier effort.

— Peut-être, — lui dis-je, — ne pouvez-vous pas disposer de quinze cents francs ; en ce cas, je me contenterai de mille ; vous aurez ma signature, que craignez-vous ?

— Je crains, reprit le vicomte avec un sourire calme, — qu'un morceau de papier timbré qui vaut dix sous quand il est blanc, ne vaille plus rien avec votre signature. Allons, monsieur, en garde.

— C'est bien ce pauvre Chateaubrun, — pensa Boncourt avec un gros soupir, — brave comme son épée, mais la langue acérée comme elle.

Je fis comme le désirait mon adversaire ; nous échangeâmes un salut et nos épées se croisèrent. Nous étions presque de force, ma foi. Le vicomte avait sur moi l'avantage de la taille ; je résolus alors de faire disparaître cette inégalité en me repliant sur moi même, toujours sans quitter son fer et de manière à me tenir presque accroupi. En fait d'armes, je suis éclectique, et j'emprunte parfois cette manière à l'école italienne.

Ainsi ployé, je n'exposais que le haut de mon corps et j'avais à choisir dans toute la hauteur de celui du vicomte dont le jeu se trouvait dérangé. Il tint bon néanmoins deux ou trois minutes ; si bien même que je vis qu'il fallait jouer le tout pour le tout, et au moment où, par une vigoureuse parade en prime, je relevais son épée, j'en sentis la pointe effleurer mes reins dans toute leur longueur, mais mon fer s'enfonçait de bas en haut dans la poitrine du vicomte.

Il chancela, ferma les yeux et tomba.

Le sinistre capitaine se tut pour boire un verre de punch, tandis que ses yeux louches brillaient d'un feu semblable-à celui que lancent lès prunelles d'une hyène à jeun. Un frisson parcourut le corps de Boncourt qui n'avait pas perdu un mot de la dernière partie du récit que le coupe-jarret, animé par l'alcool et le souvenir du sang versé, avait fait à haute voix.

— Eh ! bien ? — reprit l'ami du spadassin.

— Eh ! bien, j'arrangeai de mon mieux le vicomte sur le gazon, quoique son affaire fût à peu près claire. Je repris mes deux épées et j'allai trouver le mari. Il jura, s'emporta, voulut me faire chasser de chez lui... Je lui poussai un dernier et irrésistible argument :

— Ecoutez, monsieur, — je vais d'abord vous dire que, vu la force du vicomte à l'épée, vous me devez la vie ; puis, qu'en outre j'ai votre honneur entre mes mains, car j'irai dire partout, et je le soutiendrai de mon épée, que vous m'avez payé pour attaquer ce jeune homme. J'ai là un certificat du vicomte qui déclare que je suis l'agresseur ; or, je ne lui avais jamais parlé avant, ce jour. Que diable ! tout cela vaut bien mille francs !

Le mari s'exécuta ; je payai l'aubergiste et j'emmenai la petite. Voilà mon histoire ou plutôt une partie de mon histoire. Je t'ai dit que j'avais obtenu un commandement à Lahore ; c'est le mari en question qui me l'a fait obtenir. Le noble seigneur craignant que je n'allasse divulguer et le secret de sa mésaventure conjugale et celui de mon duel à ce sujet, qu'on ne manquerait pas de lui reprocher comme une lâcheté indigne d'un homme d'honneur, est bien aise de se débarrasser de moi. Quoi qu'il en soit, ce duel m'a rapporté quatre mille francs. Maintenant... écoute-moi bien...

Mais sans doute cette seconde partie de l'histoire du coupe jarret n'était pas de nature à être entendue comme la première, car il baissa la voix, et Boncourt, malgré tous ses efforts prudemment déguisés pour écouter, ne put saisir que quelques mots insignifiants, tels que ceux de débiteur récalcitrant, — de monument funéraire dans le cimetière Montmartre et autres ne présentant pas plus de sens.

— Corbleu ! s'écria l'aventurier quand il eut achevé et en avalant une rasade de punch, C^e kirsch est fade comme une bavaroise.

Cependant rien ne prouvait que le personnage qualifié de vicomte dans le récit du spadassin fût réellement le vicomte de Chateaubrun, quoique cela se rapportât évidemment au peu de renseignements fournis par : la comtesse Fœdora.

Pendant que les deux amis achevaient leur borde punch, Boncourt avait eu dix fois l'envie d'interroger Pillavidas, mais l'aspect du terrible capitaine l'effraya chaque fois qu'il voulut ouvrir la bouche. Le capitaine, d'ailleurs, eût-il écouté de sang froid une question de Boncourt sur un secret qu'il n'avait pas conté pour lui ? Les deux vauriens sortirent du café sans qu'il eût osé faire la moindre interrogation.

Gomme il allait sortir aussi, un papier qui se trouvait sur la banquette qu'occupait le spadassin frappa ses yeux. Il le ramassa ; c'était l'attestation que le capitaine avait cru remettre dans sa poche ; elle portait bien en effet la signature du vicomte de Chateaubrun,

Boncourt s'en alla triste et rêveur, mais d'autres événemens qui devaient l'emporter dans leurs tourbillons ne tardèrent pas à effacer momentanément chez lui le souvenir du malheureux jeune homme.

V. — L'hospitalité française.

Le lendemain de ce jour, à peine Boncourt venait-il de quitter son entresol de la rue dé Grammont pour aller, interroger de nouveau Morisset au sujet de ses billets si miraculeusement payés qu'une citadine s'arrêta près de sa porte.

Un homme au teint brun, à la barbe noire, à la physionomie ouverte en apparence, mais dont certaine expression démentait au fond la franchise empruntée, entra et demanda M. Boncourt.

— Il vient de sortir, — dit le portier.

— Ah ! vraiment, je le regrette beaucoup, — s'écria le personnage de l'air d'un vif désappointement, — Mais M. Boncourt en sera plus contrarié que moi.

— C'est donc quelque affaire importante ? — Oh ! mon Dieu, oui, — répondit négligemment l'inconnu.

il s'agissait de cent mille francs de rente qu'un de ses cliens le priait d'acheter pour lui ; mais enfin, puisqu'il est absent, je vais aller chez un de ses confrères.

— Attendez donc, monsieur, — reprit le concierge, si vous vouliez pousser jusque chez un de ses amis, il est probable que vous l'y trouveriez.

— Et où cela, je vous prie ?

Le concierge donna l'adresse de Morisset à l'inconnu qui regagna sa citadine, et bientôt la voiture se dirigea vers le quartier Notre-Dame-de Lorette.

L'inconnu n'était pas seul dans l'intérieur du fiacre ; deux individus l'accompagnaient, assez mal vêtus l'un et l'autre, mais sauf cette similitude ils présentaient entre eux le même contraste que les deux exécuteurs des hautes œuvres de Louis XI, Trois Echelles et Petit-André.

L'un avait la physionomie revêche et pleureuse, était haut de taille, large d'épaules, avec des mains énormes ; l'autre, petit et grêle, avait le nez fortement retroussé, et paraissait doué de la faculté d'être toujours de la plus imperturbable bonne humeur.

Tous deux mangeaient sur le pouce une volumineuse tranche de pain avec un morceau de jambon microscopique.

— Eh bien ! patron, — demandèrent les deux acolytes la bouche pleine, — où allons-nous à présent chercher nos cent mille francs de rente ?

— Dans le quartier des dames galantes, répondit celui-ci.

— Tiens, ça se trouve bien, nous allons précisément lui en faire une soignée de galanterie, — dit l'homme au nez retroussé avec un gros rire.

— Farceur d'Alphée, va ! — repartit le patron, il a toujours le mot pour rire.

— J'aimerais mieux le quartier de la galantine, observa le compagnon aux larges épaules, engloutissant d'un air de désespoir son dernier fragment de jambon. — Chien de métier, va ! il n'y a pas seulement de l'eau à boire.

— Allons ! voilà Jean Luthier qui se plaint encore, — dit le patron.

— C'est justement pour cela que je l'ai embrassé, moi, ce métier, j'aime pas l'eau, riposta gaîment Alphée.

Nous ne donnons pas ces saillies comme étant d'un goût très délicat, mais les deux individus en question n'étaient pas, comme nous le disions tout-à-l'heure, payés pour avoir de l'esprit, et le patron s'en contentait comme d'une chose qui ne lui coûtait absolument rien.

Nous ferons grâce au lecteur des réflexions de Jean Luthier et des plaisanteries d'Alphée, pour conduire rapidement la citadine qui contenait nos personnages à quelques pas de la maison de Morisset. Là, ils mirent pied à terre ; Alphée se posta d'un côté de la rue, Jean de l'autre, et le patron se dirigea vers la maison de l'ami de Boncourt ;

Dans le court trajet de la citadine à la loge du concierge, l'inconnu s'était composé la même physionomie que celle qu'il avait prise pour aborder le portier de Boncourt. Il salua très poliment.

— On nous a dit chez M. Boncourt, — commença-t-il, — qu'il était chez son ami, M. Morisset, et nous le cherchions pour une affaire très importante. Est-il vrai qu'il soit ici ?

— Oui, — répondit le concierge d'un ton bourru.

— Je suis fort pressé, — continua l'inconnu en lui présentant une pièce de deux francs, — et je n'ai pas le temps, dé monter le prévenir. Soyez

assez bon, mon cher monsieur, pour l'avertir qu'un de ses plus riches cliens l'attend à la rue de Grammont.

Et l'inconnu fit mine de s'enfuir au plus vite, mais il revint promptement sur ses pas :

— M. Boncourt, n'est-ce pas, — ? reprit-il. — est petit, gros et blond ? Je tiens à le savoir, voyez-vous, parce que je veux faire comme si je lui avais parlé à lui-même.

— Pas du tout, — dit le portier, — M. Boncourt est grand, maigre, brun ; il porte aujourd'hui une redingote bleu de roi.

L'inconnu, muni de ces renseignemens, se précipita, de nouveau hors de la loge et courut à ses acolytes.

— Grand, maigre, brun, redingote bleu de roi, — répéta-t-il rapidement à Chacun d'eux, — attention. Alphée, tu mettras sur son compte quinze francs que je viens de donner au concierge.

En disant ces mots, le patron se mit à quelque distance de la citadine, de manière à former un triangle avec Alphée et Jean Luthier.

— Est-il généreux, le patron ! cria Alphée à son camarade.

— Parbleu, répondit Jean Luthier, il met au moins quatorze francs de plus qu'il n'a donné.

En ce moment Boncourt, prévenu par le concierge, sortait de la maison de son ami.

— Ma foi, — se disait-il en se frottant les mains, — voilà une journée qui commence bien ; puis la fortune ne me sourit-elle pas ? C'est certainement Chateaubrun qui me fait demander ; on ne meurt pas toujours d'un coup d'épée, nous allons tailler des affaires ; c'est lui, j'en suis sûr ; et l'on dit avec raison qu'un bon, heur n'arrive jamais seul ; Chateaubrun retrouvé, ce généreux

inconnu qui paie mes billets...

Comme Boncourt en était là de son monologue, Jean Luthier J'aborda, tandis qu'Alphée retroussait son nez, de l'air le plus narquois :

— Tiens ! bonjour, monsieur Boncourt, comment vous portez-vous ? — dit le premier. — Pas mal, et vous ? — répondit Boncourt surpris ; — mais, ajouta-t-il à l'aspect de Jean Luthier, le diable m'emporte si je vous connais.

— Ce cher monsieur Boncourt, — ajouta Alphée, — il n'est, ma foi, pas changé.

— Changé ! — dit Boncourt en se voyant si connu par des gens qu'il voyait pour la première fois, — et depuis quand, s'il vous plaît ?

— Depuis une minute que vous êtes sorti du n° 86, — répondit effrontément Alphée.

— Ah ! ça, messieurs, c'est une plaisanterie, je présume ? s'écria, le courtier. Oui, je suis M. Boncourt : Eh ! bien !

— Alors, c'est bien vous qui avez oublié de solder un petit compte de la maison Plumet, Lecoq et C^e ? MM. Plumet et Lecoq sont bien désolés, allez, — dit Alphée d'un ton de douleur..

— M. Lecoq pleure ! — ajouta Jean Luthier.

— Allez-vous en au diable avec votre Lecoq et Plumet, — s'écria le coulissier exaspéré, en essayant de passer outre, mais Jean Luthier et Alphée lui barrèrent la rue malheureusement déserte. — Ah ! fameux ! fameux ! — dit Alphée, — le coq plumé, eh ! celui-là est excellent.

Il fit entendre un formidable éclat de rire. Cependant Boncourt sérieusement alarmé allait crier à l'aide, quand le patron s'avança à son tour, en essayant d'imprimer à son rude visage le masque d'une urbanité prétentieuse.

— Mon cher monsieur Boncourt, dit-il... — Allons ! vous aussi ? — interrompit le coulissier.

— Mon cher monsieur, reprit le patron, je suis désolé, mais MM. Lecoq Plumet et C^e ont obtenu requête contre vous, et en ma qualité de garde du commerce je suis chargé de vous arrêter, faute de paiement de billets ordre Morisset.

Boncourt pâlit en entendant ces mots foudroyans. — Mais ils sont payés, — balbutia-t-il.

— Par qui ? s'il vous plaît-.

Le courtier resta muet. Tomber ainsi dans les mains des recors au moment où il entrevoyait de brillantes affaires, au moment où il bénissait son bienfaiteur anonyme, voir tout à coup son avenir s'éclipser, tout cela lui semblait-un rêve affreux.

— J'ai là une voiture, — reprit le garde du commerce, — montez y avec nous, et, si je puis vous être utile, disposez de moi comme d'un ami.

— Montez ! Allons ! hop ! rondement, — s'écria le garde du commerce changeant de ton, — ou sacrebleu !

Alphée retroussait ses manches ; Jean Luthier enfonçait son chapeau jusque sur ses yeux,

— Je vous suis, messieurs, — dit l'infortuné Boncourt.

— C'est bien heureux ! — dit le garde du commerce d'un air brutal ; — tenez, voilà notre équipage.

Les quatre acteurs de la scène qui se passait montèrent dans la voiture, les deux recors d'abord, Boncourt ensuite, puis le garde du commerce.

— La preuve que nous ne voulons pas vous manger, — reprit le garde du commerce un peu radouci depuis qu'il tenait sa proie, — c'est que nous ne vous conduisons à Glichy que sur un ordre, du président du tribunal civil chez qui nous allons, si cela vous convient. Boncourt, attristé, ne répondit rien.

— Rue... n°... — cria le garde au cocher qui partit au grand trot

— Il n'y a que le premier pas qui coûte, voyez-vous, — dit le garde ; — j'ai arrêté ce matin *un* jeune homme au café de la Régence. Il faisait encore plus de bruit que vous. Un quart d'heure après, il nous aurait payé à boire s'il avait eu l'argent nécessaire.

— Mais je suis étranger, — fit observer Boncourt, qui ne pouvait se faire à l'idée qu'il était prisonnier, et que sa captivité allait ruiner son crédit et son avenir, — et vous n'avez pas de jugement.

— C'est pourquoi je vous arrête sur une simple requête, — répondit le garde ; — les étrangers jouissent de cet avantage sur les Français qu'on peut les arrêter pour une facture et sans jugement préalable ; mais il y a pour eux une compensation à cette justice expéditive.

— Laquelle ? — demanda Boncourt, qui saisissait avidement le moindre espoir.

— C'est qu'ils demeurent le double de temps en prison. Le courtier resta étourdi de cette triste compensation.

— Ainsi, — dit à son tour Alphée, — si monsieur était Français, il en aurait pour cinq ans, et en sa qualité d'étranger il en aura pour dix.

— Ah ! la France aime les étrangers, — ajouta Jean Luthier ; — elle fait de son mieux pour les attirer, et, quand elle les tient, elle ne les lâche plus.

— L'hospitalité française ! — murmura Boncourt, — qui, dans l'amertume de son cœur, prit le parti de fermer les yeux pour s'épargner du moins la vue des recors dont il ne pouvait éviter d'entendre la conversation insultante. Il ne les rouvrit que quand la voiture s'arrêta.

Une demi-heure après il y remontait avec ses insensibles compagnons : le président avait confirmé l'ordonnance mise au bas de la requête.

Alphée cligna de l'œil en regardant son compagnon qui lui répondit par un signe semblable.

— Eh ! mais, — s'écria le garde du commerce, — si nous allions implorer la bonté de M, Lecoq ?

— Et de ce bon monsieur Plumet ? — dit Jean Luthier. C'était un nouvel espoir offert au naufragé ; Boncourt s'en empara avec ardeur,

— Où demeurent-ils, — demanda le prisonnier.

— M. Plumet à la barrière de l'Etoile, et M. Lecoq à la barrière du Trône. Si nous ne trouvons pas l'un, à coup sûr nous trouverons l'autre, — répondit le garde,

— Lequel des deux avons-nous le plus de chance de trouver, s'enquit naïvement Boncourt.

— M. Plumet, — dit Alphée.

— M. Lecoq, dit Jean Luthier.

— C'est la seule heure où je puisse voir la Rousse à ma barrière, — reprit Alphée, en argot inintelligible pour Boncourt.

— J'ai soif de bleu à six, à la barrière, — grommela Jean Luthier dans le même langage.

— Le bleu ne se gêtera pas, — dit Alphée.

— La rousse t'attendra, dit Jean Luthier.

— A la barrière du Trône ! cria le garde au cocher qui, debout sur le marchepied, le bouton de la portière en main, attendait ses ordres.

Cette intervention du patron termina le différend, et la voiture prit la direction de la barrière du Trône. Jean Luthier faisait claquer sa langue d'un air de triomphe railleur ; Alphée se consolait en chantant :

Quand on attend sa belle,
Que l'attente, etc., etc.

Au bout de trois quarts d'heure environ, la citadine atteignit enfin la barrière.

— Je vais voir, — dit Jean Luthier, parlant maintenant français sans argot, — Si ce bon M. Lecoq est chez lui, vous m'attendrez

bien cinq minutes, n'est-ce pas, monsieur Boncourt ? Le temps de monter et de descendre.

Et Jean Luthier franchit rapidement la barrière.

Le prisonnier trouva ces cinq minutes fort longues, car une heure s'écoula presque avant que le messenger revînt. Le recors avait la langue

épaisse, le teint enflammé, son pas était lourd et chancelant.

— Eh bien ! — demanda Boncourt avec un battement de cœur qu'excitaient chez lui la crainte et l'espérance.

— Eh-bien ! quoi ? demanda à son tour Jean Luthier avec un étonnement stupide.

— M. Lecoq était-il chez-lui, animal ? — s'écria le garde du commerce pour rappeler la mémoire au recors.

— Ah ! c'est vrai. Il était chez lui ; je l'ai vu, je lui ai parlé, à preuve qu'il m'a dit les larmes aux yeux que, si monsieur lui payait ses billets en totalité, plus les frais, il allait le faire relâcher tout de suite. Il est si bon, ce brave M. Plumet... Lecoq et C^e... C'est tout un... Alors donc, M. Plumet m'a dit d'aller voir à la barrière de l'Etoile s'il y était... pour lors...

Le recors, incapable de terminer sa phrase, pencha sa tête allourdie dans un des coins de la voiture et s'endormit.

— Cette brute aura bu avec M. Lecoq, dit le garde du commerce, — ce que nous avons de mieux à faire c'est d'aller à la barrière de l'Etoile.

— Peut-être la vôtre vous protégera-t-elle, — s'écria Alphée. — Et, sans attendre la réponse de Boncourt, le recors ordonna au cocher de gagner la barrière de l'Etoile.

Ce fut au tour d'Alphée d'aller rendre visite cette fois à M. Plumet.

Il ne fut pas moins diligent que son compagnon, chez qui l'instinct du métier sembla opérer tout à coup. Il s'éveilla et observa attentivement Boncourt, qui du reste ne paraissait nullement disposé à employer la violence pour s'évader. Une heure, après, l'estafier au nez retroussé revenait la tête basse...

— On t'aura effarouché la rousse, grommela Jean Luthier, — tu as l'air d'un lendemain de mardi-gras.

— Tais-toi donc, imbécile, — reprit Alphée. — La rousse ne s'effarouche jamais. Eh bien ! monsieur, — ajouta-t-il en s'adressant à Boncourt, — vous ne sauriez croire combien je suis contrarié. M. Plumet était sorti ; j'ai couru après lui jusqu'à Neuilly, à preuve que je suis tout en nage.

En effet, Alphée avait l'air d'avoir pris un violent exercice.

— Allons ! monsieur Boncourt, vous jouez de guignon, — s'écria le garde ; — heureusement que nous vous ferons payer la voiture au plus juste prix, aussi ne puis-je vous trimballer plus longtemps. Cocher, continua-t-il...

Le cocher s'avança.

— Rue de Clichy, 70, — cria... garde.

Ces mots retentirent au fond du cœur de Boncourt comme un arrêt sans appel. C'était la fin de ses espérances si perfidement excitées chez lui par ses gardiens. Nous ne faisons : pas, en effet, au : lecteur, l'injure de le croire assez naïf pour se figurer que pas plus M. Lecoq que M. Plumet eussent jamais demeuré soit à la barrière du Trône, soit à celle de l'Etoile. Ces personnages fictifs n'étaient amenés en scène que pour fournir aux recors l'occasion de satisfaire leur sensualité, et au patron le prétexte d'ajouter encore, sur le compte du malheureux détenu, une dizaine de francs de voiture de plus qu'il n'avait dépensé.

Comme l'insouciance et l'énergie formaient le fond du caractère de Boncourt, quand il vit que le mal était sans remède, il ne tarda pas à prendre bravement son parti.

— Je suis enchanté de vous voir résigné, — dit le garde du commerce, — et, comme nous approchons de Clichy, je ne veux pas me séparer de vous sans vous donner un bon conseil. : règle générale, quand vous aurez sur la conscience quelque échéance en retard, ne répondez à votre nom dans la rue qu'à vos plus intimes amis.

— Hélas ! — répondit Boncourt en riant, — je suis victime d'une fatalité sans exemple, si je n'avais pas habité un entresol fort triste, je n'aurais jamais songé à me marier ; je n'aurais pas souscrit cinq mille francs de billets pour m'acheter un mobilier pour mon ménage ; donc je vais à Clichy pour avoir habité un entresol.

Comme le couliissier tirait cette conclusion, la voiture s'arrêta devant le petit guichet de la prison pour dettes. Le garde du commerce lui présenta galamment le bras pour descendre le marchepied, et la porte se referma sur les quatre personnages.

VI. — Le numéro 70 de la rue de Clichy.

Lorsqu'en venant du boulevard par la Chaussée-d'Antin on a traversé la rue Saint-Lazare, la première rue qui se présente à gauche est la rue de Clichy.

Jadis ce n'était que le chemin qui conduisait au village de ce nom ; postérieurement le chemin reçut la dénomination de rue du *Coq*, car elle aboutissait à un château ainsi appelé ; aujourd'hui enfin, elle a repris le nom que portait l'ancien chemin.

La rue de Clichy qui monte, par une pente rapide, vers la barrière illustrée, en 1814, par la garde nationale parisienne et le général Moricey qui la commandait, est encore déparée par d'anciennes mesures, accolées aux flancs de somptueuses maisons. Ces mesures, souvenir d'une époque déjà ancienne, tombent de jour en jour sous le marteau. Le temps n'est pas loin, où la rue de Clichy ne renfermera plus qu'un seul des vestiges légués par l'ancienne France à la nouvelle, qu'une épave qui flotte encore on ne sait pourquoi, après le naufrage des idées barbares.

A peu de distance de la barrière, le promeneur, trouve à sa droite une large porte peinte en vert sombre qui s'élève entre deux petites portes latérales ; des sentinelles en surveillent nuit et jour les abords, c'est le n° 70.

Au-dessus de la porte, on lit : *Prison pour Dettes*, avec l'accompagnement inévitable de l'orgueilleuse et mensongère devise républicaine : Liberté, Egalité, Fraternité ⁴, dont le premier mot, qui jure d'une manière criante avec la destination de l'édifice, — n'est ici qu'une amère dérision. Auprès de cette fastueuse devise, l'inscription : Prison pour Dettes semble un haillon du moyen âge cousu à la bannière philosophique qu'arbore si fièrement le XIX^e siècle.

Frappons à la porte latérale de droite, et, munis d'une permission en règle, entrons. Nous voici dans une cour pavée, dans laquelle sont les communs, comme au temps où là prison était encore l'hôtel Paillard ; au haut de la façade principale du bâtiment, une horloge marque le cours du temps et rappelle ces vers de Casimir Delavigne, sur l'horloge du purgatoire :

Où l'aiguille tourne sans fin,
Sans fin sur un cadran sans heures.

Traversons cette cour, où des raies verdâtres marquent l'intervalle des pavés. Arrivons à une seconde porte, puis à une grille de fer, ensuite à une autre porte qui tourne silencieusement sur ses gonds, entrons enfin par une dernière porte dont les battans sont de fer, et qui se referme sur le visiteur, comme elle s'est impitoyablement refermée sur chacun des prisonniers.

Une longue galerie, qu'éclaire une suite de fenêtres grillées et déportées ouvrant de plain pied avec le jardin, s'étend alors devant nous. Cette galerie déserte l'été sert de promenoir, l'hiver, aux détenus.

C'est dans cette galerie, tantôt silencieuse, tantôt bruyante, que la loyauté aux abois qui étouffe ses soupirs, qui calcule le déshonneur de la faillite, comme elle calculerait l'horreur du suicide, se coudoie avec la bohème

vaincue par l'usure et qui aiguise dans un repos forcé toutes les ressources de son intelligence pour engager plus tard de nouvelles luttes.

C'est dans cette galerie aussi que le fils de famille qu'ont enfermés des fournisseurs avides après avoir mesuré leur crédit aux sévérités de la contrainte par corps et à l'affection des parens, se rencontre avec l'ouvrier dont la famille meurt de misère sans son chef, et qui s'étonne que cette même loi, si pleine de mansuétude envers son rabot qu'elle respecte dans une saisie comme son gagne-pain, frappe de paralysie le corps et la main qui le faisaient mouvoir,

Singulière contradiction de la loi, qui traite le corps humain avec moins de ménagement qu'un instrument vulgaire.

Parcourons cette galerie dans toute sa longueur, et arrivons à un large escalier qui conduit à quatre étages différens. A chaque palier aboutit un corridor sur lequel s'ouvrent les cellules des détenus et qui n'est que faiblement éclairé par trois croisées grillées, dont une à chaque extrémité et l'autre au milieu.

De ces croisées la vue plonge sur un jardin dépendant de l'établissement. Des massifs d'arbres verts en ombragent les allées ; au-dessus de leurs cîmes on aperçoit un des coins de l'horizon de Paris, des toits, des clochers, des dômes qui surgissent de la brume lointaine.

Tel est l'aspect matériel, si l'on peut s'exprimer ainsi, que présentent l'intérieur et l'extérieur de la maison d'arrêt pour dettes. Ce récit complétera ce que la description seule ne peut rendre, et fera connaître le côté moral, c'est-à-dire les passions qui s'agitent dans l'intérieur de la prison.

Qu'on nous permette cependant une réflexion encore, avant de présenter au lecteur les divers personnages dont il faut qu'il fasse la connaissance.

La nouvelle législation a certes, adouci la rigueur de la détention pour dettes ; elle en a aussi restreint l'application, mais pour avoir abrégé le supplice pense-t-elle avoir accompli sa tâche ? Que dirait la France d'une législation étrangère qui, au lieu d'abolir la torture, si cette monstruosité existait encore dans quelque pays ; civilisé, se fût contentée d'en raccourcir la durée ? Il faut que, comme la question, la contrainte par corps, contre-sens au-milieu des idées nouvelles qui se font jour de toutes parts, disparaisse aussi de nos lois.

La France se vante d'être le flambeau de l'Europe et du monde, et elle est presque la seule, à l'exception de la Belgique et des provinces rhénanes, qui

ait conservé cette loi du moyen-âge ;.

L'Angleterre l'a rendue presque impossible, l'Espagne même, ce berceau de l'inquisition, a aboli la contrainte par corps. L'Amérique espagnole ne l'a jamais ni pratiquée, ni connue, les Etats-Unis l'ont repoussée, à l'exception de quelques Etat où l'application en est entourée de tant d'entraves qu'elle est pour ainsi dire impraticable. Disons en finissant, à la louange de l'assemblée constituante, que le rétablissement de cette loi sauvage n'a passé qu'à une infime majorité.

Mais suivons le récit de cette histoire qui signalera peut-être encore dans son développement des abus aussi criants, aussi odieux que ceux que nous avons commencé par esquisser.

C'était le lendemain de l'arrestation de Boncourt, par une de ces matinées fraîches et pures comme une matinée de printemps.

Dix heures n'avaient pas sonné, et les visiteurs par conséquent n'étaient pas encore admis dans l'intérieur de la prison ;

Dans la cantine, c'est l'une des cellules du rez-de-chaussée, laissée pour cet usage par l'administration, quelques ouvriers, de ceux à qui une oisiveté forcée désapprend sitôt à travailler, jouaient au piquet sur des tables graisseuses leur consommation matinale de vin blanc pour se disposer à passer plus tard à celle du vin bleu.

Tout près de la porte de fer, quelques jeunes détenus écroués la veille au soir⁵ attendaient avec impatience le moment où, dix heures sonnant, ils allaient recevoir la visite d'une maîtresse, laissée pour la première fois aux ennuis d'un veuvage de vingt-quatre heures. D'autres attendaient aussi l'heure où quelque ami prévenu par les soins de l'un des commissionnaires attachés à l'établissement, messagers lents comme l'escargot ou boiteux comme la prière, allaient arriver pour recevoir leur-confiance et soulager leur détresse du moment, car les gardes du commerce sont comme la mort, qui frappe sans prévenir et sans attendre.

Sous les ombrages du jardin, des prisonniers, les journaux du jour à la main, erraient avec cette philosophie stoïque qui espère des jours meilleurs. Ceux-là étaient reconnaissables à leur robe de chambre flottante, comme la tunique de César.

D'autres moins philosophes, moins résignés se promenaient la tête basse dans l'allée dite des *Soupirs* et savouraient par passe temps l'innocente vengeance d'inscrire sur les murs, pour les livrer à l'exécration de la postérité, les noms de leurs incarcérateurs.

Ceux-là lorsqu'ils avaient cessé d'écorcher le plâtre des murailles de leur burin vengeur étaient reconnaissables à leur allure saccadée et aux soupirs de rage qu'ils exhalaient.

On voyait aussi parmi les hôtes de la prison quelques-unes de ces victimes d'une union mal assortie, qui bénissaient leurs créanciers(car il est des cas où on peut les bénir) de les avoir soustraits aux querelles domestiques, et de leur avoir fait changer le domicile conjugal, séjour de discorde, contre une retraite paisible où le chant des oiseaux au lever de l'aurore, et le parfum-matinal des fleurs préludaient pour eux à des jours sans orages. La plupart, enfin, résignés à accomplir la durée de la détention imposée par la loi, trompaient le temps qui les séparait de la seule échéance qu'ils ne redoutassent pas en se livrant bruyamment aux émotions du jeu de quilles, du jeu de siam ou du tonneau.

Parmi les détenus de fraîche date, groupés près de la porte d'entrée, en attendant l'heure des visites, il y avait deux jeunes gens encore dans toute l'élégance de leur toilette de ville, qui erraient comme des âmes en peine, mais sans paraître attendre personne.

Arrivés tous deux le soir du jour précédent, les jeunes compagnons d'infortune se promenaient en échangeant quelques-unes des condoléances que leur suggérait leur arrestation simultanée ; puis il y avait entre eux de longs momens de silence, comme il arrive à ceux dont la préoccupation absorbe toutes les facultés. Cependant chacun d'eux semblait ramasser ses forces pour entamer un sujet de conversation fort délicat.

Tel était l'aspect que présentait le rez-de-chaussée de Clichy, quand un des vantaux de la porte de fer s'ouvrit pour donner entrée à un personnage qui joue un rôle intéressant quoique muet dans la vie des détenus ; nous voulons parler du facteur de la poste qui venait d'arriver un paquet de lettres à la main.

— Avez-vous une lettre pour M. Boncourt ? — demanda l'un des deux jeunes gens avec qui le lecteur a déjà fait connaissance.

— Non, monsieur, — répondit le facteur.

— Et pour M. Morigny ? — demanda l'autre jeune homme en passant sa main d'un air d'anxiété dans une chevelure noire et

bouclée qui ombrageait un front blanc et des yeux noirs, vifs et brillants.

— Je n'en ai que pour le comte de Roscoff, et les numéros 98 et 99, — répliqua de nouveau le facteur en s'éloignant d'un pas rapide.

— C'est quelque Russe, sans doute, — dit Boncourt, aussi peu soigneux de cacher son nom que les deux autres paraissent désireux de cacher le leur sous des numéros.

— C'est probable, — répondit Morigny d'un air distrait.

Et les deux jeunes gens poussèrent un soupir, chacun de son côté.

— Au fait, pourquoi, continua Boncourt, — ne vous dirais-je pas ce qui fait que j'attends une lettre avec tant d'impatience ? Dans les quelques jours qui avaient précédé mon arrestation, j'avais déjà fort peu d'argent, mais, le jour même où je fus appréhendé au corps, je n'en avais pas du tout. Si donc, mon cher monsieur, vous pouviez...

— C'était exactement la même chose que je n'osais vous dire, — interrompît Morigny, — j'hésitais, à vous demander le service que vous seriez bien aise que j'eusse pu vous rendre, et je regrette doublement notre impuissance à nous obliger mutuellement, en ce qu'ayant fort peu dormi cette nuit un horrible appétit me talonne ce matin,

— Moi aussi, et comment faire ?

— Attendre.

— Diable ! c'est dur, car, si j'ai bien compris, la paye n'a lieu que demain.

A cette similitude d'infortune, Morigny et Boncourt, dont la fâcheuse circonstance, dans laquelle ils se trouvaient, n'altérerait pas la gaîté, partirent d'un grand éclat de rire. — En ce moment, un détenu vêtu d'une blouse blanche passa près des deux interlocuteurs, et les considéra quelques minutes avec attention, car il distinguait en eux deux figures nouvelles.

— Messieurs, — demanda-t-il, — l'un de vous n'est-il pas un jeune homme qui a été arrêté parce qu'il est très fort aux échecs ?

Boncourt regarda le questionneur d'un air étonné, tandis que Morigny répondait :

— C'est moi, monsieur.

— Comment, c'est pour ce motif que vous avez été incarcéré ? demanda Boncourt.

— C'est assez grave, ce me semble, dit sérieusement Morigny, et là-dessus le tribunal a établi que j'étais commerçant.

— Au fait, — ajouta Boncourt, j'ai bien été arrêté pour dette parce que j'habitais un entresol.

— Par votre propriétaire, sans doute ?

— Non, il était toujours payé à l'avance ! Ah ! c'est une histoire assez originale.

— Et la mienne, donc !

Le messenger en blouse blanche interrompit les nouveaux amis.

— Eh bien ! messieurs, — dit-il, — je suis plus heureux que je ne le pensais, car je suis aussi chargé de trouver le détenu victime de son entresol. M. le comte de Roscoff m'envoie vous demander si vous voulez lui faire l'honneur d'accepter à déjeuner dans sa cellule.

— Et qui est le comte de Roscoff ? demanda Boncourt...

— Un Russe fort riche détenu ici pour une somme de cinq cent mille francs. Mais que vais-je lui répondre ?

Les deux jeunes gens se consultèrent du regard.

— Dites que nous acceptons, répondit Boncourt.

— Alors, messieurs, veuillez me suivre, dit le messenger, qui prit les devans,

— Gela vient fort à point, ma foi, murmura Morigny à l'oreille de Boncourt,

— Clichy me semble un séjour fort hospitalier — dit celui-ci ; — à la première opération de bourse que je ferai, je rendrai au Russe son dîner providentiel d'aujourd'hui..

— Vous êtes donc spéculateur sur la rente, mon cher M. Boncourt ?

— Mieux que cela ; je suis courtier marron.

Les deux invités du comte de Roscoff traversèrent la galerie, jetèrent en passant un coup d'œil satisfait sur la cuisine de laquelle s'échappaient de savoureux parfums, et montèrent au troisième étage.

Le messenger en blouse s'arrêta devant la porte d'une cellule qui portait le n° 97, l'ouvrit et, soulevant ensuite une portière de soie rayée de bleu et de blanc, à l'imitation du coutil de toile, annonça, comme un valet de bonne maison, les noms que les deux convives lui donnèrent :

— M. Morigny ; — M. Boncourt.

Boncourt et Morigny entrèrent l'un après l'autre, et, tandis qu'ils considéraient curieusement l'intérieur de la cellule du comte de Roscoff, celui-ci se leva d'un divan de soie pareille à la tenture, et d'un ton de politesse exquise :

— Vous m'excuserez, Messieurs, — dit-il, — si je n'ai pas été vous porter mon invitation, en personne, mais j'ai fait vœu de ne pas descendre mes trois étages avant... avant un certain temps.

Les deux jeunes gens répondirent que le comte n'avait pas besoin de s'excuser.

— Je vous demande encore pardon, messieurs, de vous recevoir sous une tente, mais, nous autres Tartares, nous sommes les descendants des anciens Scythes, et nous campons toujours. Cette modeste tente est du reste le seul toit que m'ait laissé l'hospitalité française.

C'était une tente, en effet que représentait l'intérieur de la cellule du comte ; mais cette fantaisie seule d'imiter en soie les étoffes de toile ou de coton qui servent dans les camps avait dû coûter une somme assez considérable au seigneur russe.

Le plafond et les parois de la chambre, disparaissaient sous les plis de la soie ; la portière retombée sur la porte d'entrée la voilait en totalité ; ainsi que l'armoire en bois blanc, adaptée à la muraille suivant l'ordonnance.

Des fers de lance dorés soutenaient le dôme, de lourdes crépines et des torsades de soie soulevaient des deux côtés de la fenêtre les pans de la tente ; de manière que la fenêtre figurât l'entrée, qui semblait ainsi s'ouvrir sur le jardin, dont les arbres élevaient leurs cîmes à la hauteur du troisième étage.

Le reste de l'ameublement répondait à latenture... Par un artifice ingénieux qui fut imité plus tard, le divan de soie se transformait, en faisant jouer une bascule, en un lit aussi moelleux la nuit que peu embarrassant le jour.

En un mot, dans ce luxueux réduit on oubliait la prison, que rappelaient /seuls les barreaux de fer de la fenêtre dont l'ombre se projetait brutalement sur un store de taffetas bleu de ciel.

Quand Boncourt fut assis sur l'un des plians de soie qui servaient de siège, et que, sans en avoir Pair, il eut tout examiné autour de lui :

— Me ferez vous l'honneur, monsieur le comte, — dit-il, — de m'apprendre comment vous avez été si bien informé, des motifs de l'arrestation de M. Morigny et de la mienne ? J'avoue que ceci excite ma curiosité au dernier degré.

— Eh ! messieurs, — répondit le Russe en souriant, — j'ai ma police secrète qui me tient un peu au courant de tout ce qui se passe dans Paris, — puis il ajouta d'un ton plus sérieux : — J'ai mes raisons aussi pour prendre sur mes compagnons de captivité les renseignements les plus exacts. Vous êtes très fort aux échecs, monsieur, — continua le comte en s'adressant à Monsigny, — et vous, monsieur en regardant Boncourt, — vous êtes, si je

ne me trompe, ce qu'on appelle un coulissier, et que je nommerai plutôt un aspirant agent de change.

— C'est répondre à une question par une demande, monsieur le comte ; mais, puisque vous paraissez vouloir éluder la mienne, j'ajournerai ma curiosité, et je vous dirai que vous avez été bien informé sur mon compte.

— Et sur le mien aussi, dit Morigny.

— Vous n'avez pas à ajourner : cette curiosité à une époque bien éloignée. Entre commensaux les confidences ne se font pas longtemps attendre ; je dis entre commensaux, car je compte que vous serez ici journellement les miens.

Morigny et Boncourt interrompirent M. de Roscoff, en se récriant sur l'indiscrétion qu'il y aurait à eux d'accepter cette offre, si gracieuse qu'elle fût.

— Il en sera comme j'ai l'honneur de vous le proposer, — insista courtoisement le Russe, — je n'accepterai votre refus qu'en un seul cas, celui où ma cuisine ne vous plairait pas. Pour le moment vous ne pouvez donc encore me refuser ; Notez ensuite que c'est moi qui serai l'obligé. Je suis aux échecs d'une force désespérante, et je ne puis trouver personne pour, me terrir tête, M. Morigny sera mon antagoniste habituel.

— Mais, monsieur, je ne compte pas prendre l'habitude de rester ici, — s'écria Morigny épouvanté.

— Je vous la ferai prendre, monsieur, — dit le Russe d'un ton qui sembla étrange au joueur d'échecs. — J'ose espérer vous la faire contracter, continua M. de Roscoff en reprenant son rire d'amabilité, car son œil perçant avait vu 13 pâleur se répandre sur les joues de Morigny comme s'il eût éprouvé un frisson. Puis, s'adressant à Boncourt :

— J'ai perdu plusieurs millions à la bourse, — dit-il, — et cela faute d'un bon conseil. Je le trouverai dans vous. Nous *tripoterons* d'ici quelques centaines de mille francs de rentes. Vous avez un associé ? je présume.

Boncourt s'inclina en signe d'affirmation,

— Eh bien ! — continua le comte, — je lui donnerai une bonne *couverture* ;, vous voyez que je connais vos termes et vos usages, nous lui ferons obtenir une permission quotidienne, chaque jour il viendra prendre nos ordres, et nous rattraperons de compte à demi les millions que j'ai perdus.. Vous voyez bien, messieurs, que c'est moi qui serai votre obligé.

Il y avait dans le comte de Roscoff un tel mélange de hauteur *autocratique* et de courtoise bonhomie que les deux jeunes gens n'osèrent

plus refuser son offre, et il fut convenu que, dès ce moment, ils devenaient les commensaux habituels du seigneur russe.

C'était à tout prendre un homme singulier que le comte de Roscoff ; il paraissait avoir à peine trente cinq ans. Son éducation brillante, son exquise politesse, l'élégance de ses manières, tout en lui annonçait qu'il appartenait à la classe la plus élevée de la société. Mais son teint bronzé, qui révélait son origine asiatique, ses yeux noirs, qui parfois lançaient des éclairs de feu comme l'œil d'un sauvage, son front légèrement déprimé, et ses pommettes un peu saillantes auraient laissé deviner à des observateurs moins superficiels que, sous le masque d'urbanité et de courtoisie du joueur d'échecs et du coulissier, se cachaient la souplesse et la férocité du tigre ou du Kalmouk.

— A peine le traité venait-il d'être conclu que le domestique en blouse annonça :

— M. le baron de Valmesnil.

Et un jeune homme, dont la pâleur malade et le front mélancolique faisaient ressortir l'air distingué, entra dans la tente dont la portière de soie se referma sur lui.

VII. — Un déjeuner de prison.

Le baron de Valmesnil était une jeune homme de vingt-huit ans environ, et cependant déjà quelques cheveux, blancs se laissaient voir dans sa chevelure d'un châtain clair. Ses yeux, du bleu tendre de la pervenche, étaient d'une douceur et d'une beauté presque féminine. Leur expression de mélancolie racontait des déceptions trop dures pour n'avoir pas brisé l'âme qu'abritait un corps frêle, mais souple et gracieux encore, comme il avait dû l'être dans l'enfance.

Pareil à ces fleurs que Dieu fait pour s'épanouir aux rayons du soleil, mais qui, jetées au creux de quelque rocher où règne une ombre éternelle, s'étiolent, à peine ouvertes, le jeune homme portait sur sa figure languissante l'empreinte de cruelles souffrances intérieures. Ainsi, comme ces pauvres fleurs qui ne passent pas, du printemps où elles sont écloses, à la saison prochaine, le jeune poète (il l'était plus encore en pensée qu'en parole), semblait près de faire entendre le chant du cygne. On eût dit que ses regards humides, se tournaient déjà vers un meilleur monde.

La prison était pour lui ce qu'était pour les fleurs l'ombre éternelle du rocher.

— Soyez le bien venu, mon chère convive, — dit le Russe en lui tendant la main.

— Un bien triste convive, mon cher comte, — répondit le baron de Valmesnil, tandis qu'un pâle sourire effleurait ses lèvres.

— Et pourquoi cela, à moins que ce ne soit la joie qui vous ôte l'appétit, n'est-ce pas aujourd'hui que s'achève votre dernier jour d'alimens ? Si ce soir à neuf heures l'impitoyable créancier qui vous retient ici depuis deux ans, n'a pas apporté une nouvelle provision, ne serez-vous pas libre ?

Votre infailible et mystérieuse divination m'effraye parfois, mon cher comte, dit Valmesnil. — Qui a pu vous dire un secret que par prudence je cachais à tout le monde ? Dans cette froide prison, où les murs ont des oreilles, une indiscretion, la malveillance ou l'espoir d'une récompense, peut faire parvenir un avis à mes créanciers, qui peut-être oublient le terme fatal. Encore trois ans de captivité ou la liberté, la mort ou la vie, tel est l'enjeu de la partie que je joue en ce moment. Néanmoins, — ajouta le poète, — j'ai là, au cœur, comme un joyeux pressentiment.

— Dieu vous entende ! — dit le comte, — Mais soyez tranquille, je connais ces messieurs plus qu'ils ne le pensent peut-être, et je réponds de leur discrétion.

Morigny et Boncourt remercièrent le Russe de la bonne opinion qu'il avait d'eux. Ce n'était que justice, car ni l'un ni l'autre n'avait l'air d'un traître.

— J'attends encore deux convives, — reprit M. de Roscoff.

— M. de la Tournaye, — fit Valmesnil.

— Vous l'avez dit. — Puis se tournant vers les nouveaux arrivés : — M. de la Tournaye est un homme pieux, respectable sous tous les rapports, mais que je ne puis pas toujours m'empêcher de plaisanter.

— Et à quel sujet ? — demanda le poète.

— En ce qu'il est l'un des membres de la société pour le rachat des captifs.

— Vous savez tout, mon cher comte, — dit Valmesnil ; — c'est effrayant, — je vous le répète.

— C'est vrai ; mais n'est-il pas bizarre qu'un homme qui fait métier de racheter la liberté d'autrui soit détenu lui-même ? Je dois ajouter que le

brave homme n'ose pas faire connaître sa détention à ses co-sociétaires, qui le croient à la campagne.

— *Sic vos non vobis*, — hasarda Boncourt.

— C'est toujours l'histoire de l'astrologue qui, en lisant dans le ciel, tombe dans un puits, — dit le comte ; — je frémis parfois en pensant qu'il n'y a, en général, personne qui voie moins clair dans ses propres affaires que celui qui s'occupe trop de celles des autres.

A cette allusion qu'il semblait s'adresser à lui-même, le front du Russe se rembrunit. Un instant le Kalmouck se montra sous le masque du grand seigneur, mais ce ne fut qu'un éclair. Le comte reprit bientôt son empire sur lui-même.

— J'attends encore une autre convive, — continua-t-il ; — c'est une femme, messieurs ; mais elle ne peut venir qu'après dix heures.

— Quelque actrice, sans doute, célèbre par ses diamans et par sa beauté, dit Valmesnil.

— Fi donc ! cher baron, — répondit M. de Roscoff, — je suis à la fois trop riche et trop pauvre, trop vieux et trop jeune pour ces sortes de créatures. Leurs diamans n'ont pour origine que la dissipation d'une foule de petits patrimoines indignes de regrets, les fortunes princières ne sont pas faites pour elles, leur beauté n'a pour admirateurs que les collégiens émancipés ou les vieillards vaniteux. Non ! quand on a cinq cent mille francs de rente, et qu'on est vieux de trente-cinq ans de plaisir, on cherche et l'on n'a pas de peine à trouver mieux.

— Bravo ! s'écria Boncourt, qui gardait rancune à une actrice du Théâtre-Français avec laquelle il avait englouti le produit de quelques heureuses liquidations, — 'voilà mon opinion à moi.

— Je ne veux pas dire cependant, — reprit le comte, — que je ne me sois pas permis quelques fantaisies de coulisses, mais j'ai toujours préféré donner plutôt que de recevoir des leçons, et la femme que j'aurai tout à l'heure l'honneur de vous présenter est mon élève. Je l'aime beaucoup, peut-être parce que c'est un peu moi-même que j'aime en elle. Celle-là, du moins, n'a pas besoin du prestige de la scène et de l'éclat de là rampe. Vous en jugerez, messieurs.

— M. le marquis de la Tournaye ! — annonçante valet de chambre du comte.

— Mais c'est tout le faubourg Saint-Germain, le diable m'emporte ! qui s'est donné rendez-vous à Clichy, — dit Boncourt bas à l'oreille de

Morigny.

Le membre de la société du rachat des captifs était un homme de cinquante-cinq ans, portant à la boutonnière d'une veste d'été une rosette multicolore qui semblait, formée de tous les ordres de chevalerie du globe. De longs cheveux gris, séparés par une raie sur l'un des angles de son front, donnaient au marquis un air de naïveté, en harmonie avec sa figure soigneusement rasée, et son négligé de campagne.

Peut-être M. de Roscoff l'avait-il flatté en prétendant que M. de la Tournaye voyait-plus clair dans les affaires d'autrui que dans les siennes ; l'excellent marquis paraissait bien homme à ne pas juger mieux des unes que des autres. Un des mots du Russe l'avait plus exactement dépeint.

— Le seul trait d'esprit dans la vie de M. de la Tournaye, — avait-il dit, — a été de se faire incarcérer pendant l'été, pour faire attribuer son absence à un séjour dans quelque château.

Et Dieu sait si le garde du commerce qui l'avait arrêté n'avait pas fait à lui seul tous les frais de cet unique trait d'esprit.

— Eh bien ! — dit le marquis en se frottant les mains, après avoir souhaité le bonjour au comte de Roscoff et à ses convives ; — nous avons un nouveau prisonnier libéré aujourd'hui, et je me sens tout heureux d'y avoir contribué quelque peu.

— Comment donc cela, mon cher marquis ?

— Eh ! mon cher comte, en l'avertissant que, le mois d'août ayant eu trente-un jours, la période d'alimens finissait le 16 septembre au lieu du 17.

— Grand Dieu ! s'écria le comte, — voyez-vous ? si vous ne Paviez pas averti !

— Mais vous m'effrayez ! Que serait-il donc arrivé ? — demanda naïvement l'excellent homme, mis hors de garde par le ton sérieux du comte.

— C^e qu'il serait arrivé ? Mais, parbleu ! que ce malheureux... ne serait pas sorti un quart d'heure plus tard. Le directeur n'a pas, que je sache, l'habitude de nourrir les prisonniers que leurs créanciers ne nourrissent plus.

L'horloge de la prison sonnait dix heures au moment où le membre de la société pour le rachat des captifs apprenait aux convives du Russe son acte de dévouement philanthropique. Quelques minutes après, un garçon du café Anglais, — le plus voisin et le plus digne de lui qu'eût trouvé le comte, — disposait, sur une table qu'il déploya, une profusion d'argenterie dont il

s'était muni, et, quand un couvert aussi somptueux que le permettait l'étendue de la cellule fut dressé

— Monsieur le comte, — dit le garçon, — me donnera, quand il le jugera à propos, l'ordre de lui servir le déjeuner que nous tenons tout chaud, sur les fourneaux, en bas,

— Tout à l'heure, — répondit le Russe, — cela ne sera pas long ;. — puis s'adressant à ses convives, — je ferai, — reprit-il, — l'apologie du repas que j'aurai l'honneur de vous offrir, pendant qu'il est encore absent. Je n'en fais qu'un par jour, : et ce sera mon excuse pour vous faire servir plutôt un dîner qu'un déjeuner.

Ceci s'adressait à Boncourt et à Morigny, moins au courant que les deux autres invités des mœurs du seigneur russe, mais dans la position où se trouvaient les deux nouveaux détenus là perspective d'un dîner en règle n'avait rien qui les effrayât.

— Vous reconnaîtrez, messieurs, dit-il, — que, quand la première fougue de l'appétit qu'apportent tous les nouveaux hôtes de Clichy se sera calmée dans l'inaction de la captivité, un seul repas un peu substantiel est plus que suffisant pour un jour.

Il y eut un moment de silence où l'on n'entendit que le frémissement de la portière de soie qu'agitait légèrement le courant d'air frais établi entre la fenêtre et la porte de la cellule. Le même silence régnait dans le corridor, quand tout à coup un léger bruit semblable à celui du frôlement d'une robe de mousseline vint sembler au frémissement de la soie ; au même instant, un faible cri se fit entendre. A ce frôlement, à ce cri, l'un et l'autre presque imperceptibles, on eût dit qu'un fluide magnétique venait de pénétrer dans l'intérieur de la tente et y exerçait sa puissante et mystérieuse influence. Un parfum de jeunesse et de beauté sembla se répandre dans Pair comme pour faire pressentir l'approche d'une de ces femmes qui doivent apporter avec elles le trouble et le désordre dans l'existence de ceux qu'une fatale destinée à jetés sur leur passage.

Un frisson de malaise parcourut les veines des convives, la portière de la tente se souleva doucement, et précédée par une odeur embaumée, au milieu d'un flot, de mousseline qui semblait bouillonner autour d'elle, une jeune femme parut, belle comme la Vénus Anadyomène sortant de l'écume blanche de la mer.

Une pâleur trop maté était peut-être la seule imperfection qu'on eût pu trouver dans son délicieux visage, dont le galbe se dessinait avec une grâce

enchanteresse, sous un chapeau de paille d'Italie. Mais les fleurs des champs qui l'entouraient rehaussaient si harmonieusement ses joues blanches et satinées comme les pétales du camélia, ses yeux noirs brillaient sous la neige du front d'un éclat si pur, des lèvres d'un rose pâle laissaient voir dans leur gracieux sourire des dents si parfaites que ce léger défaut passa inaperçu.

Tous les convives se levèrent à la fois, empressés et respectueux comme devant une reine. Une émotion invincible fit pâlir le jeune baron de Valmesnil ; le marquis de la Tournaye, immobile, paraissait cloué au sol, et Boncourt ; et Morigny regardaient la jeune femme comme éblouis par un rayon de soleil. Boncourt reconnut Camélia.

Les épaisses moustaches noires, du comte de Roscoff tressaillirent sur ses lèvres, qui ne purent comprimer un sourire d'orgueil à l'aspect de la sensation qu'excitait la séduisante créature qu'il appelait complaisamment son élève. Ce fut cependant avec une aisance pleine de naturel qu'il lui présenta successivement chacun de ses convives.

— Je vous sais un gré infini de votre exactitude pour, une première visite, ma chère Camélia, dit le comte quand il eut fini de présenter tout son monde. Mais dites-moi, je vous prie, quel est l'objet imprévu qui vous a arraché le cri de fauvette effrayée que vous avez laissé échapper tout à l'heure ? Si je ne me trompe !

— Moi, mon cher comte, reprit ; Camélia, mentant avec la plus gracieuse effronterie, — j'ai cru avoir accroché ma robe à quelque clou de votre obscur corridor, et je n'aurai pu retenir un cri d'effroi que cependant je ne me rappelle nullement ; mais, puisque vous le dites ce cri me sera probablement échappé, c'est vraisemblable.

Nous allons dire ici en quoi la belle Camélia, que le comte avait ainsi surnommée d'après la blanche pâleur de ses joues, altérerait la vérité dans sa réponse.

Le corridor était sombre, en effet, nous l'avons dit. La cellule du comte portait le n° 97, et, dans l'obscurité, Camélia s'était trompée de porte et avait entr'ouvert celle du n°98 qui avait si légèrement tourné sur ses gonds qu'un jeune homme, debout devant la fenêtre, le front appuyé contre les barreaux de fer, n'avait pas détourné la tête. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde ; à son aspect, Camélia n'avait pu retenir le cri que M. de Roscoff avait entendu.

Il y'avait sans doute, dans la voix de la jeune femme, plus que de la surprise ; car, la porte de la cellule une fois refermée, elle était restée immobile, les mains sur son sein, dont l'agitation trahissait une violente émotion. Puis, elle avait attendu un instant, soit dans l'espoir que l'habitant du n° 98 allait rouvrir sa porte, soit pour donner aux palpitations de son cœur le temps de s'apaiser avant d'entrer chez le comte. Mais la porte resta fermée, et Camélia se décida à entrer dans la tente.

Son trouble mal apaisé avait encore augmenté, s'il est possible, la pâleur de ses joues. Mais, avec le merveilleux empire que les femmes savent exercer sur elles-mêmes, Camélia avait imposé de nouveau à ses traits le masque de sérénité calme dont elle se couvrait d'ordinaire. On vient de voir avec quel ton de sincérité naïve elle avait répondu à la question de M. de Roscoff. L'élève faisait honneur au maître.

Maintenant, quant à dire qu'il y avait entre le détenu du numéro 1098 et la belle Camélia quelques liens mystérieux dans le passé, le moment n'en est pas encore venu.

— Eh bien ! reprit M. de Roscoff, — lorsqu'il eut entendu la réponse de Camélia, — j'avais cru voir, d'après l'inflexion de votre voix dans le cri qui vous a échappé, quelque chose de plus que la crainte de déchirer des chiffons de mousseline.

— Véritable propos de Tartare, mon cher comte, — dit Camélia en riant, — d'abord ces chiffons sont de mousseline des Indes, et puis croyez-vous que mon amour-propre et le vôtre eussent été flattés, si je vous avais fait une visité avec une robe en lambeaux ? Il y aurait eu, certes, de-quoi donner une crise nerveuse à la plus philosophe d'entre nous.

— Sans cette cause légitime d'un juste effroi, j'aurais cru que Madame, — s'écria le marquis de la Tournaye, — avait entrevu l'homme au masque de fer !

— L'homme au masque de fer, — répéta la jeune femme, — avez-vous donc ici quelque prisonnier d'Etat !

— Je suis enchanté d'exciter votre curiosité, madame, — reprit le marquis, en se frottant les mains d'un air de satisfaction profonde, — d'autant plus qu'il m'est tout à fait impossible de la satisfaire. Nous manquons du plus mince renseignement sur-le mystérieux détenu, n'est-ce pas, cher comte ?

La figure de monsieur de Roscoff ainsi interrogé ne montrait pas, tant s'en faut, un contentement égal à celui que paraissait éprouver M. de la

Tournaye.

— Effectivement, — dit Valmesnil, — M. de Roscoff, qui sait tout, n'a pas encore été fixé sur le compte de notre voisin, et cependant sa cellule touche la sienne et la mienne aussi.

— Ah ! — reprit Camélia, — c'est donc le n° 98 ?

— Vous l'avez dit, Madame, — ajouta le marquis.

La seule indication du numéro de la cellule avait sans doute suffisamment satisfait la curiosité de la jeune femme, car elle n'ajouta pas un mot à son exclamation,

— Quant à nous, — reprit le marquis de la Tournaye, — nos renseignemens se bornent à savoir le numéro de la cellule du prisonnier que nous ayons surnommé l'homme au masque de fer.

Nous l'avons, vu arriver un soir de l'hiver dernier, quelques semaines avant ; l'entrée de notre cher comte lui-même ; mais il était complètement enveloppé d'un vaste caban algérien dont le capuchon était si bien rabattu sur sa figure que nul de nous ne put distinguer ses traits. Tout ce qu'il nous fut possible de deviner à sa tournure, c'est qu'il était grand et jeune, sans doute, mais ni par les gardiens, ni par le greffier nous ne pûmes rien apprendre de plus.

— J'ai ouï dire, — dit Boncourt, — que, lorsque un incarcérateur était incarcéré lui-même, il courait ici un grand risque de la vie entre les mains des détenus, et c'est peut-être un incarcérateur qui se cache.

— Non, — répondit le marquis, — l'administration a sagement prévenu, en réservant le quartier des *séparés* pour les misérables qui sont à leur tour victimes de la loi barbare qu'ils ont appliquée aux autres.

Là sans que leur odieuse présence puisse compromettre la tranquillité de la maison, ils expient dans la solitude leur inhumanité envers autrui. Le masque de fer n'est pas dans ce cas.

— Mais ne sort-il donc jamais de sa cellule ? — interrompit Camélia qui semblait prendre, plus d'intérêt à la vie extérieure, du détenu qu'à son nom ou à sa qualité.

— Quand il descend prendre l'air au jardin, c'est à six heures du matin, et son caban l'enveloppe de manière à ne laisser voir que des yeux noirs et vifs, ce qui me fait dire qu'il est jeune encore, mais c'est tout ce qu'on peut distinguer en lui, et il ne parle à personne.

— Pauvre jeune homme ! — dit Camélia, presque rêveuse.

— Ah foui, madame, — ajouta Valmesnil avec un soupir, — il y a des hommes dont la privation de la liberté blesse le cœur à mort.

La jeune femme jeta sur la belle et mélancolique figure du jeune baron un regard de tendre commisération. Les fibres du poète semblèrent tressaillir sous ce regard, comme une fleur flétrie sous un rayon passager du soleil ; mais il se trompa sur l'expression des yeux de Camélia, Ce regard n'était que celui que la force bienveillante laisse tomber sur la 50faiblesse qui souffre. Il n'exprimait rien de plus. Camélia était de ces femmes dont Pâme et le cœur ne se prosternent que devant l'homme assez énergique pour les fouler aux pieds ; elle était de celles qui, en amour, cherchent un maître et non un esclave. Son amour eût achevé de briser le jeune poète, comme ces coupes de cristal de Bohême, si délicates, si fragiles qu'un tressaillement de la main qui les tient aux lèvres suffit pour les faire voler en éclats,

Le comte mit fin à la conversation sur un sujet qui paraissait ne pas être de son goût en tirant le cordon d'un timbre fixé au dessus de l'entrée de la tente, et aussitôt le détenu qui lui servait de valet de chambre entra.

— Faites servir, — dit le comte. Le déjeuner ne tarda pas à être mis sur la table par le maître d'hôtel du café Anglais avec autant de précision et de vitesse que si, au lieu de l'espace réduit d'une cellule de prison, il eût eu pour manœuvrer la vaste salle à manger d'un hôtel.

C'était un de ces repas à la fois substantiels et délicats, comme les riches seuls peuvent se les procurer. Nous ne ferons pas la description détaillée des mets qui le composaient, nous dirons seulement que, comme le comte en avait prévenu ses convives, ce déjeuner était presque un dîner, et qu'il y avait de quoi satisfaire la faim ou la gourmandise de chacun d'eux.

Il y avait pour Camélia un potage à la bisque d'écrevisses dont elle raffolait aussi bien le matin que, le soir, car elle était sensuelle comme toutes les femmes de son espèce, qui sont elles-mêmes un objet de sensualité et du luxe le plus coûteux.

Il y avait, à l'intention du marquis de la Tournaye, des filets de perdreaux à la purée de gibier dont il était très friand.

Enfin, il y avait pour tout le monde ce que le mois de septembre, le plus favorable peut-être de l'année, peut offrir en poisson, en gibier, en légumes et en fruits.

Quant au Russe, pour échapper aux mets recherchés qu'il offrait à ses convives, il avait compté sur un simple jambon d'York, à la chair rose comme une grenade ouverte, reposant sur un lit de gelée transparente.

Les vins à la glace, ou laissés à la température de l'atmosphère, répondaient dignement au choix des mets.

Tel était en gros le déjeuner" qui venait d'être servi.

Un courant d'air frais tempérerait la chaleur de l'appartement du comte. Assise sur le canapé, et comme affaissée dans les flots de sa robe, Camélia avait ôté son chapeau. Deux bandeaux de cheveux d'un noir d'ébène encadraient son visage dont, ils faisaient ressortir tout l'éclat.

Le soleil, qui brillait derrière les stores de soie bleu de ciel, teignait de reflets transparens son visage et ses épaules, et semblait parfois jeter sur son front des lueurs d'azur pâle que le poète comparait, à l'aigrette bleue que la légende allume au front des génies d'Orient.

Valmesnil se disait en lui-même, en jetant à la dérobée sur Camélia des regards passionnés :

— Un ange du ciel n'est pas plus beau que cette blanche créature !

Au moment où la jeune femme portait à sa bouche la première cuillerée de son potage favori, d'une main qui, quoique assez blanche et assez potelée pour que bien des femmes la lui eussent enviée, manquait peut-être un peu d'une distinction conforme à sa merveilleuse beauté, quelques accords sur le piano se firent entendre dans la cellule voisine. Une voix mâle et harmonieuse s'y mêla bientôt.

C'était, un de ces chants tristes et simples comme ceux qu'on entend au crépuscule dans les campagnes quand les bœufs de labour rentrent dans leur étable, quand les sons de la clochette du troupeau se mêlent aux tintemens lointains de *l'Angélus* du soir, c'était un de ces chants qui portent dans l'âme une mélancolie profonde, et qui rappellent si tristement au prisonnier, derrière ses barreaux de fer, une liberté sans bornes, au milieu d'horizons sans limites. C'était, sans doute, d'un de ces doux et amers souvenirs que le détenu s'enivrait. Camélia tressaillit à cette voix ; ses yeux devinrent ardents.

— Je connais cette voix, — murmura Valmesnil rêveur.

— C'est celle du Masque de fer, parbleu ! — s'écria M. de la

Tournaye.

Valmesnil rencontra pour la seconde fois le regard de Camélia attaché sur les siens, et ce regard le fit frissonner malgré lui ; Camélia semblait vouloir une explication.

VIII. — Le poète captif.

Il y eut un instant de recueillement. Les convives du comte cherchaient à deviner, parmi les notes plaintives de l'accompagnement, le sens des parples que la voix chantait, mais l'épaisseur des murs étouffait complètement les mots qui ne formaient qu'un murmure inintelligible et sans suite.

— Vous connaissez cette voix, dites-vous, monsieur le baron ? — demanda Camélia au jeune poète.

— Je le crois, madame, je connais ce chant aussi, si je ne me trompe, — ce doit être, ou plutôt c'est une espèce de Banz, des Vaches que chantent les montagnards du Dauphiné. Bien des fois je l'ai entendu retentir dans le creux des vallées, et je ne puis l'entendre sans tristesse. Quant à la voix elle-même, je pourrai vous dire... peut-être... où je l'ai entendue aussi. Maintenant, excusez les rêveries d'un poète malade, mais je ne sais pourquoi... c'est sans doute que le Dauphiné est mon pays natal... Ce chant me semble comme celui de la harpe de David, qui chassait le malin esprit de l'âme de Saül.

Valmesnil sentit une commotion électrique sous le regard de Camélia qui paraissait vouloir lire jusqu'au fond de son cœur.

— C'est fort original, en effet, qu'une pareille comparaison, — dit-elle avec un sourire forcé, — les poètes seuls, les poètes malades, peuvent comparer le piano d'un détenu pour dettes à la harpe du roi David.

— C'est vrai ; — quand un-poète est malade, c'est une douleur à ajouter à une infirmité de l'âme, la poésie ! — répondit Valmesnil tout triste de sembler avoir déplu à celle qui lui inspirait un amour violent et une douleur de plus.

Camélia comprit instinctivement l'effet subit qu'elle avait produit sur le poète, et la douleur que trahissait sa réponse. Comme ces vampires d'Amérique qui calment avec le frottement velouté de leur aile la piqure qu'ils ont faite au voyageur endormi dont ils ouvrent la veine, elle adressa au jeune homme un de ses plus doux regards.

—. La perle la plus précieuse, — reprit-elle avec un sourire, qui fit oublier au poète la douleur de la piqure, — n'est-elle pas comme la poésie dans l'âme de l'homme, une maladie du coquillage qui l'enfante ? — Bravo ! voilà qui est charmant aussi, — s'écria M. de la Tournaye avec sa naïveté

ordinaire ; — ainsi, mon cher baron, les poètes sont des huîtres, vous l'entendez.

Une œillade d'intelligence de Camélia avait dédommagé le jeune poète de la stupide remarque du marquis. Néanmoins, Valmesnil répondit :

— Vous êtes plus fort que jamais, ce matin, mon cher de la Tournaye, et, si la Société pour le rachat des captifs, dont vous faites partie, venait à vous enlever d'ici, nous aurions certes le droit de lui en vouloir. Votre esprit et votre philanthropie vous rendent pour nous un précieux camarade.

— Chut ! — interrompit le marquis, — ne parlons pas de la Société des captifs ; mes collègues n'auraient qu'à savoir que je ne suis pas à la campagne, et... je serais perdu de réputation.

— La société pour le rachat des captifs n'y gagnerait pas non plus en renom, ce me semble, — dit Camélia. Le *Charivari* ferait bien des gorges chaudes de la mésaventure d'un de ses membres, mais je serai discrète à votre égard, monsieur le marquis, et c'est au nom de ma discrétion que je prie ces messieurs de vouloir bien m'apprendre les causes de leur arrestation. Je suis convaincue qu'il y en a, dans le nombre, des plus piquantes, sans compter la vôtre.

— Telles que d'être venu à Clichy pour avoir été trop fort aux échecs, comme monsieur, — reprit le comte en désignant Morigny.

— Ou pour avoir habité un entresol, — ajouta Boncourt.

— Ah ! vraiment, — s'écria Camélia en jetant des éclats de rire à la fois doux et mordans, comme les notes de l'harmonica.

— Ah ! messieurs, combien je vous serai reconnaissante si vous voulez bien commencer au plus tôt. Voyons, monsieur Boncourt.

— J'aurai l'honneur de vous obéir, madame, aussitôt que j'aurai donné, les premiers soins à une infirmité dont on m'assure que je guérirai bientôt ici, c'est-à-dire une faim canine.

— Je prierai alors M. Morigny...

— J'oserai invoquer la même excuse que mon ami, madame, — dit Morigny, — je suis malade d'une faim impitoyable.

— Je commencerai donc, madame, — dit Valmesnil ; — je souffre, moi, d'une maladie tout opposée à celle de ces messieurs. Le pain de la captivité n'a pas cessé de m'être amer un seul jour, et, vous le voyez, je n'assiste qu'en simple spectateur aux prouesses des autres. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit qu'il yot's serait agréable d'apprendre où j'ai entendu la voix du prisonnier notre voisin ?

Soit que Camélia, avec la versatilité d'idées habituelle aux femmes, eût oublié pour un moment l'ardente curiosité que ses yeux et non sa bouche avaient trahie, soit qu'elle eût quelques raisons pour en ajourner la satisfaction, ce fut d'un ton froid qu'elle répondit à Valmesnil :

— En effet, j'avais oublié le prisonnier et la voix que j'avais entendue ; mais, quoique ce ne soit qu'un caprice, je vous saurai
, gré, monsieur, d'y avoir égard.

— Si ce n'était dans cette intention, — reprit le baron, — je n'aurais pas songé à vous entretenir d'une histoire qui n'est que trop ordinaire, à une exception près, où elle montre combien notre législation est encore vicieuse, et puis, elle touche par un point, du moins je le crois, à celle de cet homme assez heureux pour avoir excité en vous la moindre des sensations, un caprice de curiosité.

— Mais est-ce donc la première fois que vous entendez la voix de ce prisonnier ? — demanda Camélia. — Ce serait étrange, depuis le temps que vous êtes ici.

— C'est la première fois, madame.

— Et vous ne savez pas son nom ?

— Je ne l'ai jamais su, ou peut-être l'ai-je oublié. Une captivité de deux ans a creusé dans ma mémoire comme un gouffre où se sont abîmés tous mes souvenirs ; mais plus j'y pense, et plus il me semble impossible que cet homme soit le même qui, à l'auberge de Voreppe, me chantait un jour le chant mélancolique que vous venez d'entendre.

Le baron de Valmesnil s'interrompit comme pour consulter ses souvenirs, puis, frappant son front de la main, il s'écria d'un ton douloureux :

— Ne vous avais-je pas dit que mes souvenirs me faisaient défaut ! Les morts ne chantent plus ! et celui dont je vous parle
est mort.

— Il ne manquerait plus à Clichy qu'un revenant enfermé pour dettes ?
— s'écria le marquis de la Tournaye..

— Rassurez-vous, mon cher marquis, — interrompit froidement M. de Roscoff, — l'homme de l'auberge de Voreppe vit encore ; c'est bien la voix que vous entendez, Valmesnil, mais, puisque vous savez maintenant "quel est ce mystérieux prisonnier, j'ai une grâce à vous demander : c'est de ne pas mêler son histoire à la vôtre. Votre récit y perdra peut-être quelque intérêt, mais l'honneur

d'une famille puissante y gagnera du moins le respect au que la droit celui de la plus humble famille.

Valmesnil ne put que s'incliner devant le comte de Roscoff, dont la parole brève, incisive n'admettait pas d'explication. Quant aux autres convives, le prisonnier dont il était question grandit tout à coup à leurs yeux, depuis qu'ils entrevoyaient en lui le héros de quelque drame sombre et qu'un voile de plus semblait couvrir le mystère dont il s'enveloppait.

— J'aurai une seconde grâce à vous demander, — continua M. de Roscoff en s'adressant de nouveau à Valmesnil.

— Laquelle ? demanda celui-ci.

— De ne pas chercher à parler à ce détenu, de rester envers lui dans l'indifférence dont vous l'honoriez avant d'avoir reconnu

sa voix, d'agir, en un mot, comme, si cet homme n'était pour vous qu'un souvenir mort au lieu d'un souvenir vivant... — Quoi ! quand bien même j'aurais à lui remettre, à lui vivant, un souvenir qu'une main cachée lui destinait quand on comptait ses jours, et qui serait peut-être pour lui d'un prix inestimable ?

— Vous vous feriez le complice d'une infamie, — reprit solennellement le comte. — C'est à votre loyauté, à votre amitié que je demande de ne pas chercher à renouer avec ce détenu d'anciennes relations. Votre amitié et votre loyauté me refuseront-elles cette grâce, Valmesnil ?

— Non, — dit le baron ému du ton de M. de Roscoff, — vous avez ma parole de n'en rien faire.

Et il tendit sa main au Russe comme gage de sa parole.

Les convives, pendant ce temps, se regardaient de l'air désappointé de spectateurs devant lesquels le rideau s'abaisserait tout à coup au milieu d'une scène émouvante.

— Eh bien ! moi, je le verrai, — se dit Camélia au plus profond de son cœur, avec cette impétuosité spontanée des désirs féminins contre lesquels l'homme ne sait jamais élever de barrière assez haute.

— Mon histoire alors, — reprit Valmesnil, — ne sera plus qu'un point de droit à discuter, une histoire qui montrera l'un des mauvais côtés du cœur humain, et le peu de logique qui existe dans la répartition des peines appliquées par les lois dans notre société, actuelle, et puis ça et là quelques rêveries de poète, sans intérêt, je le crains.

— Dites toujours, mon cher baron, — s'écria M. de la Tournaye, — j'aime beaucoup les histoires quand je suis au lit ou à table ; au lit, elles

m'endorment ; à table, elles sont un prétexte pour y rester plus longtemps. Avant, je demanderai au comte de vouloir bien entamer à présent le plat de filets de perdreaux, à moins qu'il ne soit d'avis de dire préalablement un mot à ces laitances de carpes au beurre d'écrevisses.

— A votre choix, — répondit M. de Roscoff,

— Peu m'importe, pourvu que nous commencions par les uns, et que nous finissions par les autres. Madame, me ferez-vous raison, à la mode anglaise, d'un verre de vin de Madère ?

Camélia tendit au marquis son verre d'un cristal étincelant, que remplit bientôt le vin fauve, doré par un soleil presque tropical ; puis, le portant à ses lèvres, belle et rieuse comme une baecâte, elle le vida.

Quant à Valmesnil, il puisait à longs traits, dans les yeux et dans le regard de Camélia, un poison plus enivrant qu'aucun des vins qui chargeaient la table. Le poète écoutait au-dedans de lui les mélodies décevantes que chante au cœur tout amour nouvel éclos, et il ne songeait plus à parler.

— Eh bien ! monsieur le baron, — s'écria la jeune femme en essuyant ses lèvres roses encore humides, — qu'attendez-vous donc pour commencer ?

— Que Vous daigniez m'écouter, — reprit le poète subitement arraché à ses rêveries.

— Et moi, j'attends que vous parliez, — dit-elle.

— Sans remonter précisément jusqu'à mon enfance, — reprit en souriant Valmesnil, — je dois vous dire que, pour mon malheur, il y a de cela cinq ans, je fus mis en possession de mon patrimoine, à l'époque où la fureur des actions industrielles exerçait en France tant de ravages. Mon patrimoine était modeste, c'était à peu près une vingtaine de mille, francs de rente ; mon père s'en était contenté pour vivre honorablement et j'aurais dû limiter. Mais les prospectus qui se succédaient chez moi de toutes parts me promettaient tous de décupler si facilement mon capital que j'aurais cru être ingrat envers la providence de ne pas profiter des occasions miraculeuses qu'elle m'envoyait pour faire une brillante fortune.

— C'est comme moi, parbleu ! — interrompit le marquis en attaquant les filets de perdreaux qu'il faisait succéder aux laitances de carpes, — le château que me promettait ma part de bénéfice sur l'exploitation des forêts de la Sologne s'est changé, contre mes espérances, en une cellule à Clichy.

— C'est mon histoire en gros, — reprit le poète, — les rizières des Marais pontins, la Société des diamans fusibles, que sais-je, moi ? avaient

absorbé les trois quarts de mon capital, quand un jeune homme que j'avais connu comme actionnaire de l'une de ces sociétés vint me voir un matin ;

— Nous n'avons pas été dupes des affaires, — dit-il, — mais de notre confiance dans des fripons et je vous en donnerai la preuve. Je monte, ou plutôt, — continua-t-il, — j'ai monté une compagnie superbe, pour *l'irrigation du Grand-Sahara*, — et je vous ai réservé quatre-vingts actions pour vous dédommager de" toutes vos pertes et bien au delà. Quatre-vingts actions à 500 fr. font 40,000 fr. ; souscrivez, et je ne vous demanderai de l'argent, si toutefois je vous en demande, que dans deux ans.

Que vous dirai-je ? L'esprit plein de l'idée de reconstruire ma fortune, la séduction d'une échéance lointaine, les magnifiques promesses de mon ami, me déterminèrent. Je souscrivis ; puis, lassé de Paris, des déceptions continuelles dont j'avais été victime, je partis pour le Dauphiné où je possédais encore une terre patrimoniale, estimée dans la succession paternelle, à 60,000 fr.

Là, au milieu des champs et des bois dont l'ombre avait abrité mon enfance, dans les âpres et pittoresques montagnes de mon pays natal, sous le toit où j'avais pris naissance, j'oubliai presque pendant un an le monde entier, Qu'avais-je besoin de fortune alors ? Pair pur, les chants de nos montagnards, les soupirs rêveurs dans l'ombre des vallées quand le soleil, près de disparaître, teignait encore de pourpre les pins alpestres, ne me donnaient-ils pas plus de jouissances, et des jouissances plus vives que celles que procure le luxe ?

J'avais tout oublié, la perte de ma fortune, les déceptions de mon ambition, le monde enfin tout entier ; malheureusement le monde ne m'avait pas oublié J'appris par une lettre du gérant de la société du Sahara que, forcé par suite de pertes imprévues de faire un appel à ses actionnaires, il s'était vu dans la dure nécessité d'obtenir contre moi un jugement de prise de corps par défaut.

Cette nouvelle fut un coup de foudre. Ce fut pendant le temps que j'employai à me créer les ressources nécessaires au rachat de ma liberté que j'eus l'occasion de voir... et d'entendre cet homme... Mais laissons-le de côté... Bref, j'obtins à grand'peine de la vente du domaine paternel les quarante mille francs que je devais à la société.

Je ne m'étais réservé qu'un petit pavillon et un morceau du parc qui en dépendait, puis je donnai à mon notaire l'ordre d'adresser les quarante mille francs au gérant du Sahara. Je revins à Paris. Un matin que je me disposais

à aller m'informer de l'état de mes affaires, un garde du commerce et deux recors se présentèrent chez moi. L'explication de mes affaires venait, comme vous voyez, au-devant de moi. Le garde du commerce voulut bien m'informer de la fuite du gérant avec l'argent que je lui avais fait passer. Le gérant avait, disait-il, pris-la résolution d'aller surveiller ses correspondans dans le grand Sahara. La société avait poursuivi le gérant en moi. Un jour on put mettre la main sur le fugitif retiré, au fond de la Flandre, assez peu, comme vous le savez, dans la direction de l'Afrique ; il lui restait encore quelques débris de mon argent, qui servirent à ceux qui avaient obtenu jugement contre moi à payer ici mes alimens pendant deux années, deux longues et mortelles années de captivité...

— Par saint Vincent-de-Paul ! — interrompit le membre de la société pour le rachat des captifs, — il est dur de payer si cher dès verges pour se fouetter.

— Pour me : tuer, — reprit Valmesnil. — L'aigle accoutumé à planer dans les airs se consume dans sa cage ; le montagnard est comme l'aigle.

— Et que devint votre fripon ? — demanda Camélia, et elle laissait en même temps tomber un regard humide sur le poète captif, comme la rosée, sur une fleur qui se dessèche.

— Il ne fut condamné qu'à six mois de prison, pour escroquerie ; et moi, moi qui vendais, pour faire honneur à ma parole, mon berceau et le tombeau de mes pères ; moi victime de ma loyauté, et de la déloyauté des autres, je suis condamné à cinq ans de captivité !

A la pensée de cette injustice révoltante, consacrée par la loi, de cette inégale distribution de la justice, les auditeurs de Valmesnil gardèrent un morne silence.

Depuis dix-huit mois déjà le meurtrier de ce jeune homme, qui dépérissait à vue d'œil sous les barreaux de fer d'une prison, avait, lui, recouvré sa liberté, la : liberté de faire d'autres victimes, et l'homme pur, l'homme irréprochable, mais captif, pouvait envier le sort du malfaiteur qui du moins était libre.

— Courage ! espérons ! — s'écria chaleureusement M. de Roscoffen tendant la main au pauvre jeune homme, — peut-être dans quelques jours irez-vous de nouveau respirer Pair de vos montagnes natales.

— Dieu vous entende ! — reprit Valmesnil, dont une rougeur fugitive comme l'éclair anima un instant les joues pâles et flétries.

— J'espère ; oh ! oui, j'espère ! Dieu, je vous le répète, m'envoie comme un pressentiment de liberté !

Et cependant, en disant ces mots, le jeune homme avait besoin de chercher à étouffer un soupir ; c'est que Camélia était devenue pour lui la fleur que le vent apporte parfois sur la fenêtre d'un captif, et l'idée de ne plus la voir lui déchirait le cœur. L'amour dont il brûlait pour elle luttait en ce moment contre le besoin qu'il éprouvait d'être rendu à la liberté, et ce combat était une souffrance de plus pour le pauvre poète. Une voix intérieure pourtant lui disait qu'une plus longue captivité devait être mortelle.

— Moi, messieurs, dit le comte, je suis ici par la volonté de l'empereur Nicolas.

— Quoi ! s'écria M. de la Tournaye, vous aviez souscrit des billets ou des lettres de change à l'autocrate ? — Qui, diable ! vous parle de cela, mon cher marquis ? Je n'ai que cinq cent mille francs de revenu et je dois précisément cette somme. Je ne pourrai la payer qu'en faisant des économies ou en vendant un de mes domaines : deux choses, hélas ! également impossibles. La première parce que je ne le veux pas ; la seconde, parce que l'empereur de Russie s'y oppose.

— Ah ! je conçois, — reprit le marquis, — l'empereur ne veut pas que vous fassiez des économies, et vous répugnez à vendre un domaine.

— Précisément, mon cher de la Tournaye, précisément. Certes le sphynx eût été bien attrapé avec vous, — répondit M. de Roscoff, d'un air railleur ; — cependant, continua-t-il d'un ton plus grave, — j'attends aujourd'hui ou demain le retour d'un courrier que j'ai expédié à sa majesté, et quoiqu'elle ait fixé à cinq années le temps de ma réclusion, quand elle saura que l'honneur d'un noble, Russe : exige qu'il recouvre sa liberté, je me flatte qu'il m'accordera enfin le pardon que je sollicite.

Ces mots avaient été prononcés avec une gravité qui contrastait si évidemment avec le ton de la raillerie que M. de Roscoff avait pris en s'adressant au marquis, qu'on devait y chercher un tout autre sens que le sens apparent. Mais en quoi l'honneur du seigneur russe était-il si fortement compromis, que l'inflexible volonté de l'empereur son maître dût lever la condamnation qu'elle faisait peser sur lui ? Voilà ce que personne ne pouvait deviner.

— Cependant, sous l'influence de l'atmosphère chaude de la tente, sous celle des vins qui passaient rapidement des coupes de cristal aux lèvres des

convives, sous le charme plus puissant encore de la radieuse beauté de Camélia, les têtes s'échauffaient.

Les yeux de la courtisane semblaient tantôt se dilater et lancer des étincelles, tantôt se voiler, noyés dans une humide et molle langueur.

Près d'elle des géraniums écarlates et des jasmins d'Amérique s'épanouissaient dans des vases du Japon. Tout en écoutant d'un air distrait la conversation animée qui avait franchi l'enceinte de la prison pour passer en revue les mille sujets de la vie parisienne, Camélia, avec l'abandon d'une femme devant la glace solitaire de son boudoir, avait orné ses cheveux noirs des cornets de pourpre des jasmins d'Amérique et des grappes rouges de géranium.

La jeune femme paraissait encore plus belle, s'il est possible, sous l'éclat de ses bandeaux d'ébène harmonieusement rehaussés de ces fleurs naturelles. Ce fut un cri d'enthousiasme ; parmi les convives.

Camélia sembla un instant frémir d'orgueil à cet hommage rendu à sa beauté, puis, penchant languissamment sa tête alourdie sur l'épaule de M. de Roscoff, elle leva sa coupe où pétillait le vin de Champagne :

— Qui donc, — s'écria-t-elle, — va nous conter maintenant l'infortune d'un joueur d'échecs et la fatalité d'un entresol ?

— Moi, — dit Morigny.

— Moi, — dit Boncourt.

— Chacun à son tour, cependant, — reprit-elle en souriant, tandis qu'elle promenait sur tous les convives l'un après l'autre ses yeux allanguis. Ce fut comme un nuage de volupté qui s'éleva tout à coup dans la salle. Les deux conteurs ne songèrent pas plus à parler que les convives à écouter.

Valmesnil profita de ce moment de trouble pour ramasser sur la table et enfouir précieusement dans son sein une grappe de géranium tombée de la chevelure de Camélia. Personne ne s'en aperçut, elle exceptée qui rouvrait les yeux au même instant. Un frisson de flamme parcourut les veines du poète, Car la courtisane se prit à sourire, et son sourire était si doux !

IX — Un bienfaiteur sans pitié.

Il est une circonstance que nous ne pouvons dissimuler au lecteur, c'est que les idées de Boncourt, sous la double influence des beaux yeux de Camélia et des vins exquis auxquels il avait fait honneur, sans précisément

s'obscurcir, s'étaient un peu brouillées ; sa langue, en outre, s'était épaissie en proportion de la confusion de ses idées. Il n'en éprouvait, comme c'est l'habitude qu'une plus vive démangeaison de parler. — Si vous voulez bien le permettre, — dit-il à Morigny, — je parlerai le premier ; mon histoire, pour n'être pas instructive, n'en est pas moins amusante, c'est-à-dire... je me trompe... la langue m'a tourné... je veux dire... qu'elle est aussi amusante...qu'instructive...

— Soit, — dit Morigny, — je vous cède la parole.

— Vous saurez, madame, — continua Boncourt, — que j'habite un entresol dans la rue de Grammont, et que j'ai un ami du nom d'Ulysse, plus prudent peut-être que le roi d'Ithaque, mais certainement beaucoup moins héroïque. Il avait encore un point de ressemblance éloignée avec son homonyme, car il était père d'un jeune Télémaque... dont la mère, par parenthèse, n'était rien moins qu'une Pénélope... Il est vrai qu'elle n'y avait aucune prétention.

— Où diable voulez-vous en venir avec votre Odyssée ? — s'écria M. de la Tournaye.

— Vous allez voir, — reprit Boncourt. — C'est que ces détails sont indispensables pour vous faire bien comprendre le récit de mes aventures.

— Vous pouvez n'en dire que la moitié, — interrompit Camélia avec un fin sourire, — le marquis est de ces entendeurs qui comprennent à demi-mot.

— Sans doute, — dit le marquis, — mais je comprends mieux encore, quand j'entends le mot tout entier.

— Or, — reprit Boncourt, — mon ami Ulysse allait se marier ; il avait mille motifs pour le faire ; moi, j'allais me marier comme lui, parce que mon entresol était fort triste, et je n'étais pas moins triste que mon entresol, parce que j'étais sur le point de me marier.

— Ah ça ! mon cher monsieur, quel diable de gâchis nous faites-vous là ? — dit Morigny.

— Je fais de l'histoire, répondit gravement Boncourt.

— Mais c'est fort original et fort clair, — s'écria le marquis, qui s'avouait tout bas n'y rien comprendre.

— Mon entresol est la source de tous mes malheurs, — reprit Boncourt, — c'est le point de départ de toutes mes infortunes.

— Est-ce que c'est dans votre entresol qu'on vous a arrêté ? — dit M. de la Tournaye, qui crut comprendre enfin.

— Nullement, c'est dans la rue,

— Alors je ne comprends pas, — ajouta le marquis, — et si vous pouviez commencer par le commencement....

— C'est le commencement de l'histoire, puisque monsieur commence par là, — s'écria Camélia, — et, si vous interrompez à chaque instant, nous n'arriverons jamais à la fin.

Boncourt continua donc sa narration avec plus de clarté, en racontant toutes les tribulations par lesquelles il avait passé et que nous avons déjà fait connaître au lecteur. Dans le cours de son récit, sa verve originale égaya plus d'une fois ses auditeurs, qui de temps à autre partaient d'un grand éclat de rire.

Camélia, de son côté, laissait par intervalles nonchalamment reposer sa charmante tête sur l'épaule du comte, soit quand elle écoutait plus attentivement, soit quand, prise d'un fou rire, elle s'abandonnait à sa folle gaîté. Ses lèvres alors, gracieusement ouvertes, laissaient voir, dans tout leur éclat, ses deux jolies-rangées de dents, et son sein agité soulevait voluptueusement le léger tissu qui le couvrait...

Valmesnil la dévorait du regard en pensant qu'il mourrait de bonheur sous le poids de la tête allanguie de la courtisane, et il comparait intérieurement le sang-froid du seigneur russe à celui de ces hardis dompteurs de bêtes qui, se prêtant aux caprices d'une gracieuse et souple panthère, reçoivent sans frémir ses caresses qui seraient mortelles pour tout autre.

— Je l'avoue, madame, — dit Morigny qui répondait à un regard de Camélia, — mon histoire est moins variée et moins chargée d'incidents que celle que vous venez d'entendre. Elle commence et se dénoue au café de la Régence.

— Ah ! c'est donc de vous que parlait hier le garde du commerce ? — interrompit Boncourt, — alors vous avez eu comme moi à souffrir les facéties d'Alphée, et les jérémiades de Jean Luthier. Vous aurait-on aussi, par hasard, promené de la barrière du Trône à celle de l'Etoile, à la recherche d'une maison de commerce imaginaire ?

— Lecoq, Plumet et C^e ? répondit Morigny, — je me suis bien gardé de les aller chercher si loin, ce qui a été cause qu'Alphée maugréait autant que le morne Jean Luthier.

— Ce sont donc les Lecoq, Plumet et Ce qui vous ont fait arrêter ?

— Précisément.

— Mais c'est une maison fatale que cette maison-là, — s'écria Boncourt, — il y a, dans notre histoire à tous deux, une similitude singulière que je ne m'explique pas.

— — Ni moi non plus, mais peut-être, quand vous m'aurez écouté, vous expliquerez-vous ce qui vous, paraît inexplicable.

Les deux victimes des embûches de la maison Lecoq ne prirent point garde au sourire ironique que dissimulaient les moustaches noires du comte de Roscoff. Morigny reprit ainsi : — Vous, savez peut-être, madame, que le café de la Régence, situé à l'un des coins de la place du Palais-Royal et de la rue Saint-Honoré, était jadis le rendez-vous de tous les plus forts joueurs d'échecs de Paris. Aujourd'hui, ce café dans lequel Philidor faisait l'admiration du public parisien a perdu sous ce rapport beaucoup de son ancienne splendeur. J'étais du nombre des joueurs qui n'ont pas déserté le café de la Régence pour les cercles, et je ne dois pas pousser la modestie jusqu'à vous cacher que je comptais là parmi les plus forts joueurs, mais non parmi les plus riches.

Je remarquais depuis quelque temps, entre les curieux qui faisaient cercle le soir autour de la table où je jouais, un homme d'un certain âge et à qui un habit noir et une cravate blanche donnaient un air fort respectable. Cet homme semblait plus fier et plus heureux que moi-même de mes succès quotidiens. Quand je sortais vainqueur d'une partie longuement disputée, la figure du bonhomme s'épanouissait, il n'était sorte de gracieux sourire qu'il ne m'adressât. Bientôt, des sourires il en vint aux mots flatteurs ; puis je liai connaissance avec mon inconnu, qui paraissait faire des échecs l'unique bonheur de sa vie.

Un soir, mon admirateur m'invita à partager avec lui un punch à la romaine. J'acceptai, et nous causâmes.

— Permettez-moi, monsieur, — dit l'inconnu, — de, vous exprimer toute mon admiration pour votre incomparable talent. Je

ne parle pas de feu Philidor, mais vous pourriez vous mesurer à chances, égales avec Labourdonnais, qui serait le premier joueur du royaume, s'il n'y avait de par le monde un joueur plus fort que lui.

— Plus fort que Labourdonnais ! — m'écriai-je, — et vous connaissez ce joueur ?

— J'ai l'honneur d'être de ses amis, — reprit l'homme à la cravate blanche en se rengorgeant.

— Ah ! monsieur ! que je serais heureux de recevoir des leçons d'un homme plus fort que Labourdonnais !

— Peut-être vous procurerai-je un jour ce bonheur-là, car c'en est un, jeune homme, c'en est un, quand on est aussi habile que vous, de recevoir une dernière leçon pour arriver au sublime du genre.

Pendant que je savourais ces louanges avec plus de plaisir encore que le punch glacé au marasquin, mon amphytrion souriait d'une façon assez étrange, mais je n'y pris pas garde pour le moment. Depuis hier seulement ce sourire m'est revenu plusieurs fois en mémoire.

— Monsieur, — reprit mon admirateur, — je vais vous paraître bien indiscret, mais je vous supplie de n'attribuer ma curiosité qu'au vif intérêt que je vous porte ; oui, jeune homme, je me sens pénétré pour vous d'une sympathie que je ne m'explique pas.

— Parlez, — dis-je, — j'excuse à l'avance toutes les questions que vous pourrez avoir à me faire.

— Eh bien ! jeune homme, êtes vous habituellement en fonds ? — Monsieur, — repris-je fort embarrassé d'avouer que l'argent n'entraîne guère dans mes habitudes, et craignant toutefois de me vanter de peur qu'il ne m'en empruntât, — c'est une question fort délicate.

— Dites plutôt indiscrète, s'écria chaleureusement mon admirateur ; — et cependant si vous vous fussiez par hasard... trouvé gêné, j'eusse été si heureux de vous prêter... — Quoi ! vous me prêteriez de l'argent ? — interrompis-je. —

— J'aurais cette indiscretion, jeune homme. Jusqu'à, ce moment du récit, le comte de Roscoff, avec un tact

parfait, avait dissimulé un sourire ironique sous son épaisse moustache, — Mais, quand Morigny parla de son admirateur qu'il semblait si fort admirer lui-même, il ne put contenir plus longtemps un rire inextinguible.

Le rire est contagieux. Le marquis de la Tournaye, à l'exemple du gentilhomme russe et sans savoir pourquoi, se pâma sur sa chaise. Quant à Camélia, entraînée par cette folle gaîté, elle ne put y résister et se mit bientôt à l'unisson du comte et du marquis. On présume bien que Boncourt n'était pas resté en arrière de ce chœur d'éclats de rire.

Le narrateur fut contraint de s'arrêter, car ce rire fou l'avait gagné lui-même.

Le marquis de la Tournaye fut cependant le premier à reprendre son sang-froid, et, tout en essuyant ses yeux pleins de larmes, car la joie comme la

douleur les fait, souvent couler, le membre de la société pour le rachat des captifs prit la parole :

— Je ris comme un fou, — dit-il, — et j'aurais mieux fait, au lieu de rire sans motifs, de vous demander le nom d'un si galant homme.

— Lecoq, Plumet et C^e, — répondit lugubrement Morigny.

— Mais, c'est, donc un affreux assemblage de vices et de vertus que cette maison de commerce là ? s'écria Boncourt.

— Vous verrez, — dit le conteur, — bref, je répondis à l'inconnu, — car il l'était encore pour moi à ce moment, — qu'étant en fonds pour le présent je ne pouvais que le remercier de sa bonne volonté, sans toutefois vouloir en profiter. Il me parut contrarié de mon refus.

Mon homme me donna néanmoins son nom, son adresse, me fit promettre de l'aller voir au premier besoin d'argent que j'éprouverais, paya le punch glacé au marasquin, et partit me laissant pénétré de tendresse et d'admiration.

— C'est comme moi, — interrompit Boncourt, — certes, l'homme que j'aie plus admiré, — pendant un jour, — a été Lecoq, Plumet et compagnie ; — mais aussi quel désenchantement !...

Quelques jours s'écoulèrent, — reprit le joueur d'échecs, — sans que Lecoq, Plumet et compagnie, — car j'ignore encore lequel de ces deux noms il porte, sans, dis-je, — que mon prêteur revînt au café ! Pendant ce temps, ses vœux avaient été exaucés ; j'étais tombé dans la plus complète disette d'argent que j'eusse jamais subit. J'avoue que je désirais vivement voir le bonhomme revenir s'asseoir à la table qu'il occupait chaque soir, car il me répugnait fort d'aller, selon ce que je lui avais cependant promis, le trouver à l'adresse qu'il m'avait laissée.

Quelques jours s'ajoutèrent aux premiers, et ma pénurie s'augmentait aussi ; à bout de patience, je me déterminai à faire une visite à mon protecteur.

Je trouvai mon homme assis devant un large bureau à cylindre, les pieds dans des pantoufles vertes, le corps enveloppé d'une robe de chambre d'été, avec toute l'apparence, en un mot, d'un homme confortablement établi chez lui.

— Soyez le bienvenu, — me dit-il, — je me réjouis de vous voir, et en bonne santé, je l'espère.

Nos préliminaires de politesse une fois épuisés.

— Vous avez besoin d'argent ? — me dit-il. — Hélas ! oui.

— Un besoin pressant ?

— Très pressant ; vous pouvez en juger par l'indiscrétion dont je me rends coupable à votre égard.

— Cette franchise vous honore, jeune homme, quoiqu'elle me désespère, car je suis aujourd'hui tout-à-fait à court d'argent. Combien vous faudrait-il, cependant ?

— Douze cents francs.

— C^e n'est pas une somme ; et il vous la faut aujourd'hui ? — Aujourd'hui même.

Le bonhomme sembla réfléchir quelques minutes.

— Voyons, — dit-il, — l'affaire peut s'arranger.

Je poussai un soupir de soulagement ; j'avais craint un instant d'avoir fait en pure perte une démarche humiliante.

— Voilà ce que je puis faire, — dit-il, j'ai là une traite qu'un correspondant de province m'envoie en paiement, elle est acceptée par le tiré et passée à mon ordre, et le bonheur veut, vous êtes heureux, jeune homme, — le bonheur, — dis-je, — veut que son échéance arrive dans six jours.

— Mais j'ai besoin d'argent pour aujourd'hui !

— Vous l'aurez dans une heure d'ici, je vais passer la traite à votre ordre, et le premier banquier vous l'escomptera séance tenante ; avec la signature Lecoq, Plumet et C^e, c'est de l'or en barre.

Tout en parlant il écrivait et convertissait selon son expression pittoresque le papier timbré en lingot d'or.

— Tenez, me dit, — il en me présentant le papier, — mettez à votre tour votre endos à l'ordre d'Abraham frères et C^e, allez chez eux, et votre argent vous sera compté tout de suite.

Je remerciai avec effusion le généreux Lecoq ou le généreux Plumet ; peu m'importait, et, après le temps voulu par les convenances, je pris congé de lui ou d'eux avec la gravité qui convient à un homme dont la poche contient un lingot.

J'arrivai chez Abraham frères. La traite fut escomptée et payée au bout de cinq minutes, puis je regagnai mon domicile.

Pendant que Morigny contait ses aventures, le jeune poète observait attentivement l'expression changeante du visage de Camélia.

Avec cette mobilité d'impression dont les femmes ont le privilège exclusif, et surtout celles de la classe de Camélia qui n'inspirent peut-être

des passions sans frein que parce qu'elles ne savent pas en imposer aux leurs, la physionomie de la courtisane reflétait aussi fidèlement qu'un miroir toutes les sensations de son âme.

Tant qu'aucun bruit extérieur ne venait troubler le cours du récit de Morigny, les yeux de Camélia pétillaient de malice et de gaîté ; un gracieux sourire qui errait sur ses lèvres venait parfois en mourant s'adresser à Valmesnil. Parfois aussi, des regards distraits indiquaient que l'âme de la courtisane s'égarait au loin en de molles rêveries. Un léger nuage semblait par intervalles voiler ses beaux yeux noirs.

Mais, lorsque à la voix du conteur venait se mêler quelque harmonie vague et sans suite échappée aux doigts du mystérieux prisonnier de là cellule voisine ; lorsque elle entendait ces notes jetées au hasard où se peignaient le découragement et la fatigue d'esprit d'un captif, les yeux de Camélia lançaient des éclairs de feu, son visage se colorait légèrement, ses lèvres frémissaient, son cou se gonflait, un frisson de volupté semblait parcourir tous ses membres.

Les yeux avidement fixés sur elle, le jeune poète, dans son ivresse, aspirait l'amour à longs traits, comme la terre desséchée absorbe une pluie d'orage. Tout entier à ses pensées d'amour, il n'entendait du récit de Morigny qu'un bruit confus et monotone qui venait frapper ses oreilles.

Quant à Morigny, il continuait imperturbablement l'histoire de ses mésaventures. Le drame silencieux qui semblait se jouer entre le poète, Camélia et un personnage invisible échappait à ses regards comme à ceux des autres convives.

— Un matin, continua Morigny, je reçus la dénonciation du protêt d'une somme de douze cents francs..

Je n'en pouvais croire mes yeux, et cependant le papier timbré était d'une clarté à ne pas laisser le plus léger doute. Je courus chez Lecoq, Plumet et C^e.

— Mais de toute la maison de commerce, personne n'était au logis, »

— Vous avez eu tort, — je crois, de vous confier à cette mail à, — interrompit le marquis de la Tournaye d'un air fin.

— De nouvelles courses eurent le même résultat, — reprit Morigny, — je pris le parti d'écrire. Je reçus en réponse ce billet laconique et rassurant :

« Quoi qu'il arrive, jeune homme, soyez sans crainte ; on veille sur vous.
» Signé L. P. et C^e.

Ce fut donc sans crainte que je vis arriver à mon domicile une assignation à comparaître comme négociant devant le tribunal de commerce.

Ce fut sans crainte aussi que je chargeai de ma défense un agréé, qu'un second billet de mon bienfaiteur m'engageait à choisir.

Cependant les événemens ne marchèrent pas tout à fait selon espérance. Ma signature figurait sur un billet excessivement commercial, et je fus atteint et convaincu par le tribunal, d'avoir contracté la funeste habitude de me livrer ordinairement à des actes de commerce.

La prise de corps fut décernée contre M. Morigny, négociant. Je courus chez Lecoq, Plumet et C^e, sans avoir, comme, de coutume, le bonheur de les rencontrer ; mais un troisième billet, que je reçus me rassura bientôt complètement. Ce billet me donnait ; rendez-vous pour le matin suivant au café de la Régence, où mon prêteur m'attendrait avec l'argent de ma traite. Le lendemain, à huit heures, j'étais au café de la Régence. Les garçons balayaient à outrance le café vide où il n'y avait que des tables renversées et des amas de banquettes. J'attendis, néanmoins. Au bout d'un quart d'heure un inconnu d'assez bonne mine entra dans la salle où j'étais. — Vous êtes M. Morigny, et vous attendez M. Lecoq. — Précisément.

— Veuillez alors me suivre. Ce respectable négociant met à vos ordres et aux miens ce fiacre que vous voyez là-bas. Nous allons le rejoindre à dix minutes d'ici. — Vite, monsieur, car je suis pressé.

— Et moi aussi.

Deux autres personnages étaient dans le fiacre, j'y montai un peu étonné de tout ce qui se passait. — Où allons-nous ? demandai-je à mon guide.

— Vous allez le savoir.

Puis, mettant la tête à la portière, il cria au cocher. — Rue de Clichy, 70.

Je voulus m'élancer hors de la voiture, six bras me retinrent à la fois.

— Mais, monsieur, — hurlais-je exaspéré, — il y a erreur. M. Lecocq m'avait donné rendez-vous ce matin au café.

— Je le sais bien.

— A huit heures du matin...

— Parbleu ! on n'aurait pas pu vous arrêter à huit heures du soir, car dans le mois de septembre le soleil se couche à six heures.

La trahison était manifeste, je manquai tomber à la renverse sur les coussins de la voiture, tant j'éprouvais d'humiliation et de rage d'avoir été joué d'une si cruelle manière, et dans quel but ? vous demanderai-je. — Morigny regardait alors Boncourt.

— Par la corbleu ! — dit ce dernier, — croyez-vous que je devine plus que vous la monomanie d'incarcération de cette infernale maison de commerce ? Mais j'aurais été fâché d'avoir à estimer cet odieux Lecoq ou Plumet après le tour qu'il m'a joué aussi. Maintenant, du moins, je puis le détester cordialement et sans réserve.

— Il est de fait que tout ceci est fort étrange, — ajouta le marquis de la Tournaye, — et moi qui me pique de comprendre assez facilement les choses, j'avoue que je ne comprends rien à cette singulière coïncidence, et vous, cher comte, y voyez-vous plus clair que moi ?

— Ma foi non !... — répondit le comte de Roscoff, — mais je ne puis en vouloir bien sincèrement à ceux qui nous ont procuré deux compagnons d'infortune tels que M. Boncourt et M. Morigny.

Les deux obligés de Lecoq, Plumet et compagnie s'inclinèrent en signe de remerciement de la politesse du seigneur russe, après quoi Morigny continua :

— Où trouverons-nous M. Lecoq ? — demandai-je.

— Nous le rencontrerons, sans doute, à son magasin de la barrière du Trône, — dit l'un des recors.

— Mon avis, à moi, est qu'il doit être plutôt à la barrière de l'Etoile, — reprit l'autre.

Au diable ! messieurs, — m'écriai-je ! — Si vous ne me conduisez pas à la rue qu'il habite et où j'allais le trouver ordinairement, je refuse formellement de courir aux deux extrémités de Paris.

— Vous avez été moins bête que moi, mon Cher Morigny, dit Boncourt.

Le cocher reçut du garde l'ordre de toucher à la rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

Quelques minutes après, je montais en compagnie du gardé du commerce et de ses deux recors l'escalier de M. Lecoq.

Le négociant conservait toujours son placide et honnête regard.

— Ah ça ! monsieur, — m'écriai-je, — me direz-vous enfin le mot de cette énigme ? Sous prétexte de me rendre service, vous me faites tomber dans un piège abominable, et, pour mieux assurer la réussite de vos indignes procédés, vous m'écrivez d'être tranquille, qu'on veille sur moi...

— J'y ai si bien veillé que je ne vous ai pas perdu de vue un seul instant et que, grâce à cette vigilance paternelle, j'ai pu, quand il m'a plu, faire mettre la main sur vous. Ai-je menti ?

L'imperturbable aplomb du négociant me semblait si outrageant que je lui prodiguai toutes les épithètes que justifiait sa conduite, mais Lecoq ne sourcilla pas.

— Allez, mon jeune ami, vous êtes un ingrat. J'en suis avec vous pour une somme de douze cents francs..

— Que je ne vous rendrai jamais ! — m'écriai-je.

— J'y compte bien. Je soustrais votre jeunesse aux séductions de la vie parisienne. Pendant deux ans, je vous nourrirai comme un fils. Au lieu de trente francs d'alimens, vous en aurez soixante. Vous vivrez dans le calme et dans la vertu. Peut-être même trouverez-vous quelques joueurs d'échecs de votre force, et, pour prix de tant d'affection, vous m'injuriez ! vous m'outragez ! Allez, mon jeune ami, je vous le répète, vous n'êtes qu'un ingrat.

En disant ces mots, l'impassible Lecoq fit signe aux recors de m'emmener. Les deux drôles ne se le firent pas répéter, et je quittai le bureau du négociant ne sachant au juste si je devais prendre au sérieux la comédie dont j'étais victime.

Nous remontâmes en fiacre, et un quart d'heure après j'avais l'honneur d'être l'un des vôtres, messieurs, sans pouvoir attribuer mon incarcération à un autre motif qu'à celui d'être trop fort aux échecs.

— Pour moi, monsieur Morigny, — dit le comte de Roscoff, — je m'en applaudis, car j'espère être pour vous un antagoniste digne de quelque considération. Pendant les deux ans que vous passerez ici, nous ne ferons qu'une longue partie d'échecs. Quant à monsieur Boncourt, ses cinq ans se passeront comme les miens à faire des opérations de bourse, et son expérience nous rendra fort lucratives. Peut-être, messieurs, n'aurez-vous ni l'un ni l'autre à regretter l'intervention de la maison Lecoq, Plumet et C^e dans vos affaires. A votre santé, messieurs.

Le vin pétilla dans les coupes, à là ronde, en l'honneur des deux, nouveaux venus que leur déjeuner d'installation ne laissait pas que de disposer à prendre philosophiquement leur mal en patience.

Camélia, dont les joues pâles s'empourpraient peu à peu dans la chaude atmosphère de la tente du comte et sous l'influence du vin de Champagne glacé, secouait la tête et faisait tomber en pluie odorante les fleurs qui ornaient sa chevelure. Ce fut à qui s'emparerait d'un de ces précieux débris flétris au contact du front brûlant de la jeune femme. Était-ce pour exciter un sentiment de jalousie dans le cœur du poète qu'elle prodiguait ainsi les

fleurs de sa parure ? Etait-ce au contraire pour doubler le prix de la grappe de géranium que Valmesnil avait ramassée ? Nous ne chercherons pas à scruter le cœur d'une femme, nous dirons seulement que la figure du jeune homme devint plus pâle, et qu'un sourire de sirène effleura les lèvres de la courtisane.

Tout à coup des hurlemens de joie, des cris d'angoisse éclatèrent dans le corridor, Les mots : Au loup ! au loup ! se firent entendre. Une voix suppliante se mêlait à ces hurlemens. Les convives, pressentant que quelque drame imprévu se préparait, se précipitèrent hors de la tente.

Camélia et le poète restèrent seuls vis-à-vis l'un de l'autre.

X. — Le numéro 124.

On ne s'est pas mépris, nous l'espérons, sur le sentiment qui a guidé notre plume jusqu'à présent, on n'a pu méconnaître que ce que nous voulons attaquer ici c'est l'existence d'une loi surannée, d'une loi odieuse, non seulement en ce qu'elle est en désaccord avec les aspirations nouvelles de la société, mais même immorale dans son application de chaque jour.

Peut-être, cependant, au milieu de la diversité des faits que nous venons de faire passer sous les yeux du lecteur ; peut-être sous le manteau de la frivolité dans lequel nous avons drapé l'action qui s'est déroulée jusqu'à ce chapitre, l'enseignement qu'il contient est-il perdu dans les détails.

Nous croyons donc, avant de présenter des tableaux plus sombres, devoir résumer rapidement, les abus que nous avons voulu mettre en évidence, pour les clouer au pilori de l'opinion.

Rappelons en quelques mots les motifs de l'arrestation des convives du comte russe ; puis, s'il est quelques-uns de ces motifs dont la réalité n'offre pas chaque jour, l'équivalent, s'il peut nous être prouvé qu'un seul de ces cas ne s'est pas cent fois offert, si l'on peut contester à la fable de représenter comme un miroir fidèle les abus de la vie réelle, nous donnerons la cause que nous défendons comme perdue...

Mais si, en revanche, les abus que nous avons signalés et ceux que nous signalerons encore se répétaient chaque jour sous les yeux de la société, si cette société, au lieu de protéger le faible contre le fort, n'interpose, entre eux sa médiation que pour fournir la prison ou payer le geôlier, si, en un mot, à défaut d'intérêt, notre récit présente du moins une triste

vraisemblance, pourquoi ne pas combler alors, comme un cloaque mortel à la santé publique, la source des abus dont on ne pourra plus dès lors méconnaître l'odieuse et ridicule immoralité ?

Pour commencer par l'hôte lui-même des personnages que nous avons dépeints, le comte de Roscoff représente l'étranger riche qu'une nuée de fournisseurs enveloppent de leurs sollicitations et de leurs offres de crédit, jusqu'au moment où, après avoir excité chez lui le désir de la dépense, en le prenant par tous les côtés faibles du cœur humain, ils lui feront expier, en se cotisant pour l'alimenter dans sa prison, des folies que leurs suggestions avides lui auront fait commettre.

L'exemple du Russe est encore un stigmaté imposé à l'hospitalité d'une nation qui méconnaît que le caractère d'un hôte doit être plus sacré, en ce qu'il est loin de son pays, de sa famille, de ses ressources, et qui le traite avec plus de rigueur que ses propres enfans forts de toutes les ressources du sol natal, et pour qui l'affection des êtres qui leur sont chers adouciraient les tortures de la prison.

Pour le comte de Roscoff, qui pourrait satisfaire ses créanciers s'il était Français, la loi de la contrainte par corps sert d'auxiliaire à la tyrannie du despote de Russie,

La loi française et le caprice autocratique s'unissent contre un seul homme. Etrange alliance, on en conviendra.

Que représentent Morigny et Boncourt ? Demandez-le au négociant malheureux, ou au trop, heureux amant de quelque beauté facile. L'un et l'autre vous répondront que la loi met dans la main du riche concurrent qui veut le perdre, du jaloux trompé qui se venge, en achetant quelques-unes de leurs créances pour le faire incarcérer, toute la puissance des anciennes lettres de cachet.

On saura plus tard les causes de l'arrestation de Boncourt et de Morigny, et nous mettons au défi que, dans un cas semblable au leur, l'invention ait choqué la vraisemblance.

Nous réservons pour le dernier, comme le plus frappant sans nul doute, l'exemple que donne le malheur de Valmesnil, de l'homme loyal qui vend sa terre patrimoniale, l'unique proie que les commandites n'aient pas dévorée, pour éviter une tache au nom de ses pères ! Inutile sacrifice qui ne lui sauve, pas la honte d'une incarcération, les tortures de l'emprisonnement, et que la loi frappe sans pitié de cinq ans de détention, tandis qu'elle attend à la liberté du fripon qui le vole et le ruine.

La loi de la contrainte par corps est, dit-on, un frein mis à la folie de la spéculation, une garantie ajoutée au commerce ; mais au profit de qui ? Ne venons-nous pas de prouver par des exemples sans réplique que cette loi ne se fait que la complice des passions cupides ou mauvaises, que l'auxiliaire des iniquités sociales ?

A qui sert donc cette loi que chaque révolution s'empresse de renverser et que chaque contre-révolution s'empresse de rétablir ? Est-ce au négociant honnête et loyal ? Est-ce à l'homme sans crédit ? Est-elle une garantie de plus ajoutée au crédit du commerçant que l'application de cette loi déshonore ? Qu'obtiendrait un inconnu qui solliciterait la confiance en donnant son corps en gage ? un refus dédaigneux. Or, cette loi qui ne saurait être une garantie de plus ajoutée à celles qu'offre le travail loyal, qui ne peut donner à l'homme sans d'honorables antécédents, ou du moins sans des antécédents connus, les conditions de crédit qui lui manquent, ou qui ruine à jamais le crédit mérité, n'est-elle pas comme celle qui tue le criminel pour le corriger ?

N'y a-t-il donc rien de mieux à faire qu'à guillotiner l'homme, ou décapiter le crédit ? Nous le demanderons aux législateurs futurs.

Nous : allons maintenant faire paraître sur la scène quelques nouveaux personnages que les hôtes de Clichy nous fourniront encore.

Tandis que, dans la tente du seigneur russe, la jeunesse se livre à l'espérance, hélas ! souvent trompeuse, et s'enivre moins encore des vins délicats dont la table est chargée que des regards provoquons d'une séduisante courtisane, en face de cette tente, dans la cellule n° 124, la vieillesse pleure, la vieillesse qui n'a plus le temps d'espérer. Dans ce réduit, aucune tenture ne cache la nudité des murs peints à la chaux, en jaune pâle. Sur une étroite couchette, de fer s'étend un mince matelas dont la toile usée laisse échapper par de nombreux trous la laine grossière dont il est fait. Des draps déchirés couvrent à peine ce méchant grabat. Une petite table boiteuse, de bois blanc, une chaise presque entièrement dégarnie de sa paille et une armoire adaptée au mur, tel est le chétif mobilier que contient cette cellule.

Là, assis sur sa chaise, les coudes appuyés sur la table et la tête dans ses mains, un vieillard, seul et immobile, est livré à la plus affreuse douleur. Le jour de la fenêtre frappe en plein sur son crâne, dépouillé et luisant, que n'entoure plus qu'une mince frange de cheveux gris.

Le désespoir est peint dans tous ses traits, et de ses yeux gonflés des larmes s'échappent goutte à goutte, et tombent sur une lettre froissée dont sa vue obscurcie ne distingue plus les caractères tremblés...

Au bout de quelques instans, après avoir de nouveau froissé convulsivement cette lettre qui semblait éveiller en lui tant de douleur, le vieux prisonnier la jeta loin de lui avec rage. Il était évident que des passions opposées se livraient un rude combat dans son âme ; mais sa nature semblait peu faite pour la colère,

t la douleur l'emporta.

— Pauvre enfant ! — s'écria-t-il, en levant au ciel ses yeux pleins d'une douce pitié ; — que Dieu lui pardonne comme moi ; mais ce pain noir et dur n'était-il pas préférable au pain de l'infamie ?

En disant ces mots, le vieillard jetait un regard morne sur un morceau de pain de munition déposé au coin de la table près d'un pot de faïence égueulé.

C'était son repas du matin auquel il n'avait pas touché, ou plutôt c'était sa provision pour toute la journée.

Le prisonnier avait repris sa première position, et un assez long espace de temps s'écoula pendant lequel des cris joyeux échappés de la tente du Russe — c'était le moment où ses convives étaient à table — formaient un douloureux contraste avec les sanglots étouffés du vieillard.

Quelques coups frappés à la porte de la cellule l'arrachèrent à sa cruelle préoccupation.

— Entrez, — dit-il d'une voix éteinte.

Au même instant un nouveau personnage se présenta.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années ; il paraissait appartenir à une classe de la société un peu au dessus de celle du vieux prisonnier ; mais, dans ses vêtemens, la propreté semblait lutter opiniâtrement contre la misère.

— Eh bien ! père Grenier, — dit-il, — je vous ai fait passer une lettre qu'on m'a remise pour vous ; ce sont de bonnes nouvelles, j'espère...

Mais, à la vue des yeux gonflés du vieux Grenier, qui cependant cherchait à dévorer ses larmes devant un visiteur :

— Ah ! — reprit celui-ci, — il y a donc quelque chose de nouveau chez vous ?

— De tristes nouvelles, monsieur, mais je n'ose pas dire, imprévues.

L'âme du vieillard, comme un vase brisé, ne pouvait contenir le secret de sa douleur. Il ramassa la lettre fatale qu'il avait jetée dans un des coins de la cellule et la remit au nouveau venu.

— Tenez, monsieur Fanchard, — dit-il, — lisez et vous verrez. M. Fanchard tira ses lunettes de sa poche, déplia le papier qu'il frotta contre son genou pour le déplier et se mit à lire attentivement.

On devine à peu-près le contenu de cette lettre. C'était la conséquence fatale de l'absence du chef dans une famille, quand de ce chef seul viennent le bon exemple et le pain de chaque jour.

Cette lettre contenait le récit d'un événement comme il en arrive tant, lorsque là vertu est aux prises avec la misère.

M. Fanchard après avoir pris connaissance de ce que contenait le papier, le remit en soupirant aux mains du malheureux père, en lui disant :

— Ah ! mon pauvre, ami, on ne sait pas le mal qu'on nous fait en nous enfermant, ici, ou bien ceux qui le savent en rendront quelque jour un compte terrible à Dieu.

— J'ai fait tout au monde pour l'éviter, — reprit Grenier, — mais que peut faire un pauvre marchand sans argent, forcé de souscrire des billets et de s'endetter, quand ceux qui lui doivent et en qui il avait confiance ne le paient pas ? Ils sont d'autant plus coupables que, n'étant pas dans le commerce, ils ne sont pas sujets à la contrainte par corps et peuvent ainsi frustrer sans danger le malheureux boutiquier, dont le seul tort est d'avoir été trop confiant.

— C'est vrai, — répondit Fanchard avec amertume.

— J'avais tout fait aussi, — continua le marchand, — pour que la misère n'atteignit pas trop rudement ma famille ruinée par mon absence et la saisie de nos marchandises ; mais pour mon malheur je n'ai qu'un créancier, sans quoi je me serais mis en faillite...

— En faillite ! — interrompit M. Fanchard, — et pensez-vous que, même par ce déshonneur, vous auriez pu payer le rachat de votre liberté ? Ne savez-vous pas ce qu'il en coûte pour se déshonorer ? Ignorez-vous qu'il faut payer ce suicide, moral à prix d'argent ? Hélas ! je le sais, moi, — poursuivit Fanchard avec une amertume croissante, — moi qui, parce que je me suis dépouillé de ma dernière ressource pour satisfaire d'impitoyables créanciers, n'ai plus de quoi acquitter les frais d'une mise en faillite,

tandis que, si, comme tant d'autres, j'avais mis quelques sommes de côté, je pourrais aujourd'hui faire face à tous ces frais. Eh hier ! faute de l'argent

nécessaire pour cela, ma détention se prolonge, ma famille comme la vôtre est abandonnée sans chef, et chaque jour, comme la marée qui monte, le flot de la misère l'envahit.

Le négociant tendit la main au vieux marchand et tous deux échangèrent une silencieuse étreinte :

— J'ai comme vous une fille, reprit le négociant, belle comme est la vôtre, sans doute, pure comme la vôtre l'était hier, mais demain !...

Fanchard parcourut la cellule à grands pas, le front, courbé sous le poids des angoisses paternelles. Le vieux marchand avait repris sa morne attitude, et un lugubre silence régna entre les deux captifs, à qui l'emprisonnement avait coûté ou devait coûter l'honneur.

— Vingt ans d'une probité sans tache : effacés dans un seul jour ! s'écria Fanchard en rompant le silence.

— — L'espoir de ma vieillesse à jamais détruit ! — murmurait le vieillard en étouffant ses sanglots. — Et je n'ai pu prévenir ce malheur au prix de tant de privations, de jours passés presque sans pain ! — Pauvre enfant ! la misère est si mauvaise conseillère ! Elle n'a pu supporter ses atteintes ; c'est ma faute aussi ! je lui avais fait la vie si douce et si facile !...

Et, loin de maudire sa fille, le pauvre père se frappait la poitrine en se reprochant comme un crime les ineffables joies de ses jours passés,

— L'indulgence d'un seul homme m'eût épargné la honte et la misère, — reprit Fanchard, — par sa seule volonté, un échafaudage de crédit s'affaissa, une maison croula par le faite. L'insensé ! que gagnera-t-il en m'enlevant à mes affaires ? Combien de faillites n'aura-t-il pas causées par la mienne ? — Tenez, voyez-vous, Grenier, — dit le négociant, en serrant le bras du vieillard, — dans des momens de délire et d'exaspération je me prends souvent à désirer que la société s'écroule jusqu'à ses derniers fondemens et qu'elle périsse tout entière.

— Quand la société s'écroulerait, me rendrait-elle ma fille pure et sans tache ? — répondit le vieillard avec une abnégation sublime. — Oh ! M. Fanchard, ne désirons pas le malheur des autres.

La porte de la cellule qui s'ouvrit violemment interrompit le douloureux entretien des deux frères en infortune, et un homme entra dans la chambre du vieux marchand.

— Bonjour, Monchaux, — dit le négociant, — mais vous arrivez bien mal à propos.

Et il montra du doigt le vieux Grenier assis à sa table et qui n'avait pas détourné la tête, tant sa douleur l'absorbait. — Parbleu ! s'écria Monchaux, — je sais bien que, quand vous êtes ensemble, vous ne faites tous deux que broyer du noir, Jérémie n'est, près de vous, qu'un joyeux luron. Faites donc comme moi, soyez philosophes.

— La philosophie vous est facile à vous, — reprit Fanchard.

— Pas si facile, ma foi ! quand, après avoir occupé une position superbe, on a dégringolé jusqu'à celle que j'occupe ici ; quand

de gérant des omnibus transatlantiques, une entreprise qui devait changer la face du monde, je me vois réduit à n'avoir pour vêtement que la livrée d'un de mes laquais, et pour gagne-pain à Clichy qu'une entreprise de pot au feu. Il est vrai que j'excelle à faire la soupe grasse et que j'ai un talent merveilleux pour les rôtis de toute espèce. Bref, mon mérite est tel qu'il y a encore une de mes pratiques, qui vient de cesser son abonnement sous prétexte que ma cuisine est trop sensuelle.

Monchaux était un de ces hommes que la Providence envoie dans les prisons avec la mission d'y combattre la mélancolie qu'elles engendrent.

C'était un garçon à l'humeur enjouée, au cœur compatissant, un philosophe profond sans s'en douter. Une instruction assez complète, un flegme imperturbable, une naïveté d'enfant, beaucoup d'esprit naturel, qui ne devait rien à son instruction, telles étaient les qualités qui faisaient aimer de tout le monde l'ex-professeur de mathématiques, l'ex-gérant des omnibus transatlantiques, aujourd'hui maître ès-arts en cuisine à Clichy. — Allons, père Grenier, il faut vous secouer, — dit Monchaux en frappant sur l'épaule du vieillard, — je viens vous inviter à déjeuner.

— Moi, déjeuner ! quand ma famille meurt de faim !, y pensez-vous ? — s'écria le vieillard, — Quand ma fille...

Grenier s'arrêta à temps, car il allait faire à Monchaux une confidence sans réserve du secret qu'il devait cacher, il y a de ces douleurs si poignantes, si aiguës qu'elles percent d'elles-mêmes l'enveloppe du cœur où elles sont concentrées.

— Ne vous êtes-vous pas assez privé déjà ? répliqua Monchaux avec chaleur, — ce pain noir qui vous sert d'aliment pour que le surplus de votre prêt profite à votre famille n'en est-il pas la preuve ? Voyez, pour économiser six sous par jour sur le mobilier de votre cellule, vous avez couché tout votre hiver sur ce méchant grabat, tout en lambeaux, au lieu de garder des bons matelas, et les deux chaudes couvertures, ainsi que le linge

blanc que vous aurait fourni la ville pour cette somme de six sous par jour.. Vous avez enfoncé le père Goriot, mon vieux, cela doit vous suffire ; vous avez été l'un des saints martyrs de la paternité.

— Ma famille aurait eu froid si j'avais eu chaud ; ces six sous par jour payaient son bois et son charbon, — répondit simplement le vieillard.

— Je le sais, je le sais, — dit Monchaux attendri à l'aspect de la misère qui régnait dans la cellule du marchand, — mais vous devez vous conserver pour votre famille, et le déjeuner que je vous offre ne sera pas une privation pour elle. Eu outre, si mon mois est bon, je pourrai vous prêter quelque argent pour...

— Il est trop tard, interrompit sourdement le vieillard, ne vous dois-je pas déjà des sommes que je ne pourrai jamais vous rendre ? car la prison a glacé le peu de chaleur de mon vieux sang, et, quand je sortirai d'ici, mes meilleurs amis me fuiront comme un pestiféré..

— C'est vrai ! — s'écria impétueusement Fanchard, — pour nous autres vieillards, la prison n'est que le vestibule de l'hôpital !

— Allons ! vous aussi ? père Fanchard, — dit Monchaux, — ç'a m'étonnait de ne pas vous entendre mêler votre mot dans tout ceci. Quant au père Grenier, s'il me parle encore de ce qu'il me doit, je me brouille avec lui et je ne le regarde plus ; voilà comme je suis, moi, Mondiaux, ex-gérant des omnibus transatlantiques, combinaison superbe, qui n'a échoué que parce que sur le fonds social de trois millions il ne nous manquait que deux millions neuf cent quatre-vingt-quinze mille francs. Allons ! père Grenier, venez-vous, oui ou non, déjeuner avec nous ?

— Merci ; d'ici à longtemps je n'aurai plus faim, soupira Grenier.

— Il ne peut vraiment accepter, — dit Fanchard.

— Qu'en savez-vous ? j'ai un échantillon de tous les rôtis qui me restent d'hier ; j'ai du vin bleu, du vin rouge et du vin blanc, une collection de couleurs éminemment françaises, et nous serons cinq bons vivans, sans vous compter, père Fanchard, pour faire honneur à mon déjeuner.

Allez, monsieur Fanchard, — dit Grenier, — j'ai besoin d'être seul ; si vous ne pouvez manger, buvez un peu. Qu'a-t-on de mieux à faire, en prison ? Quant à moi, je ne pourrais pas plus boire que manger.

Monchaux insista vainement, il déploya devant les yeux gonflés du vieillard tous les trésors de ses consolations, mais le père au cœur brisé fut invincible.

— Allons ! — dit Monchaux en soupirant, — ce sera pour un autre jour.

Le négociant et le gérant des omnibus transatlantiques sortirent de la cellule du vieillard ; Monchaux en traversant le corridor montra du doigt la porte du n° 98.

— Je ne vous ai pas dit que nous avons à déjeuner l'incarcérateur de l'homme au masque de fer ; je sais son nom, maintenant, à ce beau ténébreux, je le dirai.

— Un incarceratedeur chez vous ! — dit Fanchard en tressaillant, — je n'y vais, pas, outre que ces malheureux me causent une horreur invincible, je crains quelque acte de violence et la cour d'assises.

— C^e n'est pas moi qui l'ai amené, et, si sa mauvaise étoile le conduit ici, je m'en lave les mains.

— Prenez garde, votre déjeuner finira peut-être par du sang, — dit sérieusement Fanchard.

— Ah bah ! vous ne voyez jamais les choses qu'en noir. Venez toujours.

— C'est possible ; mais je n'irai pas. Je ne veux pas me compromettre dans une rixe sanglante.

Les deux prisonniers descendirent ensemble du troisième étage, où ils se trouvaient alors, jusqu'au second.

Mondiaux insista de nouveau pour que le négociant cessât de se refuser à prendre part au déjeuner qui les attendait, mais il ne fut pas plus heureux auprès de Fanchard qu'il ne l'avait été avec le vieux marchand.

Cependant avant de se séparer le négociant l'arrêta.

— C'est une grave imprudence, — lui dit-il, — qu'a commise ce malheureux de venir se jeter ainsi dans la gueule du loup. Savez-vous quel motif a pu l'y engager ?

— La soif du gain, parbleu, — répondit Monchaux, — Ces gens là risqueraient leur vie pour gagner de l'argent, encore si c'était dans l'exercice d'un noble métier, à la bonne heure, mais celui-ci n'est qu'un obscur usurier gorgé de sang et quand on lui en ferait rendre un peu...

— Fi ! Mondiaux, pouvez-vous parler ainsi ? Mais que vient faire ici cet homme ? comment avez-vous su qu'il était l'incarcérateur du Masque de Fer ? comment enfin lui a-t-on permis de pénétrer dans la prison étant incarceratedeur ? ⁶

— Quelle série de questions ! — reprit Monchaux en riant. — Je vais y répondre par ordre. D'abord cet homme vient ici pour conclure une affaire sur hypothèque avec M. Saint-Bruno qui est détenu pour la cinquième fois, et chaque fois pour une somme plus forte. C'est une affaire de cent mille

francs, et l'usurier y trouvera au moins dix mille francs à gagner, cela en vaut la peine.

En second lieu, Saint-Bruno l'avait déjà reçu plusieurs fois au parloir, et avait vainement insisté pour le faire pénétrer jusqu'à sa cellule ; mais, comme il est très malin, il prit prétexte de ce refus et eut l'air de rompre l'affaire. Cela ne faisait pas le compte de l'usurier, qui enfin, après bien des façons, finit par avouer qu'il n'osait entrer de peur d'être reconnu d'un prisonnier qu'il avait fait incarcérer. A la description qui lui fut faite de ce détenu, Saint-Bruno reconnut l'homme que nous appelons, je ne sais pourquoi, le Masque de fer.

Enfin, en dernier lieu, comme ce n'est pas en son nom que l'usurier a fait incarcérer le beau ténébreux, qu'on l'a assuré que celui-ci ne sortait jamais de sa cellule qu'à six heures du matin, ce dont j'ignore le motif, il lui a été facile d'accepter, sans trop d'imprudence, à déjeuner chez son client ; car c'est Saint-Bruno qui paie et moi qui régale.

— Dieu veuille qu'il ne lui arrive pas malheur, dit Fanchard, quoique, à tout prendre, les gens de cette espèce soient indignes de pitié.

— Là-dessus, les deux interlocuteurs se séparèrent, le négociant pour regagner sa cellule sans songer à demander à Monchaux le nom et la qualité du prisonnier mystérieux, et Mondiaux pour rejoindre ses convives qui l'attendaient.

XI. — Comment le vêtement le plus simple n'est *pas* toujours le moins coûteux.

La cellule, à la porte de laquelle Mondiaux frappa lorsque Fanchard se fut éloigné était celle du détenu qu'il avait désigné sous le nom de Saint-Bruno.

M. Saint-Bruno était tout simplement un paysan enrichi. Il avait cru incompatible avec le rang que lui assignait sa fortune le nom banal de Bruno, et avait jugé convenable d'y ajouter le mot de Saint qui le précède.

Malgré cette addition prétentieuse, et une mise assez recherchée pour un homme de sa classe, Saint-Bruno ne paraissait, à tout prendre, qu'un rustre un peu dégrossi. Ses manières étaient sans doute moins communes qu'au temps de sa jeunesse, son langage annonçait même un certain acquis, mais

il avait conservé tout entier l'esprit cauteleux, la malignité et la défiance du paysan.

Engagé dans un dédale inextricable de procès, Saint-Bruno subissait, en ce moment, sa cinquième détention. Ce n'était que sous les verroux qu'il consentait à prendre des arrangements, et il était du nombre infiniment petit de ceux qui trouvent à tirer parti d'une loi terrible pour tous ceux, qu'elle frappe.

A chaque incarcération c'étaient ses créanciers qui devenaient victimes ; comme il arrive avec une arme à deux tranchans, Saint-Brunose blessait légèrement, pour blesser grièvement ses adversaires.

Doué d'une opiniâtreté invincible, il eût passé sa vie en prison plutôt que de payer une dette en entier ; de plus, séparé de biens d'avec sa femme, sous le nom de qui il avait mis tous ses immeubles, il se trouvait par cette précaution à l'abri de toute, espèce de saisie.

Du reste, les gardes du commerce et les recors, pleins de considération pour un homme qu'ils regardaient comme un client, le traitaient avec une respectueuse distinction. Plusieurs fois même l'un d'eux avait mis sa bourse à sa disposition. Le greffe lui-même ne voyait pas dans Saint-Bruno un détenu ordinaire ; en un mot le paysan processif jouait avec une loi qui est, pour tous ceux qui sont susceptibles d'en être atteints, un juste motif de répugnance et d'effroi.

Ce fut lui-même qui vint ouvrir à Monchaux. Son teint hâlé comme celui d'un Indien ; les nombreuses rides qui plissaient sa figure où respiraient l'astuce et la malignité, pour ne pas dire quelque chose de plus, indiquaient un homme dont l'enfance et la première jeunesse s'étaient écoulées au milieu des rudes travaux des champs.

— Eh bien ! vous venez seul ? — dit-il,

— Fanchard et Grenier n'ont pas voulu venir ; le second a reçu de chez lui quelque mauvaise nouvelle, sans doute, et le premier a peur de... de... mais je vous dirai plus tard de quoi il a peur, Tout en répondant, le gérant des omnibus transatlantiques levait les sourcils et regardait de côté le visiteur qui causait avec deux autres détenus, et Saint-Bruno, en clignant l'œil, fit signe à Monchaux qu'il le comprenait.

L'homme d'affaires dont il était tacitement question, ou pour mieux l'usurier, — car le titre d'homme d'affaires est susceptible de toute espèce d'interprétations, n'offrait rien du type que les romanciers se plaisent à lui prêter.

C^e n'était pas un vieillard maigre, chétif, à l'œil cave, à la taille voûtée et au crâne dépouillé de cheveux,

C^elui-ci était un robuste gaillard, large d'épaules, haut en couleur, au regard décidé, à la mine brutale ; des mains puissantes et velues, un cou court, une forêt de cheveux crépus qui ne laissait que bien peu de place au front, indiquaient en lui une vigueur athlétique.

Sa confiance en sa force avait été peut-être une des raisons qui l'avaient, décidé à se prêter à une démarche au moins imprudente.

Le déjeûner qui était servi ne ressemblait en rien à celui du comte de Roscoff. Mais, pour les appétits robustes qu'il devait satisfaire, pour la soif homérique qu'il était destiné à éteindre, les viandes froides, les ragoûts fumans et les bouteilles-litres dont il se composait le rendaient bien préférable à celui du seigneur russe.

Au nombre des cinq convives qui se mirent à table, il s'en trouvait deux dont nous n'avons pas encore parlé : c'étaient un limonadier et son ami. Solidairement engagés par leur signature mise sur un billet de 350 francs qu'ils n'avaient pu payer, tous deux avaient été incarcérés, et les deux pauvres diables achevaient philosophiquement le terme de six mois imposé par la loi à leur détention.

Garçons tous deux, sans famille au dehors, le temps ne leur paraissait pas d'une longueur insupportable.

— Allons ! à la besogne ! — s'écria Mondiaux, en versant à la ronde dans de larges gobelets de verre tout le contenu de deux litres de vin blanc, c'est un spécifique admirable pour ouvrir les voies digestives.

Des convives qui commencent par boire avant de manger ne manquent pas d'arriver promptement à un haut degré de gaîté. Aussi, au bout d'une demi-heure environ, ceux-ci dialoguaient-ils déjà très vivement.

La conversation, — et c'est ordinairement celle des prisonniers pour dette, — roulait exclusivement sur les débiteurs et leurs créanciers.

— Dès demain je pose mon ultimatum à mon créancier, — dit Mondiaux animé par ses rasades.

— Votre ultimatum ? — reprit l'homme d'affaires ; — vous voulez dire sans doute que vous lui demanderez le sien ?

— Non pas, pardieu ! le sien, je le connais, c'est de lui payer intégralement les fournitures faites par lui au personnel des omnibus transatlantiques ; mais lui ne connaît pas le mien, c'est pourquoi je dois le lui poser. — Je serais curieux de connaître cet ultimatum.

— Je vais vous le dire, reprit Monchaux, — écoutez-moi bien. — Je suis tout oreilles, — dit l'homme d'affaires.

— Vous pensez sans doute que, quand un homme se laisse mettre ici, c'est qu'il n'a pu l'empêcher. Je ne connais que notre ami Saint-Bruno qui gagne quelque chose à se faire coffrer. Or, s'il y gagne, c'est que son créancier y perd.. Le mien est dans le même cas, toutefois par un motif différent ; il n'a rien à espérer de moi, attendu que je suis dans la catégorie des gens qui n'ont rien ; L'argent qu'il dépense pour ma détention est donc en pure perte pour lui. L'année que j'ai encore à passer ici lui coûtera 360 fr., eh bien, je vais lui proposer de me laisser sortir, à condition qu'il me paiera 15 fr. par mois pour mes menus plaisirs, au lieu d'en verser 30 au greffe de la prison pour mes alimens. C'est raisonnable, je pense ; à ce marché-là, mon créancier gagnera 180 fr.

— Ma foi, — s'écria le limonadier, — c'est bien généreux à vous, Si mon créancier, pour que je le tinsse quitte de ce qu'il dépense pour nous deux, m'en offrait le double, je ne sais pas si j'accepterais ; et toi, Robinot ?

— Moi ! — dit fièrement Robinot, — je refuserais ; j'aime mieux rester ici et que ce gueux-là s'enfonce.

— A la santé de Robinot ! — s'écrièrent simultanément Monchaux et Saint-Bruno.

L'homme d'affaires seul ne but pas ; puis, jetant sur Monchaux un regard hostile, car il commençait à se trouver dans la position d'un conservateur égaré dans un club socialiste :

— Vous étiez donc, — dit-il, — un des domestiques des Omnibus transatlantiques ?

— Je n'ai jamais été le domestique de personne, sacrebleu ! — s'écria Mondiaux, à qui la figure de l'usurier était loin de revenir, — j'étais gérant des Omnibus transatlantiques, s'il vous plaît ! — Puis, se rappelant son étrange costume : — Ah ! — reprit-il d'un ton de meilleur humeur, — vous faites allusion à ma livrée ? Eh bien ! je vais vous expliquer comment un gérant de commandite peut préférer, pendant l'hiver surtout, une livrée de laquais à des : manches de chemises.

— Il a toujours le mot pour rire, ce diable de Mondiaux, — dit Saint-Bruno. — D'abord, — continua Monchaux, — ma commandite ne ressemblait pas aux autres ; dans la mienne, le seul qui eût mis de l'argent était le gérant. Il est vrai que j'ignorais complètement qu'aucun des

actionnaires des omnibus transatlantiques n'avait encore versé le prix de sa souscription.

— On passait donc la mer dans vos omnibus ? reprit l'homme d'affaires d'un ton railleur.

— Certainement... c'est-à-dire qu'on l'aurait passée si la compagnie avait pu se former. L'Océan était compris dans l'espace immense que nous avions à parcourir. Cette colossale entreprise devait changer la face du monde. Mais, puisque je ne suis parvenu qu'à changer complètement celle de mes affaires, il est inutile que j'entre dans aucun détail concernant cette audacieuse combinaison. Toujours est-il qu'il y a deux ans à peu près j'avais environ 5, 000 francs d'économies dont je ne savais que faire, quand le hasard me fit trouver face à face dans la rue avec un de mes amis que je n'avais pas vu depuis longtemps. Je l'interrogeai sur sa position actuelle.

— Ah ! mon cher, me dit Lalouette, c'était le nom de mon ami, — je viens de monter une entreprise superbe au capital de trois millions dont toutes les actions ont été enlevées, et tu me vois en quête d'un gérant.

— Comment, d'un gérant ? Est-ce que cette dignité ne te revient pas de droit ?

— Sans, doute ; mais moi je me réserve la province et l'étranger, l'étranger surtout ; j'aime mieux ça, et j'ai besoin d'un gérant qui réside à Paris. Tu conçois que c'est de rigueur.

— Certainement, et ça m'irait assez si j'avais plus de cinq mille francs à mettre dans ton affaire. Mais, comment appelle-t-on ta commandite ?

— Les omnibus transatlantiques.

— Diable ! c'est un beau titre ; avec ça on fait du chemin dans le monde.

— Mais, mon cher, — s'écria mon ami, — tu parles de cinq mille francs, c'est justement le cautionnement que je demande à mon gérant. C'est peu, aussi n'aura-t-il que douze mille francs d'appointemens.

Ce fut ainsi que je devins gérant de l'entreprise, — continua Monchaux ; — je versai mes cinq mille francs. Je fus installé rue d'Antin, dans un logement superbe auquel il ne manquait que des meubles ; mais, en revanche, il y avait une dizaine d'Auvergnats qui, faute de chaises pour s'asseoir, se promenaient toute la journée de long en large dans la salle d'attente.

— Nous ne sommes pas encore installés, — me dit Lalouette, l'échéance de versement n'est pas arrivée, et nous sommes à présent sans le sou, mais, dans peu, nous regorgerons de billets de banque.

— C'est très bien, lui répondis-je, cependant il me semble que tu n'avais pas besoin si promptement de mon cautionnement, que diable pouvais-tu craindre ? Je n'aurais pas emporté tes dix Auvergnats qui constituent seuls ton fonds social !

— Messieurs ! — s'écria mon ami sans me répondre, en s'adressant aux dix butors qui se promenaient toujours, — voici le gérant auquel vous aurez à obéir, Monsieur a la signature sociale *Lalouette et compagnie*, par acte, passé devant notaire ; vous voyez que c'est bien en règle.

— Quand mon ami et moi fûmes sortis pour commander des livrées semblables à celle que je porte, il résulte de ton propre aveu, — lui dis-je, — que, sur le fond social de trois millions, il ne manque plus à la rigueur que deux millions neuf cent quatre-vingt-quinze mille francs !

— Que nous aurons le mois prochain. Les commencemens, mon cher, sont toujours rudes, mais aussi, dans un mois, nous aurons des fonds à n'en savoir que faire, tous nos actionnaires sont de l'or en barres.

Lalouette fit noblement les choses ; quinze jours après, les dix Auvergnats étaient transformés en laquais, nous avions un mobilier magnifique : capable de jeter de la poudre aux yeux de tout le monde, mais un mois, deux mois, trois mois se passèrent, et les fonds ne venaient pas ; toutefois je m'en consolai en pensant qu'il m'était déjà dû trois mille francs d'appointemens. J'avais donc fait un excellent placement. Deux mois s'écoulèrent encore et je doublai alors mon capital... sur les livres de la société, bien entendu.

Cependant mon ami, que j'avais toujours vu avec des habits fort râpés, avait profité de l'occasion pour se faire faire aussi des vêtemens magnifiques, tandis que j'étais resté, moi, avec une redingote plus que mûre et fort peu digne du gérant d'une si vaste entreprise.

Un matin j'arrive au bureau plus tard que de coutume ; j'entre, personne ; j'appelle, on ne répond pas ; j'étais complètement seul. C'était l'hiver ; il gelait à pierre fendre, et le feu n'était allumé nulle part. J'étais transi de froid ; je vais pour appeler le concierge, et savoir de lui ce que signifiait cette solitude, quand par malheur ma redingote s'accroche à un clou auquel je laissai suspendu un pan de mon malheureux vêtement.

Que faire ? Je n'avais pas de rechange. Heureusement j'avise une livrée pendue à un porte-manteau, c'était celle d'un des Auvergnats absent pour cause de maladie. J'appelle le portier qui me dit que tous nos gens sont partis pour faire la recette, sans doute ; puis je le charge de porter ma

redingote à raccommoder, — et, comme cela devait prendre deux heures au moins, j’endosse la livrée pour me garantir du froid.

J’allume du feu, je m’installe et j’attends. Un homme se présente pour payer sa souscription de vingt actions,

— Vingt mille francs, — calculai-je rapidement, à part moi, — et des larmes de tendresse me vinrent aux yeux,

— Monsieur, — me dit le généreux actionnaire, — je regrette que le gérant ne soit pas ici, et je remporte mon argent.

— Mais, monsieur, m’écriai-je, sans penser à mon fatal costume, le gérant, c’est moi.

— Vous ! impossible !

— Sur l’honneur ! j’ai la signature sociale.

— Vous êtes donc M. Mondiaux ?

— Lui-même.

— Alors, je n’ai plus rien à dire ; permettez-moi d’appeler mes porteurs.

Deux hommes se présentent.

— Ainsi, monsieur, — reprend l’actionnaire, — vous persistez à dire que vous êtes le gérant, M. Mondiaux,

— Je m’en fais gloire ! monsieur, — m’écriai-je, prêt à presser ce digne homme entre mes bras.

— Eh bien ! veuillez me suivre à Clichy...

— La Garenne ?

— Clichy pour dettes.

Je faillis tomber en syncope.

J’appris trop tard l’affreuse vérité, Lalouette, avec son goût pour l’étranger, s’était envolé à tire d’ailes, et avait passé la frontière après avoir mangé mon cautionnement. Il avait souscrit des billets sous la raison sociale, mais à un autre domicile que celui de la compagnie. Les protêts, les assignations, les jugemens, tout avait été adressé au domicile indiqué, et moi, comme gérant, solidaire et responsable, je vins ici vêtu d’une livrée qui était neuve, il est vrai, mais qui me coûtait cinq mille francs.

Tous les convives avaient bu largement pendant le récit des infortunes de Mondiaux. Les yeux de Saint-Bruno, dont le visage était enflammé, pétillaient sous ses épais sourcils. Il était évident que, sous l’influence du vin fortement chargé d’alcool qu’il avait bu, le caractère processif du paysan enrichi se transformait en esprit de querelle et de discorde.

— De quoi m'avez vous donc dit qu'avait peur le père Fanchard ? demandait-il malignement à Monchaux.

— Eh ! parbleu ! répondit celui-ci, que de nouvelles et ironiques observations de l'homme d'affaires avaient mal disposé à son égard, — M. Fanchard a peur que monsieur ne soit l'objet de quelque plaisanterie... fâcheuse si l'on apprenait...

— Si l'on, apprenait quoi ? interrompit l'homme d'affaires effrayé de voir divulguer ses titres à la reconnaissance des détenus.

— Qu'il y a ici un pauvre jeune homme, honnête, loyal, que vous retenez depuis dix mois sous, les verroux, et qui se condamne lui-même à une réclusion plus rigoureuse encore, de honte de se voir en prison.

— -. Ce n'est pas vrai ! — s'écria l'homme d'affaires en pâlisant de colère.

Mondiaux ne répondit rien. Il y eut un moment de silence, mais ce silence ne faisait pas le compte de Saint-Bruno, qui vit que la querelle allait mourir faute d'alimens. Le paysan voulut jeter de l'eau sur le feu sous prétexte de médiation.

— Mon cher Mondiaux, ce n'est pas bien, — dit-il d'un ton pénétré, de divulguer des secrets que l'on a confiés à votre loyauté ! Monsieur est ici sous la sauvegarde, de votre hospitalité et personne ne l'offensera ;

— Qui vous parle de l'offenser ? mais changeons de conversation, s'il vous plaît...

— Si monsieur a cru devoir agir ainsi, insista Saint-Bruno, c'est qu'il a eu de puissantes raisons pour le faire, son humanité est suffisamment justifiée puisqu'il nourrit, son prisonnier.

— Le moyen de faire autrement ! — dit Robinot, à qui les indiscretions calculées de Saint-Bruno n'avaient laissé rien ignorer des antécédens de l'usurier, non plus qu'au limonadier son ami.

— Il a offert comme dédommagement une pension à la femme et aux enfans de son prisonnier, — continua Saint-Bruno en attisant le feu.

— Le détenu est garçon, — dit à son tour le limonadier.

— Quand il a offert cette pension, monsieur l'ignorait ! — s'écria le paysan. — Quoi qu'il en soit, je n'ai confié le secret de la présence d'un incarcérateur, — Saint-Bruno appuya sur ce mot, — qu'à vous trois, et je compte sur votre discrétion.

— Je compte aveuglément aussi sur la discrétion de trois amis à qui en ai parlé, — dit Robinot.

— Moi, je ne l'ai confié qu'à deux camarades, mais c'est discret comme les muets du sérail, — ajouta le limonadier.

— Diable ! diable ! — murmura Saint-Bruno, vous feriez peut-être bien de filer au plus vite, cher ami.

— Vous croyez ? — s'écria l'usurier sérieusement alarmé.

— J'en suis sûr, mais en tout cas, s'il vous arrive un malheur, nous aurez soin de témoigner que je n'y suis pour rien.

— Vous plaisantez sans doute ? — dit l'homme d'affaires avec un sourire contraint.

— Pas du tout ; après ça, — continua Saint-Bruno, on a vu des gens dans votre cas ne pas sortir vivans d'ici, ce qui évite toute indiscretion ; mais je compte bien que s'il vous reste un souffle de vie...

L'homme d'affaires devint pâle, mais de terreur, cette fois. — Un filet de voix, — reprit lugubrement le paysan, — vous l'emploierez à ma justification.

Il y avait dans la voix, dans le geste de Saint-Bruno, un je né sais quoi de solennellement effrayant. L'usurier, l'esprit troublé, ne savait quel parti prendre, car les paroles du paysan retentissaient à ses oreilles comme un avertissement funèbre.

— Vous savez, nous sommes ici trois cents, et un mauvais coup est bientôt porté. Mon Dieu ! quels regrets cuisans j'éprouve de vous voir ici. Messieurs, nous le défendrons, n'est-ce pas ?

— Si c'est possible, répondit Mondiaux d'un air désespéré. L'usurier jeta autour de lui un regard plein d'anxiété.

En ce moment trois coups furent impérieusement frappés à la porte.

— Ouvrez ! dit une voix rauque..

Le cœur de l'homme d'affaires bondit dans sa poitrine ; les cinq convives restèrent immobiles.

— Mais ouvrez donc ! — s'écria Monchaux, — il ne faut irriter personne.

Saint-Bruno sembla n'obéir qu'à regret. Un homme entra. Sous le capuchon d'un caban fixé autour de sa tête par un mouchoir, on ne voyait que des yeux étincelans, et un visage barbouillé d'une couche épaisse de noir.

— Diable ! — dit Robinot au limonadier, c'est le président ! Je voudrais être loin d'ici.

— Et moi aussi, — reprit le limonadier, — Fanchard a bien fait de ne pas venir.

XII. — La chasse au loup.....

La scène s'annonçait, en effet, d'une manière assez inquiétante pour ceux qui savaient ce qui allait se passer, comme pour celui qui ne faisait que le pressentir.

— Personne ne sortira d'ici, — dit celui que Robinot avait appelé le président, dont la voix était presque entièrement déguisée par une cravate noire qui lui remontait jusqu'à la bouche.

— Que signifie ceci, messieurs ? — s'écria l'homme d'affaires, d'une voix étranglée.

— Vous allez le savoir ; mais, d'abord, un incarcérateur au milieu des prisonniers répond et n'interroge pas.

Après cet avis hautain et menaçant, le président ouvrit la porte de la cellule, et l'usurier put voir le corridor sombre encombré d'un flot de têtes ; ensuite la porte fut de nouveau fermée.

Ecoute, — dit le président à l'incarcérateur, — un loup qui se trouverait au milieu d'un troupeau de brebis transformées en tigres ne serait pas plus exposé que tu ne l'es en ce moment.

— Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur, — dit Saint-Bruno, tout en reconnaissant très bien le prisonnier qui allait interroger l'homme d'affaires, — mais cet ami est sous ma protection.

— Cet homme fût-il votre frère, votre père même, vous ne pourriez l'arracher au châtiment que Dieu l'a poussé à venir chercher ici, — répondit le président, — chaque prisonnier a droit à un lambeau de son Corps.

— Diantre ! mon bonhomme, — dit Saint-Bruno à voix basse à l'usurier, — nous sommes trois cents ; — après ça, passé un Certain nombre, le patient n'y regarde plus. — Je proteste moi ; — contre toute violence, ajouta-t-il tout haut.

La formidable menace du président eût pu avoir un véritable et terrible sens au milieu d'une gorge de montagnes et en présence d'une troupe de bandits sans frein ; mais au milieu d'une prison gardée par un poste de soldats, en plein jour et sous l'œil des surveillans, elle outrepassait le but.

L'homme d'affaires sentit que le président chargeait son rôle outre mesure, et, malheureusement pour lui, cette réflexion le rassura.

Il se leva du siège où, jusque-là, l'effroi l'avait tenu cloué :

— Ces menaces sont bonnes à effrayer des enfans, — dit-il d'une voix assez ferme, — mais un homme ne doit pas en avoir peur.

— Un homme de cœur, oui, — répondit froidement cette fois le président, — mais un incarcérateur n'est pas un homme.

L'usurier dévora en pâlisant l'outrage qu'on lui jetait à la figure.

— Tu comptes peut-être sur le secours des surveillans ? — reprit le président. — On les surveille eux-mêmes, et ils sont trop loin pour entendre ton cri d'angoisse. Vois si je mens.

Le président s'avança vers la fenêtre et montra du doigt à l'usurier les gardiens de l'intérieur occupés au fond du jardin, l'un à une partie de boules avec quelques prisonniers, l'autre entouré d'un groupe de détenus qui paraissaient discuter vivement avec lui.

— En cinq minutes nous pouvons te bâillonner, t'emporter au troisième étage, te laisser tomber du haut de la rampe sur les dalles, et, quand tu auras touché le sol, ta mère elle-même ne te reconnaîtrait pas. Ecoute-moi et finissons-en.

Cette fois la menace devenait effrayante de réalité ; l'usurier se rendit et ne put que balbutier :

— Que voulez-vous donc de moi ?

— Tu vas le savoir... En disant ces mots le président ouvrit la porte et fit un signe.

Une main lui tendit un papier timbré, une plume et une écritoire. Muni de ces objets, le président revint se placer vis-à-vis de l'homme d'affaires.

— Tu as ici un prisonnier, — dit-il, — donne-lui immédiatement main levée de son écrou ; crois-moi, c'est le seul moyen de sauver ta vie, sinon tu ne sortiras pas d'ici vivant ; c'est moi qui te le dis.

Un combat violent parut se livrer dans l'âme de l'usurier entre la peur et la cupidité. Le président, qui suivait tous ses mouvemens d'un air froid et ferme, qui annonçait chez lui une résolution bien arrêtée, approcha de la main du créancier le papier et la plume.

Mais la cupidité fut plus forte que la peur.

— Je ne signerai pas, — dit-il, — non, mille fois non.

— Ah ! tu ne signeras pas, — reprit le président.

— Non, dût-on me couper en morceaux, — reprit l’incarcérateur, dont l’esprit s’exaltait par son premier refus.

— Eh bien ! signe-t-il enfin ? demandèrent plusieurs voix du dehors.

— Tu l’entends ; je n’ai qu’à dire que tu refuses ; je n’ai qu’à crier aux hommes qui sont dans le corridor : *Sus au loup* ! et, quand je voudrais alors te sauver, je ne pourrais plus t’arracher aux mains qui te déchireront.

Ebranlé de nouveau, l’homme d’affaires ne répondit pas. Il était devenu livide, un nuage semblait couvrir ses yeux.

— Voyons, signe, — reprit le président, — épargne-nous un acte sanglant de justice et à loi une mort terrible, telle que tu n’oserais la souhaiter à ton plus mortel ennemi.

L’usurier tendait alternativement sa main tremblante vers la plume, puis la retirait en jetant autour de lui un regard éperdu,

— Mais vous allez me ruiner, — dit-il d’une voix suppliante.

— Que nous importe !

-Il s’agit de vingt-cinq mille francs..

— C’est une bagatelle pour un usurier. Tantôt menaçant, tantôt humble jusqu’à la prière, le créancier

ne pouvait se décider à faire ce qu’on exigeait de lui. Le président frappa du pied le sol avec impatience.

— Je compterai jusqu’à trois, — dit-il, — voyons. Une !

L’usurier mit sa tête dans ses mains pour cacher les larmes de rage qui coulaient de ses yeux.

-Monsieur, — s’écria Saint-Bruno, — je me ferai tuer pour le défendre.

Mais le ton dont il accompagnait cette déclaration héroïque, était bien peu d’accord avec ses paroles.

— Deux ! — reprit le président avec la lenteur solennelle d’un bourdon qui sonne un glas de mort

Le malheureux releva la tête. Il implora de nouveau d’un regard le secours de ceux qui l’entouraient. La physionomie ; astucieuse de Saint-Bruno tâchait vainement d’exprimer autre chose que la joie méchante de voir le mal s’accomplir.

Loin de songer à protéger celui que menaçait le ressentiment des prisonniers, Robinot et le limonadier, pâles et tremblans, ne songeaient qu’à s’évader de la cellule au plus tôt.

Monchaux était le seul qui considérât le créancier avec un air de compassion mêlé de répugnance ; mais il ne songeait nullement à s'interposer entre lui et la soif de vengeance des détenus.

Quant au président, ses antécédens : connus suffisaient pour faire pressentir le dénouement de ce drame ? Ses yeux noirs, qui lançaient des éclairs du fond de son capuchon,

ses dents serrées que laissait voir, dans sa bouche *entr'ouverte* sa cravate, descendue sur son cou, son visage noirci, l'aspect sinistre de tousses traits, en un mot, jetèrent la terreur dans l'âme de l'usurier.

Il prit la plume, la trempa dans l'écritoire, puis, d'une main tremblante et la vue troublée, il commença de tracer sur le papier quelques caractères à : peine lisibles..

Un profond silence régna dans la cellule et au dehors, pendant lequel le bruit, saccadé de la plume sur le papier se fit seul entendre. Chacun, retenait son souffle.

Un orgueilleux dédain se peignit sur la figure du président, et un sourire de mépris effleura ses lèvres à l'aspect du misérable à qui sa force physique eût dû inspirer plus de courage.

L'usurier avait cessé de trembler, mais une sueur brûlante couvrait son front. Quelques gouttes de cette sueur d'angoisse tombèrent sur le papier où il allait exprimer la somme pour laquelle il donnait main levée.

— De grâce, monsieur ! — s'écria-t-il, — songez-vous qu'il s'agit ici d'une somme de vingt-cinq mille francs ?

— Tant pis pour toi ! — répondit le président d'une voix brève.

— Mais vingt-cinq mille francs me réduisent à la misère, — continua l'usurier d'une voix lamentable.

— Tu viens ; ici pour en prêter cinquante mille à l'un des nôtres.

— Ce n'est pas vrai sur mon honneur ! — répondit l'homme d'affaires avec un éclat de voix.

En effet, le président se trompant de moitié.

— C'était de cent mille francs qu'il s'agissait entre nous, interrompit Saint-Bruno, que sa méchanceté naturelle et un commencement d'ivresse dominaient tout entier.

L'usurier jeta un regard de haine implacable à son client, puis il reprit la plume. Tout à coup un éclair de joie brilla si visiblement dans ses yeux qu'une, anxiété profonde se laissa voir sur le visage *du président*.

Il redoutait quelque piège qu'il ne voyait pas. — Et quand j'aurai donné main-levée de l'écrou, — s'écria l'homme d'affaire, — pourrai-je sortir d'ici librement ? Le président réfléchit une *minute*.

— Cette main-levée sera envoyée à ton huissier dont tu nous donneras l'adresse. Ils occupera de la mise en liberté du prisonnier ; puis quand deux heures, se seront, écoulées depuis sa sortie, tu pourras aller, où bon te semblera, fût-ce même au parquet du procureur du roi.

— J'accepte, — dit l'homme d'affaires.

— C'est bien, — reprit le président dont ce consentement subit n'éteignait pas la défiance, — mais ton prisonnier est-il écroué en ton nom ? — Et, en prononçant ces mots, il regardait fixement l'usurier.

— Non, dit tristement celui-ci sans songer à nier devant Saint-Bruno, qui connaissait la vérité tout entière.

— Je me doutais que ta résignation si prompte cachait un piège ! achève sans tarder ; signe ce papier, envoie-le à ton prête nom et donne-lui tes ordres.

Il fallait obéir ; l'homme d'affaires, sans plus se débattre sous l'impérieuse nécessité qu'il subissait, essaya du moins de marchander sa honte.

— Je donnerai quittance de douze mille francs, — dit-il avec effort.

— Ta vie ne vaut-elle pas vingt-cinq mille francs ? — reprit le président. J'ai déjà dit *deux* ; veux-tu que je dise trois ?

Un mouvement nerveux de la main du patient écrasa presque la plume sur le papier. Il continua néanmoins à écrire.

— Voilà un prisonnier qui a du bonheur, dit Mondiaux à l'oreille de Robinot, mais vrai ! je suis enchanté que ce bonheur tombe sur ce pauvre jeune homme.

— Bah ! — reprit Robinot, — dans trois mois je serai libre comme lui. — Il n'est pas encore sorti, — pensa Saint-Bruno.

Le paysan était depuis quelques secondes debout contre la fenêtre donnant sur le jardin et le front collé contre les barreaux. Il avait sur le cœur les exactions de l'usurier, ainsi que le regard de haine qui lui avait été lancé par lui. Les vapeurs, du vin excitaient toutes ses mauvaises passions d'ordinaire assoupies.

Cependant, malgré toute sa rancune contre son prêteur et un sentiment de basse envie que venait de faire naître chez lui l'idée que le jeune détenu allait être sous peu gratuitement rendu à la liberté, il était loin de désirer que

la scène à laquelle il assistait se terminât par l'effusion du sang. Il ne voyait dans tout ce qui se passait que les apprêts d'une outrageante avanie qu'allait essuyer l'usurier s'il refusait de consentir à ce qu'on exigeait de lui, et il se réjouissait par avance de l'amère déception qu'on allaité prouver au sujet de la délivrance du prisonnier.

L'homme d'affaires n'avait plus qu'à mettre sa signature au bas de la main-levée, quand Saint-Bruno s'écria tout à coup d'un air d'effroi :

— Voilà les deux surveillans qui se dirigent de ce côté ! L'effet de ce cri fut rapide comme l'éclair. Le président parut

frappé de stupeur, tandis que l'usurier, dont la figure rayonnait de joie, vit avec un bonheur ineffable le secours providentiel qui lui était envoyé.

— Dieu soit loué ! — s'écria-t-il avec effusion, — je ne signerai pas ma honte et ma ruine.

Le président s'était avancé à son tour vers la fenêtre.

L'un des surveillans continuait sa partie de boules, l'autre arpentait le terrain de l'air profondément ennuyé d'un malheureux dont c'est l'incessante et quotidienne occupation.

Le président lança sur Saint-Bruno un regard de reproches ; puis fixant avec calme ses yeux sur l'usurier qui relevait la tête comme un reptile échappé aux serres d'un aigle :

— Vous l'avez voulu, — lui dit-il en cessant de le tutoyer comme par respect pour une victime vouée à la mort. Ouvrant alors la porte de la cellule :

— *Trois !* — s'écria-t-il d'une voix, tonnante ; — sus au loup ! et ces mots retentirent lugubrement comme un appel au sang.

Au même instant les cris : *Au loup ! au loup !* se répétèrent dans le corridor, assez bas néanmoins, pour ne pas être entendus des gardiens, assez haut pour porter la terreur dans l'âme du malheureux qu'on allait traquer comme un loup.

Peut-être, s'il eût été de sang-froid, eût-il songé que la cellule de Saint-Bruno était presque un asile pour lui, et qu'un cri d'angoisse jeté de toute la force de ses poumons par la croisée, pouvait appeler les surveillans et leur faire connaître le danger qu'il courait.

Mais, trompé par le faux avertissement du paysan, l'homme d'affaires voulut aller au devant du secours qui avait été annoncé. D'un bras vigoureux, renversant son client sur Mondiaux, et de l'autre rejetant violemment le président contre la muraille, il s'élança hors de la cellule.

Dans le corridor obscur, assombri encore par toutes les portes fermées, le malheureux n'aperçut que des ombres confuses, parmi les quelles plusieurs prisonniers, dont la figure était noircie, comme celle du président, semblaient avoir été indiqués d'avance comme les exécuteurs de la vengeance commune.

— *Au loup ! au loup !* — cria de nouveau le président d'une voix qu'il rendait sourde à dessein.

— A l'aide ! au secours ! — criait l'usurier.

Le malheureux, tout effaré, eut un moment d'hésitation ; puis il s'élança vers l'escalier qui conduit à la cour ; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'un des détenus, avançant la jambe devant lui, le fit tomber lourdement. Sa tête frappa le carreau. Le président, qui le poursuivait et dont la fureur obscurcissait la vue, se heurta contre lui et tomba également, en le couvrant de son corps. Tous deux, se tenant étroitement embrassés, se roulaient par terre avec rage. Bientôt toutefois l'usurier, se dégageant de l'étreinte de son adversaire, se releva ; celui-ci le suivit de près. L'un et l'autre portaient sur la figure les traces de leur lutte.

Le sang ruisselait de la tête du président, qui tenait à la main une poignée de cheveux de l'usurier.

C^e dernier avait déjà repris sa course lorsqu'il se vit assailli par cinq nouveaux ennemis, mais, semblable à l'ours qui emporte avec lui les chiens attachés à ses flancs, le fugitif, dont le désespoir doublait la force, traînait après lui ses adversaires cramponnés à son corps.

Parvenu enfin à se débarrasser d'eux en laissant entre leurs mains des lambeaux de ses vêtements, il courait haletant, couvert de sang et de sueur, et avait déjà gagné l'extrémité du corridor où se trouve l'escalier. Mais là, une haie de détenus qui s'opposaient à sa retraite le forcèrent à s'élancer vers le second étage pour se dérober aux coups qui pleuvaient sur lui de toutes parts.

— A mort le loup ! à mort l'incarcérateur — cria le président en le suivant de près — Sus ! sus !

Arrivé au second étage, une foule non moins compacte, non moins acharnée, l'y attendait prête à se jeter sur lui.

— Au secours ! hurlait le malheureux saisi de nouveau par plus de cent bras à la fois qui l'emportèrent sanglant, presque nu jusqu'au troisième étage.

— Finissons-en ! jetons-le du haut de l'escalier ! dit une voix. — Bravo ! répétèrent vingt autres voix, — les gardiens l'iront ramasser.

On connaît l'esprit de férocité qui s'éveille dans les masses, dont chaque individu pris isolément reculerait d'horreur à la seule idée de répandre du sang. Un souffle de mort semblait planer au-dessus des prisonniers et les exciter au meurtre.

La victime montait toujours dans les bras de ses bourreaux.

— Assez ! assez ! grâce ! — crièrent quelques détenus, émus de compassion.

— Non ! non ! en bas ! — vociféraient les plus acharnés. On était arrivé à la dernière marche ; un esprit de sang et de vertige dominait les hommes qui portaient le malheureux usurier dont les yeux hagards semblaient prêts de sortir de leurs orbites. — Ne tel avais-je pas dit ? murmura le président à son oreille ; — je voudrais te sauver maintenant qu'il serait trop tard.

Au moment d'être précipité d'une hauteur de soixante pieds, l'usurier fit un suprême et dernier effort, et, avec cette vigueur irrésistible que donnent la rage, le désespoir et le désir de conserver la vie, se cramponna au corps d'un de ceux qui allaient le lancer par dessus la rampe. Ses bourreaux hésitèrent et il dut son salut à ce dernier effort.

Au même instant trois hommes s'élançaient à son secours. C'était Monchaux, Fanchard et le vieux Grenier.

Avec une force qu'on aurait cru que l'âge avait éteinte, le vieillard écarta ceux qui tenaient la victime entre leurs bras.

— C'est une honte ! messieurs, — s'écriait le marchand avec une sublime générosité, lui à qui les pareils de l'homme qu'il secourait à ses risques et périls avaient infligé tant de tortures, — C'est une honte ! Laissons ce malheureux aux remords de sa conscience.

L'énergie du vieillard, jointe aux efforts de Monchaux et de Fanchard, ses prières, ses conseils suspendirent un moment la résolution de la foule. Profitant de cette indécision, l'usurier put se remettre sur ses pieds et s'élança vers l'extrémité opposée du corridor.

Telle était l'origine des cris qui avaient interrompu, les convives du comte de Roscoff.

Cependant, le président et les plus acharnés d'entre les détenus assaillirent de nouveau l'homme d'affaires. Déjà terrassé pour la troisième fois, il allait peut-être recevoir le coup mortel, quand là porte de la cellule près de laquelle la lutte avait lieu s'ouvrit subitement.

Un homme écarta courageusement, les assaillans, puis, saisissant l'usurier à bras-le-corps, il l'entraîna dans sa cellule et en referma la porte.

Plusieurs prisonniers battirent des mains à cet acte de courage et d'humanité, tandis que d'un autre côté des voix s'écriaient :

— Mort au traître ! mort au complice d'un incarcérateur ! Le président et ses amis ne tardèrent pas à chercher à enfoncer la porte ; mais, solidement soutenue en dedans par un crochet de fer, elle put résister à tous leurs efforts et demeura fermée en" dépit de leurs menaces.

Spectateur stupéfait de ce nouvel épisode, Boncourt restait les yeux dilatés par l'étonnement le plus profond. — C'est bien lui ! — se disait-il, — c'est bien lui ! Il n'est pas mort, grâce à Dieu ! — Ah ! je l'ai toujours dit, personne n'est plus courageux et plus fort que ce diable de Châteaubrun.

XIII. — Le vicomte de Chateaubrun.

Le prisonnier mystérieux que le hasard avait fait voisin immédiat du comté de Roscoff et du baron de Valmesnil — on se rappellera que la cellule de l'homme au masque de fer se trouvait entre les leurs, — était bien le client de Boncourt, l'adversaire du spadassin, l'objet de la tendre sollicitude de la princesse de Lutzeff, en un mot le vicomte de Chateaubrun en personne.

On ne révoque guère en doute, nous aimons à le croire, pour peu qu'on ait lu le quatrième chapitre de ce récit, le courage dû prisonnier du n° 97, mais, pour voir s'il mérite en effet le nom de beau vicomte que lui donnait la princesse Fœdora, il nous faut pénétrer dans sa cellule avant que le hasard lui eût fait sauver précisément l'homme qui le tenait captif. Quand nous aurons fait personnellement connaissance avec l'un des héros, disons mieux, avec le héros de notre récit, nous rendrons compte, aussi brièvement que possible, des événemens qui avaient lié son sort à quelques-unes des personnes déjà présentées au lecteur.

Sans être aussi luxueuse que la cellule du comte de Roscoff, celle du vicomte ne manquait pas d'une Certaine élégance. Les murs, peints primitivement à la colle, étaient recouverts d'une peinture à l'huile, couleur vert-clair, qui, rehaussée d'un vernis brillant, avait tout l'éclat du stuc.

Un lit de fer à ressorts mobiles se convertissait le jour, en repliant les matelas, en un sofa enveloppé d'une housse de soie. Un piano en face du sofa, les rideaux des fenêtres et une large portière qui occupait tout le côté de la cellule où se trouvait la porte et formait une espèce de cabinet de toilette, quelques tableaux sur la muraille, tel était l'ameublement de la chambre du vicomte de Chateaubrun.

On verra plus tard pourquoi le prisonnier se cachait si soigneusement ; pour ce motif encore ignoré et ensuite, peut-être par économie, le vicomte faisait son ménage lui-même de fort grand matin, afin d'éviter les regards des autres détenus quand il était forcé de sortir de sa cellule.

Il faut du reste que l'on sache, et il n'est pas un prisonnier qui n'en fasse journellement l'expérience, que faire la toilette de sa cellule est une précieuse ressource pour tromper l'ennui des longues heures de la captivité.

Raoul Tancrede de Chateaubrun était le dernier rejeton d'une ancienne famille du Berri, jadis puissante et qui, comme tant d'autres, s'était successivement amoindrie, tant en considération qu'en fortune.

Son père lui avait laissé, d'une trentaine de mille francs de rente qu'il avait reçue du sien, un héritage diminué de moitié, et, si Tancrede avait eu un fils, il était arrivé au point de ne lui léguer que des dettes.

Au moment dont nous parlons, le vicomte de Chateaubrun avait environ trente ans. Sans être taillé en athlète, ses membres annonçaient chez lui de la vigueur ; son air de distinction attirait au premier abord l'attention sur sa personne. Sa figure n'était pas remarquablement belle, mais de grands yeux vifs et noirs, un teint d'un blanc mat ressortant sous une chevelure foncée, des moustaches soyeuses qui ombrageaient des lèvres, bien faites, entre les quelles on voyait de temps en temps des dents blanches comme l'ivoire, tout cet ensemble suffisait pour justifier l'épithète de beau vicomte dont rougissait si fort la belle princesse de Lutzeff.

Dix-huit mois à peu près avant le jour où nous le retrouvons dans sa cellule, charmant les loisirs de sa retraite forcée à l'aide de son piano, c'est-à-dire au commencement du printemps, — on se rappellera que notre histoire se passe en septembre, — Tancrede se promenait à cheval au bois de Boulogne. Disons, pour justifier l'élégance de ses habitudes, qu'il, avait trouvé un moyen tout simple de doubler ses revenus : c'était d'emprunter chaque année à son capital une somme au moins égale à ces mêmes revenus..

C'était par une de ces chaudes soirées, que la nature, dans notre climat, nous prodigue parfois à l'avance, sauf à les déduire de l'été, absolument comme faisait. Tancredi à l'égard de sa fortune. La végétation, développée par l'ardeur précoce du soleil, était presque dans tout son lustre ; on se serait cru au mois de juin, au cœur de l'été, si l'atmosphère n'eût été embaumée de ce parfum printânier qu'apportent seules sur leurs ailes les brises d'avril et de mai. La nature, pas plus que les sens de l'homme, ne se méprennent à ces chaleurs précoces. Celles de juin énervent le corps, celles d'avril le vivifient. Les brises d'été conseillent le sommeil, les brises du printemps conseillent l'amour. Tancredi était encore à l'âge heureux où la vie nouvelle qui circule dans l'air pénètre par tous les pores et fournit à la jeunesse une surabondance de vie qui ne cherche qu'à s'épancher.

Les oiseaux gazouillaient sous le feuillage en chantant leurs amours ; l'air saturé des senteurs aromatiques des sapinières et des mousses ravivées portait de tous côtés les germes mystérieux de la végétation. La nature tout entière parlait un langage que la vierge ignore et dont elle cherche le sens dans le nuage qui fuit, dans le ruisseau qui murmure, dans la fleur qui s'épanouit, mais que Tancredi connaissait à fond et qu'il avait bien souvent parlé.

Seulement, ce soir-là, Tancredi, l'œil brillant, les narines gonflées et le cœur troublé, cherchait quelqu'un qui pût lui donner la réplique. L'amour n'aime pas les monologues.

Le cheval africain qu'il montait hennissait sous son cavalier, en aspirant comme un souvenir affaibli de la brise du désert la brise chaude qui soufflait ce soir-là. Quand le vicomte arriva au Rond-Royal, au lieu d'un interlocuteur qu'il cherchait il en trouva deux.

A l'endroit où débouche l'allée de Saint-Cloud, était arrêtée une calèche découverte aux panneaux couleur queue d'hirondelle. Sur les coussins de soie était assise une jeune femme au teint rose et aux cheveux blonds. A son aspect, — la jeune femme était seule, — Tancredi se sentit pris d'un désir ardent de causer avec elle du sujet dont son cœur était plein. Malheureusement du côté opposé, où aboutit l'allée de Saint-Cloud, dans une autre calèche vert clair, aux coussins de soie rouge, s'épanouissait comme un lys sur un lit de ; pivoines une autre jeune femme au teint éblouissant de blancheur, et aux cheveux d'un noir d'ébène. Celle-là aussi était seule, et sa vue eût suffi pour produire sur Tancredi, au milieu des brumes de l'hiver, le même effet que le souffle du printemps.

Pour voir les deux femmes plus à son aise, il arrêta son cheval à une distance égale de leur voiture, et mit pied à terre sous prétexte d'allonger ou de raccourcir les courroies de ses étriers.

Tancrède était fort embarrassé de savoir à laquelle des deux donner la préférence. Elles étaient l'une et l'autre si séduisantes qu'en effet le choix était presque impossible, aussi les regarda-t-il sans pouvoir fixer le sien. Toutes deux essayèrent différemment le feu de ses œillades. La jeune femme brune le regarda une seconde sans détourner, ses yeux noirs, puis elle eut l'air de contempler avec indifférence la cime des arbres. La jeune femme blonde baissa son voile sous les regards du cavalier et se mit à considérer l'ombrelle qu'elle tenait à la main et qu'elle fit jouer entre ses doigts.

Tancrède se sentit un instant entraîné vers la jeune femme au voile baissé et à l'œil chaste et bleu ; mais le regard des yeux veloutés de la première le brûlait encore, et son indécision ne cessait pas.

Cependant, il comprit qu'il ne pouvait pas, sans inconvenance, tourmenter bien longtemps ses étrivières, et il était néanmoins bien décidé à ne pas s'éloigner.

— Ma foi ! se dit-il, puisque toutes deux me plaisent également, je suivrai la première voiture qui sortira du rond point.

Et Tancrède imagina un moyen pour attendre et ne choquer personne.

En donnant aux hommes les gaucheries de l'attaque, et aux femmes les commodités bénéfiques de la défense, la nature et la société ont fait preuve, en faveur de ces dernières, d'une grande partialité.

En stratégie, l'assaillant a presque toujours l'avantage, en amour l'opposé arrive bien souvent. Nous courons constamment grand risque d'être ridicules en attaquant ; les femmes, au contraire, commodément retranchées derrière leur réserve naturelle ou affectée, ont sur nous une incontestable supériorité. Il est vrai qu'elles nous-réservent en cette matière des trésors ; d'indulgence. Les indifférentes : nous savent gré de notre héroïque maladresse ; celles dont le cœur parle éprouvent un certain trouble qui les pêche d'apprécier bien sainement le véritable aspect des choses, et notre maladresse passe presque inaperçue. Tancrède n'imagina donc rien de mieux pour ne pas rester et ne pas partir que de faire trotter son cheval autour de la clôture de lattes du Rond-Royal.

Ce manège, et le mot n'est pas pris ici au figuré, donnait à Châteaubrun l'air d'un écuyer qui dresse un cheval ou d'un écureuil qui tourne dans sa cage. On ne disconvient pas dès lors que les deux belles promeneuses ne fussent dans une position infiniment préférable à la sienne.

La lune ne flotte pas sur la ouate des nuages avec plus de mollesse et de laisser-aller que la jeune femme pâle sur les coussins de sa calèche ; le soleil, en se couchant, ne s'affaisse pas avec plus de grâce sur un trône de vapeurs roses que la jeune femme blonde à demi inclinée sur les moelleux coussins de la voiture. Tancrède continuait toujours son rôle d'écuyer du Cirque, avec l'intime conviction du ridicule qu'il se donnait. Peut-être là jeune femme brune ; voulut-elle mettre un terme à ses exercices, car elle donna l'ordre à son cocher de quitter le rond-point. Le vicomte, en y revenant à la fin d'un de ses tours, ne vit plus qu'une voiture. Il regretta que ce fût celle de la blonde. L'homme est ainsi fait. Mais il s'était promis de suivre la première voiture qui partirait, et il se tint parole.

La calèche vert-clair était visible sous l'arcade de l'allée, et Tancrède prit le petit trot dans cette direction.

Il erra longtemps à sa suite, à une distance respectueuse, mais avec la persistance intelligente d'un danois. Il la distinguait parmi cent autres, à tous les détours du bois, puis, quand il la vit prendre enfin l'avenue qui conduit à la barrière de l'Etoile, bien sûr qu'elle ne changerait pas de direction jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, il la dépassa en un temps de galop.

Tancrède, en passant, lança à bout portant, à la jeune femme pâle, un regard de feu qu'elle feignit de ne pas voir, quoiqu'à son tour elle eut essayé plus d'une fois de retrouver le cavalier au milieu du nuage de poussière que soulevait son cheval.

Puis un instant après elle le perdit de vue.

Il en devait être ainsi, puisque, arrivé à l'Arc-de-Triomphe, Tancrède s'était arrêté derrière le bureau de l'octroi pour laisser de nouveau passer la Calèdhe et la suivre, de loin, quelque direction qu'il plût à sa maîtresse de prendre.

La voiture parcourut au grand trot l'avenue des Champs Elysées dans toute sa longueur, traversa ; la place de la Concorde, suivit la rue Royale et se dirigea vers les nouveaux quartiers, plus renommés par leur élégance que par la pureté de leurs mœurs. Enfin elle s'arrêta un instant devant la façade d'un petit hôtel de la rue Blanche, puis, quand, à la voix du cocher, la porte

se fut ouverte, elle entra dans la cour dont les portes se refermèrent, et elle disparut aux yeux de Tancredi.

Le lecteur connaît déjà les deux femmes dont le vicomte était simultanément devenu amoureux. L'une était la princesse de Lutzeff, l'autre la belle Camélia.

Après quelques minutes d'attente données aux convenances, Tancredi jeta la bride de son cheval aux mains d'un Auvergnat qui s'épanouissait au soleil couchant sur son crochet et mît pied à terre. Il alla résolument frapper à la porte du concierge dont la logé occupait un des petits corps de logis, communs en miniature, qui flanquaient de droite et de gauche la porte cochère. Ce fut une femme qui vint ouvrir ; son mari était probablement occupé à aider le cocher à remiser sa voiture.

— Madame, — lui dit le vicomte, — vous excuserez ma gaucherie et mon manque de mémoire, — et en même temps il lui présentait une pièce de cinq francs, — mais je suis chargé d'un message pour la maîtresse de cet hôtel...

— Eh bien ! — dit la concierge tout en prenant la pièce que lui tendait le vicomte, — je ne vois pas en quoi monsieur doit s'excuser.

— Pardonnez-moi, ma chère dame, voici en quoi je suis d'une maladresse insigne ; j'ai oublié son nom et sa qualité.

— On oublie si vite ce qu'on n'a jamais su ! — dit la portière en souriant.

— Et il est des choses qu'on désire si vivement de savoir, — répliqua Tancredi en offrant de l'air du monde le plus agréable une seconde pièce de cinq francs.

— M^{me} de Vernon, monsieur, est la maîtresse de cet hôtel, bien qu'il appartienne en réalité à M. le comte de Rosccoff qui le lui...

— Loue ?

— Non, qui le lui prête.

— Merci, ma chère dame, la mémoire m'est revenue complètement ; et j'aurai demain l'honneur d'envoyer mon message à M^{me} de Vernon.

Tancredi reprit son cheval des mains du commissionnaire, et, au moment où il se mettait en selle, il aperçut à l'une des croisées du premier étage de Piloter M^{me} de Vernon, qu'une femme de Chambre aidait à se défaire de sa capote et de son mantelet.

Tancredi ne trouva rien de mieux à faire que de saluer là belle apparition qui lui sembla incliner la tête et disparut.

— Ah ! — se dit le vicomte en s'éloignant — c'est M. de Roscoff qui prête à cette charmante femme la jolie petite habitation qu'elle occupe ! Alors ce doit être sans doute entre eux un échange complet de soins et de procédés galans. Je me doutais que Miné de Vernon devait être.. Quant à l'autre blonde, si elle a moitié autant de vertu que de beauté, je la proclame la femme la plus chaste et la plus irréprochable du monde entier.

Le vicomte avait achevé ce monologue, suivi de bien d'autres, quand il mit pied à terre pour la dernière fois de cette journée dans la cour de la maison qu'il habitait.

Contre son habitude, il se fit servir à dîner chez lui, et congédia son valet de chambre pour se trouver libre et seul avec ses pensées. Elles furent tout naturellement ce qu'elles devaient être ; à son âge, quand on a l'imagination vivement frappée du souvenir de deux femmes d'une beauté accomplie et qu'on y rêve par un soir d'avril alors que dans les jardins environnans — comme c'était le cas pour Tancrede, le merle fait entendre ses derniers chants du jour et que les lilas exhalent leurs premiers parfums de la nuit.

Châteaubrun n'était pas précisément amoureux ; il ne faisait qu'obéir à la molle influence du printemps et n'entrevoyait dans une liaison facile que la satisfaction d'un caprice, qu'une fleur à cueillir pour l'effeuiller au plus vite et se procurer quelques jours de, félicité passagère. Peu à peu cependant ses pensées prirent une teinte plus grave, et, à mesure que les heures du soir sonnaient autour de lui, il lui semblait que chacune d'elles emportait une année de sa vie et que bientôt allait arriver le dernier terme de son oisive et insouciante jeunesse.

Ce fut dans ces dispositions mélancoliques qu'il se coucha et s'endormit. La nuit, il rêva qu'il reposait sous les lilas des grands jardins au-dessous de ses fenêtres ; Camélia était à ses côtés, mais impalpable comme une ombre que ses bras ne pouvaient enlacer. Tout à coup le terrain s'effondrait sous lui, et Camélia, radieuse et souriante, restait au-dessus du gouffre au fond duquel il se sentait entraîné. Il avait beau lui tendre les mains avec angoisse, elle se riait de ses prières. La nuit se faisait sombre et lugubre ; Tancrede ne voyait plus rien. Bientôt cependant un rayon de soleil doux et pur comme celui qui tombe d'une échappée de feuillage sur la mousse des bois perçait l'épaisseur des ténèbres ; ce rayon de soleil se transformait en une jeune et belle femme ; c'était celle aux cheveux blonds. A sa vue, il se sentait remonter jusqu'au niveau du sol. Puis Camélia et M^{me} de Lutzeff avaient

disparu, et il n'y avait plus sous les lilas que ce rayon de soleil un instant entrevu et qui avait repris sa forme première.

Tancrède s'éveilla, car, en effet, le soleil jetait sur, ses yeux ses rayons mobiles à travers la cime des sycomores dont le feuillage s'agitait sous la brise du matin à la hauteur de ses fenêtres.

— Cela veut-il dire, — pensa Tancrède en commentant le rêve étrange qu'il avait fait, que la maîtresse du comte de Roscoff ne sera pour moi qu'une chimère impalpable, et la jeune femme aux yeux bleus qu'un rayon de soleil qui m'échappera sans cesse ? Quoi ! de ces deux ravissantes créatures ne pouvoir obtenir l'une ni se faire aimer de l'autre ! C'est décidément un rêve lugubre.

C^e songe l'était en effet ; mais dans un sens opposé, et il semblait une révélation du bon génie de Châteaubrun.

Le vicomte s'habilla, déjeûna, et, comme il n'était pas homme à se laisser décourager par un songe, et moins encore à remettre au lendemain l'exécution d'un plan ébauché, il sortit en rêvant aux moyens de se rapprocher convenablement, et en galant ; qui sait son monde, de la jeune femme au teint pâle et aux noirs cheveux. Il eut instant l'idée de se faire présenter au comte de Roscoff ; mais, outre qu'il y avait dans ce moyen une déloyauté qui lui répugnait, il rejeta bien vite cette idée comme impraticable. Le comte de Roscoff s'empresserait de le présenter à sa femme s'il était marié ; quant à sa maîtresse, il était certain qu'il se garderait de la lui faire connaître.

Tancrède traversait en ce moment la rue du Marché-Saint-Honoré, et à la vue de la boutique d'un fruitier renommé il eut une idée plus raisonnable. Quoique jeune encore, le vicomte avait la science de la vie. Il savait qu'auprès de certaines femmes tombées la plus adroite flatterie à leur adresse est celle qui a pour but de les relever à leur propres yeux, et qu'elles accueillent avec une espèce de reconnaissance instinctive l'audace qui consent à se déguiser sous le voile du respect quelque transparent qu'il soit. Derrière les vitres du fruitier, dans une corbeille de joncs d'une élégante et rustique simplicité, reposait sur un lit de mousse, au milieu de pampres verts, un groupe de grappes de raisins, les unes vermeilles, les autres d'un ton d'or bruni. Aux reflets du rubis et de la topaze qu'elles renvoyaient, on eût dit que chaque grain contenait encore un rayon du soleil qui l'avait mûri. Des abricots, des pêches, des amandes, attachés à leurs rameaux, achevaient d'offrir à l'œil, dans cette corbeille, un échantillon de tous les

trésors de l'automne au commencement du printemps. Ces fruits eussent-ils été sans saveur et sans parfum ; n'eussent-ils eu que l'attrait et le charme de leurs couleurs, eussent suffi pour tenter la plus blasée de ces filles d'Eve que la gourmandise et l'oisiveté ont perdues.

Quelques mois plus tard cette corbeille eût valu vingt francs, au mois d'avril elle valait vingt louis. Tancrède en fit une galanterie anonyme à M^{me} de Vernon, et le soir même il revint à la boutique du fruitier s'enquérir avec un air d'indifférence si sa commission avait été exécutée. A la description de la personne qui avait reçu des mains de sa femme de chambre la splendide corbeille sans surprise et sans question, comme si elle l'eût attendue, le vicomte s'applaudit d'être certain que son cadeau avait été accepté. Restait à savoir si l'auteur de la galanterie avait été deviné.

Cependant, au milieu de sa joie, il donna un soupir de regret au souvenir de la jeune femme blonde. Châteaubrun était de ces hommes qui ont le cœur assez vaste pour y loger deux amours à la fois, à plus forte raison un double caprice. Il est vrai de dire que la brise chaude du printemps soufflait toujours comme la veille.

Un peu d'amour, beaucoup de bonne mine,
Et plus encore de libéralité,
Sont en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté.

a dit La Fontaine. Cette triple machine, Châteaubrun là possédait et savait s'en servir à merveille ; il avait emporté des forts mieux défendus que celui dont il commençait à investir les abords.

Il avait vu de loin la serre aérienne de Camélia, et pensa qu'elle devait aimer les fleurs. Il se rendit en conséquence, dès le lendemain, chez un fleuriste renommé de la rue Saint-Lazare. Celui-ci, aux premières questions qui lui furent faites, devina qu'il s'agissait d'un cadeau. — Alors, ce n'est pas pour vous, monsieur, — dit-il. Tancrède en convint.

— Nous avons une clientèle de : choix, — reprit le fleuriste fort au courant, comme tous ses confrères de Paris, des mystères de la vie élégante. En outre, la discrétion la plus absolue fait partie de notre fond de commerce, ajouta-t-il, et, si je pouvais savoir le nom de la personne à qui ces fleurs sont destinées, je serais à même, au cas où je la connaîtrais, de

guider votre choix à coup sûr. — Eh mon Dieu ! mon cher monsieur, — dit le vicomte, — je n'en veux pas faire le moindre mystère ; les fleurs, que je désire sont destinées à M^{me} de Vernon. — J'ai l'honneur ; de compter M^{me} de Vernon parmi ma clientèle et, au nombre des fleurs dont elle raffole, j'en ai précisément deux fort rares encore dans les collections, c'est le *camélia oleifera* dont on vient de m'expédier deux magnifiques sujets. ; j'ai encore un *hibiscus mutabilis*, dont les fleurs ne sont pas précisément très belles, mais qui jouissent de la propriété phénoménale de changer trois fois de couleur, chaque jour, selon les diverses heures du soleil. M^{me} de Vernon sera charmée, de ces deux merveilles. Voilà pour la serre ; puis je pourrai joindre à cela un bouquet composé en connaissance de cause des plus belles fleurs de la saison.

— Et tout cela coûtera ? ...

— Une bagatelle. Vingt-cinq louis.

— Bien, -dit le vicomte, — envoyez-les.

Tancrède regretta un instant l'absence en France du Jelam des Orientaux ; mais il s'en consola bien vite en pensant qu'en revanche, à défaut du symbolique langage qu'on fait parler aux fleurs, en Orient, il ne manque, pas d'occasions, à Paris, de parler beaucoup plus clairement, soi-même.

Comme il entraît, dans ses projets que le fleuriste connût son nom et son adresse, il lui remit sa carte.

— Le nom de M. le vicomte est loin de m'être inconnu, — dit le marchand qui, en réalité, en entendait parler pour la première fois. — Est-ce chez monsieur le vicomte qu'il faudra porter les caisses et le bouquet ?

— Non, Vous enverrez préalablement chez moi chercher le montant de la facture, quant aux fleurs...

Le marchand comprit à demi mot, salua respectueusement un acheteur qui, sous l'influence d'une femme comme M^{me} de Vernon, devait compter, dès à-présent, au nombre de ses plus fastueux clients, et Tancrède sortit sans pénétrer la pensée secrète du fleuriste.

Jusque-là, la tactique de Châteaubrun n'avait rien, sauf le prix de ses galanteries, qui la distinguât de la tactique ordinaire des gens de son monde ; mais, jugeant à propos de s'écarter des voies battues, il résolut de laisser huit jours s'écouler sans donner signe de vie à la belle Camélia. Au prix d'une cinquantaine de louis, il attachait au flanc, de ses deux brûlots une irritante curiosité, ainsi qu'un dépôt secret qui n'allaient pas tarder à gagner l'âme d'une femme fière de sa beauté, et qui devait se croire en droit

d'exciter plus que des tentatives anonymes. Anonymes, elles ne devaient pas le rester longtemps ; car le fleuriste avait la carte de leur auteur, et, certes, on le ferait parler à ce sujet, et avant peu.

Tancrede employa ce temps à parcourir à cheval toutes les promenades où il espérait pouvoir rencontrer la jeune femme aux yeux bleus ; mais sa mauvaise étoile ne voulut pas qu'il se retrouvât de nouveau en face de celle dont l'influence eût pu peut-être le sauver pendant qu'il en était temps encore. Son sort devait s'accomplir et une expiation terrible être infligée à son oisive jeunesse.

Les prévisions du vicomte ne furent pas trompées, et huit jours étaient à peine écoulés qu'un soir, en rentrant chez lui, son valet de chambre lui remit une lettre apportée par une femme pendant son absence. Il n'eut pas de peine à deviner de qui elle venait. Un mouvement de satisfaction orgueilleuse fit battre son cœur malgré lui. Resté seul dans sa chambre, il s'assit devant sa fenêtre, s'installa commodément dans son fauteuil et examina longtemps la lettre avant d'en briser l'enveloppe. Le cachet en était très simple : c'étaient deux camélias ; sur une même tige. L'écriture de la suscription était fine et courante, et semblait indiquer ; une agitation nerveuse. Tancrede ouvrit la lettre ; les caractères qui la composaient annonçaient plus de calme que ceux de l'adresse ; on sentait que celle qui les avait tracés s'était imposé en femme habile un masque de froideur qu'elle avait jeté sans s'en douter dans les caractères fougueux de la suscription. La lettre ne contenait : que ce peu de mots

En fait d'impertinence et d'amour, le vicomte de Châteaubrun a-t-il l'habitude de rester à moitié chemin ? Si c'est habitude, il est à plaindre ; si c'est tactique il est fort habile ; car il a excité chez la femme dont il a daigné s'occuper *deux* jours, un désir immodéré, auquel elle succombe, de lui dire que, si en amour l'homme doit donner la dernière réplique, en fait d'impertinence un galant homme doit fournir à la femme la satisfaction d'avoir le dernier mot. C.V.

— Cela veut dire, — pensa Tancrede après avoir relu ce billet une seconde fois, — que je dois me présenter chez elle pour recevoir, selon son humeur du moment un impertinent congé ou l'ordre de l'aimer à outrance. Cette femme est spirituelle et belle ; un congé en règle, c'est peu probable lorsque le dépit s'en mêle... Quant à de l'amour, c'est dangereux. Je serai sur mes gardes. En tout cas, c'est de ce moment que le combat s'engage, à mon avantage surtout.

Fort de ce premier succès Tancrède attendit le lendemain avec, une vive impatience. Les gens de M^{me} de Vernon devaient être à sa discrétion.

La lettre était trop ambiguë pour n'avoir pas ce sens fort clair qu'elle l'attendait en personne. Elle devait donc avoir pris ses mesures en conséquence. Le seul danger sérieux que pût lui faire courir un visiteur de son espèce était la présence du comte de Roscoff ; mais il comptait sur son étoile et surtout sûr la merveilleuse astuce des femmes en pareil cas. Toutefois, malgré tous ses efforts pour retenir calme, il passa une nuit fort agitée. Une voix secrète lui criait que Camélia était l'ennemi le plus dangereux qu'il eût encore trouvée

Le lendemain venu, Châteaubrun se dirigea vers la rue Blanche. Il était entre deux et trois heures, le moment propice aux visites ; son cœur battait malgré lui. Arrivé en face de l'hôtel, le premier objet qui frappa sa vue fut un écriteau suspendu à la porte cochère avec ces mots : Hôtel à louer. Cette circonstance sauvait les apparences aux yeux des gens de l'hôtel. Il est toujours certaines conditions de location qu'on ne peut passer qu'avec les maîtres, et, dût le comte de Roscoff se trouver là, il ne pouvait mal interpréter une visite d'un locataire futur.

Le vicomte frappa en visiteur d'importance. La concierge à laquelle il avait parlé dix jours auparavant n'était pas dans la loge d'entrée, son mari la remplaçait et Tancrède jugea convenable de profiter devant cet homme des bénéfices de l'écriteau. — Cet hôtel est à louer ? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur ; depuis hier.

— A quelles conditions ?

— Je ne les sais pas encore ; la femme de chambre de madame a seule les instructions à cet égard ; si monsieur veut monter ?

Tancrède ne demandait pas mieux. Le concierge tira le cordon d'un timbre qui retentit au premier étage, et, arrivé au sommet d'un escalier de pierres de liais d'une irréprochable blancheur, une porte s'ouvrit sur une élégante antichambre et une jeune femme se présenta. Tancred avait pénétré dans la place et il jeta son masque d'emprunt. C'était engager l'action résolument et dignement.

— Mademoiselle, — dit-il assez cavalièrement, — si M^{me} de Vernon est visible — et il appuya sur ce mot — voudriez-vous lui annoncer le vicomte de Châteaubrun.

A ce nom, la soubrette ne put retenir un geste qui prouvait que le visiteur était attendu et, sans lui laisser le temps de répondre, le vicomte en homme

bien appris lui glissa une pièce d'or dans la main.

— Madame est seule, — dit la femme de chambre en prenant la pièce qui disparut par l'ouverture garnie de dentelles de la poche de son tablier. — Je ne sais si elle est visible, bien que je croie que pour monsieur le vicomte...

Elle n'acheva pas et pria Tancrède de la suivre. Elle lui fit traverser un salon où un habile mélange de luxe et de coquetterie révélait l'élégance de la personne qui avait présidé à l'ameublement, puis, l'introduisant dans un boudoir élégant et frais, elle l'invita à s'asseoir en attendant qu'elle l'annonçât. Tout cela semblait impliquer l'idée d'une réception certaine, malgré le doute exprimé par la soubrette. Elle était en effet de retour quelques minutes après, et, prévenant le vicomte que sa requête était admise, elle disparut et le laissa seul avec ses pensées.

Châteaubrun était arrivé sur le terrain ; là toute hésitation, toute appréhension vague cessa chez lui, et en attendant l'arrivée de Camélia il examina comme fait un duelliste expérimenté le champ-clos fleuri dans lequel il était venu combattre.

C'était une pièce assez spacieuse et plus longue que large, tendue de satin d'un vert-clair tendre comme les premiers bourgeons du printemps. Le meuble était de la même étoffe que les tentures, un divan oriental occupait le fond de la pièce. Des stores de soie rose arrêtaient les rayons du soleil et ne les laissaient passer qu'en une teinte vaporeuse et douce comme les reflets de l'aurore. Cette vapeur rose, en se jouant sur les tentures vertes, donnait à ce boudoir la fraîcheur et l'éclat de la corolle d'une fleur. A la seule inspection de cet ensemble, quelqu'un qui n'eût pas connu comme Tancrède la beauté de Camélia eût pressenti qu'elle était d'un ordre supérieur. La femme qui affrontait la comparaison de ce frais et lumineux entourage-ne devait avoir aucune crainte de s'y voir éclipsée.

Dans ce boudoir, on foulait un tapis moelleux où le pied semblait près de s'enfoncer comme dans la mousse des bois. De toute part s'exhalait un vague et doux parfum pareil à celui qu'apporte la brise du matin par un beau ciel d'été, lorsqu'elle arrive chargée des mille senteurs des fleurs et du feuillage qu'elle a caressés dans sa course. Au milieu de cette atmosphère embaumée qu'une science mystérieuse semblait avoir créée pour amollir l'âme et donner une nouvelle vigueur aux sens, Tancrède éprouvait un trouble inconnu ; une puissance occulte paraissait le dominer, et il eut presque peur. Un moment il eut la pensée de fuir, il la repoussa avec dédain.

Cette pensée était le dernier avertissement de son bon génie que son orgueil devait l'empêcher d'écouter.

Tout à coup une portière de soie se fendit en deux comme l'enveloppe d'une fleur qui se déchire, et Camélia apparut aux yeux du vicomte.

XIV. — Le Mauvais *Génie*.

La courtisane était vêtue de blanc comme un de ces beaux lys qui dressent leur tête dans un parterre. A son entrée, cette blanche apparition fut comme enveloppée d'un voile de vapeur rose pareille à celle qu'on voit parfois flotter à l'horizon et se teindre de pâle reflet des derniers rayons du soleil qui vient de disparaître..

Tancrède se leva respectueusement de son siège. Au trouble qu'il éprouvait déjà vint se joindre une secrète angoisse : Camélia lui paraissait trop belle ; sa beauté l'épouvantait. Une simple tunique flottante, du plus fin cachemire, la couvrait chastement jusqu'au cou et par sa blancheur rehaussait encore l'éclat de son teint.

A peine, par l'ouverture de ses manches l'œil pouvait-il entrevoir au delà du poignet et deviner le bras arrondi qui s'y rattachait. Pas une fleur, pas un ruban, n'ornait les torsades noires de ses cheveux, simplement enroulées au-dessus de ses tempes et de la conque rosée de ses oreilles, pures, comme son cou, comme ses mains et ses bras de tout ornement d'or où de soie.

Camélia n'avait semblé vouloir se faire si belle de simplicité que pour témoigner à Tancrède que, quelque armure qu'elle revêtît pour le combat, elle était toujours sûre de vaincre. Peut-être aussi était-ce un hommage rendu au goût délicat et distingué de son adversaire. C'était dans tous les cas une savante combinaison de coquetterie. Venu pour vaincre, Chateaubrun se sentit sinon vaincu, du moins bien près de l'être.

Le trouble qu'il éprouvait n'avait point échappé à la belle courtisane, et elle en a accueilli secrètement les signes visibles comme l'hommage le plus flatteur qui pût lui être adressé.

Cependant le vicomte revenait peu à peu à lui-même et ne tarda pas à recouvrer son sang-froid et l'aisance de ses manières.

Quant à M^{me} de Vernon, peut-être le trouble était-il aussi au fond de son cœur ; mais son visage calme et serein, le regard scrutateur qu'elle lança sur Tancrède avec cette rapidité merveilleuse de l'œil des femmes qui, en un

temps inappréciable à la pensée, a sondé le cœur d'un homme, ne laissaient rien paraître de ce qu'elle pouvait éprouver. Et cependant ce coup d'œil aigu comme un glaive venait de lui révéler que Tancrede était un adversaire digne, d'elle. La sirène venait de pressentir Ulysse.

Au milieu de ce boudoir voluptueux où régnaient le silence et le mystère, devant cet homme d'un monde au niveau duquel le comte de Roscoff avait su élever sa maîtresse, devant celui dont elle voulait à la fois humilier l'orgueil et subjuguier le cœur ; Camélia s'était assise sur son divan avec la grâce chaste et décente d'une jeune vierge qui se recueille. Mais elle avait su en même temps armer ses yeux d'un regard provocateur, d'une flamme humide et brûlante à la fois, où se révélait la courtisane tout entière, et qui offrait un charmant contraste avec la pudicité de son attitude.

Jusque-là, Tancrede muet, le cœur ému, l'œil fasciné, l'avait traitée en reine de beauté. Le moment était venu pour lui de changer de tactique et de faire voir qu'en amour il n'était pas un novice qui ne savait faire que la moitié du chemin.

Sans obéir au signe de s'asseoir que lui avait fait Camélia, sans cesser de l'envelopper tout entière d'un regard d'audacieuse admiration, tempéré par une contenance respectueuse..

— Je garde l'attitude qui convient à un coupable, madame, dit-il avec une inflexion de voix qu'il excellait à moduler à son gré. — Et je suis plus coupable encore que je ne pensais, et si j'ai osé venir... malgré la défense... formelle qui m'était faite... — Tancrede proféra ce mensonge avec une imperturbable gravité, — malgré le rejet absolu de prétentions trop audacieuses...

Tancrede s'arrêta un instant. Bien des hommes à sa place auraient eu la gaucherie de donner à la lettre, de Camélia sa véritable et sa seule interprétation pour autoriser leur visite, Le vicomte, au contraire, affirmait effrontément qu'on le repoussait au lieu de l'attirer et, en sauvant une femme de l'humiliation d'avoir fait une avance compromettante, il s'acquerrait des droits à sa reconnaissance. Un sourire presque imperceptible en fut le prix.

Tancrede reprit aussitôt :

— C'est que j'ai voulu recevoir de votre bouche un châtiment plus complet d'une audace qui aurait dû se borner à vous ad... Je n'ose pas dire le mot, madame. A vous admirer de loin et en silence. Eh bien ! madame, — poursuivit-il en s'asseyant, — vous voyez que je viens m'exposer à quelque

dur traitement qui, toutefois, ne serait trop rigoureux qu'autant que ce serait une défense nouvelle de jamais songer à vous revoir.

— Vous êtes un habile tacticien, mon sieur le vicomte, on ne saurait le nier, — reprit Camélia d'une voix dont le timbre harmonieux comme une douce musique chatouilla délicieusement l'oreille de Tancrède. — Une femme non plus qu'un homme ne saurait faire frapper celui qui s'humilie devant elle. — Puis, avec un sourire plein, de finesse : — Vous me paraissez, — ajouta-t-elle, — avoir l'intelligence peu prompte en fait de congés. C^{est} lui que vous avez reçu était cependant, ce me semble, assez... clair...

— Assez absolu, assez impitoyable ! — interrompit le vicomte. — Que voulez-vous ? j'ai toujours la gaucherie de comprendre à rebours, car me voici.

— De façon qu'un nouveau congé serait comme non avenue ?

Tancrède s'inclina.

— Je ne vous dirai rien dès lors, continua Camélia, et ses yeux brillant d'un éclat provoquant tandis qu'elle gardait un maintien plein de décence et de réserve, — et vous interprétez mon silence à votre guise.

La courtisane à ces mots baissa les yeux et se mit à jouer nonchalamment avec la cordelière de sa tunique,

Il est sans doute inutile de dire que Tancrède accueillit avec ravissement cette permission indirecte de renouveler sa visite.

L'embarras d'une première entrevue avait disparu, et le vicomte n'avait plus qu'à profiter des avantages qu'il avait conquis. Le comte de Roscoff n'avait pas à tort vanté son élève ; Camélia savait à la fois être mélancolique ou rieuse, provoquante ou pudique, et une heure s'écoula comme un éclair, pendant laquelle elle put, sans effort, fasciner son nouvel adorateur par le charme de son esprit et par l'éclat de sa beauté.

Cette heure passée, On le congédia, et il fallut bien cette fois qu'il se résignât à comprendre que Camélia ne s'appartenait pas tout entière. Cette pensée jeta un grain d'amertume dans son bonheur, et lui arracha le premier soupir suivi de tant d'autres que devait lui coûter cette fatale liaison ; mais il chassa bientôt cette pensée importune,

— Bah ! se disait-il, — en regagnant son logis, — le, beau côté, à tout prendre, n'est-il pas pour moi ? Toutefois, je me sens amoureux comme un jeune collégien de cette, séduisante créature, et, si je ne veux pas que l'amour me mène trop loin, je dois à présent brusquerie dénouement ; et puis après je n'y penserai plus.

Voilà ce que se disait Tancred, et il se trompait sur deux points : d'abord ce qu'il appelait de l'amour n'était encore qu'une vive fantaisie, et ensuite cette fantaisie, loin de cesser au terme que lui assignait le vicomte, devait au contraire, à cette même époque, se convertir en un amour désordonné.

Quelques jours après sa première visite, — il s'en était écoulé un bien petit nombre, — à la même heure à peu près où, elle avait eu lieu, Châteaubrun était encore dans ; le boudoir vert de M^{me} de Vernon. Comme la première fois qu'il y avait été introduit, le soleil jetait à travers les stores de soie une vapeur rosée qui se reflétait sur les joues de Camélia, moins pâles que d'habitude. Mais cette fois la vapeur légère se jouait aussi sur des épaules et sur des bras qu'aucun tissu ne couvrait ; ce n'était plus la jeune femme au maintien chaste, et réservé contrastant avec un œil armé d'irrésistibles provocations. Ce jour-là c'était la grâce pudique de sa physionomie en contraste avec le voluptueux abandon de sa mise et de sa contenance, et peut-être jamais Camélia n'avait-elle été si séduisante.

Il y a une époque dans l'année où les femmes nous paraissent le plus belles et le sont en réalité.

C'est au printemps — et on y était alors — à l'époque où la sève inonde les arbres et les plantes, où le feuillage renaît, où les fleurs s'épanouissent, où la nature enfin répand une nouvelle vie dans tous les êtres de la création.

il y a une époque encore dans la vie de la femme où sa beauté brille d'un nouvel éclat, où mille charmes, inconnus jusqu'alors, se développent en elle et rendent sa beauté plus séduisante : c'est quand elle aime et qu'elle se sent aimée. Camélia était belle de cette double beauté, fille du printemps et de l'amour. Elle n'était plus la même femme que quelques jours auparavant ; c'était une femme nouvelle qui s'offrait à l'œil fasciné de Tancred entourée d'un cortège de séductions inconnues.

Ce n'était pas le seul changement qui se fût opéré depuis sa première visite ; assis à son tour sur le divan oriental, Tancred s'enivrait du plaisir de voir à ses pieds Camélia, mollement affaissée sur le tapis, lui dire de son regard qu'elle était heureuse de lui appartenir. Et cependant Tancred était rêveur ; il y avait sur sa félicité comme l'ombre que projette un nuage sur la surface limpide d'un lac. Un mot de Camélia venait de jeter cette ombre, dont sa coquetterie s'alarmait aussi, et elle essayait de la dissiper. La jeune femme était loin de se douter qu'un nouveau sens qu'elle ne devait acquérir que trop tard lui ferait connaître la cause du trouble de Tancred.

— Enfant, — disait-elle en souriant et en répondant à une objection de Tancredi. — Cet écriteau est une sauvegarde pour moi Vois-tu, mon beau Tancredi, je savais que tu devais venir, que tu devinerais bien que ma lettre n'était que pour l'appeler. Oh ! que je suis heureuse que tu connaisses si bien le cœur des femmes ; mais j'ai... quelques ménagemens à garder, ne fronce pas le sourcil, Tancredi, tu me ferais pleurer... Eh ! mon Dieu oui... quelques ménagemens, quelque chose comme cent milles livres de rente... et cet écriteau que j'ai fait mettre tout de suite devait servir... dans le cas... tu comprends, toi qui comprends si bien... à te faire passer pour quelqu'un qui veut louer l'hôtel ; toi, mon Tancredi, qui cependant es le seul maître ici... tu comprends, n'est-ce pas ?

Tancredi, en effet, ne comprenait que trop, et voilà pourquoi, au milieu du bonheur qu'il goûtait, son front se rembrunissait, tandis que Camélia, ivre d'une félicité que rien ne ternissait, riait aux éclats de ce nouvel échantillon de fourberie féminine ; puis elle reprit avec un élan de tendresse :

— Mais moi quitter cet hôtel ! oh ! non, non, Tancredi, car, dès aujourd'hui, j'y laisserais un trésor de souvenirs.

Un mot avait fait une profonde blessure au cœur de Châteaubrun, un mot avait suffi pour la fermer ; mais c'était une de ces blessures qui, trop vite cicatrisées, se rouvrent bientôt et font souffrir de bien cuisantes douleurs. Une fois engagé dans un amour mal placé, un homme est, comme sur une pente rapide, toujours près de rouler au fond d'un abîme. Combien d'existences, des syrènes semblables à Camélia, n'ont-elles pas dévorées ?

Et cependant, malgré l'absinthe que Tancredi avait trouvée au fond de la coupe qu'il venait de vider pour la première fois, ce jour là fut peut-être pour lui le plus heureux de tous ceux qui devaient le suivre.

L'élégance de sa personne et de ses manières, la distinction de son esprit et surtout l'habileté de son attaque dont la brusque interruption avait excité le dépit chez Camélia, tout en un mot semblait s'être réuni pour allumer dans l'âme de la belle courtisane une flamme brûlante, mais qui ne devait être que passagère. Disons plutôt que ce n'était qu'un caprice et que l'ardeur de la passion qu'elle avait éprouvée un moment serait bientôt éteinte.

Il n'en était malheureusement pas de même de Tancredi. Il n'avait demandé, lui aussi, qu'à satisfaire un simple caprice ; la courtisane avait amplement comblé ses vœux ; mais Camélia était une de ces femmes dont

la beauté sait prendre une forme toujours nouvelle. C'était *l'hibiscus*, la fleur aux couleurs changeantes selon les heures du jour ; elle était trop belle dans l'ardeur de la passion, trop séduisante dans le calme des sens pour n'avoir été que l'objet d'un caprice. Du jour où on la possédait, la posséder toujours devenait un besoin dévorant.

Le partage humiliant que son amour avait à subir était pour Tancrède un sujet de chagrin continuel que toutefois il cherchait à éloigner en se livrant à la douce pensée que lui seul était en possession du cœur et de tous les trésors, de tendresse de Camélia. Mais il dut bientôt s'apercevoir que ce cœur devenait de plus en plus froid, et que la source de toutes ces tendresses se tarissait de jour en jour. Il ne lui restait plus qu'à dévorer les larmes de rage que lui arrachait une si douloureuse certitude.

Depuis trois mois que, martyr de son amour, il cherchait vainement à rallumer dans le cœur de sa maîtresse le feu dont elle avait brûlé quelques instans, sa fortune s'était presque en entier dissipée en prodigalités de toute espèce. Camélia, toutefois, nullement intéressée, et loin de l'exciter à ces folles dépenses, n'en recevait chaque nouvel objet qu'avec indifférence et n'en payait le prix que d'un froid et languissant baiser sur le front de son amant. Aussi prodigue de son patrimoine que des trésors de son cœur, Tancrède semblait poussé par son mauvais génie à creuser de plus en plus le gouffre où devait bientôt s'engloutir l'héritage de ses pères.

Plus d'une fois, en contemplant l'abîme où il se sentait entraîné, le songe qu'il avait fait le jour de sa première rencontre avec Camélia vint se retracer à son Souvenir. Ce rêve se réalisait d'une manière effrayante, et plus d'une fois il s'écria avec angoisse : — Oh ! mon doux rayon de soleil, quand viendras-tu luire dans les ténèbres ! — Mais le rayon de soleil fût-il venu que peut-être Tancrède eût fermé les yeux pour ne pas le voir.

Faisant sans cesse de nouveaux efforts pour raviver dans les regards de Camélia cette flamme dont il s'enivrait jadis, un jour il lui rappelait cette première rencontre au bois de ; Boulogne. Tout-à-coup, par une de ces transitions subites si communes chez les femmes, la courtisane battit joyeusement des mains et s'écria :

— Ecoute, Tancrède, j'ai vu dans les bois de Ville-d'Avray, une petite maisonnette enfouie au milieu des arbres. Je me la ferai louer par mon Tartare, et je lui défendrai de venir m'y troubler... parce que la porte n'en sera ouverte que pour toi. Nous y serons seuls, Tancrède, et nous verrons qui de nous deux demandera à la quitter le premier.

Et, comme toujours Camélia en promettant le ciel semblait se complaire à ne préparer que les tourmens de l'enfer.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que ce projet, qui avait rendu Tancred si heureux, s'était déjà effacé de la mémoire de sa maîtresse.

Cet oubli fut comme un coup de poignard au cœur de Châteaubrun. Moi, dit-il mélancoliquement à Camélia, je n'ai pas oublié l'ermitage de Ville-d'Avray. Voulez-vous que nous allions le voir ? Ma voiture, que j'ai laissée au détour de la rue, peut nous y conduire en moins d'une heure.

— Je le veux bien, — répondit Camélia avec indifférence. — Voyons, — ajouta-t-elle avec un air distrait, — quelle toilette ferai-je pour vous plaire ?

— Oh ! mettez, je vous prie, cette tunique de cachemire blanc que vous portiez le jour où pour la première fois j'ai eu le bonheur d'entendre votre voix dans ce boudoir.. Puis Tancred ajouta avec ce sourire mélancolique qui lui devenait habituel : N'est ce pas le malheur plutôt que je devrais dire ?

— Vous êtes libre, vicomte, de choisir entre ces deux mots celui qui vous conviendra le mieux, — répondit durement Camélia. — Aussi bien, vous êtes en veine de galanterie ce matin comme en fonds d'idées heureuses... Me faire aller à la campagne en robe de chambre !

— C'est le bonheur que je dois dire, — repartit Tancred profondément affligé du nuage qui couvrait le front de Camélia ; — mais voyez-vous — poursuivit-il, — c'est que ce bonheur me tue.

La voix tristement sympathique de Tancred éveilla comme un écho affaibli dans le cœur de sa maîtresse.

— Soit, Tancred, — dit-elle, d'un ton plus doux, — je ferai ce que vous désirez ; je mettrai cette robe de chambre objet de vos caprices.

— Oh ! — s'écria Tancred, — si je vous le demande, c'est que j'ai besoin aujourd'hui de faire appel à mes plus chers souvenirs.

— Pauvre garçon ! comme il dit cela, — répondit Camélia en tendant, en signe de paix, sa main au vicomte, qui eut l'ineffable bonheur de la sentir un instant frémir dans la sienne.

C'est ainsi que, par cette alternative de calme indifférence et de tendresse, la courtisane rivait les anneaux de la chaîne qui retenait son amant captif.

Le coupé roula bientôt sur la route qui conduit à Ville-d'Avray ; c'était par une belle journée du mois de juillet. Déjà la plaine bordée de rians coteaux et couverte de fleurs, d'arbres et de riches moissons, se déroulait

aux yeux des deux promeneurs. Le soleil, dans toute sa force, embrasait l'atmosphère. Camélia, sous l'impression d'une molle et douce langueur, se penchait presque involontairement sur Tancrède, qui aspirait son souffle avec un bonheur ineffable.

— Ai-je bien fait de choisir un jour semblable ? — demanda-t-il au bout d'un long et voluptueux silence qu'il osait à peine interrompre.

— Tu as bien fait, mon Tancrède, — répondit Camélia d'une voix affaiblie, qui attestait malgré elle la tendre émotion qu'elle éprouvait.

— C'est une surprise que j'ai voulu te ménager.

— Tu as donc loué la campagne ? Tancrède ne répondit rien.

La courtisane, appuyant plus tendrement sa tête sur l'épaule de son amant, feignit de dormir, doucement bercée par la voiture dont les roues faisaient à peine crier le sable de la route.

Le coupé ne tarda pas à s'arrêter devant la grille d'une jolie maisonnette repeinte à neuf et située dans un lieu solitaire, loin du bruit et des passans.

— Voyons, vicomte, — dit gaîment Camélia en s'appuyant sur le bras de Tancrède, comme depuis longtemps elle ne s'y appuyait plus, — faites les honneurs de votre charmante habitation à votre hôtesse.

— Vous vous trompez, Camélia, — dit Châteaubrun en souriant, — c'est vous qui désormais aurez à faire les honneurs de cette maison. Pour aujourd'hui seulement, j'usurpe vos droits.

Tancrède conduisit Camélia de pièce en pièce ; chacune était garnie d'un élégant mobilier de campagne. La jeune femme trouvait tout ravissant, et la joie qu'elle exprimait tombait comme une douce rosée sur le cœur desséché de Tancrède.

Arrivé dans un petit salon, il en ouvrit une des portes et Caméliane put retenir un cri de joyeuse surprise : elle avait sous les yeux la répétition exacte de son boudoir de la rue Blanche. Cette phrase de Tancrède : c'est que j'ai besoin aujourd'hui de faire appel à mes plus chers souvenirs, lui revint à l'esprit. Ce fut comme un écho de son ancien amour qui retentit à son oreille.

— Oh ! mon Tancrède, qu'il est doux d'être aimée ainsi ! s'écria-t-elle ; puis, se débarrassant rapidement de son mantelet et de son chapeau, elle prit Tancrède par la main, le fit asseoir sur le divan oriental, et Tancrède, ivre de bonheur, se laissait faire. Comme à Paris, il la vit bientôt à ses pieds, mollement affaissée sur le tapis ; comme à Paris, un léger coloris teignait les joues de Camélia, tandis que le reflet de la vapeur rosée qui flottait dans

le boudoir leur prêtait un nouvel éclat. Comme à Paris enfin, comme aux jours tant regrettés par Tancrède, Camélia resplendissait une fois encore de cette double beauté que prête à la femme et le bonheur qu'elle reçoit et le bonheur qu'elle donne.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE.

I. — Le bon ange.

Ce jour de félicité sans nom avait coûté bien cher au vicomte de Châteaubrun, car nous n'avons pas tout dit.

Esclave des moindres caprices de celle qu'il aimait d'un amour insensé, et voulant les satisfaire à tout-prix ; brûlant du désir de ranimer cette étincelle de tendresse échappée du cœur de Camélia quand elle avait parlé de s'isoler quelques jours avec lui au milieu des bois de Ville-d'Avray, Tancrede avait acheté la maison dont lui avait parlé la courtisane. Le mobilier, les réparations et les nouvelles dispositions auxquelles il fallut travailler jour et nuit, les sacrifices qu'il devint indispensable de faire pour décider le propriétaire de la maisonnette à la céder, toutes ces causes de dépense réunies portèrent le prix de l'acquisition après de 50,000 francs.

Le soir même de ce jour de bonheur pour Tancrede, il avait remis l'acte d'acquisition à Camélia au nom de qui il l'avait fait faire, et encore ne crut-il payer qu'à moitié, au prix de cette royale munificence, le retour d'un amour qu'il croyait avoir reconquis. Vain espoir ! c'était le dernier feu de cet amour ; c'était la dernière flamme que jette la lampe qui va s'éteindre ; c'était un beau jour de printemps égaré au milieu de l'automne, auquel vont bientôt succéder les glaces de l'hiver.

Camélia ne tarda pas à revenir à son indifférence habituelle, tandis que son amant, dévoré par le feu qui le brûlait, s'abandonnait à la douleur et dépérissait de jour en jour.

En vain formait-il la résolution de chasser de son cœur un amour désormais sans espoir, en vain voulait-il s'éloigner de celle qui causait tous ses tourmens, fuir Paris, fuir la France. Ramené par une force invincible : aux pieds de Camélia, il revenait lui offrir en holocauste sa jeunesse à la veille de se flétrir, sa fortune dont les derniers débris allaient bientôt s'engloutir.

Par un de ces jours de délire et de frénésie dont le souvenir, comme celui d'un rêve affreux, ne revient qu'accompagné d'angoisse, Tancrede, accablé

par sa douleur, s'était dirigé vers le bois de Boulogne. Le cheval africain qu'il montait hennissait sous l'impression des rayons brûlans d'un soleil d'été. Le cavalier, en proie à l'agitation fébrile qu'il éprouvait, pressait de l'éperon sa monture déjà lancée à fond de train, comme s'il eût voulu, en franchissant l'espace avec plus de rapidité, laisser derrière lui la douleur qui le rongait.

Epuisé de fatigue, l'animal avait ralenti son allure, quand, au détour d'une allée, un cavalier se trouva face à face avec Tancrede, C'était le comte de Trépagny, un de ses amis intimes.

Tous deux se reconnurent à l'instant.

M. de Trépagny était un homme de quarante-cinq ans environ, qui avait *vécu*, dans le sens qu'on attache parfois à ce mot, et qui se consolait de ses folies passées en riant à son tour de celles des autres. C'était le marin qui a cessé de naviguer et qui, du haut de la côte, jette tranquillement un regard sur l'Océan où il a été si souvent le jouet des tempêtes.

Absorbé par sa passion, redoutant l'ironie de son ami, Châteaubrun l'avait évité, à dessein depuis sa liaison avec Camélia.

Après les félicitations que, s'adressent d'ordinaire deux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps, le comte remarqua l'altération des traits de Tancrede,

— Eh bon Dieu ! — lui dit-il, — quelle vie menez-vous donc ! — vous paraissez vieilli de-dix ans..

— Vous trouvez ? — répondit Châteaubrun avec mélancolie. — C'est que j'ai vécu en effet plus de dix ans en trois mois.

Heureux ou malheureux les amans ne savent guère cacher les secrets qui débordent de leur cœur, et M. de Trépagny fut bientôt informé de la passion de Tancrede pour Camélia et des tourmens qu'elle lui faisait endurer.

— Je vous plains de toute mon âme, dit-il sérieusement, — car, depuis que je ne fais plus l'amour, j'ai longuement réfléchi sur cette matière, et, des deux catégories que j'en ai faites, je vois que vous êtes dans la plus dangereuse. Être amoureux fou d'une femme qu'on espère posséder est un état plein de charme ; mais s'il a aussi ses tourmens on peut du moins leur assigner pour terme le moment suprême de la possession.

— Je n'ai commencé à aimer que de ce moment-là, reprit Tancrede.

— C^ela est très malheureux. La femme, après s'être donnée, n'a plus rien à offrir et, si ce n'est qu'à dater de cette époque que l'amour naît dans le

cœur de son amant, que peut-elle avoir de plus précieux à ajouter au don qu'elle lui a déjà fait de sa personne ?

— Son cœur, — repartit Tancrède.

— Mon ami, ne demandez pas l'impossible. Dieu n'a pas encore, que je sache, en créant les femmes, oublié de leur donner un corps, mais il a négligé parfois de donner un cœur à beaucoup d'entre elles.

— C'est vrai ! reprit lugubrement Tancrède.

— Cependant, reprit le philosophe, le mal dont vous souffrez n'est pas sans remède.

Et d'abord, désirez-vous guérir ? Car il y a dans votre cas tant de malades qui chérissent le mal auquel ils succombent !

— Demandez à celui qui a l'enfer dans le cœur s'il désire qu'on l'en arrache.

— Eh bien ! vous êtes empoisonné, prenez du poison.

— Du contre-poison, voulez-vous dire ?

— C'est tout un ; en un mot, il n'est qu'un amour honnête qui puisse vous guérir du scandaleux amour qui vous consume, et dès ce soir je m'offre pour vous présenter au plus charmant contre-poison qui se puisse imaginer, la princesse de Lutzeff.

Elle est donc bien, belle, pour être plus belle que Camélia ? — Elle est radieuse.

— Blonde ou brune ?

— Je ne sais ; je ne l'ai vue qu'une fois et elle m'a si fort ébloui que je n'ai pu distinguer la couleur de ses yeux ou de sa chevelure. Croyez bien, mon ami, que, si j'avais seulement quinze ans de moins, je me garderais bien de me donner un aussi redoutable concurrent que vous ; mais j'ai quarante-cinq ans, un commencement d'obésité et un reste de cheveux qui grisonnent, je dois par conséquent être assez sage pour me rendre justice.

— Quelle est cette dame de Lutzeff ?

— — Une Russe dont le mari est mort, il y a plus d'un an, en Sibérie, où il était exilé. Sa femme, qui ne l'aimait guère, n'en a pas moins eu le courage de lui tenir compagnie deux longues années dans cet affreux climat. Heureusement pour elle, le prince de Lutzeff succomba tout à la fois au chagrin d'avoir perdu la faveur de son gracieux maître, et surtout à l'influence des trente degrés de froid dont on jouit à Tobolsk. La princesse, pour prix de son dévouement, a obtenu de n'être exilée que dans nos

climats, où en dédommagement de ses immenses biens confisqués, l'empereur de Russie l'honore d'une misérable pension d'une centaine de mille francs. Voilà, cher ami l'histoire de la princesse de Lutzeff, qui a été si longtemps sevrée de plaisirs et si atrocement saturée de froid qu'elle ne veut plus quitter Paris de tout l'été, et qu'elle passera ensuite l'hiver à Naples.

— Elle donne des fêtes cet été ?

— Non pas splendides, car quoique seule elle ne peut guère avoir beaucoup de faste avec cent mille francs de rente, mais jeune et belle, ne redoutant aucune rivale, elle a soin d'inviter le plus qu'elle peut de jolies femmes, et cela donne quelque prix à sa maison. Il y a, comme vous pouvez le supposer, peu de monde à ses réceptions. Toutefois, la qualité supplée à la quantité.

— Et vous m'y présenterez ? demanda Tancrede.

— Je commencerai d'abord par vous présenter à la comtesse de Roscoff, compatriote de la princesse, car c'est elle qui lui sert de chaperon, dresse ses listes et fait ses invitations.

— La comtesse de Roscoff ! — s'écria Châteaubrun. — Je refuse tout net alors ; ce nom de Roscoff ne m'a déjà que trop porté malheur.

— Oui dà ! Et que devrait dire le comte de Roscoff à qui vous soufflez sa maîtresse ?

— Que m'importe ce qu'il devrait dire ! Tenez, Trépagny, j'ai parfois envie de lui tout dire, tant je suis las de la vie.

— Vous avez tant de guignon, mon cher, que vous le tueriez et que Camélia vous resterait à vous seul. Ainsi, vous refusez ?

— Je refuse.

— Soit ! — reprît M. de Trépagny. — Eh bien ! voulez-vous faire un temps de galop ?

Tancrede, retombé dans son humeur sombre dont le bavardage du comte l'avait momentanément tiré, accepta son offre avec l'arrière-pensée de se débarrasser de lui. Il mit donc son cheval au galop.

L'arabe ne tarda pas à laisser une longue distance entre lui et le limousin que montait M. de Trépagny. Celui-ci criait vainement de ne pas aller si vite ; Tancrede ne l'écoutait pas, et il n'excitait que plus vivement son cheval.

Comme il passait avec la rapidité de l'éclair devant une allée transversale, une calèche attelée de deux beaux chevaux gris pommelé

arrivait au grand trot. Tancrède n'eut que le temps d'arrêter brusquement son cheval pour ne pas être frappé par le timon de la voiture.

Mais la violence de son mouvement effraya les deux gris-pommelée, qui firent un écart par suite duquel un des traits de la calèche se décrocha.

Pendant que le valet de pied sautait à terre pour réparer ce léger accident, et que le cocher contenait les deux chevaux effrayés, le vicomte jeta un regard rapide sur deux femmes qui étaient assises dans la calèche. L'une d'elles lui était inconnue ; mais il retrouva dans l'autre l'ange aux yeux bleus qu'il avait tant de fois invoqué dans sa détresse.

A la vue du cavalier dont elle n'avait pas oublié les traits non, plus que la rencontre trois mois auparavant, la princesse de Lutzeff rougit légèrement.

C'était une trop belle occasion pour la négliger. Tancrède mit le chapeau à la main, et, poussant son cheval vers la voiture avec toute l'aisance d'un homme du monde et d'un parfait cavalier, il adressa aux deux dames, d'une voix un peu émue, des excuses pour sa maladresse.

— C^e n'est rien, monsieur, — dit la compagne de la princesse. — Si nous avons eu peur, ce n'était que pour vous.

Tout devait naturellement se terminer par ce simple échange de politesses ; Tancrède, cependant, le chapeau à la main, faisait en vain appel à son imagination pour prolonger de quelques instans une conversation qui devait mourir d'elle-même.

L'accident était réparé, et le cocher, tenant ses guides, semblait n'attendre que le salut de Tancrède pour continuer sa route ; mais le vicomte ne parlait pas et ne s'éloignait pas davantage. La compagne de la princesse allait, en agréant, de nouveau les excuses de Châteaubrun, congédier l'obstiné et muet cavalier.

M^{me} de Lutzeff, qui ne se sentait pas indifférente, au trouble du jeune homme, rougissait de plus belle quand le hasard vint heureusement en aide au vicomte.

M. de Trépagny arrivait tout essoufflé.

— C'est merveilleux ! — s'écria-t-il en riant, tandis qu'il saluait les deux dames comme des connaissances de vieille date.

— De quoi vous émerveillez-vous, s'il vous plaît ? — demanda l'amie de la princesse.

— De ce qu'il n'y a qu'une minute, monsieur, que voici, — et il désignait Tancrède, — sollicitait de moi l'honneur de vous être présenté, et que j'étais loin de m'attendre monsieur le vicomte de Châteaubrun, —

reprit-il, en présentant Tancrède, qui s'inclina respectueusement, — et que j'étais bien loin de m'attendre à voir monsieur se présenter lui-même à M^{me} la comtesse de Roscoff..... ainsi qu'à M^{me} la princesse de Lutzeff.

Et, en appuyant avec une" inclination de tête sur le nom et la qualité de chacune des deux dames, de Trépagny les désignait au vicomte.

Au nom de M^{me} de Lutzeff, Châteaubrun perdit de nouveau le peu de sang-froid qu'il avait reconquis, et il ne put que murmurer à chaque fois qu'il salua :

— C'est merveilleux, en effet, — comme le dit le comte ; — puis, après quelques secondes d'une conversation dont M. de Trépagny fit tous les frais, le cocher lâcha les rênes et les deux gris-pommelée entraînèrent rapidement la calèche.

— Il eût été vraiment dommage qu'il fût arrivé malheur à ce beau cavalier ou à son cheval, — dit M^{me} de Roscoff, — dans laquelle on a reconnu sans doute la comtesse Fœdora.

— Beau, dites-vous ? — reprit la princesse, — A Vrai dire, je n'y ai guère fait attention. Cependant, je ne partage pas du tout votre avis.

De leur côté, Châteaubrun et Trépagny s'entretenaient de cette rencontre.

— Vous êtes prédestiné, mon cher ami, dit M. de Trépagny à Tancrède ; — vous avez voulu tout à l'heure vous débarrasser de moi, ne le niez pas ; — j'étais ainsi quand j'étais amoureux, c'est à-dire sauvage comme un ours.. — Eh bien ! vous le voyez, vous n'avez pas pu échapper à la prédestination,

— Pouvez-vous croire à de telles intentions de ma part, mon cher Trépagny ?

— N'en parlons plus ; je vous les pardonne ; mais, comment trouvez-vous la princesse ? ah ! cette fois, je me suis aperçu qu'elle est blonde comme Cérès.

— Adorable ! — reprit Tancrède.

— Elle ne vous a pas du tout parlé ; elle vous a un peu regardé ; elle a beaucoup rougi ; tout cela est fort bon signe pour vous, et je gage qu'à l'heure qu'il est elle essaye de dire du mal de vous à son amie.

Tancrède sourit de la supposition de M. de Trépagny, et, quoiqu'il affectât d'en plaisanter, un rayon de bonheur, pour la première fois depuis bien longtemps, se glissa dans son cœur, comme parfois un souffle de brise fraîche au milieu de la chaleur brûlante d'un vent d'orage.

Cependant, la goutte d'eau qui tombe sur le fer sortant de la fournaise roule, siffle une seconde et s'envole en une vapeur légère sans que le métal cesse d'être incandescent. Cette rencontre imprévue ne fit sur le cœur de Tancrède que l'effet de la goutte d'eau sur le fer rouge.

Châteaubrun revint bientôt à celle qu'il adorait et maudissait tour-à-tour ; pour la seconde fois il oublia auprès de Camélia la vive mais passagère émotion que lui avait fait éprouver la vue de M^{me} de Lutzeff.

Heureusement, soit par bonté de cœur réelle, soit par le désir d'opérer une cure difficile, comme le médecin dont le zèle s'excite en raison de la gravité du cas de son malade, Trépagny avait entrepris de guérir Tancrède.

Il obtint facilement pour lui une invitation de la princesse à une matinée musicale, à laquelle le vicomte se laissa arracher la promesse d'accompagner son ami.

Châteaubrun devait naturellement faire une visite à l'avance à ces deux dames. En sortant de chez M^{me} de Roscoff, il se rendit chez M^{me} de Lutzeff, rue de Varennes.

Au mois de juillet, la session de la chambre des pairs n'était pas encore close, et, quoique la saison fût fort avancée, il restait encore à Paris un noyau suffisant de la meilleure compagnie. Les visiteurs, chez la belle Russe, étaient nombreux, et Châteaubrun, confondu au milieu d'eux, parla peu, mais regarda beaucoup la princesse.

C'était la première fois qu'il pouvait contempler à loisir celle que, jusqu'alors, il n'avait fait qu'entrevoir. Un examen approfondi loin d'être défavorable à la princesse ne servait qu'à faire paraître sa beauté dans tout son éclat. Plus on la voyait, plus on découvrait de charmes dans sa personne. Elle était surtout ravissante lorsque ses traits s'animaient et qu'elle laissait un gracieux sourire errer sur ses lèvres.

En prenant congé d'elle, Tancrède éprouva un vif désir de la voir souvent, son image fut présente à sa pensée tout le reste du jour, toute la nuit ainsi que le lendemain. C'était un progrès ; pendant près de trente heures, Camélia s'effaça de son souvenir. Puis vint le jour ou plutôt le matin de la réunion à l'hôtel de Lutzeff.

Nous nous abstiendrons de donner ici les détails de cette matinée musicale de crainte de fatiguer nos lecteurs. Nous nous bornerons à dire que la princesse de Lutzeff, dont une grappe de myosotis d'un bleu pâle ornait les cheveux blonds, et dont les yeux d'un azur foncé se noyaient dans une langueur involontaire aux sons des tendres mélodies de Bellini, ou

s'animaient aux accens passionnés de Rossini, parut à Tancrède plus belle que jamais.

Du reste, le vicomte, à qui les pronostics flatteurs de M. de Trépagny revenaient en mémoire, n'obtint ni un sourire ni un simple coup d'œil de celle qui, en réalité comme à ses yeux prévenus, était la reine de la fête, et il eut la bonhomie de s'affliger, même de s'irriter de cet oubli de la part de la princesse.

Cependant il fut l'un des derniers à se retirer, et lorsque, vers quatre heures, le peu de personnes qui restaient encore dans les salons prenaient congé de M^{me} de Lutzeff, en la complimentant sur le bon goût qui avait présidé au divertissement qu'elle venait de donner :

— Si j'étais capable d'oublier de si tôt, — dit à son tour le comte de Trépagny, — le plaisir que j'ai goûté depuis deux heures, ce bouquet de myosotis me le rappellerait toujours.

— Comment donc l'entendez-vous — demanda la comtesse de Roscoff en souriant.

C'est que ces fleurs sont l'emblème vivant de madame la princesse, elles veulent dire : *ne m'oubliez pas*. N'êtes-vous pas de mon avis, mon cher vicomte, — ajouta le philosophe en s'adressant à Châteaubrun..

— Certes, — reprit Tancrède, et je serai même plus hardi que vous en donnant à ces fleurs une autre signification.

A ce moment, le comte de Roscoff vint chercher sa femme. — Je suis à vous dans une minute, chère belle, — dit la comtesse.

— 111 —

Trépagny s'éloigna discrètement derrière elle, et Tancrède resta seul avec la princesse.

Il n'est pas de savoir-vivre qui puisse préserver de certains momens d'embarras, seulement il aide à les dissimuler. Madame de Lutzeff se trouva dans un de ces momens ; sa mémoire lui rappelait perfidement son voile baissé au bois de Boulogne devant les regards ardents de Tancrède.

— Je suis curieuse, monsieur, et vous avez parlé d'une autre signification que l'on donne à ces fleurs, c'est assez vous dire que je désire la savoir, — dit-elle en déguisant sous un sourire le léger trouble causé par ce tête-à-tête d'une minute. — Oui ! madame, elles veulent dire encore : *Plus je vous vois, plus je vous aime*, — répondit Tancrède en baissant hardiment la voix pour donner à sa réponse un sens plus significatif,

Puis il prit congé d'elle en s'inclinant silencieusement.

Tancrède, malgré cette revanche, ne sortit pas moins de l'hôtel de la princesse plus rêveur qu'il n'y était rentré. Le contre poison dont il avait déjà pris une légère dose commençait à produire de salutaires effets ? La froideur polie avec laquelle M^{me} de Lutzeff l'avait traité jusque-là le préoccupait.

Son cœur et son amour-propre avaient espéré un accueil plus flatteur, et la blessure qu'avait faite à l'un et à l'autre une indifférence aussi marquée, fut pour lui, sans qu'il s'en doutât, un stimulant plus actif que ne l'eût été la certitude d'une conquête facile.

Tancrède était de ces gens qui s'attachent de préférence à la poursuite de ce qui paraît impossible ; or, comment lui aurait-il été permis d'espérer qu'au milieu de cette société d'élite qui, malgré la saison avancée, se pressait encore dans les salons de la princesse, il n'y eût pas quelqu'un qu'elle eût déjà distingué ?

Du moment qu'il commença de se piquer sérieusement au jeu, ce ne fut plus un désir vague de travailler à sa guérison qui opéra en lui. Le cœur parlait, il écoutait son langage et suivait son impulsion. Il y avait des semaines entières où la vue de la princesse, une conversation qui devenait plus attrayante à mesure qu'elle se concentrait davantage sur des relations communes entre eux deux, neutralisait complètement la fascination que Camélia lui faisait subir.

M^{me} de Lutzeff était devenue le phare de, salut qui devait lui servir de guide, c'était son bon ange qui lui tendait la main pour le tirer du fond de l'abîme où il était tombé.

Le vicomte s'était également présenté chez la comtesse de Roscoff à laquelle il faisait assidûment sa cour. C'était se ménager l'occasion de parler souvent de la princesse et d'entendre de la bouche de son amie l'éloge de celle qui occupait désormais presque toutes ses pensées.

Tancrède eut bientôt dans la comtesse une puissante alliée ; par elle il put connaître les antécédents de M^{me} de Lutzeff, et savoir ce qu'un passé sans engagement de cœur d'aucune espèce lui permettait d'espérer en l'avenir.

Enfin, trois mois après sa seconde rencontre au bois de Boulogne avec la princesse, Tancrède, rajeuni par la douce et salutaire influence d'un amour qu'il eût été orgueilleux d'avouer à tous, d'un amour qui n'était plus un mystère pour celle qui l'inspirait et qui ne le repoussait pas, touchait à une guérison complète.

Une circonstance heureuse vint enfin briser à jamais les liens d'un autre amour dont il n'avait encore retiré que la ruine et des tortures sans nom comme sans excuse,

II. — Ce que peut un bon avocat dans une mauvaise cause.

Cependant la session de la chambre haute était close ; les vacances de la magistrature allaient commencer, et Paris se faisait de jour en jour plus désert. Cette solitude, dont se ressentait l'hôtel de Lutzeff, avait procuré à Tancrede, qui avait maintenant ses petites entrées, quelques précieux tête-à-tête.

M^{me} de Roscoff parlait aussi de quitter Paris et de partir pour une terre que son mari possédait en Dauphiné, et que ni lui ni elle n'avaient encore visitée. Ce départ allait être pour Tancrede l'occasion de plus nombreux tête-à-tête, et il l'attendait avec une vive anxiété.

Camélia, comme on le pense bien n'avait pas été sans s'apercevoir du refroidissement progressif de la passion de son amant. Elle commença par se réjouir de se trouver moins compromise par ses assiduités et par les mille, exigences de son amour, car toute chaîne a deux extrémités, et, souvent, celui qui tient l'une, d'elle est presque dans le même esclavage que le captif attaché à l'autre. Puis, au milieu de cette vie de vertiges que l'un et l'autre menaient depuis près de six mois, c'étaient quelques momens de halte et de soulagement comme un peu d'ombre le long d'une route par une chaleur brûlante. Mais à cette joie succéda bientôt quelque dépit.

Qu'importaient après tout à Camélia les ménagemens qu'elle devait garder vis-à-vis du comte de Roscoff ? Ne pouvait-elle pas continuer à éluder sa surveillance comme elle l'avait fait jusqu'alors ? Avant tout, ce qui était nécessaire à Camélia, comme à toutes ces salamandres habituées à vivre dans le feu, son besoin le plus impérieux à satisfaire était le besoin d'émotions, de dangers presque quotidiens ; puis, encore, quelque importuns que puissent être les hommages ardents d'un homme, l'amour-propre des femmes y trouve une satisfaction trop vive pour s'en voir privées sans dépit et sans regret.

Dépit, regret ! Deux germes féconds déposés à son insu dans le cœur de Camélia.

N'était-ce bien que du dépit qu'éprouvait la courtisane lorsqu'elle surprenait dans les yeux de son amant la distraction, la langueur, un regard terne, pâle reflet d'un foyer presque éteint ? N'était-ce que du regret lorsqu'elle passait des jours entiers dans la solitude et qu'elle se rappelait Tancrède jeune, beau, passionné, tour à tour impétueux ou soumis, jaloux ou confiant, mais toujours épris et lui jetant à pleines mains sa fortune et les trésors de sa jeunesse ? C'était plus que du dépit et du regret c'était presque de la *douleur*, Camélia songea dès lors aux moyens de reconquérir la puissance qui lui échappait. Peut-être était-il trop tard !

Pour exciter la jalousie de Tancrède, le concierge eut ordre, pendant deux jours, de ne pas le laisser monter, sous prétexte de la présence du comte de Roscoff. Camélia, néanmoins, était bien seule et, cachée derrière les feuilles aiguës des lataniers de sa serre, elle vit avec bonheur le douloureux désappointement du vicomte, — Pauvre garçon ! — pensa-t-elle, — je lui dois bien un dédommagement. Alors elle se mit à cueillir les plus belles fleurs de sa serre ; les plus rares et les plus précieuses lui paraissaient les seules dignes de lui ; elle en fit un bouquet au milieu duquel elle plaça un *cactus*, dont la corolle, qui ne devait s'ouvrir que de neuf à dix heures du soir, reçut un petit billet qu'elle y glissa.

Châteaubrun était absent quand on porta chez lui ce souvenir de sa maîtresse. Son valet de chambre, conformément aux ordres de son maître, le déposa religieusement dans le vase qui n'était destiné qu'à recevoir les bouquets de Camélia.

A l'heure prévue par la courtisane, le vicomte rentrait, et ses yeux caressèrent le bouquet d'un regard joyeux. La ruse à laquelle sa maîtresse avait eu recours avait réveillé tout son amour pour elle, et il eut un moment de bonheur en voyant les pétales de la fleur s'ouvrir et lui délivrer son amoureux message. Il baisa le billet et le lut ; il contenait ce peu de mots :

Je suis enfin libre, mon Tancrède, ce bouquet te le dit ; mais, ce qu'il ne te dit pas, c'est que j'ai trois jours de bonheur devant moi. Nous les passerons à Ville-d'Avray où je t'attends demain, et où je ne te rendrai ta liberté que le troisième jour ; dussé-je pour te retenir faire de mes bras et de mes cheveux une prison pour toi comme ce cactus en a fait une pour mon billet.

Ces lignes si pleines de tendresse ramenèrent chez Tancrède la fièvre d'amour dont il guérissait lentement ; mais le lendemain il vit la princesse de Lutzeff, qui fut pour lui un puissant antidote, et il écrivit à Camélia qu'il

était malade et qu'il ne pouvait aller à Ville-d'Avray. La courtisane accourut quelques heures après ; Tancrede était sorti ! Elle eut peine à étouffer un cri de douleur. Les femmes ont pour principe en amour qu'il n'y a de détruit que ce qui est remplacé ; c'est-à-dire que l'homme qui cesse de les aimer aime ailleurs. Camélia fit épier Tancrede pour découvrir si elle avait une rivale ; mais, grâce au mystère dont s'entourait Châteaubrun dans ses relations à l'hôtel de Lutzeff, Camélia ne put rien apprendre. Ce qu'elle sut par l'homme d'affaires du vicomte fut que sa fortune était dissipée et qu'il lui restait à peine de quoi vivre pendant un an. Alors elle songea que trois mois avant ce jour Tancrede savait cette affreuse vérité, et cependant il lui donnait sa maison de Ville-d'Avray. Camélia s'émut d'une tendre pitié et pleura à l'idée qu'un pareil amour allait lui échapper.

Ces larmes furent la rosée qui féconda les germes cachés dans le cœur de la jeune femme, ce fut le baptême de la courtisane païenne, Tancrede semblait avoir jeté dans le sein de la sirène le feu dévorant qu'il avait arraché du sien,

Camélia ressentait déjà les premières atteintes du mal qui devait venger son amant de tous les tourmens qu'elle lui avait fait souffrir.

Le caprice momentané qu'elle avait eu pour lui n'était pas plus de l'amour réel que les jours tièdes de l'automne ne sont les jours ardens de l'été, et, sans qu'elle eût pu se rendre compte des transitions rapides du dépit au regret, du regret à la douleur, elle sentit qu'une passion violente la dévorait. Alors elle se mit à douter de sa beauté. Mais la passion qui prête à la femme la plus dénuée de charmes des éclairs passagers de séduction ajoute encore mille, attraits nouveaux à ceux que possède la femme réellement belle. Un regard jeté par Camélia sur son miroir lui arracha un sourire d'orgueil. C'était avec raison. Au feu nouveau dont elle brûlait, cette nouvelle Galathée se ranimait, sa chair se teignait d'un léger coloris qu'on eût dit être le reflet de la flamme qui circulait dans ses veines ; Sa beauté, naguère si calme et si sereine, devenait radieuse, et ses yeux noirs et humides lançaient des étincelles qui semblaient dérobées au foyer soudainement allumé dans son cœur.

Enfin, comme dernière transformation qu'avait à subir la courtisane dans tout son être, l'amour tardif qu'elle éprouvait devait se révéler accompagné des mêmes effets que produit un amour chaste et réservé chez la femme dont le cœur n'a pas encore parlé.

Un jour que, noyée dans la vapeur embaumée de son boudoir au milieu de la brume rosée qui s'y reflétait de toutes part, elle attendait Tancrède, Camélia, comme Eve, après avoir goûté le fruit de l'arbre de la science, rougit pour la première fois de la transparence de son peignoir de dentelles ; pour la première fois aussi elle sentit un cœur palpiter dans son sein.

Camélia eut la révélation soudaine de la transformation qu'elle avait subie. Tancrède là trouva, non plus par une savante combinaison de coquetterie, mais, par un instinct nouveau, pudiquement enveloppée d'une longue robe. Avec l'amour avait tout à coup surgi chez Camélia la pudeur, sa chaste compagne. Mais, hélas ! Tancrède ne daigna s'apercevoir ni du trouble, ni de la rougeur, ni des tressaillemens involontaires de sa maîtresse, lui qui, trois mois auparavant, en fût peut-être mort de bonheur ! Et ce soir-là Camélia, restée seule sans avoir osé parler à Tancrède de son amour parce qu'elle l'aimait trop, mouilla de larmes amères les dentelles de son oreiller, désormais seul confident du malaise inconnu qu'elle éprouvait.

Dans une situation semblable, que Tancrède fût ramené vers elle par l'absence ou le dédain de M^{me} de Lutzeff, qu'il s'aperçût alors de la transformation de Camélia, et son amour tout à coup ravivé le perdait cette fois-là pour toujours.

Châteaubrun, nous l'avons dit, avait conquis ses petites entrées à l'hôtel de Lutzeff. Il était du petit nombre des favoris qui composaient le cercle intime, nombre encore bien réduit par les désertions successives qu'amenaient les plaisirs de la campagne. Outre les jours de M^{me} de Lutzeff, ceux-là seuls étaient sûrs de la trouver, à certaines heures du jour, dans un cabinet d'étude élevé au milieu du jardin de l'hôtel.

C'était un pavillon rustique, au toit de chaume, avec stores de Chine, et qu'à cette saison de l'année les volubilis grimpons couvraient d'un épais réseau de verdure et de fleurs multicolores.

Depuis qu'il avait été admis au nombre des élus de cet éden, Tancrède ne s'était jamais trouvé seul, avec la princesse, dans le pavillon du jardin.

Trente-six heures à peine s'étaient écoulées depuis le départ pour le Dauphiné de la comtesse de Roscoff.

Il était environ trois heures de l'après midi ; M^{me} de Lutzeff était seule dans son cabinet d'études ; elle ne travaillait pas, elle rêvait, et avait déposé son livre sur la table. Une plume immaculée gisait à côté d'une feuille de papier vierge de toute écriture.

Le temps était lourd, le ciel couvert de nuages noirs et, comme aux jours d'orage, l'atmosphère était fortement chargée d'électricité. Inquiète, agitée, mal à l'aise sous l'oppression du fluide répandu dans l'air, Daria, — c'était le nom de baptême de la princesse, — essayait vainement de lire ; sa main tremblait en tenant le volume, sa tête était alourdie ; de temps à autre un soupir étouffé soulevait son sein, et les boucles de ses cheveux blonds tombaient en désordre le long de ses joues pâles, sans qu'elle songeât à les relever.

— Personne ne viendra, — se disait-elle avec tristesse, — tandis que, de cette source mystérieuse cachée au cœur des femmes, des larmes montaient jusqu'à ses paupières, — et pourtant j'aurais eu besoin de n'être pas seule aujourd'hui.

Pourquoi Daria pleurait-elle ? Elle aurait pu le dire si elle avait osé un instant écouter là voix intérieure qui le lui aurait révélé, mais elle tremblait d'y prêter l'oreille.

Tout-à-coup, avec ; cette prescience des femmes qui tient parfois du prodige, M^{me} de Lutzeff, par un puissant effort de sa volonté, rasséréna son visage, roula autour de ses doigts agiles les boucles de ses cheveux, trempa sa plume dans l'écritoire, et fit glisser, sur la page blanche qui eût trahi la préoccupation de son âme, une feuille couverte d'écriture. Il semblait que la brise d'orage lui apportât la révélation d'un danger qui s'approchait.

A peine avait-elle pris ces dispositions, à peine s'était-elle mise sur la défensive que le sable de l'allée qui conduisait au pavillon cria sous des pieds qui le foulaient. Après une minute, non pas " d'incertitude, mais d'attente anxieuse, — ses sens avaient deviné le visiteur, — un valet de chambre se présenta sur le seuil de la porte et annonça : — Monsieur le vicomte de Châteaubrun !

A la vue de la princesse, seule dans ce cabinet isolé, au fond d'un vaste jardin embaumé du vague parfum des fleurs d'automne, Tancrede pâlit à son tour.

Quant à M^{me} de Lutzeff, elle avait payé à huis-clos le tribut à sa faiblesse, mais elle venait de revêtir soudain son armure de combat, et l'heure du danger la trouva souriante et calme.

A l'arrivée du vicomte, elle déposa tranquillement son livre sur la table, se leva à demi de son siège et tendit à Tancrede sa main gantée. Sous la peau légère qui l'enveloppait, cette main frêle et mignonne était devenue

aussi ferme que celle d'un chevalier des anciens temps sous son gantelet d'acier.

Tancrède la baisa respectueusement et s'assit, tandis que la princesse, sous prétexte de donner de l'air au pavillon, pressa le ressort d'un des stores qui se releva. Un courant d'air frais pénétra en effet dans le pavillon ; mais, par la baie démasquée de la fenêtre apparut, au bout de l'allée, le valet chargé de conduire et d'annoncer les visiteurs. Tranquillement assis sur une chaise au sommet du perron, il entretenait son oisiveté en lisant quelque roman d'antichambre.

— Vous voyez, dit la princesse, que désormais l'office de Clément devient une sinécure, il n'aura plus bientôt à m'annoncer aucun de mes amis, tous m'ont abandonnée.

— J'en connais qui ne vous abandonneront jamais, madame, sans avoir pour cela un grand mérite, — répondit Tancrède.

— Je n'en sais rien ; en tous cas, pour ne pas m'exposer à perdre toute illusion à ce sujet, — reprit madame de Lutzeff en souriant, — j'ai résolu de ne pas mettre leur amitié à une trop grande épreuve, et de m'enfuir à mon tour. Vous voyez que toute protestation de fidélité deviendrait inutile à ce sujet.

— En effet, — répéta tristement Tancrède, frappé au cœur par cette nouvelle imprévue, — ce serait faire du dévouement à trop bon marché, et je ne puis que vous témoigner les douloureux regrets que m'inspire une résolution que je n'avais pas prévue.

— Paris est si triste, — dit la princesse ; — convenez-en !

— Je ne l'avouerai que la veille de votre départ, madame.

Il y avait une si douloureuse sincérité dans cette réponse de Tancrède que la princesse dut y voir autre chose qu'un compliment banal. Mais, quoique ce peu de mots ne lui apprît rien de nouveau sur l'état du cœur de Châteaubrun à son égard, elle ne put empêcher un flot de joie de monter jusqu'à son propre cœur, mais ses yeux n'en trahirent pas la sensation.

— J'ai dit cela le lendemain du départ de ma bonne comtesse, — reprit gaîment Daria ; — vous ferez alors comme je ferai, vous quitterez Paris à votre tour.

Sous cet air d'indifférence, la princesse cachait néanmoins une appréhension secrète. Elle sentait que, pour peu que Tancrède usât d'audace, elle ne pourrait plus, à son gré, détourner la conversation qui commençait à prendre une tournure dangereuse, aussi se hâta-t-elle

d'ajouter avec un peu de cette mauvaise foi dont les femmes ne se font pas scrupule : — Du reste, je n'ai fixé ni le jour de mon départ, ni le but de mon voyage, et peut-être vous consulterai-je à cet égard ; ainsi donc, laissons pour aujourd'hui cette sérieuse affaire.

Persuadée qu'elle ajournait ainsi le danger à une époque qu'elle se promettait de ne pas attendre, la jeune femme s'empessa d'aborder un autre sujet de conversation moins scabreux. Mais Tancrède, à qui sa bonne étoile venait de procurer un tête-à-tête auquel il aspirait depuis si longtemps, n'était pas homme à laisser échapper une si belle occasion. Le moment était venu de brûler ses vaisseaux. La princesse le pressentit, et ce fut avec une secrète terreur qu'elle vit le danger qui la menaçait et que tous ses efforts n'avaient pu conjurer.

Quoique en effet, elle eût mille motifs pour se réjouir de l'amour qu'elle inspirait, sa crainte d'en entendre l'aveu n'était pas sans fondement. D'abord elle, ne se dissimulait pas qu'elle aimait, — et elle aimait pour la première fois. — Aux délicieuses sensations que cause un premier amour venaient se mêler et la crainte et les angoisses qui lui servent toujours de cortège. Tancrède l'aimait, elle n'en doutait pas, mais n'avait-elle pas à craindre qu'en échange, d'un amour sans réserve il ne déposât à ses pieds qu'un de ces élans passagers, qu'une de ces flammes rapides qui naissent et meurent si vite au cœur de l'homme ?

En proie à cette cruelle incertitude, elle aimait mieux continuer à s'enivrer en secret des nombreux témoignages d'amour qui échappaient à Tancrède que d'entendre l'aveu que sa faiblesse serait impuissante à réprimer.

Malheureusement pour elle, de vagues désirs, inconnus jusqu'alors, la solitude, le silence, le parfum de la brise tiède d'automne, tout, en un mot, semblait conspirer en elle et autour d'elle pour se rendre complice de Tancrède.

La princesse, néanmoins, luttait avec persévérance contre l'orage qu'elle voyait prêt à éclater. Mais, à ce luxe de défense, Tancrède n'opposait qu'une contenance mélancolique, qu'un front pâle et morne sur lequel se peignaient toutes les inquiétudes, toutes les angoisses que lui causait l'idée d'une séparation prochaine.

Son amour pour Camélia, devenue plus belle encore depuis qu'elle aimait, était un poison, dangereux qui s'était répandu dans toutes ses veines ; que le contre poison qu'il puisait dans sa passion naissante pour Daria

cessât d'agir un seul instant, et le cœur où s'était réfugié la vie s'engourdisait à jamais.

L'absence de la princesse devait être pour lui la cause d'une, rechute désormais incurable. Aussi, malgré tout ce qu'elle tentait pour que son départ cessât d'être le sujet de la conversation, Châteaubrun y revenait sans cesse avec opiniâtreté et déjouait ainsi tous les efforts de la princesse,

A cette lutte incessante succéda bientôt un profond silence. De chaudes exhalaisons sortaient du sein de la terre ; des, arbres qui commençaient à jaunir le vent d'orage détachait des feuilles mortes qui tourbillonnaient dans l'air. On eût dit que la belle saison voulait déjà annoncer qu'elle ne devait pas toujours durer.

— Triste moment, — dit enfin Tancrede qui rompit le silence, — que celui qui s'approche, où la terre n'aura plus, pour ainsi dire, que le souvenir du soleil qui la fécondait, où chaque feuille fille du printemps va tomber au retour des frimas.

Et Tancrede soupira.

— L'hiver m'effraie, — reprit bien vite la princesse, — et l'approche seule de cette saison m'engagerait à chercher ailleurs un

pays où les feuilles ne tombent jamais que pour se renouveler le lendemain.

— Vous irez donc bien loin ! — répondit tristement Tancrede avec un regard qui fit éprouver au cœur de la princesse comme un frisson, d'hiver.

— Qui sait ? au fond du golfe de Naples, peut-être, — dit-elle, et un sourire menteur effleura ses lèvres, tandis qu'elle semblait être sous l'impression d'un sentiment pénible.

En effet, quoique bien résolue de fuir le danger en s'éloignant de Paris, elle se sentait néanmoins atteinte de cette tristesse qui partait des yeux de Tancrede et pénétrait jusqu'à son cœur.

Châteaubrun s'aperçut du changement qui s'opérait dans l'âme de M^{me} de Lutzeff, il sentit que de cette entrevue qui, selon toute probabilité, devait être la dernière, dépendait tout son avenir, et il eut recours à une de ces hardiesses qui, en amour comme en guerre, décident du sort d'une journée.

— Au fond du golfe de Naples ! — répéta-t-il lentement.

— Et qui vous parle du golfe de Naples ? — reprit Daria avec une légère nuance d'impatience boudeuse.

— Il y a dans cette baie tranquille et bleue comme le ciel qui la couvre, — poursuivit obstinément Tancrede, — des îles riantes dans lesquelles on

peut oublier quelquefois ses propres peines, et ou, à coup sûr, on oublie les souffrances des autres.

— Mais, — répondit M^{me} de Lutzeff amenée par l'opiniâtreté de Tanocrède au but qu'elle voulait fuir, — vous ai-je donné lieu de penser que j'aie des souffrances à oublier ? Quant à celles des autres...

— Peu vous importe, n'est-ce pas ? — interrompit le vicomte. — Eh bien ! madame, il y a telles de ces résolutions de départ, il y a tels de ces abandons qui sont un crime, — ajouta-t-il solennellement.

— Ah ! — s'écria Daria pour toute réponse en laissant tomber de ses prunelles d'azur un regard étincelant de fierté qui pénétra comme une flèche au cœur de Tanocrède.

Un moment il crut que les chastes efforts de M^{me} de Lutzeff n'étaient que le froid calcul d'une coquetterie plus implacable chez une femme du monde qui ne se vend pas pour des trésors que chez une femme dont le cœur s'achète. Sa résolution chancela. Il ne devina pas que cette exclamation de dédain, que cet éclair de flamme orgueilleuse qui s'échappaient de la bouche et des yeux de Daria n'étaient que le dernier cri, le dernier témoignage d'une résistance désormais vaincue.

Cependant, comme un chevalier du moyen-âge qui, étourdi d'un coup imprévu, ramassait son épée à deux mains pour tenter un dernier effort, Tanocrède reprit avec plus de courage que d'espoir :

— Si du fond de l'abîme où il serait tombé, la voix d'un ami implorait votre main pour l'en tirer, oseriez vous fuir, ou bien lui tendriez-vous la main ?

— Je cherche en vain, — reprit Daria avec la résignation craintive de la gazelle prise au piège, le sens d'une allégorie trop obscure pour moi, mais je ne sais quelle voix me crie que peut-être eût-il été plus généreux à vous de ne pas... me proposer d'énigmes.

Tanocrède se méprit encore sur le timide sourire qui mourut à peine formé sur les lèvres de la princesse.

— Je conçois, — reprit-il avec amertume, — que la voix de l'ami qui crie à l'aide est toujours mal venue de troubler la quiétude de celui qu'il implore ; mais, que voulez-vous ? il n'est pas donné à tout homme de savoir mourir en retenant son cri d'agonie.

Avec une coquette, c'eût été prendre sur un ton trop haut une demande d'amoureuse merci, mais avec une femme dont le cœur est déjà troublé, qui

lutte à la fois et contre elle-même et contre celui à qui ce cœur appartient déjà, ces gaucheries de la passion sont d'une irrésistible éloquence.

Madame de Lutzeff, subjuguée par cet élan trop exagéré pour n'être pas vrai, — un homme qui calcule ne se laisse pas aller à de semblables écarts, — attendit en silence le dénouement qu'elle n'avait pas la force d'écarter davantage.

Tancrède rappela alors la double rencontre qu'il avait faite au bois de Boulogne de deux femmes, l'une pure et blanche comme une hermine, l'autre attrayante et perfide comme une sirène, et jusque-là Tancrède ne mentait pas. Il avait suivi la seconde, il est vrai, mais ce n'était que pour échapper à l'amour profond, sans espoir, que le simple aspect de la première avait fait naître chez lui.

Ici Tancrède ne pouvait se dispenser de mentir.

Comme il arrive toujours, reprit-il, il avait suivi le mauvais ange en emportant dans son cœur l'image de l'ange tutélaire qu'il avait fait de vains efforts pour oublier. Il ne s'était donc plongé dans les joies funestes de l'enfer que pour effacer de sa mémoire les délices ineffables d'un paradis trop au dessus de lui, mais qui peut oublier le paradis entrevu ?

Tancrède, encore tout palpitant des caresses d'une courtisane, venant déposer aux pieds d'une femme du monde, modèle de chasteté, un cœur que la fière Camélia avait brisé par ses dédains, plaidait sans doute la plus extravagante de toutes les causes. Mais Tancrède, altéré maintenant d'amour pur, et dédaignant à son tour la passion qu'il inspire à la courtisane, prêt néanmoins à se courber de nouveau sous son joug honteux, si la femme qu'il avait toujours priée du fond de l'abîme où il était tombé lui refusait l'appui d'une main secourable dont le seul contact devait servir à effacer ses souillures ; Tancrède, jeune et beau, éloquent, passionné, dont le front, quoique portant encore les stigmates laissés par les baisers brûlants de Camélia, reflétait les rayons d'un amour destiné à le régénérer, si la princesse ne l'abandonnait pas ; Tancrède, désormais, devait gagner sa cause toute désespérée qu'elle fût, et Tancrède la gagna.

Gomme un hardi partisan, le vicomte, avec une audace qui pouvait le perdre et qui le sauva, avait adroitement fait appel à toutes les passions du cœur de la princesse, à la charité féminine, à l'amour jaloux, à l'orgueil de la caste, comme à l'orgueil de la beauté,

La grande dame, la femme aimante et chaste accepta la lutte avec la femme entretenue, avec la courtisane amoureuse, et elle l'accepta ayant la

certitude de vaincre. Un sentiment de noble et tendre compassion, disons-mieux, l'amour qu'elle avait jusque-là refoulé au fond de son cœur, se fit jour tout à coup ; elle entrevit, comme une lueur d'éclair, des droits inconnus sur celui qu'elle aimait. Puis, tandis qu'elle se livrait aux douces sensations qu'elle ressentait en trouvant un amour digne du sien, ses yeux brillaient d'une flamme humide, la pourpre de la grenade colorait ses joues, et un sourire de volupté virginale se dessinait sur ses lèvres, — Je resterai, — dit-elle timidement et à voix basse, — esclave et protectrice à la fois.

Le paradis, cette fois, se rouvrait devant Tancrède pour ne plus se refermer. Tout dominateur qu'il était, il s'agenouilla devant celle qu'il venait de subjuguier et pressa sur sa bouche une main frémissante qui cherchait à se dérober, et s'appuyait involontairement sur des lèvres brûlantes.

La grande dame avait vaincu la courtisane.

Que les femmes du monde, que tant de défaites humilient chaque jour, sachent bien que quand elles voudront elles sortiront victorieuses de la lutte, et que les natures d'élite leur donneront toujours la préférence sur leurs orgueilleuses rivales.

Quant aux hommes qui préféreront les femmes qui font de l'amour un honteux trafic, à celles qui aiment, qui résistent et qui fuient, que celles-ci ne les regrettent point : ces hommes-là ne valent ni une seule de leurs larmes, ni un seul de leurs sourires.

III. — Fuir qui vous aime, — aimer qui vous fuit.

Lorsque Châteaubrun sortit de l'hôtel de Lutzeff, tout entier à ses pensées d'amour, ivre de bonheur, il regagna rapidement son logis sans tourner la tête, sans que ses yeux encore éblouis se fixassent sur aucun objet. Comme l'avare qui, pour compter à loisir tous ses trésors, se renferme dans le lieu le plus caché de sa demeure, Tancrède se fit celer dans sa chambre.

Là, toute la soirée, il écouta avec délices la pluie d'orage qui tombait sur les arbres du jardin, au dessous de ses fenêtres, il aspira de tous ses poumons l'air rafraîchi et chargé de parfums. Ce fut ainsi que la nuit vint le surprendre, seul avec ses plus chères pensées, caressant l'avenir qui s'éclaircissait à ses yeux, comme il voyait, à travers les longues déchirures des nuages, le ciel s'éclaircir et briller du feu de mille étoiles.

Désormais Camélia n'était plus pour Tancrède qu'un douloureux passé avec lequel il fallait rompre à jamais. Heureusement pour lui, il ignorait la transformation que lui avait fait subir son nouvel amour, et elle ne se présentait à son esprit que comme la femme à laquelle il devait d'avoir souffert d'horribles angoisses, et dont il fallait courageusement prévenir le retour.

Décidé à briser le dernier anneau de sa chaîne, le vicomte se rendit dès le lendemain, à midi, chez Camélia. Elle portait encore sur ses traits fatigués et dans ses yeux abattus les traces de l'insomnie de la nuit. Une douce langueur était répandue sûr tout son visage.

Ses cheveux noirs négligemment relevés sur sa tête, et à peine retenus captifs sous l'élégant tissu qui les couvrait, laissaient voir le satin de ses tempes veinées d'azur. Sur la blancheur mate de ses joues, le froissement de la dentelle, de ses oreillers avait dessiné des marbrures d'un rose tendre comme le limbe de la corolle du Camélia, dont elle avait emprunté le nom.

Pareille à un lys dont l'orage a courbé la tige sans enlever à la fleur sa beauté naturelle, la courtisane, malgré son abattement, conservait tous ses charmes..

Elle était encore couchée quand, à la voix de Tancrède, elle tressaillit, se leva précipitamment et jeta sur elle le premier peignoir qu'elle rencontra sous sa main.

— Je ne vous attendais pas, — dit-elle toute troublée, lorsque Tancrède entra, — vous êtes si longtemps maintenant sans venir !

Et Camélia, en rougissant, cherchait vainement à dérober aux indiscretions de la batiste l'harmonieuse pureté de ses formes que la transparence du tissu laissait entrevoir.

Le talisman dont l'amour de Daria venait d'armer Châteaubrun le préserva d'un trouble semblable à celui de Camélia.

— Je viens prendre congé de vous, — dit-il, — je pars et je ne sais quand je reviendrai.

— Vous partez ! — s'écria Camélia avec un cri d'angoisse. — Quand ? Pour quel lieu ?

— Je l'ignore,

— C'est faux ! Un homme peut ne pas savoir quand il reviendra, mais il a toujours fixé dans son esprit l'heure ou le jour de son départ.

Ah ! je le sais, moi, pourquoi vous partez, continua-t-elle avec un soupir de douleur jalouse.

— C'est mon secret, je le garde ; il en est cependant un que je vais vous confier : je pars parce que je suis ruiné de fond, en comble.

A cet aveu de Tancredi, Camélia ne put retenir un tressaillement de joie dont ses yeux ne cherchèrent pas à dissimuler l'expression. Elle aimait mieux savoir son amant ruiné qu'infidèle.

— N'est-ce que cela ? — dit-elle avec un sourire, — tant mieux !

— Ah ! — répondit Tancredi d'un air étonné, je fais donc bien de partir, puisque vous vous réjouissez de ma ruine.

— Oui, — je m'en réjouis, — répliqua vivement Camélia, — vous ne devinez donc pas pourquoi ?

— Je ne devine pas, — dit lentement le vicomte.

— Mais vous ne voyez donc rien, Tancredi, — repartit Camélia d'un son de voix d'une ineffable douceur, — vous, ne voyez donc pas la transformation que... de nouveaux sentimens m'ont fait subir ?

Et Camélia, toute frémissante, attendait que Tancredi vît enfin dans son trouble, dans sa rougeur le changement dont il était l'auteur.

— N'êtes-vous pas toujours jeune, toujours belle, toujours riche ? — répondit froidement Tancredi.

Des larmes mouillèrent les yeux de Camélia ; Tancredi n'avait rien vu.

— Je le sais, — dit-elle tristement : — mais à quoi me servent cette jeunesse, cette beauté, puisque... puisque...

Un sentiment d'invincible fierté ne lui permit pas d'achever sa phrase commencée ; sa bouche qui tant de fois, sans doute, s'était ouverte pour faire de mensongères protestations d'amour, se refusait aujourd'hui à s'ouvrir pour proférer l'aveu de la passion qui la consumait. Elle baissait les yeux en parlant ainsi et Tancredi, heureusement encore pour lui, se trompa sur son hésitation. A ses yeux prévenus, Camélia ne se donnait même plus la peine de dissimuler son dédain pour lui, et son cœur s'en réjouit.

— Oui, je suis riche, — reprit vivement Camélia en courant vers un coffre de fer ciselé et damasquiné d'or dont elle, tira une liasse de papiers.

— Oh ! Tancredi ! — continua-t-elle en la présentant au vicomte, — Cette petite maison, si pleine de souvenirs pour... pour vous, reprenez-la, Tancredi ! Avec quel bonheur je vous la rends !

Un rouge ardent monta au front de Tancredi. Camélia s'effraya de son regard,

— Moi, reprendre ce que j'ai donné ! — s'écria-t-il avec fureur. — Puis, modérant sa voix ; — toute peine mérite salaire, — continua-t-il d'un ton de

mépris ; — n'avez-vous pas bien gagné le vôtre ?

— Oh ! Tancrede ! Tancrede ! — s'écria Camélia suffoquée par un sanglot ; et soumise, craintive, sans oser parler pour se disculper devant ce mépris qui l'écrasait, elle ne put que prendre la main de Tancrede et la presser contre son cœur, dont il put sentir les mouvemens précipités sous la batiste qui le couvrait.

— Pardon, Camélia, — s'écria Tancrede, — pardon, pardon, et il accompagna ces mots d'un baiser sur le front de la courtisane.

C'était le premier qu'elle recevait de lui depuis qu'un chaste et pur amour s'était réveillé dans son cœur, et ce baiser la fit tressaillir jusqu'à sa dernière fibre. Accablée par cet excès de bonheur, elle se laissa tomber éperdue sur son divan.

Tancrede, de son côté, douloureusement troublé par ce magnétisme inexplicable qui rayonne d'une passion profonde, vit le moment où ses blessures mal fermées allaient se rouvrir à la fois, et, sentant que la fuite seule pouvait le soustraire au danger qui le menaçait, il ne put que s'écrier :

— Je reviendrai, Camélia, je reviendrai.

Et il sortit précipitamment, de la chambre, laissant Camélia en proie à des sentimens opposés dans lesquels pourtant dominait une joie profonde. Cette fois, elle avait la conscience que Tancrede l'avait devinée.

Trois jours de bonheur sans mélange, trois jours de félicité suprême s'écoulèrent pour elle sans lui laisser pressentir une rivale. Elle savait que Tancrede devait revenir, et pourtant il ne revint pas. Un Incident imprévu acheva de le guérir sans que Camélia perdît la douce et décevante illusion dont elle se berçait avec tant de bonheur.

Tancrede avait allégué un départ sans date de retour. Les événemens ne tardèrent pas à justifier le prétexte trompeur dont il s'était servi. Ce départ fut pour lui la fin d'une de ces périodes d'enivrement dont Dieu compte pour nous les jours d'une main si parcimonieuse, car il est une limite de bonheur que l'homme ne doit pas atteindre, sans quoi nul être humain ne se résignerait à mourir. N'est-ce pas cette continuelle alternative de jours sans orage et de jours nébuleux sur une terre où nous ne devons que passer, qui nous aide à supporter la vie sans trop nous plaindre, comme elle nous aide à voir la mort sans trop de regrets ?

Quinze jours à peu près s'étaient écoulés depuis le moment où Tancrede avait rompu, sans retour, avec, Camélia. Il était avec M^{me} de Lutzeff dans le pavillon rustique dont il a été parlé ! Septembre touchait à sa fin, Clément,

dont le rôle consistait à annoncer le seul visiteur de l'hôtel, dormait sur le sommet de son perron, son unique tâche quotidienne une fois remplie. Le ciel était radieux comme Tancrède qui, pour la millième fois, remerciait avec effusion, et non sans orgueil peut-être, la princesse de Lutzeff d'être restée pour le sauver.

Pour la première fois, cependant, le vicomte osait se plaindre que l'intervention de Daria se fût bornée là, et Daria l'écoutait avec un doux et chaste sourire.

— Que vous avais-je promis, monsieur ? — répondit-elle, — de rester. N'ai-je donc pas tenu ma parole, au risque de ce que dira le monde ? Jusqu'à ce jour vous avez été bien heureux, dites-vous, de l'accomplissement de cette promesse ; pourquoi ne le seriez-vous pas encore, sans désirer au-delà ? Prenez garde, — ajouta-t-elle en le menaçant du doigt, — le bonheur n'est souvent qu'une de ces bulles d'écume dont l'œil doit se borner à suivre le vol capricieux et à admirer les couleurs changeantes, sans que la main cherche à la saisir, sous peine de la faire disparaître à l'instant.

Tancrède n'en persistait pas moins à invoquer l'amour au lieu de l'amitié et à abrégier les plus doux momens d'une liaison de cœur, ceux où l'on désire encore.

Les femmes savent instinctivement ces secrets du bonheur de l'homme, c'est pourquoi Dieu les en a faites seules dépositaires. Toute novice qu'elle fût en matière d'amour, la princesse en savait plus long que tout ce que l'expérience de Tancrède avait pu lui apprendre à ce sujet.

— Les hommes sont de grands enfans, — reprit M^{me} Lutzeff, en essayant de dégager sa main que Tancrède avait saisie, — leur plus vif désir est de briser le jouet qui fait leur bonheur, puis, quand ce pauvre jouet est là, brisé, ils ne savent plus que pleurer sur ses débris qui jonchent le sol.

Tancrède écoutait sans comprendre cette douce morale de la femme qui prolongeait son bonheur, peut-être aux dépens du sien propre, car la main qu'il retenait toujours frémissait dans la sienne, et les yeux de Daria trahissaient un trouble involontaire

— Savez-vous ce qui arrivera, — continua la princesse, — le jour que je m'apercevrai qu'il existe dans mon cœur un autre sentiment que l'amitié ?... Que je me trouverai sans force contre votre folie ? C^e jour sera le dernier que nous passerons ensemble... Je vous fuirai, Tancrède.

Clément dormait toujours sur son perron, le merle sifflait dans les acacias, le ciel était azuré, une brise tiède répandait alentour un doux parfum ; nous ne savons comment cela se fit, mais les lèvres de Tancrede ne cessèrent de s'appuyer sur la main qu'il retenait captive que pour presser tendrement la bouche de Daria.

M^{me} de Luzeff pâlit, s'arracha par un violent effort des bras de Tancrede, se leva chancelante comme si elle eût été frappée d'un coup mortel, hésita une seconde, tandis qu'un voile obscurcissait l'azur de ses prunelles, puis elle tomba sans force sur un siège à l'extrémité du pavillon.

Il n'y avait pas de colère dans son regard éperdu, il n'y avait, dans l'expression de ses traits, que celle d'une lutte héroïque que toute femme a soutenue dans la vie une fois au moins contre sa propre faiblesse, et qui se sent prête à succomber.

— Oh ! Tancrede, — dit-elle d'une voix basse et suppliante, — qu'avez-vous fait ! Vous avez détruit le charme de ma vie ! Ne m'approchez pas, — reprit-elle en frémissant, — où je fuis... ou j'appelle cet homme... qui dort là-bas... et vous ne me verrez plus... Laissez-moi, Tancrede... j'ai besoin d'être seule... partez, partez... — s'écria-t-elle avec un regard d'impérieuse et d'adorable prière.

Les mains tendues, l'œil suppliant, Daria se laissa tomber sur ses genoux.

— Oh ! laissez-moi, — répéta-t-elle, — partez... et peut-être vous pardonnerai-je....

Il y a de ces prières de la femme aimée qui portent en elles tant de saintes convictions qu'elles sont des ordres irrésistibles ; Tancrede ne résista pas à celles de Daria : il sortit du pavillon.

Un regard le paya de son obéissance, et il montra plus d'habileté en partant que tout autre qui fût resté.

Tancrede emportait avec lui la certitude que M^{me} de Lutzef l'aimait d'amour et non d'amitié ; mais une crainte empoisonnait son bonheur, celle de la voir reprendre ses projets de départ.

Il erra tout le reste de la journée devant l'hôtel et dans les environs, épiant le mouvement qui s'y faisait, mais sans oser y rentrer. Il vit bien sortir un ou deux domestiques de la princesse, mais il crut devoir s'abstenir de les interroger, de crainte de donner lieu à mille conjectures diverses. La nuit vint, Tancrede s'éloigna pour revenir encore. Une lampe répandait sa clarté solitaire à travers les vitres d'une croisée que Tancrede connaissait

bien. Derrière les rideaux, Daria rêvait sans doute, et, tout en arpentant la rue, Tancrède se mit à rêver aussi,

Au point du jour, il était de nouveau dans la rue de Varennes. Tout à coup, l'une des deux petites portes latérales qui flanquaient la porte cochère s'entr'ouvrit, et, le vicomte put voir deux domestiques tirer de la remise une berline de voyage.

La princesse allait donc partir. Les apprêts de son départ firent éprouver à Tancrède une sensation de douleur et de joie si Dariale fuyait, c'est qu'elle l'aimait assez pour se trouver sans force contre l'amour qu'elle ressentait ; mais qu'importe si cet amour devait la lui faire perdre ? Il se prit à regretter amèrement et ses incertitudes sur les sentimens de la princesse à son égard, et les jours de sérénité qu'il venait de passer, jours si vite écoulés. Cependant il sentit qu'il fallait agir plutôt que soupirer. Au même instant, deux palefreniers de l'hôtel se dirigeaient vers un marchand de vin voisin avant de commencer leur journée. Tancrède avisa un commissionnaire.

— Tenez, mon ami, — lui dit le vicomte, en lui remettant une pièce de cinq francs, — vous allez boire à ma santé le coup du matin à ce cabaret, et je ne demande en retour qu'une seule chose, c'est que vous sachiez de ces deux palefreniers de l'hôtel de Lutzeff quelle route va prendre leur maîtresse.

Un quart-d'heure après l'Auvergnat était de retour.

— Route de Grenoble, — dit-il.

— C'est bien, — pensa Tancrède, — c'est chez M^{me} de Roscoff que la princesse va chercher asile contre moi.

Il était dix heures du matin quand une chaise de poste à deux chevaux s'arrêta à la porté du vicomte. Il revenait à l'instant même de la rue de Varennes, où il avait appris que la princesse était partie depuis une heure.

La chaise de poste emporta Tancrède au grand trot sur la route que suivait M^{me} de Lutzeff.

Il n'entrait pas, comme on le pense bien, dans les plans du vicomte de la rejoindre au premier relais. Il ne voulait que la suivre d'assez près pour ne pas perdre sa trace. Il n'avait pas d'autre plan ; il se conformerait aux circonstances.

La première journée se passa donc assez tranquillement pour Tancrède en pensées, tantôt douces, tantôt plus tristes, en réglemens de compte avec les postillons, car il n'avait pas son valet de chambre, et en questions renouvelées à" chaque poste sur la voiture qui le précédait. Le signalement

de la princesse était aussi facile à donner qu'à retenir : une jeune dame avec un valet et une femme de chambre.

— Il y a environ une heure qu'elle est partie ; — telle était la réponse invariable aux interrogations de Tancrède. La distance était toujours la même ; c'est ce qu'il voulait.

Il continuait alors gaîment sa route, souriant aux nuages qui passaient, aux arbres, aux prairies vertes qui fuyaient sur son chemin, comme à des émanations de la pensée que Daria laissait pour lui derrière elle. N'avait-elle pas vu ces nuages, ces arbres et ces prairies qu'il saluait en passant ?

C'était pour le jeune homme un Voyage plein de charmes que celui qui consistait à dévorer l'espace derrière la femme qui était l'objet de ses plus chères pensées.

A Briare, — c'était le dix-huitième relai, — il apprit que la princesse s'était fait conduire à l'hôtel de France, et qu'elle n'avait commandé des chevaux, que pour le lendemain, huit heures du matin....

Après bien des hésitations, il prit héroïquement le parti d'aller se loger dans un hôtel situé dans la même rue que celle où était la princesse.

Tancrède soupa aussi bien que peut le faire un amoureux dont le grand air a aiguisé l'appétit pendant toute une journée. Le lendemain sa chaise était attelée de bonne heure, mais il n'y monta que quand il eut vu celle de M^{me} de Lutzeff passer devant son hôtel.

Cette fois les distances commençaient à se combler, et ce fut pour Tancrede une véritable jouissance de pouvoir suivre des yeux la berline qui emportait Daria, de distinguer sur la route le sillon que traçaient les roues de sa voiture et d'apercevoir parfois flotter devant M le bout d'un voile blanc que le vent faisait voltiger par la portière.

Cette seconde journée se passa comme la première. La princesse s'arrêta pour couchera Bessay.

Là, Tancrede se dit que, puisque dans tout le cours de cette journée il avait suivi de plus près la voiture, il était logique d'aller se loger aussi plus près de la princesse.

Il y avait justement un hôtel en face de celui où elle était descendue, et il s'y installa. Puis, comme il avait eu, pendant tout le jour, le bonheur de voir devant lui la caisse roulante où elle était renfermée, il jugea qu'il était encore logique de prolonger, ce plaisir et il passa une partie de la nuit à contempler les murs et le toit à l'abri desquels elle reposait.

Mais ici nous abandonnerons Châteaubrun pour le précéder en compagnie de la princesse.

C'était le soir du troisième jour. M^{me} de Lutzeff était assise dans la plus élégante des chambres de l'hôtel du Grand-Cerf, à Salvagny. Dix heures venaient de sonner, et, après qu'on eut desservi un souper auquel elle avait à peine touché, elle se faisait déshabiller par sa femme de chambre, pour se mettre au lit.

Des draps de toile dé Hollande, des oreillers enveloppés de la plus fine batiste et garnis de flots de dentelle, un matelas de moleton d'une blancheur irréprochable, — objets qu'une femme riche emporté toujours avec elle en voyage, — servaient à compléter la garniture du lit dé l'hôtel, surmonté d'un antique baldaquin.

M^{me} de Lutzeff, tout entière à ses rêveries, abandonnait aux mains de sa femme de chambre sa longue chevelure blonde avant de l'emprisonner sous les dentelles de sa coiffure de nuit. A quoi rêvait la princesse ? Nous devons le dire, c'était à la persistance d'une chaise de poste à suivre la sienne depuis Paris.

Dans un de ces momens où le cœur des femmes parle plus haut à leur oreille que les convenances du monde, où la plus chaste des créatures de Dieu se sent heureuse d'être belle, parce que sa beauté lui a été donnée pour le bonheur d'un autre, M^{me} de Lutzeff se prenait à regretter que cette chaise de poste mystérieuse n'amenât pas Tancrede à sa poursuite.

Elle se reprochait d'avoir été si impitoyable envers lui, et des regrets se mêlaient à ses rêveries.

— Madame la princesse ne sait pas, — dit la femme de chambre, — que nous avons failli de voir ce soir le voyageur de la chaise de poste dont je lui ai déjà parlé si souvent. Il voulait se loger dans cet hôtel, et, quoiqu'il eût fait assurer par son postillon qu'au besoin il se contenterait d'un taudis, l'hôtel est tellement plein qu'on n'a pas pu je recevoir. L'hôte, qui l'a vu, dit que c'est, un beau jeune homme, et que, s'il a trente ans, c'est tout au plus.

Cette tentative inutile nous prouve que Tancrede cherchait à se rapprocher ; quant à la princesse, les propos de sa femme de chambre ne lui prouvèrent rien, mais donnèrent un nouvel aliment à ses rêveries, — Ah ! soupira Daria, en se mettant au lit, — un homme bien épris eût deviné mon départ, — en quoi la princesse était moins logique que Tancrede, car elle ne le fuyait que parce qu'elle le trouvait trop dangereusement épris.

Enfin, le soir du quatrième jour, comme elle approchait dure l'aide Voreppe, sa chaise de poste s'arrêta tout à coup. Une lame d'un de ses ressorts venait de se briser, et il devenait dangereux pour les voyageurs de rester dans la voiture. Il fallut donc se résoudre à faire le chemin à pied.

Cet accident contraria vivement M^{me} de Lutzeff, car trois lieues à peine la séparaient du château de Val-Estroit, appartenant à M^{me} de Roscoff, et elle avait espéré s'y reposer cette nuit-là auprès de son amie. Quant à la promenade à faire jusqu'à la couchée, la princesse ne s'en préoccupa nullement. Après quatre jours d'immobilité, c'était un exercice salutaire.

Allégée de trois personnes et maintenue à l'aide de cordes, la voiture pouvait gagner le relai. Le postillon prit donc les devans, laissant sur la grande route M^{me} de Lutzeff et ses deux domestiques.

Il était nuit close. Un ciel chargé de nuages noirs et une épaisse forêt de sapins qui bordait la route de chaque côté répandaient partout une obscurité profonde. Le silence morné et lugubre de la nuit, la solitude, tout en un mot, autour de la princesse prenait un aspect effrayant.

IV. Une aventure de grand chemin.

La route qui était tracée sur le flanc d'une montagne escarpée présentait une montée assez raide et pénible. Du point élevé où venait d'avoir lieu l'accident on eût pu, pendant le jour, se former une idée de la nature sauvage de diverses parties du Dauphiné. Le bruit sourd et lointain des torrens qui descendaient avec fracas du haut des montagnes en faisait pressentir toute l'âpreté.

Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, la princesse marchait en avant. Derrière elle venait son valet ; — c'était Clément, — portant entre ses bras quelques légers paquets, puis sur son épaule une boîte fort lourde quoique peu volumineuse, contenant divers objets précieux que M^{me} de Lutzeff n'avait pas jugé prudent de laisser dans le coffre de la voiture.

Il était huit heures du soir, environ, et, malgré l'élévation du terrain, la brise chaude qui avait soufflé toute la journée n'avait pas encore perdu sa chaleur. La pesanteur de l'atmosphère, l'escarpement de la route forçaient la princesse à marcher assez lentement, et à se reposer de temps à autre sur quelque éclat de rocher.

Quant à se tromper, il n'y avait aucun danger, car Voreppe est sur la grande route qui, bien que décrivant de capricieux détours, ne s'embranchait à aucune autre.

— Madame la princesse ne fait pas attention que cette route est effrayante, — dit la femme de chambre, — les torrens qui grondent de tous côtés, le bruit du vent dans ces grands sapins, et par dessus tout l'obscurité de la nuit et la solitude, tout cela n'est pas fait pour nous rassurer.

— Mais je ne vois pas ce qu'il y a de si effrayant, — répondit M^{me} de Lutzeff, — tout ceci est sans doute fort triste, fort imposant, mais à cette heure cette promenade forcée ne manque pas d'un certain charme.

— Madame la princesse est bien courageuse ; je le suis beaucoup moins qu'elle, et je désirerais de toute mon âme être derrière la chaise de madame la princesse, à la servir à table dans la chambre de l'hôtel de Voreppe, au lieu de me trouver dans ce défilé où nous serions à la merci du premier venu.

— N'avons-nous pas, Clément avec nous ? — répliqua la princesse que la peur de sa femme de chambre commençait à gagner et qui, après cette réflexion, lui imposa silence.

La frayeur ne pouvait tenir longtemps au cœur de Daria. Elle était trop remplie de l'image de Tancrede, trop préoccupée du chagrin qu'il devait éprouver, pour que toute autre sensation ne s'effaçât pas promptement de son esprit. Aussi, tandis que la femme de chambre jetait de tous côtés des regards effrayés, sa maîtresse laissait, tout en marchant, ses pensées s'égarer bien loin de là.

Il y avait déjà quelque temps que cette promenade nocturne continuait en silence, quand tout à coup la "voix lointaine d'un homme se fit entendre.

Clément marchait assez loin derrière les deux femmes et la voix semblait partir d'un point encore plus éloigné ; elle chantait des paroles dont la distance ne permettait de saisir que quelques terminaisons sonores. Il n'était pas assez tard pour qu'on ne pût supposer que ce chant était celui d'un paysan de retour du labourage ; mais la voix avait quelque chose d'étrange, de métallique, que n'a pas celle des habitants des campagnes. Ces sons paraissaient plutôt sortir du gosier de quelque soudard aviné que de la bouche d'un naïf montagnard.

Daria ne put s'empêcher d'éprouver un léger tressaillement, et elle ralentit le pas sans affectation pour donner au domestique le temps de la rejoindre. Bientôt la voix se rapprocha de manière à permettre d'entendre

distinctement quelques-uns des mots qu'elle prononçait. C'était un langage étranger, ou peut-être, pensa la princesse, un patois du Dauphiné.

Le chant avait parfois des intonations mélancoliques ou plutôt lugubres, car là voix mordante du chanteur ne paraissait pas pouvoir se plier aux modulations de la mélancolie. Quand parfois l'écho de la montagne répétait ce chant, il donnait à la voix un éclat effrayant.

— Jésus ! qui peut chanter ainsi à cette heure ? — dit tout bas la femme de chambre.

— Quelque montagnard sans doute qui regagne sa hutte, — répondit la princesse, — et qui chante peut-être parce qu'il a peur.

— Les travaux de la campagne sont finis à cette heure de la nuit ; il y a longtemps déjà que les paysans sont couchés. C'est plutôt, — Dieu nous en préserve ! — quelque mauvais sujet qui sort du cabaret... Il n'y a guère que les gens de cette espèce qui

soient sur les grandes routes pendant la nuit.

L'homme s'approchait, et la princesse put distinctement entendre ce qu'il chantait. C'était un couplet d'une chanson espagnole qui disait à peu près ce que disent les rimes suivantes :

Au faite du sapin qui penche
Son tronc noueux sur le torrent,
J'entends là-haut, sur une branche,
Les accents du hibou pleurant...

Comme la voix finissait ces mots, un homme et une jeune femme sortirent du détour de la route ; à quelques pas derrière Clément. L'homme cessa de chanter à la vue du domestique. — Eh ! l'ami ! — dit-il en bon français, mais avec l'accent tout méridional, vous portez-là quelque chose de bien lourd sur votre épaule ; pourrait-on vous donner un coup de main ? — Merci, — dit le domestique, — passez votre chemin, mon brave. — Ah ! — reprit l'étranger — ces montagnes ne sont pas toujours sûres, et il vaut mieux souvent être deux qu'un, surtout... si l'on porte sur son dos quelque chose de mieux qu'un sac d'avoine. Puissiez vous ne pas l'apprendre à vos dépens... En tous cas, puisque vous refusez mon aide, bonne chance.

L'homme dépassa Clément, et reprit son chant.

Les accents du hibou pleurant.
Mais à mon bras j'ai ma maîtresse...

— Votre serviteur, mesdames, — interrompit-il en passant près de la princesse et de sa femme de chambre.

Un rayon furtif de la lune éclairait dans ce moment le doux visage, de Daria.

— Vous n'êtes pas une fleur de ces montagnes, madame, — dit-il courtoisement en la regardant en face ; — à moins que vous n'en soyez l'une des fées.

— Sommes-nous encore loin de Voreppe, monsieur ? — demanda timidement la princesse que le ton courtois de l'étranger effrayait plus que les regards hardis qu'il jetait sur elle, car il y avait entre son langage et ses manières un contraste peu rassurant. Cet homme pouvait être, en effet, un de ces mauvais sujets de la pire espèce, c'est-à-dire de ceux qui sont tombés d'autant plus bas qu'ils étaient plus élevés.

— A une lieue au moins, — reprit l'aventurier. — Quand, dans un quart d'heure d'ici, vous verrez à vos pieds les lumières de la ville, il vous restera encore presque une heure de marche pour l'atteindre.

Un regard que jeta la princesse sur cet étranger ne la rassura pas.

C'était un homme de taille moyenne, au visage sinistre, dont les cheveux épais et hérissés formaient contraste avec ses traits délabrés. Sous de longues moustaches, paraissaient de temps en temps ses dents blanches comme celles d'une bête carnassière ; de chaque côté de son nez, d'une forme repoussante, étincelait un œil fauve et un peu louche.

Un berret basque penché de côté couvrait le haut de sa tête. Il était vêtu d'une longue houppelande, portait des guêtres de cuir, et tenait dans sa main un bâton d'une énorme dimension.

La femme à qui il donnait le bras avait le costume des filles de la campagne du Dauphiné. Sa tournure annonçait la jeunesse, mais une espèce de châle d'indienne sombre qu'elle avait jeté sur sa tête cachait ses traits et ne laissait voir que deux yeux noirs alternativement fixés sur l'homme dont elle tenait le bras et sur la princesse,

Daria remercia l'inconnu d'une voix douce mais ferme, et, en saluant comme pour l'engager à poursuivre son chemin, elle ralentit le pas. L'étranger paraissait néanmoins vouloir continuer la conversation ; toutefois

le ton froid, quoique poli, de M^{me} de Lutzeff, et quelques mots prononcés vivement en patois par la jeune paysanne le décidèrent à passer outre.

— J'ai l'honneur d'être votre serviteur, madame, dit-il. Puis il reprit sa chanson :

Mais à mon bras j'ai ma maîtresse,
Dont les yeux vifs sont doux et bleus.
Dont les cheveux, quand on les tresse,
Sous leur flot nous cachent tous deux.

Tout en chantant, il marquait la cadence en frappant de son bâton les houx qui bordaient la route, et bientôt il disparut, quoiqu'on pût encore entendre les vers suivans :

Dans mon cœur, que de doux frissons
Quand sur mon sein la belle penche,
Ses grands yeux couleur de pervenche,
Ses cheveux couleur des moissons !

La voix allait s'affaiblissant graduellement, et peu à peu, vague et lointaine, elle cessa de se faire entendre,

— Dieu soit loué ! — s'écria la princesse quand elle entendit le dernier son frapper son oreille. — Cet homme est trop loin maintenant, ajouta-t-elle, pour que nous le rencontrions désormais.

— Madame la princesse a-t-elle vu ses grandes dents, blanches comme celles d'un loup, sous ses moustaches pointues, ses yeux louches et cette massue ? — demanda la femme de chambre.

— Je n'ai rien vu qu'un ensemble effrayant, — répondit M^{me} de Lutzeff ; — je n'aurais jamais osé le regarder en face.

— Et cette créature pendue à son bras, comme dans la gravure *le Bandit et sa Maîtresse*, — reprit la femme de chambre. — Quand on pense qu'il y a des femmes qui s'attachent à ces hommes-là !...

— C'est peut-être sa fille, — dit M^{me} de Lutzeff.

Comme la princesse faisait cette réflexion, une petite maison apparut à ses yeux, sur la grande route. Au dessus de la porte ouverte se balançait une

branche de houx pour indiquer qu'on y donnait à boire et à manger, et, assise près de son rouet, une jeune servante semblait attendre les chalands.

Cette porte par laquelle s'échappait la lumière d'une lampe, cette jeune fille assise et filant sur le seuil de la porte sur la grande route, c'étaient des signes si manifestes de sécurité qu'à cet aspect les deux femmes oublièrent leurs frayeurs.

Cependant, pour donner à l'homme qui les avait causées le temps de s'éloigner encore davantage, M^{me} de Lutzeff résolut de faire un moment de halte dans cette petite maison,

La femme de chambre s'avança vers la jeune fileuse, et lui fit comprendre non sans peine ce que demandait sa maîtresse. La servante s'inclina et attendit les ordres qu'on lui donnerait,

La princesse fit servir dans une pièce à part quelques rafraîchissemens ses domestiques, et resta seule, assise sur le seuil de la porte, près d'une vieille femme qui était venue lui tenir compagnie. Heureusement la maîtresse de la petite auberge, — c'était la vieille femme, — parlait assez couramment le français.

— Dites-moi, ma bonne, — demanda M^{me} de Lutzeff, — est-il vrai que nous soyons encore à une lieue de Voreppe ?

— Oui, madame, — repartit la vieille, — mais vous êtes sans doute la jeune dame dont la voiture s'est brisée sur la route ?

— Qui vous l'a dit ?

— Le postillon qui la conduisait au pas, et qui s'est arrêté ici pour boire un coup d'eau-de-vie, et qui m'a dit que vous étiez bravement résolue à faire le chemin à pied, ce qui indique du courage...

— Du courage ! — interrompit la princesse, — y aurait-il donc du danger sur la route ?

— De quels dangers parlez-vous, — reprit la vieille, — il y en a de plusieurs espèces pour une jeune femme charmante, frêle et mignonne comme vous l'êtes, sur les grandes routes et aussi bien en plein jour qu'au milieu de la nuit.

— Je parle du danger des mauvaises rencontres, de ces rencontres qu'une femme doit redouter à tout âge, de celles des voleurs...

— Oh ! pour ça, les routes sont assez sûres, ce n'est pas que de temps en temps il n'y ait quelques mauvais coups de faits, il ne manque pas de mauvais gars dans le monde, mais c'est rare.

— N’avez-vous pas vu passer, tout à l’heure, un homme qui chantait en marchant et qu’accompagnait une jeune femme dont la tête était couverte d’une espèce de châte d’indienne ?

— Non, madame, j’étais sans doute au fond de la cour lorsqu’il est passé, et mes oreilles commencent à devenir un peu dures.

Cependant, comme le temps se passait, la princesse fit appeler ses gens pour se remettre en route. — Je regrette que mon gars ne soit pas ici ce soir, — dit la vieille femme, — Il vous aurait accompagnée jusqu’à la ville, mais il ne reviendra que demain ; en tout cas, je pense que le domestique qui vous suit est une escorte suffisante pour le chemin qu’il vous reste à faire.

La princesse se remit en route, en pressant le pas cette fois, car il lui tardait d’arriver à Voreppe, où elle pensait que devaient se terminer ses aventures nocturnes.

Malheureusement, il n’en devait pas être ainsi. ;

Accompagnée de sa femme de chambre, elle venait de tourner un coude que formait la route et qui lui cachait Clément, marchant à une petite distance derrière elle.

— Sauvez-vous, madame la princesse, on veut nous assassiner ! — cria tout à coup le valet de chambre, et elle entendit en même temps le bruit sourd d’une lutte entre lui et l’assaillant.

Un frisson de terreur la saisit et elle resta immobile.

Mais, puisant bientôt dans la générosité de son cœur un élan de courage, elle courut vers le domestique attaqué, malgré les cris de détresse de la femme de chambre.

Clément se débattait contre un homme seul, mais cet homme était armé d’un gros bâton noueux dont il essayait de le frapper. Heureusement, le valet était agile et robuste, et, tout en tenant d’une main la cassette par l’anse de son enveloppe de cuir, de l’autre il avait saisi le bâton de son adversaire.

— Lâche la cassette et j’épargne ta vie, — hurlait l’assaillant. Mais Clément luttait toujours sans céder.

— A l’aide ! au secours ! — cria la princesse aussi fort que la frayeur pouvait le lui permettre.

— A l’assassin ! — criait d’une voix perçante la femme de chambre.

A l’aspect de sa maîtresse qui accourait, Clément jeta vers elle, aussi loin qu’il put, la cassette qui paralysait ses efforts ; puis, débarrassé de cet

obstacle, il recommença la lutte avec un nouveau courage et des chances plus favorables, en criant d'une voix de Stentor : A l'aide ! à l'assassin !

Tout à coup des cris lointains répondirent à cet appel, en même temps que le claquement d'un fouet de postillon déchirait l'air ; puis le roulement d'une voiture et le bruit d'un galop de chevaux se firent entendre et annoncèrent qu'un secours inattendu s'approchait.

Une chaise de poste, en effet, arrivait en brûlant le pavé et était déjà visible.

A cet aspect, le misérable qui était en veste et la tête nue, et que la princesse, malgré son changement de costume, crut reconnaître pour l'homme qu'elle venait de rencontrer, dégagea par un violent effort son bâton des mains du domestique.

La chaise de poste n'était plus qu'à cinquante pas. — Tiens ! gredin ! tu ne l'emporteras pas en paradis, — dit-il, d'une voix sourde que la fureur semblait étouffer, et il asséna d'une main vigoureuse un coup de bâton sur la tête du domestique. Le malheureux tomba sans pousser un cri ; quant à l'assassin, il se disposait à frapper également la princesse qui avait ramassé la cassette. Mais le secours était trop près, et il n'eut que le temps de s'élancer derrière le rideau de sapins et de houx qui longeaient la route et disparut.

Les deux femmes se précipitèrent alors au secours de Clément. La voiture venait de s'arrêter. Un homme s'élança par la portière, dit quelques mots à l'oreille du postillon, rabattit sur sa figure le capuchon d'un caban, et disparut à son tour derrière les arbres.

La princesse et sa femme de chambre, penchées sur le corps de Clément immobile, n'avaient rien vu de ce dernier incident. Le postillon mit pied à terre, prit ses chevaux par la bride et s'avança vers la princesse :

— Madame, — dit-il en ôtant son chapeau, — je viens d'apprendre sur la route l'accident arrivé à votre voiture ; je revenais à vide à Voreppe, et je serais heureux de vous y transporter tous les trois.

La princesse accepta ce service inattendu comme venant du ciel.

— Oh ! merci de votre offre ! — s'écria-t-elle avec effusion, — vous êtes arrivé à temps pour me sauver, mais je crains qu'il ne soit trop tard pour ce pauvre et fidèle garçon.

— Bah ! dit le postillon, — on ne meurt pas d'un coup de bâton. Transportons le blessé dans la voiture.

Et, aidé par la femme de chambre, il le déposa sur les coussins, Clément ne tarda pas à rouvrir les yeux.

Dieu soit loué ! — dit M^{me} de Lutzeff.

Quand elle fut montée en voiture avec sa femme de chambre, le postillon referma la portière, se remit en selle, et la chaise roula vers Voreppe.

Dès que le bruit des roues et le galop des chevaux cessa de se faire entendre, l'homme au caban sauta lestement sur la route, prêta l'oreille quelques instans, et, tirant d'une des poches de son vêtement flottant un pistolet de combat, il prit d'un pas rapide sa marche vers la ville.

— Oh ! Providence divine ! murmura-t-il, voilà de tes merveilleux dénoûmens.

Nous pensons qu'il est inutile de dire que l'homme au caban n'était autre que le vicomte de Châteaubrun.

V. — L'Auberge de la Branche-de-Pin.

Quelques instans avant que Tancrede arrivât à l'auberge de Voreppe, un individu en houppelande, en guêtres de cuir et coiffé d'un bérêt basque, escaladait le mur de clôture d'un petit jardin qui se trouvait derrière l'hôtellerie, et se glissait inaperçu dans un étroit et obscur escalier.

Arrivé à la dernière marche, il tira de sa poche une clé, ouvrit à tâtons la porte d'une chambre la referma sans bruit ; puis il alluma la chandelle d'un bougeoir, se déshabilla, et cacha soigneusement sous la paillasse du lit les vêtemens dont il s'était dépouillé, parmi lesquels se trouvait une veste qu'il portait sous sa longue houppelande.

Quand il eut fait disparaître jusqu'à la dernière pièce de conviction qui eût pu le compromettre, on a sans doute déjà reconnu en lui l'assassin de Clément, — il se mit au lit où il ne resta que quelques instans et, comme un homme qui vient de se lever, passa un vieux pantalon à pieds, une robe de chambre usée et des pantoufles éculées. Il s'entortilla ensuite la tête dans un madras aux couleurs passées, et, son bougeoir à la main, se dirigea vers la cuisine.

Pendant le temps qu'il avait employé à tous ces préparatifs on allait et venait dans l'hôtellerie, où tout paraissait bouleversé. Quatre chevaux de poste, attelés à la chaise de Tancrede, piaffaient bruyamment dans la cour.

En un mot, il régnait dans l'auberge de la Branche de Pin une confusion qui annonçait la présence d'un voyageur de distinction.

Au moment où l'individu pénétra dans la cuisine, la porte cochère de l'auberge donnait passage à la voiture, qui sortit en laissant jaillir de ses lanternes une lumière éblouissante. Elle emportait vers Val-Estroit la princesse de Lutzeff, un chirurgien, la femme de chambre, et le domestique parfaitement revenu à lui, mais ayant le crâne ouvert.

A peine entré dans la cuisine, l'individu interrogea du regard une jeune et jolie servante au minois chiffonné, à l'œil noir et mutin, dont le visage tout en feu pouvait aussi bien être l'effet de la chaleur intense que jetait le foyer de la cheminée devant lequel rôtiisaient plusieurs grosses pièces : de viande que de toute autre cause.

Tous deux échangèrent un coup d'œil d'intelligence qui semblait dire : Tout va bien ; on ignore que vous êtes sorti. Un éclair de joie brilla sur les traits sinistres du bandit, mais ; il s'éteignit, soudain, s'adressant alors à la maîtresse de l'auberge, qui arrosait les rôtis, et affectant de prendre un air et un ton de bonhomie bourrue : — Quel diable de vacarme fait-on dans votre maison, ma chère dame, ? — dit-il. — Depuis plus de deux heures que je suis couché, j'ai vainement essayé de dormir ; impossible !

— Ah ! c'est vous, capitaine Pillavidas ? — s'écria l'hôtesse. — Je vous croyais, en effet, ronflant tranquillement dans votre lit.

— Eh ! non, ce tapage dont je vous demande la cause m'en a fait sortir.

— Ce bruit vient, mon bijou, de ce qu'une princesse russe est venue relayer ici ; qu'elle a été attaquée en route par un bandit... et que... Serviteur, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Ceci s'adressait à Tancrède qui entra dans la cuisine par l'une des portes qui s'ouvrait sur la rue.

— Un lit et un bon souper, dit Châteaubrun, j'ai une faim dévorante. Mais de quoi parlez-vous donc ? reprit-il — de bandit et de princesse russe attaquée ?

— Le souper va être prêt, ledit l'est déjà, — répliqua l'hôtesse, — Quant à ce que je contais au capitaine, qui se couche toujours comme les poules, je lui disais qu'il est arrivé tout à l'heure, ici, une princesse russe ; oui, monsieur, une princesse dont un bandit a blessé le valet de chambre, et que, pour le faire soigner plus à l'aise, elle emmène avec elle un chirurgien ; qu'enfin, après m'avoir donné un louis pour trois verres d'eau sucrée, elle est repartie tout de suite avec tout son monde pour le château de Val-Estroit,

que possède et qu'habité une de ses amies. Comme c'est à peine à une lieue, elle doit y être à présent.

— Bon ! — pensa Tancrède, — j'ai bien fait de ne pas me montrer, elle eût été capable de pousser jusqu'en Italie, et quand je lui ferai savoir ma présence ici, dans deux ou trois jours, elle n'osera plus quitter le château, où elle sera installée, sous peine de faire connaître la cause de son départ, ce dont elle se garderait bien.

— Mais, ma chère dame, — s'écria le capitaine Pillavidas, — il devait y avoir une troupe de bandits ?

— Il n'y en avait qu'un, monsieur, — interrompit Tancrède, en regardant fixement l'Espagnol, non avec défiance, il ne pouvait en avoir aucune, mais avec une curiosité que justifiait l'air hétéroclite du capitaine, avec sa figure repoussante et féroce, surmontée d'un pacifique mouchoir de tête.

— Comment pouvez-vous le savoir, monsieur ? — demanda Pallavidas avec une certaine impatience qui déplut fort à Tancrède, et le fit sortir de la réserve où il voulait se tenir.

— Parce que c'est moi, monsieur, qui arrivais en chaise de poste et qui ai fait fuir cet unique bandit.

Tancrède ne vit pas l'éclair de haine qui jaillit de l'œil louche du capitaine ; toutefois, craignant d'en avoir trop dit, et pour réparer un peu son imprudence ; — je n'ai nullement, du reste, — ajouta-t-il, — l'honneur de connaître cette dame ou d'être connu d'elle ; mais je voudrais souper, — continua-t-il pour couper court à la conversation,

— Moi aussi, — dit le capitaine.

— Vous, mon bijou, — dit l'hôtesse qui, déjà fort en avance avec lui, approuvait de tout son cœur qu'il allât se coucher sans souper, — prenez garde, c'est malsain pour vous qui vous levez du lit à l'instant même.

— Qu'importe ! si ce n'est pas malsain pour vous ?

— Hum ! hum ! — fit l'hôtesse, — ainsi, monsieur, dit-elle en s'adressant respectueusement à Tancrède, — arrive ici en chaise de poste ?

— Sur mes deux pieds, ma chère dame, — répartit Tancrède en souriant, — et voilà pourquoi j'aspire tant au souper.

— Allons ! Marion, — dit l'hôtesse en s'adressant à la jeune servante, — mettez un couvert pour monsieur, ainsi que pour le capitaine, puisqu'il s'obstine à souper, quoique ce ne soit pas très sain pour lui.

— Si j'avais pu dormir dans mon lit, je n'aurais certes pas songé à souper, — repartit le capitaine en tordant la pointe aiguë de ses moustaches.

— Si j'en juge par les apprêts que je vois ici à cette heures c'est que vous dînez encore sans doute à deux heures, comme au bon vieux temps, — dit Châteaubrun.

— Monsieur a bien deviné, — fit l'hôtesse avec un gracieux sourire, — nous avons conservé les anciennes mœurs, et nous avons, justement ce soir, une société qui se traite chez nous.

Pendant que Marion passait dans la salle à manger pour préparer le souper de Tancrede, elle fut suivie par le capitaine Piliavidas.

— Que vous est-il donc arrivé, pour Dieu ! quand je vous ai quitté ? — dit la jeune fille d'un air d'inquiétude.

— Rien, mon enfant.. — reprit le capitaine ; — une mauvaise plaisanterie qui a mal tourné et qui pourrait me causer des embarras. Ainsi, pas de bavardages.

La jeune servante protesta de son dévouement au bandit en termes qui montraient combien cette pauvre fille aimait ce misérable.

— Et toi, petite ? demanda Pillavidas.

— Madame a trouvé que je m'étais bien attardée dans mes courses, m'a appelée coureuse, et puis s'en est tenue là.

— Ecoute, — reprit l'Espagnol, — j'ai une dent contre le beau fils au caban ; tu auras l'œil sur lui, entends-tu ? J'ai besoin de savoir tout ce qu'il fera, et même ses pensées, si c'est possible.

La conversation du couple amoureux fut interrompue par Tancrede qui entra dans la salle à manger. Quand son couvert fut mis ainsi que celui du capitaine, il s'assit à une table, non loin de lui, et ne s'occupa plus de cette singulière physionomie, que son aspect sinistre seul empêchait d'être ridicule.

Il n'en était pas de même du capitaine, qui dévorait avec une espèce de rage le souper qui lui était servi tout en lançant des regards vindicatifs du côté de Tancrede, dont la présence lui avait arraché sa proie. Le loup ne doit pas regarder d'un air plus féroce le dogue qui a soustrait à sa rapacité l'agneau qu'il était près de dévorer.

Quant à Tancrede, il faisait également honneur à son souper ; l'air des montagnes, la joie d'être enfin arrivé à rejoindre la princesse de Lutzeff, et la joie plus grande encore d'avoir été, pour celle qu'il aimait, une providence cachée, tout concourait à lui donner un appétit digne de rivaliser avec celui du capitaine Pillavidas.

Quand il eut satisfait sa faim, quand le bien-être matériel qui résulte, toujours d'un bon repas fut venu surexciter ses esprits, un flot de pensées joyeuses, de projets amoureux lui monta au cerveau. Bientôt, pour réfléchir plus à l'aise à tout ce qui lui était arrivé ; pour méditer plus mûrement son plan de campagne contre le château de Val-Etroit, il se leva pour se retirer dans sa chambre afin de s'y trouver seul et en tête à tête avec ses plus douces pensées.

Au moment où il allait quitter la salle à manger, un jeune homme y entra à son tour. Malgré son costume de voyage fort simple, qui se composait d'une veste de chasse en couil gris, d'un pantalon semblable, d'un large chapeau de paille et d'un havresac sur le dos, le nouveau venu avait fort bon air. Indépendamment de la distinction de sa tournure, il portait encore sur sa physionomie ce je ne sais quoi qui éveille la sympathie au premier abord. L'hôtesse l'accompagnait, et, quoique polie envers lui, elle paraissait le traiter avec un certain air sans façon bien différent de l'empressement qu'elle témoignait auprès du vicomte.

Il est vrai que Tancrede, quoique venu pédestrement, était un voyageur en chaise de poste, tandis que le jeune homme qui venait d'entrer n'était qu'un simple piéton.

Il déposa son havresac près de sa chaise, suspendit son chapeau à l'une des patères de la salle, et s'assit comme un homme fatigué heureux de trouver un gîte et un bon souper. Son chapeau avait découvert un front blanc et large, qui surmontait deux yeux d'un bleu pâle, pleins de douceur, quoique brillant d'un éclat tout particulier.

— Bon ! — se dit Tancrede en sortant, — si ce jeune homme fait comme moi quelque séjour à l'auberge de la Branche-de-Pin, ce sera une connaissance que j'aurai du plaisir à cultiver.

Arrivé à sa chambre qu'il arpentait gaîment, tantôt avec un sourire joyeux, tantôt avec un soupir que lui arrachait le souvenir de sa dernière entrevue avec Daria :

— Ah ! madame la princesse, — dit-il, en se plaisant à donner un titre cérémonieux à celle que dans son cœur il nommait des plus doux noms, — vous êtes loin, bien loin d'imaginer que c'est dans la chaise de poste du vicomte de Châteaubrun que vous fuyez comme la tourterelle échappée aux serres du vautour, et que vous allez chercher asile dans le sein d'une amie ! Vous êtes loin de croire que votre persécuteur arrivait aussitôt que vous à

Voreppe, après avoir joué pour vous, le rôle de la Providence sur un grand chemin.

Puis il ouvrit sa croisée, et, tout en regardant le ciel, il se perdait dans de délicieuses rêveries qui lui retraçaient tour à tour la princesse de Lutzeff, chancelante, éperdue sous son premier baiser, puis son étonnement, sa colère peut-être, et il cherchait à deviner le regard de ses yeux bleus quand elle allait le revoir, elle qui le croyait encore à Paris.

Le souvenir du jeune voyageur, son nouveau compagnon d'auberge, était bien loin de son imagination.

Un coup frappé à sa porte le rappela brusquement du pays des chimères à l'auberge de la Branche-du-Pin, il ouvrit ; c'était précisément le jeune homme au havresac.

— Pardon, monsieur, — dit ce dernier, — si je viens troubler votre solitude, mais je me suis cru, peut-être à tort, autorisé à le faire par le désir seul de vous être utile.

— Soyez le bien venu, monsieur, — répondit Châteaubrun en lui offrant une chaise.

Le visiteur s'assit et reprit :

— Ayez-vous quelques sujets de penser que vous ayez un ennemi dans le pays ? pardon de cette question, mais je la crois dans votre intérêt.

— C'est la première fois que je viens en Dauphiné ; quant à Voreppe, il y a deux heures à peine que j'y suis arrivé.

— Vous n'avez jamais été en relation avec cet original qu'on appelle le capitaine, et qui me paraît être quelque coupe-jarret de profession, s'il n'est pis ?

— Aucune, monsieur, répondit Tancrède.

— Eh bien ! cet homme n'en semble pas moins vous garder rancune, je dirai même avoir conçu contre vous une haine violente. Quelques mots qu'il a dits en patois, — que je comprends parfaitement, car le Dauphiné est mon pays, — à cette jeune servante qui paraît être la maîtresse de ce magot repoussant, et à laquelle il a intimé l'ordre de surveiller toutes vos démarches, m'ont donné l'éveil ; au cas où je n'aurai pas le plaisir de vous voir demain, j'ai voulu vous en avertir ce soir.

Tancrède remercia le jeune homme, qui continua :

— C'est moins le sens des mots qui lui sont échappés que l'expression de l'odieux visage de ce capitaine qui m'a frappé. La jeune servante a éprouvé

la même impression que moi, car elle n'a pu s'empêcher de lui dire : Surtout, capitaine, pas de mauvais coup.

— C'est singulier, — dit Tancrède. — J'avoue que je ne conçois pas les motifs de la rancune ou de la haine de ce drôle contre moi. En tout cas, j'aurai aussi l'œil sur lui, et je vous prie de nouveau d'agréer mes remerciemens.

— Vous en eussiez fait autant pour moi, monsieur, et ce faible service n'est rien en comparaison de ceux que je suis porté à vous rendre.

— Et ce faible service, monsieur, — répondit poliment Tancrède, — n'est pas sans prix à mes yeux par cela seul qu'il émane de quelqu'un que je serais heureux de compter dans le nombre de mes amis.

En disant ces mots il tendit sa main au visiteur. Cette première conversation terminée, Tancrède apprit du jeune homme qu'il était le baron de Valmesnil ; qu'il passait la belle saison cette année-là dans une terre, seul reste d'une assez jolie fortune, et que c'était pour son plaisir et sa santé qu'il quittait sa demeure, située loin de Voreppe, pour faire des excursions, à pied dans les montagnes.

Tancrède achevait de son côté de dissiper les débris de sa fortune, et ce fut un point de contact de plus entre les deux voyageurs. Quant à son nom, Châteaubrun crut ne pas devoir le faire connaître, et le déguisa sous celui de Lambert, qui lui vint le premier en tête. A tout hasard, et quoiqu'il n'eût pas de plan arrêté, il pensa que *l'incognito* la plus strict ne pouvait lui nuire.

Après avoir échangé leurs confidences et renouvelé leurs offres réciproques de service, les deux nouveaux amis se séparèrent, et cette fois le vicomte se coucha et s'endormit plus promptement qu'il n'avait osé l'espérer.

Le lendemain il sortit après son lever, et, en parcourant la ville, il avisa dans l'étalage d'une boutique un large chapeau de paille, une blouse blanche, un de ces parapluies de toile dont les peintres se servent en voyage, et un havresac comme celui de Valmesnil. C'était sans doute la défroque de quelque artiste nécessaireux qui s'en était défait. Il trouva également dans la même boutique une boîte à couleurs assez bien fournie. Après avoir fait empiète de ces objets, il les fit porter à son auberge.

Vêtu de son nouveau costume et la tête couverte du chapeau de paille dont les larges bords cachaient son visage, il endossa son havresac, prit son parapluie et se dirigea après son déjeuner vers le château de Val-Estroit, — dont il s'était fait indiquer la route.

L'air était vif, le ciel pur et la chaleur du soleil assez tempérée. Le vicomte marcha d'un pas rapide et soutenu, et, au bout d'une heure et demie, il vit se dessiner dans le lointain le château de M^{me} de Roscoff.

C'était un édifice de briques dont, les angles et les soubassemens étaient en pierre de taille, et dont toute l'architecture paraissait monter au siècle de Louis XIII. Un toit couvert en ardoises et la couleur sombre que le temps avait imprimée aux murs donnaient à ce château une fort belle apparence.

Il consistait en un corps de logis à deux étages, flanqué de droite et de gauche d'une aile moins élevée. Un large perron de pierre au centre de la façade conduisait dans l'intérieur de l'édifice.

En face, se développait une pelouse immense, entourée de tous les côtés par un saut-de-loup assez large mais peu profond ; on y entrait par une chaussée que fermait dans toute sa largeur une haute grille de fer qui remplaçait sans doute un ancien pont-levis. Les communs, construits à droite et à gauche de la pelouse, et dont la destination primitive avait été changée, renfermaient actuellement la laiterie, les écuries et toutes les dépendances d'une maison de campagne considérable. Une rangée de tilleuls ombrageait ces constructions,

Tancrède : en fit le tour, s'approcha de l'édifice, et en parcourut les environs, afin de reconnaître les lieux.

Derrière le château, des massifs d'arbres pressés, dans un espace considérable indiquaient un parc. Un mur d'une hauteur moyenne l'entourait, et Tancrède pensa qu'au besoin ce côté offrirait le plus de facilité pour une escalade. Précisément non loin d'une petite porte en bois s'élevait un chêne assez rapproché du mur pour que, de l'une de ses branches, on pût se laisser glisser dans l'intérieur du parc.

Revenu après cet examen en face de l'aile gauche du château, qui était terminé de ce côté par une serre dont aucune ouverture ne donnait sur la route, Tancrède se disposait à examiner toute cette partie de l'édifice sans crainte d'être aperçu.

Mais, à peine était-il assis sur l'herbe qu'un dogue, de taillé à lutter avec un lion, l'œil en feu, le poil hérissé, se mit à aboyer avec fureur en essayant de briser sa chaîne. Craignant que ses aboiemens n'attirassent du monde de ce côté, Châteaubrun s'éloigna.

Arrivé devant la grille, comme il n'était pas tout-à-fait étranger à la peinture, il lui vint à l'idée, pour écarter tout soupçon, d'esquisser la façade et les communs du château. Il tira de sa boîte, à cet effet, une feuille de

papier préparé pour les ébauches à l'huile, s'assit sur son pliant et se mit à, l'œuvre.

Tout entier à son travail, il n'entendit pas derrière lui un léger bruit de pas, et ce ne fut que lorsqu'il sentit un souffle frais qui caressait son cou qu'il tourna la tête et vit à ses côtés une petite fille d'une dizaine d'années qui contemplait son œuvre avec de grands yeux étonnés.

— Bonjour, mon enfant, — lui dit-il.

La jeune fille devint rouge comme la feuille d'un coquelicot et ne répondit rien. Châteaubrun continua son dessin. Enhardie cependant par la figure prévenante du faux artiste, car l'organisation des enfans les rend plus impressionnables qu'on ne pense à la beauté extérieure, l'enfant s'écria en battant, des mains :

— Ah ! tiens ! voici à présent le portrait de l'endroit où cette jeune et jolie dame a sa chambre.

— Quelle jolie dame ! — s'écria Tancrede en tressaillant.

— Celle qui est arrivée hier soir.

— Mais tu es donc du château ?

— Papa y est jardinier, — répondit l'enfant avec orgueil. — Et où dis-tu qu'est la fenêtre de cette jolie dame ?

— Dans la partie du château que vous faites, — elle montrait l'aile gauche, — ses fenêtres touchent, la serre, mais de l'autre côté, du côté du parc.

Tancrede, dans un élan de joie, embrassa la petite fille et lui mit une petite pièce de monnaie dans la poche de son tablier ; ce baiser termina, l'entrevue, car l'enfant plus vermeille encore, et rouge, d'orgueil et de pudeur enfantine, s'arracha de ses bras et s'enfuit à toutes jambes.

Tancrede était en veine de bonheur, car une minute après il distingua sur le perron la taille svelte et le charmant visage de Daria qui sortait accompagnée de M^{me} de Roscoff. Elle semblait venir de son côté, mais il pensa que c'était assez de bonheur en un jour, et, craignant qu'on ne le reconnût malgré son déguisement, il serra son esquisse commencée, referma sa boîte à peinture et se dirigea vers son auberge. Il en savait autant qu'il lui en fallait savoir.

Comme il n'était plus qu'à quelques pas de Voreppe, un individu qui paraissait attendre quelqu'un disparut tout à coup derrière une haie, mais non sans que Tancrede eût reconnu en lui le sinistre capitaine Pillavidas.

VI. — Le chien de garde.

Du moment où Tancrède eut appris de la petite fille du jardinier la situation exacte de la chambre qu'occupait la princesse de Lutzeff, le château de Val-Estroit acquit un nouveau charme à ses yeux et devint pour lui le but de fréquentes excursions.

Parfois aussi, dans ses momens de loisir, il faisait de longues promenades en compagnie de Valmesnil. Le jeune poète, libre de ses actions et de son temps, avait pour habitude de planter sa tente à l'endroit où il se trouvait bien, et nulle part il ne se trouvait mieux qu'à l'auberge de la Branche-de-Pin, près de Châteaubrun.

Ils erraient ensemble, écoutant les chants des paysans que Tancrède répétait en les chantant à son tour, tandis que Valmesnilles lui traduisait, ou bien ils parcouraient les montagnes pour admirer les sites sauvages et pittoresques du Dauphiné et, rentrés chez eux, prolongeaient souvent leurs causeries intimes dans la chambre de l'un ou de l'autre.

Valmesnil cependant ne connaissait Tancrède que sous le nom d'emprunt de Lambert. Pillavidas seul avait découvert son vrai nom.

Dans aucune de ses excursions au château, Tancrède n'avait été assez heureux pour apercevoir la princesse de Lutzeff seule. Plusieurs fois, il est vrai, il avait pu l'entrevoir comme le premier jour sur la pelouse, rose et fraîche sous le reflet de son ombrelle ; il avait pu voir flotter son voile ou son écharpe, mais c'était toujours en compagnie de la comtesse de Roscoff ou du comte lui-même.

Il lui avait dès lors été impossible d'informer Daria de sa présence près d'elle. Lui écrire eût été la compromettre par la confidence qu'il eût fallu faire au messenger porteur de la lettre. Il fallait donc renoncer à ce moyen. Cependant le temps s'écoulait, et l'impatience dévorait le pauvre Tancrède.

Il conçut un instant l'idée de s'ouvrir sans réserve au baron de Valmesnil, mais inconnu, comme l'était le jeune poète, du comte et de la comtesse de Roscoff, quel secours pouvait-il en attendre ?

Irrité de se heurter à chaque instant contre des obstacles toujours renaissans, lassé de chercher des occasions qui ne se présentaient jamais, Tancrède sentait le découragement et la mélancolie se glisser dans son cœur ; combien de fois ne regretta-t-il pas, comme le premier homme chassé du paradis terrestre, l'Eden qu'il avait perdu par sa faute ; ce petit pavillon aux

réseaux de volubilis sous lequel au moins il pouvait, voir à son aise M^{me} de Lutzeff, l'entendre et s'enivrer du son de sa voix.

Incapable enfin d'apaiser plus longtemps le feu qui le consumait, le vicomte résolut d'en appeler aux moyens désespérés. Un soir, il sortit de son auberge, et prit le chemin du château, décidé à franchir le mur du parc, à se glisser jusque sous les fenêtres de Daria, et à se montrer inopinément à elle s'il avait le bonheur de la trouver seule.

Il était environ huit heures quand il arriva près de la grille d'entrée. Cette fois, il avait laissé son costume d'artiste, fait une toilette aussi simple qu'élégante, et jeté son caban de voyage sur son bras.

A la grande surprise du vicomte, la grille de fer était ouverte à deux battans ; des torches allumées, plantées çà et là, éclairaient la pelouse, et de nombreux lampions, qui garnissaient les marches du perron, jetaient au loin une vive lumière. A la clarté de cette brillante illumination, une cohue joyeuse dansait au son de deux violons. Du reste la nuit était noire, et la zone lumineuse qui entourait les danseurs expirait encore bien loin de la grille. De ce côté la pelouse était aussi déserte qu'obscur. Tancrède franchit l'entrée, attribuant cette réunion à la célébration de quelque fête patronale ; — en effet, il en était ainsi, — et s'avança résolument.

Un cercle de curieux, composé de paysans des environs et des gens de peine du château, entourait l'espace réservé pour la danse. Leur attention était trop absorbée par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, pour qu'aucun d'entr'eux s'aperçût de la présence de Tancrède. Il prit modestement place au dernier rang, le cœur joyeux, mais palpitant comme celui d'un écolier, car il allait pouvoir enfin contempler à son aise la femme dont la pensée l'occupait tout entier, mais il craignait d'être reconnu dans la foule...

Ce ne fut donc qu'après quelques secondes que, devenu plus maître de lui, et les yeux dégagés du nuage qui les obscurcissait, il put jeter des regards plus rassurés sur les danseurs.

Le comte de Roscoff, avec la bonhomie courtoise d'un grand seigneur, dansait en face d'une jeune, et jolie paysanne, tandis que la comtesse figurait vis-à-vis d'un montagnard aux formes athlétiques. Mais celle surtout que le vicomte, caché dans la foule, dévorait des yeux à l'aspect de laquelle les mouvemens tumultueux de son cœur redoublèrent, ce fut la princesse de Lutzeff.

Vêtue d'une simple robe blanche, une couronne de verveine odorante aux fleurs violettes ; sur sa tête, gracieuse et légère comme les fées qui dansent sur les clairières à la lueur des feux follet, Daria, aux reflets des lumières, apparut à Tancrède comme l'une de ces fugitives visions.

Le danseur de la princesse était aussi l'un de ces robustes montagnards, travailleurs de la ferme dépendante du château. A côté du comte de Roscoff d'autres groupes de danseurs et de danseuses sautaient avec un entrain qui témoignait tout le plaisir qu'ils éprouvaient.

Dans un de ces moments d'exaltation où il eût donné la moitié de sa vie pour prendre la place du danseur qui figurait devant la princesse, il éprouva un sentiment de noire jalousie en voyant ce rustre presser dans ses mains grossières les mains délicates de Daria. Il fallait cependant qu'il se résignât à n'être que le spectateur immobile, et invisible du bonheur d'un autre.

— Quel est le motif de cette fête ? — demanda-t-il à l'un de ceux près de qui il se trouvait.

— C'est la fête des vendanges, monsieur, — répondit le paysan ; — mais vous êtes de ce beau monde-là, — vous, — ajouta-t-il à l'aspect des vêtemens et de la tournure de Châteaubrun. — Ah ! ma fine ! à votre place je voudrais me donner le plaisir d'une contredanse avec cette jeune et charmante dame aux cheveux couleur des épis murs avec sa couronne de fleurs de verveine sur la tête. Pourquoi ne vous présentez-vous pas ?

— Je ne fais que passer ici, et je n'ai pas le temps de danser, — répondit Tancrède à qui les louanges données à celle qu'il aimait semblaient une musique harmonieuse qui venait charmer son oreille.

Quand la contredanse fut terminée et qu'en attendant une nouvelle les groupes se dispersaient sur la pelouse, il s'échappa de la foule et se perdit dans l'obscurité.

Le son des instrumens annonça bientôt que la danse allait recommencer. Bien que, par un mouvement de dépit jaloux, Châteaubrun se fût promis de ne plus regarder la femme qui semblait l'avoir oublié, une force invincible le ramena de nouveau vers les danseurs.

Daria, cette fois, n'était plus parmi eux, non plus que le comte et la comtesse de Roscoff, qui avaient rempli leurs devoirs de châtelains. Tous trois s'étaient assis, en simples spectateurs, sur le perron. Moins gênés désormais, les groupes de danseurs se livrèrent alors sans contrainte à toute leur joie, et la danse devint de plus en plus animée. En toute autre occasion,

c'eût été pour Tancredi une scène assez pittoresque à contempler, mais ses yeux ne se portaient que sur la princesse de Lutzeff.

Elle semblait, de son côté, ne pas prêter plus d'attention à se qui se passait autour d'elle. Ses regards distraits indiquaient que son âme était loin de là, et de temps à autre sa tête se penchait légèrement avec une expression de mélancolie rêveuse. A cet aspect, le vicomte sentit s'évanouir la colère sourde qu'il avait un instant éprouvée, et le désir de ne pas s'éloigner sans avoir obtenu un moment d'entretien se réveilla chez lui plus vif que jamais.

Quoique la soirée fût encore chaude pour une nuit d'octobre, cependant une brise fraîche, venue des montagnes, apportait de temps en temps quelques souffles plus froids. Tancredi souffrait de voir Daria la tête nue, exposée au vent du soir sans autre vêtement que sa robe blanche ; que n'eût-il pas donné pour avoir le droit d'être derrière elle, d'envelopper avec sollicitude ses épaules dans les plis moelleux d'un châle, de lui rendre enfin ces services qu'autorise une tendre intimité et qu'une femme reçoit avec tant de reconnaissance de la main de celui qu'elle aime. Un moment après, comme si M^{me} de Lutzeff eût senti par une secrète sympathie la sollicitude de Tancredi à son égard, elle fit un signe à sa femme de chambre, qui jeta un châle sur ses épaules. Tancredi soupira de regret, mais un regard de reconnaissance jaillit de ses yeux, comme si la suivante eût pu le voir.

Toujours caché dans la foule, Châteaubrun attendait avec une vive impatience le moment où la fête se terminerait. Elle devait encore durer deux mortelles heures. Ce ne fut qu'alors que, à la lueur mourante des torches qui s'éteignaient la musique cessa de se faire entendre, et que chacun songea qu'il était temps de se retirer. Tancredi sortit de l'enceinte de la pelouse et gagna la campagne.

Son plan était arrêté.

Tandis qu'il faisait le tour du saut-du-loup, la pelouse du château devenait déserte, et, de toute la foule qui naguère s'y pressait, il ne restait plus que quelques groupes marchant lentement, tout en devisant sur les plaisirs de la soirée. En ce moment Tancredi, sans voir qu'un homme le suivait obstinément dans l'ombre, quoique d'assez loin, arrivait auprès du chêne qui devait lui servir à escalader le mur du parc. Il endossa son caban et grimpa lestement sur l'arbre d'où il voyait au-dessous de lui l'aile du Château où était située la chambre de Daria. Grâce aux informations qu'il avait prises, il reconnut la serre et les fenêtres contiguës pour celles qu'on

lui avait désignées. Quant à l'homme qui le suivait, il s'était arrêté à quelque distance et se coucha derrière un pli de terrain.

Les fenêtres que Tancrede venait de reconnaître étaient ouvertes, mais la chambre était sans lumières. La princesse était encore au château. Quand les yeux de Châteaubrun se furent un peu familiarisés avec l'obscurité, il reconnut à sa grande joie que ses regards pouvaient plonger dans la chambre, il put même y voir vaguement quelques meubles.

Ce fut dans une attente fiévreuse qu'il passa environ une demi-heure, pendant laquelle, caché par l'épais feuillage du chêne, il sentit vingt fois son cœur bondir dans sa poitrine. Chaque seconde était un siècle à son impatience.

Enfin, une légère lueur vint faiblement blanchir les vitres des fenêtres, et bientôt après, précédée de sa femme de chambre qui tenait un flambeau à la main, Daria parut. Après avoir, terminé tous les préparatifs pour le coucher, la femme de chambre s'approcha de sa maîtresse, comme si elle attendait ses ordres pour la mettre au lit.

Un frisson d'angoisses passa dans les veines de Tancrede, qui n'avait pas prévu ce dénouement et n'avait pas fait entrer dans ses calculs cet incident tout naturel. Aussi ce fut avec un sentiment d'inexprimable bonheur qu'il devina par un geste de la princesse qu'elle remerciait sa femme de chambre de ses soins pour ce soir-là.

Une minute après, il entendit une porte qui se fermait ; Daria restait seule. Le silence et l'obscurité de la nuit, l'isolement du lieu, tout semblait concourir à favoriser les projets de Tancrede.

Cependant tout ne marcha pas d'abord au gré de ses désirs. M^{me} de Lutzeff prit le flambeau, le changea de place et disparut. Mais, vague et indécise comme une ombre, son image parut bientôt dans une glace voisine ; puis, devenant graduellement plus distincte, Tancrede vit enfin la princesse assise devant une toilette, non loin d'une alcove dont des rideaux blancs entr'ouverts ornaient l'entrée.

La couronne de verveine qu'elle avait portée toute la soirée servait encore à l'ornement de ses cheveux, son châle couvrait encore ses épaules ; immobile sur sa chaise, elle semblait plongée dans une profonde rêverie.

Tout à coup, relevant gracieusement la tête, elle fixa ses yeux sur la glace.

Elle se trouva belle, sans doute, car un doux sourire erra sur ses lèvres, tandis que son châle glissait lentement de ses épaules sur sa chaise.

Vêtue de blanc, couronnée de verveine odorante, avec ses yeux d'azur et ses beaux cheveux qui flottaient le long de ses joues, elle apparut aux regards de Tancrede belle comme une princesse gauloise, chaste comme une vierge de l'île de *Saya*. Sans toucher encore aux fleurs dont elle était couronnée, elle entr'ouvrit le corsage de sa robe pour ôter son col de mousseline et de dentelles, et laissa paraître aux regards avides de Châteaubrun de gracieuses épaules d'une éclatante blancheur et les attaches d'un cou flexible comme celui d'un cygne.

Daria, paraissant alors se ressouvenir que ses fenêtres n'étaient pas fermées, s'avança vers l'une d'elles.

Tancrede, comme on le pense, n'avait perdu aucun des détails du délicieux tableau qu'il venait d'avoir sous les yeux. Quand il vit la princesse se diriger vers la fenêtre, les épaules nues, la robe entr'ouverte et flottante, il lui sembla voir une vierge s'avancer chaste et tremblante vers le lit nuptial. Une folle ivresse s'empara tout à coup de lui, et, incapable de se maîtriser plus longtemps, il se suspendit d'une main à l'extrémité de l'une des branches du chêne qui le cachait, et se laissa tomber sur le gazon du parc.

En quelques bonds, il eut bientôt franchi la distance qui le séparait des fenêtres de Daria. Elle tenait encore l'espagnolette que déjà il était parvenu dans le cercle de lumière pâle que projetait le flambeau hors des croisées.

A l'aspect inattendu d'un homme qui s'avançait, M^{me} de Lutzeff ne put retenir un cri d'effroi.

— Oh ! ne craignez rien, Daria, — s'écria Tancrede d'une voix émue et suppliante, — c'est moi.

Une seconde lui suffit pour dépouiller son caban, et il apparut aux yeux de Daria qui poussa un second cri d'effroi, mais d'un effroi d'une nature bien différente de celle du premier cri. Par un mouvement instinctif, la princesse ferma la fenêtre, et Tancrede ne vit plus à travers un rideau transparent qu'une ombre palpitante qui, au bout d'une minute, disparut dans l'obscurité.

Tancrede pensa que, puisque Daria venait d'éteindre sa bougie, elle ne refuserait pas de l'entendre quand l'ombre de la nuit voilerait sa rougeur et le désordre de sa toilette. Il attendit quelques instans, et la fenêtre ne s'ouvrait pas.

Puis il réfléchit et comprit qu'il n'était pas convenable qu'une femme surprise en déshabillé de nuit le rappelât et fît les premières avances.

Il frappa alors timidement un coup contre les vitres, puis un second coup et, le cœur palpitant, il écouta.

Mais le plus profond silence régnait dans la chambre de Daria ainsi que dans le château, et le même silence eût également régné dans le parc, sans les aboiemens lointains du chien de garde.

Ces aboiemens inspirèrent à Tancrède, non pas le juste effroi qu'ils auraient dû lui causer, mais une idée dont il s'empara.

— Daria, — dit-il en frappant un troisième coup contre les carreaux, — j'ai tout bravé pour vous voir un instant, maintenant encore je risque de me faire dévorer pour vous demander mon pardon, et, puisque vous me fuyez, dites seulement que vous me pardonnez et vous ne me verrez plus, mais, au nom de Dieu, ouvrez cette fenêtre un seul instant, Daria, une minute, une seconde...

Ici nous demanderons à nos belles et compatissantes lectrices combien d'entre elles auraient laissé dévorer sous leurs fenêtres un jeune homme beau et brave dont le crime eût été de les avoir trop aimées et qui aurait fait deux cents lieues pour les suivre.

L'espagnolette tourna lentement avec un léger grincement plus doux à l'oreille de Tancrède que le son suave échappé à l'archet de Beriot ou de Paganini. Un des chassis vitrés de la fenêtre s'entr'ouvrit, et, au milieu de l'obscurité qui régnait dans la chambre, Tancrède distingua une ombre aérienne dont une main tremblante s'appuyait sur l'espagnolette. Daria avait, à la hâte, jeté sur sa tête un châle de cachemire pour cacher le désordre de ses cheveux dénoués et la nudité de ses épaules.

— Oui, Daria, c'est moi, — répéta Tancrède, — pensiez-vous que je pusse vivre ainsi loin de vous ?

— Quelle imprudence, monsieur, — s'écria la princesse avec plus de vivacité que de colère, d'exposer ainsi l'honneur d'une femme et votre propre vie pour... pour un caprice. Je vous pardonne puisque c'est à ce prix seul que vous consentez à vous éloigner.

— Merci, — s'écria Tancrède, — merci de m'avoir pardonné, Daria. — mais il ne faisait pas mine de vouloir s'éloigner.

— Eh bien ! monsieur, mais fuyez donc maintenant ! — s'écria M^{me} de Lutzeff avec impatience, — ne voyez-vous pas que mon honneur... que votre vie sont en danger ?

— Ma vie ! — répondit Tancrède, — qu'en ferais-je à présent sans vous ? C'est pourquoi je n'ai pu rester dans ce Paris qui me parut odieux du

moment où vous n'y étiez plus.

— J'ai dû le fuir, — dit à voix basse M^{me} de Lutzeff ; puis elle reprit avec effroi : — Mais ne restez pas ici, grand Dieu ! vous êtes en péril de mort ! Le chien qu'on lâche ici la nuit ne vous connaît pas ; cet animal n'est pas de la nature du lion qui parfois est généreux ; c'est un tigre qui vous déchirera sans pitié.

— Vous deviez me fuir, dites-vous ? poursuivit Tancrède. — Ah ! si vous m'aviez aimé, Daria, vous n'auriez pas accompli cette résolution dont vous me menaciez ! Mon Dieu ! que vous étiez belle ce soir avec votre couronne de verveine, ou plutôt combien vous êtes plus belle à présent, ajouta-t-il avec passion.

Et Châteaubrun, sans penser au péril dont on l'avertissait, regardait la princesse avec admiration. Celle-ci, partagée entre le trouble et la frayeur, se taisait aussi, et dans ce moment de silence les aboiemens du dogue redoublaient, et l'écho qui les répétait en augmentait l'horreur.

— Mais vous ne comprenez pas ce que je vous dis ? — ajouta M^{me} de Lutzeff en tressaillant.

— Oui, — repartit Tancrède, — je comprends, mais que m'importe ? Dussé-je payer de ma vie ce bonheur, je ne laisserai pas échapper une occasion que je cherche depuis Paris. — Oui, j'avais pressenti votre départ, et à peine étiez-vous en route que j'y étais aussi. Ma voiture suivait la vôtre, et derrière vous j'aspirais avec délice la brise légère qui avait caressé vos nos beaux cheveux, votre adorable visage, c'est ainsi que je suis arrivé un soir assez à temps pour vous préserver d'un grand danger..

— Que voulez-vous dire ? interrompit Daria étonnée.

— Que le soir où un bandit manqua de tuer votre domestique, que ce soir où votre voiture, s'était brisée, c'est la mienne qui vous a transportée jusqu'ici. Oh ! combien j'ai béni la Providence de m'avoir permis d'arriver à temps ?

— Mais vous, où étiez-vous donc, monsieur ? — demanda M^{me} de Lutzeff..

— Moi, j'étais descendu inaperçu de vous, je donnai au postillon l'ordre de vous dire que sa voiture était vide et qu'il venait vous l'offrir. Ne savais-je pas que vous ne vouliez plus me revoir ?

— ajouta tristement Tancrède.

Plus que n'eussent pu faire peut-être toutes les protestations d'amour de Tancrède, ce dévouement discret toucha le cœur de Daria.

— C'est vous qui l'avez voulu, — dit-elle en soupirant et avec une tendre émotion ; — j'étais si heureuse !

Effrayée de l'aveu, qui venait de lui échapper, elle reprit vivement :

— Mais le danger auquel vous m'avez soustraite n'était rien, Tancrede, rien en comparaison de celui que vous courez vous même ici. Oh ! pour l'amour de moi, éloignez-vous, Tancrede.

Un grognement formidable, plus rapproché cette fois, se fit entendre. Hors d'elle-même et se tordant les mains :

— Oh ! Tancrede, — s'écria la princesse avec désespoir, — que faut-il vous dire pour que vous consentiez à fuir d'ici ?

— Que vous m'aimez, Daria, d'un amour égal au mien, et que vous me donniez un souvenir de cette nuit bienheureuse.. Alors peut-être consentirai-je à m'éloigner.

M^{me} de Lutzeff ne s'aperçut pas que Tancrede, jusque-là suppliant, commençait à lui dicter des lois ; mais, sans répondre, elle courut vivement au fond de sa chambre.

Tenez, — dit-elle précipitamment en revenant, — tenez, Tancrede, j'ai porté toute une soirée ces fleurs de verveine, prenez les, mais fuyez par grâce ! par pitié pour moi !

En disant ces mots la princesse lui tendit la guirlande embaumée dont les fleurs s'étaient refermées dans ses cheveux. Tancrede s'en saisit avidement et la mit dans son sein, tout en retenant captive, sous une légère pression de ses doigts, la main qui venait de lui offrir ce don précieux. Mais il ne songeait pas à partir.

— Eh bien ! qu'attendez-vous pour vous éloigner ? — demanda toute tremblante M^{me} de Lutzeff.

— Eh ! puis-je vous quitter ? s'écria passionnément Tancrede.

Eu ce moments le dogue n'était plus qu'à quelques pas et l'on entendait déjà le sifflement de son haleine.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — s'écria la princesse tout éperdue, — il est trop tard ! Tancrede, mon Tancrede, cette bête furieuse va vous déchirer !

Mais, à ces tendres paroles, le front de Tancrede rayonnait de bonheur ; un sourire d'ivresse errait sur ses lèvres, puis il couvrit de brûlans baisers la main de Daria, que glaçait le froid dé la peur.

Heureusement pour Châteaubrun la rosée qui tombait, la brise humide et fraîche qui soufflait, mettaient en défaut le nez du chiens qui errait çà et là

en poussant tantôt de sourds grognemens de fureur, tantôt un long hurlement de rage.

Tancrède pressait la main de Daria, qu'il retenait toujours captive dans la sienne, et n'entendait rien. La tête penchée en dehors de la croisée, la princesse regardait avec effroi de tous côtés ; une boucle de ses cheveux, échappée de dessous son châle, caressait le front de Tancrède.

Dans ce moment d'extase, un lion furieux du désert ne l'eût pas intimidé.

Tout à coup la princesse poussa un cri déchirant de défaillance et de terreur ; sans qu'elle se rendît compte de ses mouvemens sa main attira Châteaubrun à elle. Le dogue s'était arrêté et flairait le sol avec rage ; ses yeux, au milieu de l'obscurité, semblaient deux globes de feu. Il allait s'élancer sur sa victime, quand Daria, éperdue, le buste hors de la fenêtre, et n'écoutant plus que sa tendresse, enlaça Tancrède dans ses bras pour le protéger.

Détaché de sa tête par un mouvement brusque, son châle tomba sur l'herbe et sa chevelure éparse couvrit Châteaubrun comme d'un voile.

Derrière lui, c'était la mort, une mort horrible. Devant lui s'ouvrait le paradis, pouvait-il hésiter ?

D'un effort vigoureux Tancrède bondit jusque sur l'appui de la croisée, le dogue venait de s'élancer, mais ses dents aiguës claquèrent dans le vide les unes contre les autres ; la fenêtre venait de se refermer sur Tancrède et sur Daria.

Le châle seul restait sur l'herbe pour servir de pâture à l'animal furieux qui le mordait en poussant des hurlemens de rage.

VI. — Un usurier reconnaissant.

Nous n'avons plus qu'une courte excursion à faire dans le domaine du passé. Le lecteur devine sans doute ce que fut pour Tancrède cette nuit de délices.

Le comte de Roscoff, averti par les hurlemens de rage du dogue, s'était levé de très bonne heure et avait parcouru les environs du château sans trouver d'autres indices de ce qui s'était passé que les lambeaux du châle tombé de la tête de M^{me} de Lutzeff, et le hasard voulait que ce vêtement appartînt précisément à la comtesse de Roscoff, qui l'avait oublié le matin, chez son amie. Dans le trouble qu'elle éprouva en se voyant surprise par

Tancrède, Daria avait jeté sur ses épaules le premier objet qui s'était trouvé sous sa main.

Au moment où Tancrède regagnait le mur du parc, M. de Roscoff l'avait reconnu et, d'après la pièce de conviction qu'il avait ramassée, il fut tout naturellement porté à croire que le vicomte sortait de la chambre de la comtesse. Tancrède n'avait pu le désabuser ; rendez-vous pour un duel avait été donné, et l'on a vu précédemment, par le récit du spadassin, comment celui-ci avait empêché que ce duel n'eût lieu.

Lorsque le comte de Roscoff eut été informé de la mort de Tancrède, il partit immédiatement pour Paris, sans vouloir écouter les dénégations sincères de sa femme, rompant désormais toute relation avec elle. A Paris, il n'avait pas tardé à être arrêté pour dettes, mais non sans avoir appris que Tancrède n'était pas mort, et que le bruit s'était répandu que, n'osant se venger lui même d'un outrage que lui avait fait le vicomte, il avait payé un spadassin pour se charger de ce soin.

Les rapports du seigneur russe avec les plus riches usuriers de Paris ne lui avaient pas laissé ignorer le dérangement des affaires de Tancrède. Il était dès-lors probable qu'un jour ou l'autre le vicomte viendrait le rejoindre à Clichy, et telle était le motif d'une correspondance secrète qu'il entretenait avec les gardes du commerce qui lui transmettaient à l'avance les noms et les qualités de ceux qu'ils étaient chargés d'arrêter. Le comte apprit bientôt que Châteaubrun était du nombre, puis enfin qu'il était à son tour incarcéré.

Depuis son départ du château de Val-Etroit, le comte de Roscoff n'avait pas cessé de se croire outragé par le vicomte. Il ignorait, il est vrai, les anciens rapports de ce dernier avec Camélia, mais il lui suffisait d'avoir à venger d'un côté son honneur de mari qu'il croyait être en jeu, de l'autre son honneur de gentilhomme lésé par les calomnies dont le duel entre Pillavidas et Châteaubrun avait été la source, pour aiguïser sa haine contre Tancrède et exciter chez lui le désir d'une revanche l'épée à la main. C'était le soin de son honneur qui l'avait décidé à solliciter de son souverain le moyen de payer ses dettes en vendant une de ses terres ; c'était cette permission qu'il attendait chaque jour du czar ; et telle était l'ardeur de ses projets de vengeance qu'il était résolu à avancer au vicomte de Châteaubrun la somme nécessaire pour sa sortie de prison et à lui faire accepter un combat à mort.

Quant à Tancrède, à qui trois autres personnes voulaient également rendre la liberté, nous dirons tout à l'heure pourquoi il s'était condamné à

une aussi sévère réclusion dans l'intérieur de Glichy. Mais, avant tout, nous devons rendre compte des événemens qui avaient eu lieu après son duel avec le capitaine : Pillavidas, Il existe toujours entre les gens de cœur une certaine sympathie, malgré la différence que peut présenter leur caractère. Quoique la conscience d'une grande habileté à manier l'épée entrât pour quelque chose dans ; la crânerie de Pillavidas, il s'en fallait de beaucoup qu'il manquât d'un certain courage. Celui dont Tancrede avait fait preuve envers lui, la blessure qu'il lui avait faite, et la presque certitude de s'en faire payer le prix par le comte de Roscoff avaient fait succéder dans l'âme du Bravo quelque compassion à l'animosité qu'il avait jusqu'alors nourrie contre le vicomte,

Le spadassin s'empressa de revenir à l'hôtel de la Branche-de-Pin. Il y trouva le baron de Valmesnil inquiet de l'absence de son ami. Fort de la déclaration de Châteaubrun, par laquelle il se déclarait l'agresseur, l'Espagnol, bien qu'il entrât dans ses projets de dire le contraire à M. de Roscoff, raconta au jeune baron les détails de la querelle et du combat qui en avait été la suite. Il désigna l'aspect du terrain si minutieusement que toute méprise devenait impossible ; puis il courut au château de Val-Etroit pour réclamer le prix du sang répandu.

Valmesnil s'empressa d'aller quérir le même chirurgien que M^{me} de Lutzeff avait emmené pour soigner Clément, et tous deux, suivis de porteurs munis d'une civière, se dirigèrent vers l'endroit indiqué par le spadassin.

Il était temps, car la perte de son sang avait plongé le vicomte dans une léthargie profonde qui, quelques heures plus tard, eût été mortelle. Tancrede n'avait pas encore recouvré ses sens quand on l'eut transporté sur son lit, à l'auberge de la Branche-de-Pin.

Le chirurgien avait sondé la plaie et l'avait déclarée fort dangereuse, sinon mortelle, mais, grâce à ses soins empressés autant qu'habiles, le blessé, entre la vie et la mort sembla plutôt pencher vers la vie.

Dans l'après-midi du troisième jour, pendant que Valmesnil veillait seul son ami, une femme voilée entra dans la chambre où il était. Quand elle leva son voile le poète demeura un instant frappé de sa beauté. Après avoir jeté sur la figure pâle de Tancrede un long regard à travers les larmes qui obscurcissaient ses yeux, l'inconnue interrogea le baron avec une avidité fiévreuse qui indiquait tout l'intérêt qu'elle portait au vicomte. Un peu

rassurée sur son état, elle remit à Valmesnil une espèce de guirlande de verveine dont les fleurs étaient flétries.

— Oh ! monsieur, — dit-elle au poète, — quand ce pauvre blessé aura recouvré quelque force, remettez-lui ce souvenir, et ne lui dites que ces mots : *Qu'il se souvienne de la fête des vendanges.*

Puis elle pressa ses lèvres sur une des mains de Tancrede qui pendait hors de son lit, baissa son voile pour cacher la rougeur pudique qui colorait son visage, et s'éloigna, les yeux baignés de larmes, le cœur gros de soupirs.

Sur ces entrefaites, Valmesnil ne tarda pas à recevoir la signification du jugement qui le condamnait à la contrainte par corps. Forcé de partir précipitamment, il avait emporté avec lui le souvenir que lui avait confié l'inconnue, dans laquelle le lecteur, n'a sans doute pas manqué de reconnaître la belle princesse de Lutzeff. C'était à ce souvenir que le jeune poète avait fait allusion quand le comte de Roscoff l'avait prié de ne pas chercher à revoir le vicomte de Châteaubrun.

M^{me} de Lutzeff, de son côté ; avait été forcée d'accompagner la comtesse de Roscoff lorsqu'elle quitta le château, quelques jours après le départ de son mari. Elle était la cause, quoique bien involontaire, de l'orage qui avait si soudainement éclaté sur son amie ; pouvait-elle, dès lors, manquer de dévoûment à son égard et lui refuser les consolations journalières de l'amitié ? M^{me} de Roscoff avait résolu de passer l'hiver à Naples, dans une retraite absolue, jusqu'à ce que son mari fût revenu de ses injustes soupçons.

Daria prit donc la route d'Italie le lendemain de sa visite à Tancrede ; elle partait le cœur déchiré de crainte et de regrets, mais emportant avec elle la consolation de savoir que le vicomte était l'objet des soins assidus du baron de Valmesnil.

Malheureusement, Valmesnil lui-même avait été forcé de s'éloigner pour s'occuper de vendre sa terre, et Tancrede était resté seul à l'auberge de la *Branche-de-Pin*.

Le baron, toutefois, n'était pas parti sans recommander son ami, de la manière la plus pressante, à l'hôtesse et au chirurgien, qui tous deux, de concert, avaient entouré le vicomte de soins si empressés qu'il n'eut en rien à souffrir de l'absence de son jeune ami.

Trois mois après le départ de Daria, Tancrede était tout à fait remis de sa blessure. Il paya généreusement les soins de l'excellente femme et de

l'habile chirurgien, qui avaient si puissamment contribué à sa guérison, et dans l'un des premiers jours du mois de janvier il partit pour Paris.

Mais trois mois et demi d'absence n'avaient pas contribué à remettre de l'ordre dans ses affaires. Les dépenses habituelles du vicomte avaient déjà fait une très large brèche à sa fortune ; pour subvenir aux dépenses extravagantes que lui avait occasionnées son amour pour Camélia, il était entré dans la voie ruineuse des emprunts.

L'emprunt est la pente qui conduit à l'abîme. Trop longtemps le jouet d'une funeste passion qu'il n'avait pas su maîtriser, Tancrede, à son retour à Paris, se voyait en frémissant sur le bord de cet abîme qui devait bientôt l'engloutir. Forcé sans cesse d'emprunter, de l'emprunt régulier il avait dû passer à l'emprunt usuraire, et, deux mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait quitté le Dauphiné que des échéances qu'il lui fut impossible de renouveler le conduisirent à la prison pour dettes de la rue de Clichy.

Profondément humilié du coup qui le frappait, le malheureux Tancrede, quoique arrêté en plein jour, obtint du garde du commerce de n'être amené que de nuit à la prison. Comme tous ceux que leur mauvaise étoile conduit dans ce lieu fatal, il espérait n'y faire qu'un court séjour, et il voulut qu'aucun de ses compagnons de captivité ne pût reconnaître plus tard sa figure dans le monde. En effet, encapuchonné dans son caban de voyage, il avait traversé la galerie, le corridor, et pris possession de sa cellule sans qu'aucun des prisonniers eût pu distinguer un seul des traits de son visage.

Bientôt cependant il s'aperçut que la captivité rend l'homme complètement nul, et que tel obstacle qui n'est qu'un jeu pour l'homme libre est pour le captif une barrière insurmontable. Il comprit dès lors qu'il ferait en prison un plus long séjour qu'il n'avait pensé, et il songea à s'établir le plus commodément possible dans sa cellule, dont il se fit le serment de ne sortir que le matin, pendant que tout le monde dormirait encore.

Cette, même fierté qui lui faisait cacher les traits de son visage lui fit prendre aussi la résolution de ne donner signe de vie à aucun de ses amis. Il éprouvait à faire savoir que le vicomte de Châteaubrun était prisonnier pour dettes une répugnance invincible. Doué d'une grande force de volonté, il n'était pas homme à s'écarter de la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Désormais, complètement ruiné, sans espoir de reconquérir la fortune qu'il avait engloutie, il pensa qu'une vie nouvelle s'ouvrait devant lui, et

qu'il devait, quoi qu'il lui en coûtât, arracher du fond de son cœur le souvenir de sa vie passée.

Mais parmi ses souvenirs apparaissait sans cesse à sa vue, malgré lui, la séduisante image de la princesse de Lutzeff ; il pleura sur les ruines de son passé, sur ses douces espérances sitôt évanouies, mais il fut inflexible vis-à-vis de lui-même. La rougeur lui montait au front à la seule pensée de donner à son amour pour Daria une apparence de vénalité en invoquant du fond de l'abîme où il était tombé la pitié de la femme qu'il aimait avec passion.

S'il est constant que de la possession de l'objet aimé date le déclin de l'amour, il n'est, pas moins certain que cet amour ne jette jamais une flamme plus vive que lorsqu'un rapide bonheur de quelques instans est interrompu par l'absence. Aux aspirations immatérielles de l'âme viennent se joindre alors les élans impétueux des sens encore inassouvis, et ce sont autant d'élémens de combustion qui ne font qu'augmenter l'ardeur de cette flamme.

Combien de fois, dans l'âme de Tancrede, le souvenir brûlant d'une nuit de délirante ivresse ne vint-il pas se mêler parmi les souvenirs plus doux peut-être, plus purs du moins de ses chastes amours avec Daria !

Aussi quand, franchissant par la pensée les barreaux de fer de sa prison, le captif se reportait aux momens à jamais envolés de son bonheur, dont ses lèvres n'avaient fait qu'effleurer la coupe, une soif plus ardente d'amour le dévorait. Mais bientôt, en jetant ses regards sur ses vêtemens usés par sept mois de captivité et en ne retrouvant en lui que le fantôme décoloré du brillant vicomte de Châteaubrun, un noble orgueil étouffait le cri de sa passion, et il refoulait au fond de son cœur jusqu'à la pensée de faire savoir à M^{me} de Lutzeff qu'il n'était plus désormais qu'un mendiant.

Par ce qui précède, on se fera donc une idée des tourmens qui assaillaient le malheureux Tancrede, et des tortures silencieuses qu'il endurait au fond de l'impasse dans lequel sa fierté l'enfermait. Comme ces sombres reclus, du moyen-âge, il s'était fait mourir au monde de son passé ; quant à l'avenir, il n'y entrevoyait que l'exil dans quelques solitudes de l'Amérique, ou tout au moins une vie nouvelle de travaux et d'efforts loin de son pays.

Lorsqu'au milieu du silence de la retraite le nom du comte de Roscoff, prisonnier comme lui, parvint à ses oreilles, il s'applaudit plus que jamais du sévère incognito qu'il gardait, et il redoubla de soins pour se cacher.

Vains efforts ! le passé le poursuivait toujours jusqu'au fond de sa prison, et le comte savait qu'il était son voisin de captivité. En outre, le matin du

jour où commence cette histoire, le hasard avait voulu que Camélia, qui pleurait son beau vicomte comme on pleure un mort, l'aperçût dans sa cellule. Boncourt avait également reconnu Châteaubrun dans le prisonnier qu'on désignait sous le nom du masque de fer.

Au moment où Camélia, à l'aspect de Tancrède, avait jeté le léger cri de surprise qu'elle avait attribué à la crainte de déchirer sa robe, Châteaubrun ne put s'empêcher de tressaillir. Il avait cru reconnaître la voix de celle qui avait achevé de le perdre et ce fut pour lui la source d'une des recrudescences de ses mélancoliques et poignants souvenirs.

Dans le chant montagnard qu'il fit entendre sur son piano, il y avait, comme le pressentit le poète, une prière à Daria, son bon ange, une conjuration contre Camélia, son mauvais génie. Puis le chant avait encore révélé à Valmesnil la présence de celui qu'il avait connu à l'auberge de Voreppe sous le nom de Tancrède Lambert.

Ce jour même encore, Châteaubrun avait entendu les cris de détresse poussés par l'usurier, et les cris de mort qui s'élevaient contre lui. Il avait compris qu'il y avait un malheureux dont la vie était menacée, et il ne fallut rien moins que cette considération pour le décider à braver en plein jour les regards de ses compagnons de captivité. L'esprit chevaleresque des anciens preux, ses ancêtres, vivait encore tout entier dans l'âme de Tancrède.

On a vu comment il avait arraché l'usurier à une mort certaine ; c'est donc de ce moment que, de retour de notre excursion dans le passé, nous reprenons notre récit.

L'orage grondait encore derrière la porte de la cellule qui venait de se refermer sur l'homme d'affaires. Aux cris de rage des bourreaux à qui échappait leur proie, se mêlaient des vociférations et des menaces contre Tancrède.

Le président s'avança et faisant à la foule un geste de la main pour obtenir le silence :

— Qui que vous soyez, monsieur, s'écria-t-il en s'adressant à Tancrède d'une voix rauque qui sifflait à travers la porte ; vous ne savez pas à quoi vous vous exposez si vous ne livrez pas cet homme à notre justice.

En ce moment l'usurier essuyait son visage sanglant et meurtri, et d'une voix éteinte qui sortait avec peine de ses dents serrées et de sa poitrine haletante :

— Ah ! monsieur, — dit-il, — ne soyez pas généreux à demi, et pour prix de la vie que vous me conservez, je vous rendrai la lib...

Le malheureux n'acheva pas ; en se traînant aux pieds de Tancrède, il venait de reconnaître précisément en lui le prisonnier qu'il tenait captif depuis sept mois.

Tancrède aussi reconnut dans ses traits gonflés et défigurés l'usurier qui l'avait fait enfermer. Tous deux se reculèrent en tressaillant, tandis que la figure de l'incarcérateur trahissait une effrayante angoisse.

— N'achevez pas, monsieur, — s'écria Tancrède avec dégoût,

— ou vous paralysez mon dévoûment pour vous : il y a des gens dont on ne reçoit pas de grâces.

— Mort et tonnerre ! — Ouvrirez-vous ? — cria le président. Tancrède, appuyé contre la porte de sa cellule que fermait en

dedans un crochet de fer, restait immobile sans daigner adresser un mot à l'usurier, et sans répondre aux sommations du président. Il sentit seulement que le malheureux saisissait et baisait le pan de son vêtement.

— N'ouvrez pas, monsieur, n'ouvrez pas ! — s'écriait-il d'un ton bas et suppliant, — oh ! si vous saviez que c'est contre mon gré...

Des coups furieux frappés à la porte de la cellule interrompirent les supplications de l'homme d'affaires que la terreur affaissait sur lui-même dans un coin de la cellule.

Mais les portes d'une prison sont d'une solidité à toute épreuve,

Un moment de silence succéda au tumulte.

— C'est pour votre liberté que vous vous exposez, monsieur le vicomte ; je vous jure que, si je sors d'ici sain et sauf, vous sortirez avec moi.

— Chut ! donc, monsieur, — s'écria impérieusement Tancrède,

— ne vous ai-je pas dit que je ne faisais pas trafic d'humanité ? La voix du président reprit au dehors :

— Le prisonnier qui dérobe à ses frères l'objet de leur vengeance est un traître ! votre sang paiera pour celui que vous leur ravissez.

Un sourire de dédain effleura les lèvres de Tancrède ; mais il ne répondit pas davantage et continua de garder sa contenance immobile. Un nouveau silence suivit cette menace, puis le froissement d'un papier sous la porte, à l'endroit où elle se joint au sol, attira l'œil de Tancrède.

Il se baissa pour ramasser le papier et lut ces mots tracés au crayon :

« Si le détenu du n° 98 ne relâche pas, à l'instant même, le misérable qu'il ne rougit pas de garder sous sa protection, trois détenus le déclarent

traître et lui proposent, avec l'un des trois qu'il choisira, un duel à mort le jour de leur sortie. »

Tancrede prit un crayon sur sa table et n'écrivit, derrière le cartel que ce mot :

« Accepté.

T. C. »

Puis il fit repasser le papier par la même voie.

— Eh bien, ce sera moi, moi, le président, qui vous demanderai compte de votre félonie ? — cria par la serrure l'ancien détenu politique qu'on appelait le président.

— Généreux jeune homme ! — reprit l'usurier en s'adressant à Tancrede, — combien je serai heureux de vous prouver ma reconnaissance, ma reconnaissance éternelle.

Nous ne savons qui a prétendu que les usuriers n'ont aucun sentiment de générosité, celui-ci prouve bien qu'on a calomnié cette intéressante classe de la société.

Un nouveau tempête silence se fit dans le corridor, et bientôt ces mots d'alarme repentirent aux oreilles de Tancrede : — Les gardiens ! voilà les gardiens !

Des pas précipités ébranlèrent le carreau du troisième étage, on entendit le bruit des portes qui se refermaient, puis on n'entendit plus rien. Un calme complet régnait partout. Innocens ou coupables tous les détenus s'étaient enfuis.

D'autres pas résonnèrent au bout de cinq minutes dans le corridor, et une voix dit à la porte de Tancrede :

— C'est ici, au n° 98.

En même temps on frappa rudement à la porte de Châteaubrun.

— Qui est là ? — demanda celui-ci.

— Le brigadier, — fut-il répondu.

— N'ouvrez pas, monsieur le vicomte, n'ouvrez pas ! c'est un stratagème de ces démons altérés de sang.

— Ouvrez donc ! — reprit le brigadier, dont Tancrede reconnut la voix.

Le vicomte leva le crochet, la porte s'ouvrit et toute une escouade de surveillans, le brigadier en tête, apparut aux yeux de Tancrede dans les flots de lumière qui jaillirent de la porte ouverte dans le corridor sombre et complètement désert.

— Monsieur le vicomte, — dit le brigadier, — nous avons à vous remercier d’avoir prévenu un crime dans cette maison, et votre conduite dénote trop de générosité pour que nous osions vous demander si vous n’avez pas reconnu quelques coupables, en tous cas on va instruire.

— Je ne connais personne dans cette prison, — répondit froidement Tancrède ; — si j’ai droit à quelque égard pour ce qu’il vous plaît d’appeler ma générosité, je vous prie de vous rappeler que je dois être tout à fait étranger à cette instruction.

— Il sera fait comme vous le désirez, — répondit le brigadier, — et vous, monsieur, — dit-il en s’adressant à l’usurier, vous allez venir faire votre déclaration de l’attentat dont vous avez failli être victime par une imprudence coupable qui vous servira de leçon. Venez, vous êtes à présent en sûreté.

Après cette admonestation sévère, il fit signe à l’homme d’affaires de le suivre hors de la cellule.

— Monsieur le vicomte, — s’écria celui-ci, — vous verrez que vous n’avez pas obligé un ingrat.

Et l’usurier salua Tancrède assez cavalièrement et se mit au milieu de l’escouade des surveillant.

Le corridor, l’escalier, la galerie et le jardin, tout était désert quand le cortège de l’usurier les traversa. Celui-ci, les habits en lambeaux, les traits meurtris, le visage saignant, les cheveux raidis par le sang coagulé qui avait coulé de deux ouvertures à la tête, était à la fois un objet d’horreur et de compassion.

— Ah ! oui, messieurs, — s’écria-t-il en traversant le dernier guichet, aux portes de fer, où désormais la rage des détenus ne pouvait l’atteindre, c’est un beau et brave garçon que ce vicomte de Châteaubrun ; je verrai à lui prouver ma reconnaissance, et je ne regarderai pas à lui faire grâce... des intérêts et des frais, s’il veut, me payer les vingt-cinq mille francs qu’il me doit.

N’était-ce pas là, en effet, une générosité rare chez un usurier VII. La courtisane amoureuse.

Nous avons dit, on se le rappellera ; que tous les convives du comte de Roscoff, et le comte lui-même, s’étaient précipités dans le corridor en entendant les cris de détresse de l’usurier, et que Camélia était restée seule en tête-à-tête avec le jeûné baron de Valmesnil.

En l'absence du seigneur russe et des autres invités, Camélia résolut de saisir l'occasion qui lui était offerte d'apprendre comment l'existence de Tancrède s'était trouvée un instant mêlée à celle du poète. Près d'un an d'intervalle n'avait pas éteint la passion qui dévorait le cœur de la belle courtisane. A la pensée qu'elle était si près de Tancrède, que peut-être elle allait apprendre qu'il l'aimait encore comme aux jours qu'elle se rappelait avec bonheur, ses yeux lancèrent un double éclair qui embrasa plus avant encore le cœur du poète. Un espoir vague et confus lui fit éprouver un tressaillement soudain.

— Vite, vite, monsieur le baron, — s'écria vivement Camélia, — dites-moi, pendant que nous sommes seuls, comment vous avez connu le vicomte de Châteaubrun.

— Le vicomte de Châteaubrun ? — reprit Valmesnil avec étonnement, — je ne le connais pas.

— Allons ! monsieur, ne faites pas le discret, reprit précipitamment Camélia, — ou bien, — ajouta-t-elle avec un sourire de coquetterie charmante, — je vous prierai de me rendre les fleurs que je vous ai laissé ramasser.

— Oh ! madame, — s'écria le baron, — vous ne voudriez pas m'enlever le souvenir d'un des plus doux instans de ma vie.

— Eh bien donc, hâtez-vous ; vous avez connu ailleurs qu'ici détenu mystérieux du n° 98.

— Tancrède Lambert ?.

— C'est cela ; Tancrède, — reprit Camélia, qui, habituée à toutes les intrigues de la vie, comprit que le vicomte avait eu sans doute quelques raisons de déguiser son nom.

— Je l'ai connu à Voreppe, en Dauphiné.

— Et qu'y faisait-il ? — demanda Camélia.

— Nous logions à la même auberge ; mais quant à vous dire ce qu'il y faisait, je ne le sais, il disparaissait par fois des jours entiers, et je n'ai jamais voulu ni osé l'interroger au sujet de ses absences.

— Quelque amour, sans doute ? — dit Camélia en s'efforçant de sourire.

— Je ne sais, mais un jour on vint m'avertir que Tancrède avait été blessé en duel.

— En duel ! et pour quelle femme ? — Mais je ne vous ai pas parlé de femme — dit Valmesnil en souriant. — Mais, dites donc ! mais dites donc ! et ensuite...

— Je fus à l'endroit désigné, et j'y trouvai le pauvre jeune homme nageant dans son sang, la poitrine percée d'un grand coup d'épée

— Et vous dites qu'il n'y avait pas quelque femme dans tout cela ? — s'écria Camélia encore pâle d'effroi au seul souvenir de la blessure de Tancrede.

— Peut-être ; car un jour qu'il était entre la vie et la mort, une femme belle comme un ange vint s'agenouiller au chevet de son lit.

— Ah ! ne le disais-je pas ? — s'écria impétueusement Camélia, — qu'il y avait une femme dans cette sanglante histoire.

En disant ces mots, la pauvre fille mettait vivement la main sur son cœur, comme si un coup de poignard venait de l'y frapper. L'aimait-il cette femme ? — continua-t-elle si bas, que Valmesnil l'entendit à peine.

— Je ne sais ; car il était toujours évanoui, et il ne put même voir cette femme, qui ne revint plus.

— Vous ne savez, vous ne savez, — dit Camélia ; — mais ne pouvez-vous dire qu'il ne l'aimait pas ? Vous voyez bien que vous me déchirez le cœur !

— Vous l'aimez donc ? — reprit Valmesnil d'un ton bas et triste, quoique ce ne fût qu'une fleur d'espérance bien pâle qui venait de se flétrir dans son cœur, quand celui de Camélia, qu'il croyait libre, trahit sa passion pour Châteaubrun.

— Si je l'aime ! — s'écria Camélia en étreignant la main de Valmesnil dans les siennes, — oh ! oui ! et elle levait sur le poète ses yeux pleins de flammes. Il faut d'une manière ou d'une autre, que, tout à l'heure, vous me débarrassiez du comte, de tous ces gens qui m'obsèdent, je veux le voir, entendez-vous ? — lui parler, à lui !

— Et comment faire ? — dit le poète qui tremblait au contact des mains de Camélia pressant les siennes.

— Vous m'aidez ; je dirai-que je veux rester seule et vous amènerez le comte dans votre cellule. — Oh ! je vous aimerai aussi, vous, — reprit-elle d'un regard qui promettait tout un paradis.

— Vous m'aimerez ?

— Oh ! oui, d'amitié, mais d'une amitié si vive, si tendre qu'elle ressemblera presque à de l'amour ; vous le voulez bien, n'est-ce pas ? Oh ! que vous êtes bon ! Eh bien ! pour vous récompenser...

Camélia se leva, puis s'approchant de Valmesnil que mille sensations contraires clouaient sur sa chaise, elle s'inclina devant lui avec un geste

plein de *chatterie* ; son front touchait presque celui du jeune poète qui ne lui cédait guère en blancheur. Valmesnil restait immobile.

— Faudra-t-il, — reprit Camélia avec une douce moquerie, — que je mette mon front sur vos lèvres ? Mais, monsieur, prenez donc le gage d'amitié que je vous offre »

Valmesnil, éperdu, posa délicatement ses lèvres sur le beau front qui lui était offert et se sentit défaillir. Quant à Camélia, la Psyché de Gérard, recevant le premier baiser de l'Amour, n'est pas plus belle et plus chaste qu'elle ne l'était en ce moment-là.

— C'est convenu, — s'écria-t-elle, — vous ne sauriez plus vous dédire.

Comme elle achevait ces mots, le comte et sa société rentraient. Valmesnil ne put répondre, mais un coup d'œil triste et résigné exprima pour lui son acquiescement au traité secret, dût l'exécution lui en coûter la vie.

— C'est affreux, en vérité ! — s'écria le marquis de La Tournaye encore pâle d'effroi. A la Force, au bain, on n'agirait pas autrement.

— Aussi, pourquoi venir s'exposer à un pareil danger ? — dit le comte.

— Et vous ne dites rien de l'audace, du courage de Chât.... du masque de fer, — dit Boncourt enthousiasmé.

Puis, comme il vit un nuage passer sur le front du seigneur russe. — Mais, messieurs, — reprit-il, — ce n'est pas une raison pour ne pas achever notre déjeuner.

Les convives se remirent à table, mais outre que le déjeuner était presque achevé quand il avait été interrompu, cet événement avait dissipé l'entrain et la gaîté des convives.

— Si notre cher comte n'avait fait vœu de ne jamais descendre dans le jardin, je proposerais d'y aller faire un tour, — dit le marquis.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, — reprit le comte. — Messieurs, faites comme chez vous.

Cette permission ressemblait tellement à un ordre, que nul ne s'y méprit. Tous se levèrent, à l'exception de Valmesnil, et quittèrent la tente.

Camélia s'approcha alors du comte de Roscoff et, appuyant son bras sur son épaule en se laissant aller comme une personne brisée de fatigue :

— Mon pauvre Tartare, vous avez beau dire, beau me trouver bizarre, mais je suis excédée, j'ai la migraine, j'ai besoin de faire un bon somme... Va, laisse-moi seule, mon pauvre Kalmouk, et tu reviendras dans une heure.

— Comme vous finirez par obéir, — dit Valmesnil au comte de Roscoff, — faites-vous du moins un mérite de votre prompte soumission et venez dans ma cellule.

— Avez-vous quelques vers à me dire ? — demanda le Russe ; — afin que la poésie puisse du moins remplacer la beauté.

— C'est possible, — répondit Valmesnil, — venez toujours.

— Allons donc, — soupira le comte en se dirigeant vers la porte.

— Excellent Cosaque ! — s'écria Camélia, — je te dédommagerai de tout cela, et je t'aime bien... va !

Les deux hommes sortirent. Camélia écouta par la porte entrebâillée le bruit de celle de Valmesnil qui se refermait sur eux deux, puis elle lissa ses cheveux devant un miroir, renouvela le jasmin d'Amérique de sa chevelure, et, le cœur défaillant, le pas timide, elle sortit de la tente.

Le hasard voulut que, cette fois encore, Tancrede n'eût pas fermé le battant de sa porte.

Camélia, qu'on a vue traiter avec si peu de façons le seigneur russe, n'osa porter sur le loquet de la cellule qu'une main si tremblante et si discrète, que la porte tourna sans bruit sur ses gonds, et que le vicomte ne s'aperçut pas qu'il n'était plus seul.

Assis à une table contre la fenêtre qui donnait sur le jardin, un livre ouvert devant lui, Tancrede ne lisait pas, il rêvait plutôt en regardant au dessus du feuillage d'un grand sycomore dont la cîme arrivait à la hauteur du troisième étage. Quelques-uns des dômes de Paris se dessinaient au milieu de la brume d'azur. C'est toujours pour un prisonnier un sujet de méditations douloureuses que ce panorama qui se déroule dans l'air de la liberté.

Camélia, craignant d'être aperçue du corridor, referma la porte moins doucement qu'elle ne l'avait ouverte ; ce léger bruit, joint au frôlement de sa robe, arracha Tancrede à sa contemplation, et il se retourna vivement.

Le visage coloré, interdite, tremblante, Camélia était devant lui,

— Quoi ! — s'écria le vicomte, — vous ici, Camélia !

Il y avait dans cette exclamation comme un accent de reproche qui n'échappa pas à la courtisane.

— Oui, — dit-elle timidement, — c'est moi qui risque mon avenir pour vous voir un seul instant, J'ai su... que vous étiez aussi dans ce triste séjour, et je n'ai pu résister au désir... de venir vous apporter quelques

consolations... si vous daignez les recevoir, Tancredi, — ajoutait-elle d'un air suppliant, — oh ! ne vous fâchez pas !

Et elle joignait les mains à l'aspect d'une étincelle de colère qui brilla dans les yeux de Tancredi.

— Moi me fâcher ! et pourquoi donc ? — s'écria le vicomte, radouci par la modeste contenance de celle qu'il avait tant aimée. — Au contraire, n'ai-je pas à rendre grâce à mon étoile qui me procure cette fortune inespérée ?

— Inespérée, mais non désirée peut-être, n'est-ce pas ? Oh ! Tancredi, comme vous me dites cela... et qu'il y a loin...

Elle n'acheva pas ; ses yeux se remplissaient de larmes.

— J'ai tant souffert, Camélia, que je ne suis plus que l'ombre de moi-même, — dit le vicomte pour excuser sa froideur mortifiante.

— En effet, — reprit Camélia en jetant un regard désolé sur les simples vêtements du vicomte ; — mais si votre cœur contenait un pâle reflet, une ombre affaiblie de l'amour que vous aviez pour moi... Je serais encore si heureuse...

Tancredi ne savait pas mentir, il ne répondit pas.

— Vous ne répondez pas, Tancredi, et cependant... que vous en coûterait-il de me tromper et de me dire : Camélia, sois la bienvenue dans ma pauvre cellule ?

En disant ces mots, Camélia se laissa tomber dans un fauteuil.

— Si jadis j'ai méconnu votre amour, si par mes exigences folles j'ai contribué à votre malheur, à votre ruine, oh ! vous êtes bien vengé maintenant !

— Camélia, ma chère enfant, mon cœur ne contient...

— Pas de rancune, pas de haine, n'est-ce pas ? — interrompit Camélia.

— Oh ! j'aimerais mieux la haine que l'indifférence... la haine n'a-t-elle pas quelque parenté avec l'amour ?

— Je suis mort à l'amour comme à la haine, — dit tristement Tancredi ; — je n'ai plus de passé, j'ignore si j'ai un avenir.

— Mais, je ne viens pas vous faire de reproche du passé, Tancredi, les momens pressent et je viens vous offrir ce que je serais heureuse que vous acceptassiez, la liberté, Tancredi, puis un cœur qui désormais comprendra le vôtre, un cœur désormais plein de vous.

Camélia rougissait et pâlisait tour à tour de honte et de frayeur.

— Je sais, poursuivit-elle, que je perds ma cause, qu'une femme qui s'offre elle-même n'obtient que le dédain, mais je vous aime, Tancredi, et

cet amour est mon excuse et m'absout du passé. Mon pauvre Tancrède, comme ils me l'ont changé ? — s'écria-t-elle en laissant déborder la passion contre laquelle elle luttait, — mais, va, mon amour te rendra plus que tu n'as perdu.

— Il est trop tard, — dit sourdement le vicomte, qui se sentait moins fort qu'il ne l'aurait cru contre la solitude, les souvenirs et la beauté radieuse de Camélia.

— Trop tard ! oh ! non, il n'est pas trop tard, nous tenons tous notre destin dans nos mains ; mais le mien, Tancrède, est dans les vôtres.

Et Camélia se leva de son siège pour prendre la main que Tancrède subjugué, quoique sans amour, ne put s'empêcher de lui abandonner.

— Sais-tu, Tancrède, tu me dicteras tes volontés suprêmes. Entre tes mains, à ta discrétion, je serai une femme perdue ou une femme chaste. Ecoute, si tu regrettes ta fortune, je te donnerai la mienne. Si tu l'exiges, je vendrai mon amour à prix d'or... je gagnerai des millions... et je te les donnerai à dévorer pour un regard de toi.

Certes, il n'entraînait pas dans l'esprit de Camélia d'outrager Tancrède ; il comprit qu'elle déraisonnait ; que, quelque offensante que fût une pareille offre, elle ne procédait que d'un cœur trop épris. Aussi ce fut sans colère et avec une tendre commisération qu'il la repoussa.

— Folle, — lui dit-il en la tutoyant pour la première fois depuis le commencement de cet entretien, — folle qui par amour veux avilir ton amant.

— Eh bien ! veux-tu autre chose ? — reprit Camélia qui se reprit à espérer à ces paroles de Tancrède. — Laisse-moi t'arracher d'ici ; laisse-moi te rendre l'air de la liberté. J'ai une fortune dont je ne sais que faire ; tu n'en as plus, toi, eh bien, nous dépenserons la mienne dans quelques jours de bonheur et d'ivresse ; puis quand de cette fortune il ne restera plus même des débris, quand je n'aurai plus en face de moi que la misère, car je ne sais pas travailler et je veux désormais rester pure pour l'amour de toi, alors tu auras quelque pitié de moi, lu m'adopteras, je serai ton enfant, ta fille ; tu veilleras sur moi, Oh ! parle ! Dis que tu consens !

Camélia était si belle, si séduisante, un amour si profond rayonnait dans ses yeux limpides, sur son front incliné devant Tancrède, que, gagné par une irrésistible contagion, il n'avait ni la force d'accepter ni celle de refuser. Il voulut essayer de calmer par le raisonnement cette effervescence de passion

qui le touchait, mais sans trouver d'autre écho dans son cœur qu'une tendre pitié ; ce fut en vain, Camélia était sourde à sa voix.

— Quand nous serons pauvres tous deux, — continua-t-elle, — quand je ne pourrai plus rien te donner, que je ne pourrai que recevoir de toi, — et j'en serai fière, moi ; — avec les restes de ta fortune, nous irons acheter un coin de terrain dans quelque solitude de l'Amérique. Là, nous nous bâtirons une cabane, là tout entiers à notre amour, sans soucis d'un monde qui nous oubliera, nous ne vivrons que pour nous ; puis, si plus tard tu m'en juges digne, tu feras de moi ta femme. Oh ! ne t'indigne pas, n'es-tu pas mon premier, mon dernier amour ? Tu feras de moi ta femme, non pour qu'il y ait un lien de plus entre nous, mais pour que je sois pure aux yeux des hommes comme je le serai aux yeux de Dieu.

Puis, dans un élan de respectueuse tendresse, Camélia s'agenouilla devant Tancrède en baisant sa main, et reprit en levant sur lui un regard où brillait le feu de la passion qui purifie tout ce qu'il embrase :

— Crois-moi, nulle parmi les femmes ne portera plus dignement, plus chastement que moi ton doux, ton glorieux nom, mon Tancrède bien-aimé.

Que pouvait faire Tancrède, si ce n'est de relever la femme au doux langage, la charmante créature agenouillée devant lui ; de la remercier tendrement d'abord, puis de chercher à refuser ses offres sans la blesser ? Il n'en était encore qu'aux remerciemens, quand quelques coups frappés à la porte de sa cellule le firent tressaillir.

Il voulût s'arracher des bras de Camélia, mais celle-ci ne lui en laissa pas le temps.

— Ne réponds pas, — dit-elle bien bas, — ne dis pas un mot ;

— et pour lui rendre l'obéissance plus facile et pour couvrir le bruit de sa voix, elle appuya ses lèvres sur les siennes.

Peu d'hommes eussent parlé à la place de Tancrède ; aussi, sous la douce pression qui le maîtrisait, il garda le silence.

— Ouvrez donc, — Châteaubrun, — cria une voix du dehors.

— C'est moi, votre ami Boncourt ; je sais que vous êtes ici et j'ai les choses les plus importantes à vous dire.

Tancrède, au fond du cœur, maudissant l'arrivée de Boncourt, continua à garder le silence.

— Châteaubrun, — reprit Boncourt, — cessez avec moi votre rôle de mystérieux personnage ; si vous le voulez, vous êtes libre, mais il faut que je vous parle.

Comme Tancrede, étonné à la voix de Boncourt, — incertain de ce qu'il devait faire, hésitait, Camélia, à ce mot de liberté, se précipita vers la porte dont elle dégagea vivement le crochet.

A l'aspect de la jeune femme qu'il s'attendait si peu à trouver en tête-à-tête avec Châteaubrun, le coulissier recula frappé d'étonnement, balbutia quelques excuses sans suite et voulut battre en retraite. Mais Camélia ne le permit pas.

— Entrez donc, Monsieur, — s'écria-t-elle en refermant au crochet la porte derrière lui. — Quand on apporte ; la liberté à un captif, on est toujours le bienvenu... dans quelque circonstance qu'on se présente.

Débarrassé de la crainte d'être indiscret, Boncourt commença par serrer la main du vicomte.

— Mon cher Châteaubrun, — s'écria-t-il, — que je suis aise de vous retrouver en vie, vous que j'ai presque cru mort. Mais quoi ! disparaître ainsi sans prévenir personne, sans penser à ses affaires qu'on abandonne.

— Les circonstances ont été plus fortes que ma volonté, — reprit le vicomte, — j'ai fait comme tant d'autres, j'ai roulé, emporté par un tourbillon d'événemens que je n'ai pu maîtriser.

— Et vos cent mille francs de rentes vendues pour fin septembre dernier, — s'écria joyeusement Boncourt.

— Ah ! mon pauvre Boncourt, — dit le vicomte frappé par un souvenir soudain, — je les avais oubliées ; mais, hélas ! je suis maintenant incapable de jamais vous rembourser la différence que vous avez dû solder pour moi. Je puis si peu compter sur une chance heureuse.

— Mais il me semble, — répliqua Boncourt à l'aspect de Camélia qui, tandis qu'il parlait, dévorait Tancrede des yeux ; — il me semble que vous n'êtes pas fort à plaindre, et quant à la différence, elle était, fin septembre, de trois francs.

— Trois francs ! — s'écria Tancrede avec effroi en calculant rapidement la perte énorme que lui faisait subir une différence de trois francs.

— Oui, trois francs... en votre faveur, heureux mortel ! — dit joyeusement le courtier. — C'est-à-dire une somme de quatre-vingt-dix-sept mille neuf cent cinquante francs, déduction faite du courtage. De quoi il résulte que vous êtes inscrit au grand-livre pour trois mille francs de rente cinq pour cent, plus de onze cents francs en trois pour cent, total : quatre mille cent francs de rente.

Camélia poussa un cri de joie.

— Il est vrai que, depuis ce temps, les rentes...

— Ont baissé ? — demanda la jeune femme.

— Ont haussé de 10 fr., de sorte qu'aujourd'hui, revendant les rentes à ce cours, le vicomte de Châteaubrun se trouvera à la tête d'une somme de près de cent dix mille francs, avec quoi il paiera ses dettes, et sortira demain, si cela lui fait plaisir, car, aujourd'hui, il est trop tard. Voilà ce que j'avais à vous dire, mon cher vicomte, et voilà pourquoi j'ai osé violer le mystère dont vous vous entouriez.

Et Boncourt s'enfuit sans vouloir écouter les actions de grâces que lui avait si bien méritées sa probité envers un ami absent et malheureux, en s'écriant : — Maintenant, je vais dépêcher mes courriers.....

Puis, lorsqu'une demi-heure après, Camélia, plus belle encore, s'il était possible, du bonheur qu'elle éprouvait, se préparait à regagner la cellule du comte.

— Oh ! mon Tancrede bien-aimé, — dit-elle, en lui donnant sur le front le baiser d'adieu ; — te voilà riche, maintenant, et tu m'aimes... Que me reste-t-il à désirer dans ce monde ?

Alors Camélia, l'œil rayonnant et sans que Tancrede osât la désabuser, s'enfuit à son tour, légère comme l'oiseau qui s'envole de sa cage ouverte.

Resté seul, livré à ses idées qui se heurtaient en foule dans son cerveau comme les vagues que le flux et le reflux chassent et ramènent tour à tour, Tancrede ne vit pas qu'au sortir de sa cellule, la pauvre Camélia venait de se trouver face à face avec le comte de Roscoff.

A plus forte raison, vit-il moins encore l'éclair sinistre que lança l'œil du Tartare.

VIII. — Le chant du grillon.

C'est le soir ; il est sept heures et demie, et depuis une demi-heure environ, la cloche de la prison a sonné le départ des visiteurs, tous sont partis. Le soleil se couche, et en dorant la cîme des arbres, il lance ses derniers rayons qui inondent les corridors des cellules d'une clarté rougeâtre.

Un profond silence règne dans ces longues galeries ; car, pour profiter de la fraîcheur du crépuscule, tous les détenus sont réunis au jardin, dont on va

bientôt les faire sortir de crainte que l'obscurité de la nuit ne facilite quelque évasion.

C'est un jour d'assemblée générale, c'est-à-dire que tous les prisonniers réunis en une association à laquelle nul d'entre eux ne se refuse, ont à délibérer sur les intérêts de la communauté. C'est grâce à cette association, dite *Société philanthropique pour l'amélioration du sort des détenus pour dettes*, et à la modique cotisation de chacun des membres qui la composent, qu'on a transformé le préau en un jardin ombragé de beaux arbres et parfumé de fleurs ; c'est grâce à cette association qu'une bibliothèque a été fondée, que des bains chauds et un vaste fourneau ont été construits, et sont pour l'esprit un délassement, agréable et pour le corps une jouissance et un objet d'utilité. C'est enfin par suite de la charité fraternelle qui anime cette pieuse association que les plus misérables des prisonniers, qu'un prêt insuffisant exposerait aux plus dures privations, peuvent trouver quelque adoucissement à leur misère.

Autour d'une rotonde de verdure sont placés des bancs rustiques, au milieu s'élève une large table à laquelle sont assis les membres du bureau de la société, qui se compose du président et du comité ; tout autour, debout et sur les bancs, sont groupés les sociétaires,

La discussion sur les divers objets mis en délibération est en général ardente, passionnée, souvent même tumultueuse, sans cependant presque jamais manquer de dignité. L'assemblée indiquée pour ce soir-là était à peu près au complet

Mais, comme nous n'avons, pas le projet de faire assister le lecteur à cette délibération, nous dirons seulement qu'elle avait pour but de faire engager par serment tous les détenus à ne jamais faire entrer aucun incarcérateur dans l'intérieur de la prison, sous quelque prétexte que ce fût. On voulait ainsi prévenir le retour de scènes sanglantes pareilles à celle que nous avons racontée.

Parmi les détenus restés dans leurs cellules, nous compterons le vieux Grenier qui cherche la solitude et le silence ; Fanchard dont l'humeur sombre fuit le bruit et qui tâche de s'accoutumer à la perspective d'une faillite déshonorante ; le comte de Roscoff à l'orgueil de qui Camélia venait de faire une blessure d'autant plus profonde que la pauvre fille, ivre de bonheur à la pensée qu'elle avait reconquis l'amour de Tancrède, avait dédaigné de cacher sa passion pour lui, et semblait heureuse et fière à la fois

de sacrifier volontairement la brillante position qu'elle devait aux largesses du seigneur russe.

La courtisane était dans la phase de l'amour qui purifie.

Le comte, assis dans sa tente, en proie à une rage sourde, se repaissait de projets de vengeance contre Tancrède et Camélia.

Enfin, Châteaubrun et Valmesnil, tous deux dans leurs cellules, étaient plongés dans la méditation. Le vicomte comptait avec une impatience fiévreuse les momens qu'avait encore à durer sa captivité, à laquelle le lendemain devait mettre un terme. Le jeune poète rêvait aux montagnes de son pays, à la liberté qu'il espérait aussi. A ces rêveries, se mêlaient les soupirs que lui arrachait un amour déjà sans avenir. Né le matin, plein d'espoir, il avait grandi comme l'ombre qui, à midi, existe à peine, et qui s'allonge le soir en proportions gigantesques. Le coucher du soleil voyait déjà cet amour flétri, non plus dans son germe, mais dans sa fleur subitement épanouie.

Tel est le sort des fleurs qui s'ouvrent trop tôt, elles n'ont que peu d'instans à vivre.

Quelques statuettes ornaient seules les murs de la cellule du poète, auxquels étaient fixés les socles où elles reposaient. Un tête-à-tête en damas bleu, une table chargée de livres et de papiers, deux chaises et un couvrepied de la même étoffe que celle qui servait de draperie à la couchette, tel était l'ameublement de la cellule.

L'objet le plus précieux qui s'y trouvait était un store destiné à cacher les barreaux de fer de la fenêtre, sur lequel un peintre, ami du poète, avait peint un paysage de la vallée de Grésivaudan. Là, du moins, les yeux du pauvre prisonnier pouvaient errer dans les solitudes que baignait un air libre. Ce store était un chef d'œuvre et prolongeait, en des perspectives où la vue s'égarait, l'étroitesse de la cellule.

Qu'on se rappelle que, depuis un an à peu près, le poète était captif ; qu'on n'oublie pas que si, à neuf heures du soir, les fonds destinés à ses alimens n'étaient pas renouvelés, il était libre ; que la captivité avait miné sa santé et le tuait à petit feu, l'on se fera alors quelque idée de l'agitation fiévreuse qu'éprouvait le malheureux jeune homme.

Il était plus de sept heures, et deux heures à peine le séparaient du terme fatal.

Le poète prêtait une oreille anxieuse aux coups frappés par l'horloge ; chaque quart d'heure qui sonnait retentissait dans son cœur, chaque bruit le

faisait tressaillir, et tous les pas qui résonnaient

dans le corridor lui semblaient être ceux du gardien chargé de prévenir les détenus du renouvellement des fonds déposés pour eux.

Alors, quand un quart d'heure de plus était tombé dans l'abîme du passé, quand le bruit mourait au loin, quand les pas s'éloignaient de sa cellule, un tressaillement d'espoir remplaçait le frisson de la crainte, et le feu de la vie, un instant éteint, se rallumait dans ses yeux.

Deux heures d'attente semblable, deux heures pendant lesquelles le sang suspend et reprend alternativement sa marche, suffisent à briser une organisation nerveuse et frêle comme celle du poète ; une déception pouvait le tuer !

Ses sens surexcités percevaient le plus léger bruit, et ce fut presque avec cette perception douloureuse que donne le magnétisme qu'il entendit la porte de Tancrede s'ouvrir, et qu'il pressentit sa visite. La présence d'un ami dans ce moment d'attente fiévreuse était un soulagement que la Providence envoyait à son martyr. Tancrede, en effet, frappait à l'instant, même à sa porte et l'ouvrit sans attendre de réponse.

Quoique si voisins, ils ne s'étaient pas vus depuis l'auberge de Voreppe. Sept mois de captivité avaient bien changé Châteaubrun, mais depuis, un an qu'elle durait pour Valmesnil, un changement plus remarquable encore s'était opéré en lui.

Un coup d'œil suffit à chacun pour constater ce résultat du malheur.

— Ah ! si j'avais su, — dit le poète de sa voix douce, en même temps qu'il tendait la main à Tancrede..

— Je le savais, — répondit Châteaubrun avec quelque mélancolie inspirée par le ravage que le chagrin et le temps de la captivité avaient exercé sur la figure de Valmesnil, — mais le malheur me faisait un devoir de mourir à mes plus doux souvenirs du passé, et j'avais compris parmi eux celui que j'ai toujours conservé pour vous.

— Je suis aisé de vous voir, mon cher Tancrede, — reprit le baron après un échange de complimens affectueux, — vous que je sais n'être plus Tancrede Lambert, mais le vicomte de Châteaubrun. Un pressentiment tantôt joyeux, tantôt mélancolique, m'avertit que je n'ai plus que quelques heures à passer dans cette prison. Je m'applaudis donc doublement de vous retrouver enfin, car j'ai à m'acquitter envers vous d'une commission encore inexécutée.

— Laissez-moi vous remercier des soins que vous m'avez donnés pendant les jours où ma vie a été en danger. J'ai appris par notre hôtesse de Voreppe combien vous aviez été dévoué pour-moi.

— N'en parlons pas, mon cher Tancrède, ou plutôt ne parlons du péril que vous avez couru qu'afin d'en venir à ce que j'ai à vous dire ; et d'abord, — reprit le poète, — dans l'espèce de léthargie où vous étiez, n'aviez-vous nulle perception des objets extérieurs ?

— Aucune, répondit Tancrède.

— Quoi ! pendant que votre âme devait planer au-dessus de la matière inerte, nulle sensation ne vous avertit donc de sa présence ?

— De la présence de qui ? — demanda Châteaubrun étonné !

— Alors vous ne l'aimez pas, — reprit le poète, — car il me semble à moi que mon corps inanimé tressaillirait au contact d'une main aimée, et...

— Mais, que voulez-vous dire ? — interrompit Tancrède.

— Le troisième jour qui suivit celui où vous fûtes blessé, une jeune femme pénétra dans la chambre où je vous veillais.

— Une femme ! — s'écria Tancrède.

— Un voile épais couvrait sa figure ; mais je ne sais quel parfum de jeunesse elle exhalait qui trahissait la beauté avec la jeunesse ; quand elle fut seule avec moi, elle leva son voile ; toute jeune qu'elle était, elle était plus belle encore que jeune.

— Blonde, aux yeux bleus ? — demanda Tancrède avec anxiété.

— Blonde, aux yeux bleus, — répéta le poète.

— Oh ! c'est elle ! c'est Daria ! — s'écria Châteaubrun.

— La jeune femme, — continua Valmesnil, après m'avoir longuement, anxieusement interrogé à votre sujet, me confia, pour vous la remettre, comme un souvenir connu de vous, une guirlande de verveine flétrie. Oh ! monsieur, dit-elle en même temps, ne lui dites que ces mots : *Qu'il se souvienne de la fête des Vendanges*. Puis elle s'agenouilla près de votre lit, d'où sortait l'une de vos mains sur laquelle elle imprima un baiser, et me quitta. J'ai gardé ces fleurs que je n'ai pu vous remettre, et les voici.

En disant ces mots, Valmesnil ouvrit un coffre dont il retira un petit paquet, et le remit à Tancrède. Celui-ci se saisit avidement de ces tiges desséchées, mais qui lui rappelaient le soir où ces petites feuilles vertes, ces petites fleurs violettes se mariaient si harmonieusement aux blonds cheveux de Daria, et qui racontaient de plus doux souvenirs encore.

Cependant la nuit était venue ; le bruit du jardin mourait graduellement, car à la voix de l'un des gardiens les détenus rentraient l'un après l'autre dans la grande galerie du rez-de-chaussée. La lune donnait en plein sur la fenêtre de Valmesnil. Ses rayons, en traversant le store, animaient le paysage qui y était peint, et, s'imprégnant de ses mille couleurs, répandaient dans la cellule une clarté fantastique comme à travers les châssis de plomb d'un vitrage gothique.

Boncourt, La Tournaye et Morigny arrivèrent tour à tour ; le comte de Roscoff seul, comme Achille furieux du rapt de Briséis, restait enfermé dans sa tente.

— Allons, mon cher baron, — s'écria La Tournaye en serrant la main du poète, — bon courage ! il y a tout à parier que neuf heures sonneront sans qu'on vous apporte les fonds destinés à vos alimens. Voyons au juste : quelle heure est-il ?

On entendit bruire la sonnerie d'une montre à répétition, semblable au frémissement des ailes d'une cigale, et huit coups de suite furent frappés, puis un autre à un moment de distance.

— Huit heures et quart, — dit Morigny.

— Trois quarts d'heure encore, — ajouta Tancrede.

— Ah ! monsieur, — s'écria le marquis de La Tournaye qui, à l'air d'intimité du vicomte avec Valmesnil, avait deviné que ce prisonnier inconnu pour lui était celui qu'on avait surnommé le Masque de fer, — je me réjouis que vous ayez enfin rompu votre sévère réclusion, et que vous vouliez bien vous joindre à nous,

— Pardon, mon cher Tancrede, pardon mon cher La Tournaye, j'avais oublié de vous présenter l'un à l'autre, ainsi que M. Morigny, — M. le marquis de La Tournaye, M. Morigny, — M. le vicomte de Châteaubrun.

Les trois détenus s'inclinèrent.

— Vous concevez ma distraction, — dit le poète ; c'est un jour si solennel pour moi que celui-ci, Mon cher Tancrede, notre connaissance date de notre rencontre dans mes montagnes natales du Dauphiné, c'est d'un heureux présagé que nous la renouvelions ce soir.

— En effet, Monsieur le vicomte, dit le marquis, j'ai appris tout à l'heure que demain vous alliez être libre ; puissiez-vous porter bonheur à notre pauvre poète !

— Puisse M. de Valmesnil, s'écria Boncourt avec chaleur, être bientôt aussi certain de sa liberté que Châteaubrun l'est de la sienne ; et, s'adressant

à ce dernier : — A l'heure qu'il est, lui dit-il, les titres de vos rentes doivent être vendus, j'en ai passé l'ordre à un agent de change qui demain vous avancera la somme nécessaire à votre misé en liberté.

Tancrède remercia de nouveau Boncourt et s'empressa de proclamer hautement l'acte de loyauté dont le courtier pouvait à bon droit s'enorgueillir.

— Eh ! messieurs, vous en eussiez tous fait autant à ma place. A propos, Châteaubrun, — ajouta-t-il pour mettre fin aux éloges qu'on lui prodiguait et qui l'embarrassaient, — j'ai expédié un message d'un autre genre, mais quant à celui-là je ne vous en dirai le résultat que demain. Boncourt garda mystérieusement le silence.

— Croyez-vous aux pressentimens, mon cher La Tournaye ? — demanda le poète.

— Si j'y crois ! certes oui ! Et tenez, pas plus tard qu'hier soir j'avais le pressentiment que je ferais un excellent déjeuner ce matin, quand le comte de Roscoff est venu me faire son invitation.

— Eh bien ! moi j'ai de plus doux pressentimens, — reprit Valmesnil en souriant ; — depuis tantôt je sens comme une brise de liberté qui caresse mon front, et mon âme semble planer au-dessus des mondes.

— Moi qui suis moins poète que vous, — dit Boncourt, — je me contenterais de fouler modestement les dalles du *passage* et le bitume du boulevard de Gand.

— Moi de reprendre mes parties d'échecs au café de la Régence, loin des Lecoq et des Plumet.

— Et moi, de pouvoir me présenter en liberté à la première séance pour le rachat des captifs.

— Tancrède ne dit rien, mais ses idées se reportèrent vers ce petit pavillon rustique, au manteau de volubilis, dans le jardin de la rue de Varennes.

En ce moment le marteau, de l'horloge frappa lentement deux coups.

— Huit heures et demie ! — dit Valmesnil à voix basse, — encore trente longues minutes pour savoir si demain... Oh ! pouvoir profiter comme le dernier des pauvres de ce beau soleil que Dieu donné à tous les hommes, errer comme le sauvage dans ses bois, comme la nuée dans le ciel, n'est-ce pas le bonheur ici bas ?

Valmesnil pressa le bouton qui fixait le store à la fenêtre, et le paysage peint s'enroula pour laisser pénétrer dans la cellule un flot de lumière.

Comme par un changement de décoration, un paysage réel succéda à celui qu'avait tracé le pinceau.

Au-dessus du sycomore dont la tête s'élevait à la Hauteur de la croisée, à travers une espèce de baie que formaient les cimes lointaines des arbres groupés çà et là dans les jardins voisins, la lune répandait dans l'espace une pâle clarté qui semblait une brume lumineuse.

Au milieu de cette mer vaporeuse, on voyait, pareils à des rochers, surgir dans le lointain la coupole de Ste-Geneviève et le dôme du Val-de Grâce, avec ses quatre bandes d'or. Puis, d'une immense nappe noire que formaient les toits pressés des maisons, s'élevaient, comme des silhouettes, les tours de Saint-Jacques-du Haut-Pas, le pavillon de l'Horloge, le dôme de l'Assomption.

On entendit trois nouveaux coups lentement frappés retentir sur le timbre de l'horloge.

A chaque percussion du bronze, le front du poète se contractait, ses yeux lançaient des éclairs ; il semblait en proie à une violente agitation. Quinze minutes allaient décider de son sort.

Un instant il sembla prêter l'oreille à quelque voix intérieure ; c'était pour lui un moment terrible. Ses amis suivaient, de l'œil, en silence, les moindres de ses mouvemens, et partageaient son émotion.

Le poète rompit le silence : — L'homme a beau faire, dit-il d'une voix émue, — l'abîme de l'avenir sera toujours impénétrable pour lui. A un quart d'heure près, Dieu, ne veut pas que nous sachions notre, destinée.

Personne ne répondit à cette pensée que le poète semblait émettre pour lui seul. Le silence régna de nouveau ; alors le front levé vers le ciel, un tranquille sourire sur les lèvres, le jeune poète, d'une voix accentuée par une religieuse conviction, prononça les strophes suivantes :

Sa diction pure et harmonieuse prêtait un charme infini à ces vers échappés à son émotion. Ils semblaient faire suite à la pensée qu'il venait d'exprimer.

— Oui, — reprit-il lentement, — Dieu a voulu que l'avenir fût impénétrable.

Mais Dieu veut bien parfois que des voix consolantes.
Viennent se faire entendre au milieu des tourmentes.
Un beau jour paraît-il, donné par sa bonté,
Il est un signe auquel j'ai cru le reconnaître :

La veille au soir, sous ma fenêtre,
Le grillon a toujours chanté.
Un soir, pensif et seul au chevet solitaire
D'un ange que le ciel enlevait à la terre,
J'osai rêver pour elle un retour de santé.
Sur son front pâle et blanc les roses vont renaître,
Me disais-je. Sous ma fenêtre
Le grillon n'a-t il pas chanté ?

Puis le poète, après un court silence, reprit d'une voix plus lente, plus pénétrée :

Cette nuit, j'ai rêvé des douces harmonies
Des voix de l'Océan et des forêts unies.
Un horizon immense à mon œil enchanté
S'ouvrait. Sous un air libre enfin vais-je renaître ?

Le poète s'interrompit. Quatre coups d'abord, puis neuf coups ensuite annonçaient qu'une heure de plus venait de s'engloutir dans le gouffre du passé ! Il écouta un instant ; aucun pas ne troublait le silence du corridor.

— Et puis, — s'écria Tancrede, — tandis que les autres écoutaient avidement et répétaient la question de Tancrede.

Le poète radieux et triomphant, comme le captif qui jette loin de lui le dernier anneau de sa chaîne, se leva d'un bond et s'écria en finissant la strophe :

Oui ! je suis libre ! à ma fenêtre...
Amis ! le grillon a chanté !

— Merci ! mon Dieu ! merci, — s'écria-t-il en s'agenouillant.

Tous, comme ces premiers martyrs chrétiens qui, au fond de leur cachot, félicitaient à l'envi celui d'entre eux qui allait être libre... mais libre par la mort, serrèrent affectueusement la main de l'ami qui recouvrait la liberté.

En ce moment la porte s'ouvrit, un surveillant parut.

— Je suis libre ! je suis libre, n'est-ce pas ? — s'écria le poète en s'élançant vers lui.

— Vingt-quatre mois d'alimens au baron de Valmesnil, — répondit l'impassible gardien d'une voix métallique, qui vibra comme un glas funèbre à l'oreille de Valmesnil.

Le visage d'une pâleur livide, les yeux hagards, le malheureux jeune homme éperdu chancela, puis s'affaissa sur le canapé en murmurant d'une voix affaiblie, mais comme le dernier chant du cygne :

C'en est fait, je me sens renaître
A l'air pur... de la... liberté,
Car... cette nuit... sous ma... fenêtre
Le grillon... n'a-t-il pas... chanté ?

Son corps se renversa doucement, sa longue chevelure noire découvrit son front blanc, un pâle rayon de la lune éclairait sur ses lèvres un plus pâle sourire.

On se précipita vers lui, mais il n'était plus temps, une émotion trop forte avait brisé les liens de la vie du pauvre captif.

Il était libre ! non pas de cette liberté restreinte qu'il avait rêvée, mais de cette liberté sans limites, comme l'espace incommensurable, de cette liberté vers laquelle l'âme, émanation divine, après avoir dépouillé son enveloppe terrestre, s'élance, radieuse, pour aller se mêler parmi les myriades de globes qui roulent au dessus de nos têtes !

IX. — Où l'on trouve que la mariée est trop belle.

Le jour suivant, vers neuf heures du matin, Tancrède se réveillait d'un court sommeil qui l'avait surpris sur une chaise dans la cellule funèbre, il avait voulu veiller le corps de celui qui jadis l'avait veillé lui-même, quand il était mourant.

Le soleil, pour la dernière fois, lançait ses rayons sur le visage inanimé du jeune baron qui semblait plutôt dormir d'un somme passager que du Sommeil éternel.

Pendant que, dans cet étroit réduit, l'amitié veillait, la haine, méditant des projets de vengeance, veillait également dans la cellule du comte de Roscoff. Le Russe était assis près d'une table et relisait une dépêche dont

l'enveloppe vidée était revêtue d'un large cachet de cire rouge aux armes de Russie. La comtesse de Roscoff lui avait écrit pour le prier de la recevoir ainsi que la princesse de Lutzeff, afin de lui donner de sérieuses explications au sujet de la circonstance douloureuse qui avait amené leur séparation.

Le comte avait accédé à la prière de sa femme, et il l'attendait d'un moment à l'autre.

La dépêche qu'il était occupé à relire émanait de l'ambassade russe, et portait en substance qu'en attendant que le comte de Roscoff pût vendre l'une de ses terres, le czar, jaloux de honneur de sa noblesse, avait daigné avancer à ce seigneur la somme nécessaire pour obtenir sa liberté. La dépêche portait en outre que cette faveur n'était accordée qu'en considération de l'honneur du comte, et à la condition expresse qu'il ne consentirait à aucun accommodement, ni à recevoir des excuses, avant que son sang ; ou celui de son adversaire eût coulé pour venger l'honneur d'un des nobles sujets du czar.

— Je n'avais pas besoin de cet ordre formel pour laver dans le sang de ce fat le triple outrage qu'il m'a infligé, — se disait le comte à lui-même avec un sourire sinistre. Et ses yeux noirs où respirait la vengeance rappelaient son origine tartare.

Dans la galerie du rez-de-chaussée, Boncourt se promenait attendant, avec une impatience que les prisonniers seuls connaissent, l'arrivée de son agent, qui devait lui rapporter la nouvelle de l'exécution de son ordre, et l'argent nécessaire pour lever l'écrou du vicomte de Châteaubrun.

Boncourt attendait aussi une réponse à la lettre qu'il avait adressée à la comtesse de Roscoff, pour l'informer de la présence de Tancrede à Clichy, cette dame l'ayant prié, dans le temps, de lui faire savoir tout ce qu'il pourrait apprendre concernant le vicomte.

Comme le courtier s'arrêtait pour la centième fois à la porte de fer du guichet d'entrée, cette porte s'ouvrit pour donner passage à deux femmes.

L'une d'elles était la princesse de Lutzeff, l'autre la comtesse Fœdora.

Malgré leur voile baissé, Boncourt les reconnut toutes deux. Certes il attendait une réponse de la princesse ou de la comtesse, mais non les deux dames elles-mêmes, et de fait leur présence y sinon inopinée, — car le lecteur sait déjà qu'elles devaient venir, — mais leur détermination de se présenter en personne a besoin d'être justifiée.

La comtesse de Roscoff ignorait le contenu de la dépêche transmise par l'ambassade russe à son mari. D'autre part, son orgueil de femme se révoltait à la seule idée de la position où la mettaient les soupçons du comte, et l'on conçoit qu'il lui tardât de se justifier.

Elle était loin de croire que Tancrède et M. de Roscoff tinssent pour ainsi dire leur liberté dans leurs mains, et, puisqu'ils étaient tous deux enfermés dans la même prison, elle pensa qu'il convenait de se rendre immédiatement auprès d'eux pour avoir une explication qui ne pouvait être efficace et convaincante qu'avec le concours de quatre personnes. Tel était le motif qui amenait ces deux dames dans la prison de Clichy.

Aux yeux de Daria rougis par ses larmes, à la pâleur de son teint, à sa démarche chancelante, il était facile, de deviner quel douloureux sacrifice imposait à sa pudeur et à sa fierté son amitié pour la comtesse. Cette amitié, jointe à sa loyauté, lui criait qu'avant tout il fallait se décider, même à ses dépens et le plus tôt possible, à justifier son amie.

N'était-ce pas sa propre faiblesse qui avait rendu M^{me} de Roscoff victime des odieux soupçons qui la déshonoraient ? — J'étais loin, M^{me} la princesse, dit Boncourt en saluant les deux dames d'un air ébahi, — de m'attendre..

— Une question de la plus haute importance nous amène ici, — se hâta d'interrompre la comtesse, — mais puisque le malheur veut que vous soyez aussi devenu l'un des hôtes de ce triste séjour, j'en profiterai du moins en vous priant de nous servir de guide dans ce labyrinthe.

— Volontiers, madame, — s'écria Boncourt en offrant à la comtesse son bras qu'elle accepta. — J'ai eu l'honneur de déjeuner hier avec M. de Roscoff, dont la cellule n'est pas éloignée de la mienne.

Le couloir se hâta de faire traverser aux deux visiteuses la galerie le plus vite possible, pour les soustraire à une odeur infecte de pipe que le courant d'air ne chassait pas complètement.

— Est-ce enfin à cet étage ? — demanda la comtesse qui s'arrêta pour reprendre haleine.

— Encore un étage, répondit Boncourt. Ah ! cela ne vaut pas, — j'allais dire un entresol, si ce n'était le plus fatal des logemens, — mais un rez-de-chaussée ou un premier.

Enfin on était arrivé au troisième étage, et, à l'aspect d'un corridor sombre dans la demi-obscurité duquel erraient comme des fantômes des détenus presque invisibles, le cœur des deux dames se serra,

Cette tristesse se changea bientôt en effroi quand, dans l'intérieur d'une des cellules, dont la porte ouverte jetait dans l'ombre une traînée : de lumière vive, elles entendirent l'un des versets de la prière des morts que l'aumônier de la prison récitait près du corps de Valmesnil.

— Un mort ici ! — s'écria M^{me} de Lutzeff en s'arrêtant subitement

— Oui, madame, un, pauvre poète enlevé à la fleur de l'âge, le baron de Valmesnil, qu'a tué hier soir un espoir de liberté, cruellement trompé.

— Allons, mignonne, ne tremblez pas ainsi, — dit la comtesse, en quittant le bras de Boncourt pour s'approcher plus près de la princesse, à l'oreille de laquelle elle ajouta plus bas : — Songez que c'est pour moi que vous accomplissez ce sacrifice. Vous semble-t-il trop lourd ? Eh bien, allons-nous-en, il en est temps encore.

Daria pressa tendrement les mains de son amie dans les siennes, et pour toute réponse :

— Sommes-nous loin de la cellule du comte de Roscoff ? — demanda-t-elle à Boncourt.

— C'est ici sa tente ; c'est ici qu'il campe en véritable descendant des anciens Scythes, ainsi qu'il le dit ; lui-même, — répondit Boncourt qui toucha du doigt la porte de la cellule n° 97, salua les deux visiteuses et s'éloigna pour reprendre son poste au guichet d'entrée.

Le léger frottement du doigt de Boncourt attirait à l'instant même sur le seuil de la cellule le seigneur russe, qui s'inclina d'un air cérémonieux devant sa femme et devant la princesse et les pria d'entrer.

Comme nous courrions grand risque d'ennuyer, le lecteur sans lui rien apprendre de nouveau en le faisant assister aux explications qui allaient avoir lieu, nous préférons les lui laisser deviner. Nous ne rentrerons donc dans la cellule que lorsque, ces explications terminées, le valet de chambre du comte eut été de sa part prier le vicomte ; de Château brun de passer un instant chez lui.

C'était malgré la résistance de Daria, presque malgré le comte lui-même, que, sur les instances réitérées de la comtesse, Tancrede avait été mandé. Ce n'était pas assez pour elle que son innocence éclatât en plein jour, que l'honneur de son mari fût pur de toute atteinte, elle voulait encore que celui de M^{me} de Lutzeff restât sans tache. Le vicomte de Châteaubrun n'était-il pas d'assez bon lieu pour que la réparation naturelle qu'il pouvait offrir fût suffisante sous le rapport du nom ? D'autre part, la comtesse n'avait-elle

pas assez lu dans le cœur de son amie pour penser que l'amour rendrait cette réparation plus précieuse encore ?

Quant aux sentimens du vicomte, elle n'en doutait pas. Ses assiduités à Paris, un voyage de deux cents lieues entrepris pour suivre Daria, et le danger d'être dévoré, bravé par lui pour la voir un instant à sa fenêtre, ne : lui laissait pas d'incertitude à cet égard.

Le seul obstacle, c'est-à-dire celui qu'opposerait sans doute la fierté de Tancrède à un mariage qui semblerait être un objet de spéculation, n'était pas un obstacle réel aux yeux de la comtesse ; avec sa modique pension de cent mille francs, la princesse de Lutzeff lui paraissait presque indigente.

— Allons ! — se disait Tancrède, à qui Boncourt, préoccupé d'autres affaires, n'avait pas révélé la présence de la princesse dans la prison, — encore une affaire à vider avec Roscoff quand il sortira, avec le président ensuite ; le comte, comme le plus ancien, aura, ma foi, la préférence.

C'est pendant le court trajet de la cellule de Valmesnil à celle du Russe, que Châteaubrun supputait ses échéances de sang. Le spectacle de la mort, dans la chambre du jeune poète, avait assombri ses idées, Son maintien était grave en entrant dans la cellule du comte. Il le croyait seul, et sa surprise fut extrême à la vue de deux femmes assises dans la tente.

L'une se leva, c'était la comtesse ; l'autre, les yeux baissés, restait immobile, c'était Daria. Tancrède, en relevant la tête, ne put retenir un cri d'étonnement et de bonheur.

— Monsieur le vicomte, — dit M. de Roscoff en prenant la parole, — je sais maintenant que j'avais eu tort de ne pas croire à votre parole, le matin que vous n'avez sans doute pas oublié, quand vous m'assuriez que j'avais été victime d'une fatale erreur.

Quoiqu'il y eût dans l'accent et dans le regard du Russe un air de froideur glaciale qui n'était pas d'accord avec ses paroles, ce fut avec une cordialité sans réserve que Châteaubrun répondit :

— Combien je suis heureux, mon cher comte, de... mais Tancrède s'arrêta brusquement, car féliciter si chaudement le comte de Roscoff devant Daria, n'était-ce pas une grave offense faite à cette dernière ? — que vous ayez... abandonné.... d'injustes.... conjectures... mais qui assu...

— Voyez, monsieur, — reprit durement le comte de Roscoff en fronçant le sourcil d'une manière qui parut étrange à Châteaubrun, — un gentilhomme ne recouvre son honneur qu'en dépouillant une femme de

bien, et tout cela, par votre faute ; nous avons tous été offerts en holocauste à vos passions.

Le comte montrait du doigt M^{me} de Lutzeff, qui sanglotait silencieusement dans son mouchoir et que la honte semblait écraser.

— Vous êtes bien dur, mon cher comte, mais je l'ai mérité, — répondit Tanocrède qui, le cœur déchiré des angoisses de Daria, s'avança vivement de son côté ; — quant à vous, madame, — reprit-il, — si ma mort peut venger l'outrage dont vous avez été victime, vous n'avez qu'à ordonner, et je me tue moi-même. Oh ! pardonnez-moi !...

— Eh ! monsieur, — s'écria la comtesse, — c'est bien de vous tuer qu'il s'agit ! Croyez-vous réparer ainsi vos torts ? N'avez vous donc pas une meilleure réparation à offrir ?

— Je n'en connais pas, répondit Tanocrède.

— C'est ainsi que vous êtes, messieurs, — reprit-M^{me} de Roscoff avec vivacité, — quand un outrage irréparable a été commis, s'il y a mort d'homme, ou seulement quelques gouttes de sang versées, l'auteur de cet outrage, — et c'est souvent l'être le plus vicieux et le plus corrompu, — croit avoir effacé tous ses torts et marche tête levée. Eh ! monsieur, sachez qu'il n'y a dans des cas semblables que le mari qui puisse faire oublier les torts de l'amant.

Malgré cette apostrophe à brûle-purpoint, Tanocrède garda une contenance froide et ne dit rien. Daria sanglota plus fort, et la comtesse s'écria d'un ton d'impatience :

— Eh ! quoi ! monsieur le vicomte, vous n'êtes pas aux pieds de cette pauvre enfant pour lui demander si elle consent à oublier le mal que vous lui faites ?

— Jadis, madame, — dit Tanocrède resté immobile à sa place, — ce mariage eût comblé toutes mes plus chères espérances ;... aujourd'hui....

— Eh bien, en quoi aujourd'hui diffère-t-il de jadis ? — s'écria la comtesse.

— Le lieu-même où nous sommes ne vous l'indique-t-il pas, madame ?

— Ah ! j'y suis. Aujourd'hui, vous êtes ruiné, et il vous répugne d'épouser une femme riche... Ah ! ma pauvre Daria, qui eût pensé que cette modique... pension fût un obstacle ! Eh ! mon Dieu ! monsieur, cette pauvre princesse est fort gênée... Qu'est-ce donc que cent mille francs... quand avec le quintuple, ajoutât-elle en montrant le comte et en promenant ses regards dans la cellule, — on ne peut réussir à nouer les deux bouts ?...

Et la comtesse fit entendre un franc éclat de rire, puis elle reprit d'un ton plus sérieux :

— Mais, monsieur, — si je ne me trompe, — le nom de Châteaubrun est capable de contrebalancer avec avantage quelque inégalité de fortune. L'honneur vous fait un devoir de ne pas l'oublier ; je ne parle pas de votre cœur, monsieur. Et, si votre orgueil souffre de s'abaisser ainsi, quel mal y a-t-il à cela, puisque vous seul êtes le coupable dans tout ceci ? Pensez-vous que là pudeur, la fierté de cette pauvre enfant, qui a confessé votre faute et non la sienne, n'aient pas plus cruellement souffert ? Mais, allons donc, monsieur, vous n'avez déjà que trop hésité pour un galant homme ! et je ne crois pas que, sous le voile d'une fausse délicatesse, vous méconnaissiez la voix de la conscience et de l'honneur.

Tancrède n'avait en effet rien à répondre aux raisonnemens de la comtesse. Ses yeux erraient avec incertitude et se portaient alternativement sur M^{me} de Roscoff et sur son amie, quand Daria, écartant légèrement le mouchoir dont elle essuyait ses larmes, laissa tomber sur lui un regard qui accusait tant de douleur, en même temps qu'il exprimait une si douce et si tendre prière, que Châteaubrun, vaincu, n'hésita plus.

— Et vous, madame, — dit-il, — vous qui seule n'avez encore rien dit dans ce débat où vous êtes tout, parlez... la voix ; impérieuse de l'honneur exige-t-elle seule une réparation, et n'en est-il pas une autre qui vienne se joindre à elle ?

Daria ne répondit pas.

— Que voulez-vous que vous dise cette pauvre enfant ? — interrompit M^{me} de Roscoff. — La princesse de Lutzeff n'est pas une jeune fille, et, si son cœur ne recevait pas une satisfaction plus douce et aussi précieuse que son honneur, elle ne vous tendrait pas la main.

— Oh ! Daria, — s'écria Tancrède, en s'inclinant avec respect devant la jeune femme, — est-ce vrai ? J'attends un signe de votre volonté.

M^{me} de Lutzeff gardait toujours le silence, mais les larmes qui s'échappaient abondamment de ses yeux, — et cette fois c'étaient des larmes de joie ; — sa main, qu'elle avançait avec timidité pour rencontrer celle que lui tendait Châteaubrun, tout dans ce langage muet annonçait assez que son cœur confirmait pleinement ce qu'avait dit son amie. Tancrède se saisit avidement de cette main et la couvrit de baisers.

— Maintenant, monsieur le vicomte, dit la comtesse, hâtez-vous d'obtenir votre liberté, et s'il vous faut...

— Oh ! Madame, — interrompit Tancrede, — la liberté, C'est le ciel qui s'ouvre aujourd'hui pour moi.

Un doux sourire de Daria lui parut en être l'avant-coureur.

En songeant au devoir pénible et doux à la fois qu'elle venait de remplir envers son amie, à qui elle rendait la considération dont elle l'avait privée aux yeux du comte de Roscoff ; en retrouvant auprès d'elle et pour toujours celui qu'elle aimait si tendrement et qu'en silence elle avait amèrement pleuré comme mort, le front de la princesse s'épanouit et, à travers la rougeur qui le colorait sous l'impression des regards passionnés de Tancrede, son visage rayonnait de bonheur et de plaisir.

Elle revoyait Châteaubrun pour la première fois depuis une nuit dont le souvenir ne devait jamais s'effacer de sa mémoire, et elle le revoyait avec la douce idée de ne plus s'en séparer. Quant à Châteaubrun, plus épris que jamais de Daria, elle lui paraissait plus belle qu'elle n'avait jamais été, quoique ses souvenirs dussent lui retracer bien des charmes chez la princesse.

A l'exception de M^{me} de Roscoff, chacun des personnages réunis dans la cellule était sous le poids d'une contrainte pénible. Le comte, rongé par les poils de sa moustache, semblait étouffer une espèce de fureur sourde ; Tancrede, forcé de réprimer les élans d'un amour dont les souvenirs et l'espérance augmentaient l'ardeur, ne pouvait se décider à s'éloigner, quoique les convenances l'eussent peut-être exigé. Quant à la princesse, dont les yeux n'osaient se porter sur son amant, et qui avait bien aussi sa part d'espérance et de souvenirs, on conçoit sans peine les sentimens tumultueux qui devaient l'agiter.

— Maintenant, dit la comtesse en s'adressant à Châteaubrun, ne croyez-vous pas, beau vicomte, que vos amis aient quelques reproches à vous adresser sur un silence de sept mois qui les plongeait dans de mortelles inquiétudes ? Vous ne pouvez plus les empêcher à présent de venir à votre aide.

— Je n'ai qu'à vous remercier de votre bienveillante sollicitude, madame, mais la Providence ne m'a pas abandonné. Grâce à la loyauté d'une personne que vous connaissez, monsieur Boncourt, et à quelques débris de fortune que je recueillerai plus tard, je ne suis pas encore un mendiant, et je suis libre où je vais l'être à dater d'aujourd'hui.

— Voilà une heureuse nouvelle qui éveille de la sympathie dans plus d'un cœur, — s'écria la comtesse en jetant un regard sur Daria, — et nous

n'avons plus qu'à regretter de ne pouvoir contribuer en rien à votre liberté.

— Vous êtes libre aussi ? — s'écria le comte de Roscoff avec vivacité, comme s'il eût cédé à un mouvement de joie. — Nous pourrons donc demain nous revoir en liberté, car dès aujourd'hui je suis libre aussi.

Et le comte, tout en déguisant le sens de la dépêche que l'ambassadeur lui avait transmise, et sans parler de la terrible condition qu'elle mettait à sa liberté, fit part de la bienveillance de l'empereur son maître à son égard.

— Ah ! c'est un jour de bonheur, s'écria la comtesse sans soupçonner, non plus que Tancrède et Daria, que de sombres nuages devaient bientôt obscurcir la sérénité de ce beau jour.

Châteaubrun, pensant que la discrétion commandait peut-être de se retirer, céda d'autant plus facilement à ses exigences qu'il savait que le soir même il pourrait retrouver Daria dans son petit pavillon de rue de Varennes, et se dédommager du silence qu'il avait été forcé de garder avec elle. Il prit donc congé des deux dames et du comte en tendant la main à ce dernier.

— Nous nous reverrons, j'espère, tout à l'heure, lui dit-il.

— J'y compte bien, répondit M. de Roscoff d'un ton qui parut étrange à Tancrède et sans prendre la main qui lui était tendue, ce qui parut encore plus étrange au vicomtes

Au moment où il soulevait la portière pour sortir, le prêtre chargé de veiller le corps de Valmesnil récitait un verset des psaumes, et les paroles de ce verset, qu'on entendit distinctement dans la cellule du comte, semblaient porter avec elles un lugubre présage.

Tancrède ne put s'empêcher d'éprouver un pénible serrement de cœur.

X. — Lecoq, Plumet et C^e, dévoilés.

Une heure environ après les divers incidens que nous avons racontés dans le chapitre qui précède, la princesse de Lutzeff et la comtesse de Roscoff avaient quitté la prison. Heureuses toutes deux de la joie et du bonheur de l'une et de l'autre, elles étaient parties sans soupçonner qu'un nouveau sujet de haine entre le comte de Roscoff et Tancrède avait surgi depuis la veille.

Nous voulons parler de l'aveu échappé à Camélia de son amour pour Châteaubrun et de ses relations passées avec lui, aveu loyal, mais imprudent ; qui compromettait à coup sûr son avenir, et qui pouvait être si funeste à celui qu'elle était fière d'aimer.

Boncourt, qui avait reçu de son agent les fonds provenant de la vente de l'inscription de rentes de Tancred, attendait la présence d'un huissier pour régulariser la levée de l'écrou de son ami.

Tancred était seul dans sa cellule et, le cœur tressaillant de joie, faisait ses préparatifs de départ.

Quel changement vingt-quatre heures avaient amené dans son existence ! Hier encore, à cette heure même, seul dans son étroite cellule avec les souvenirs dévorants du passé et les angoisses de l'avenir, il cherchait quelque consolation dans l'un de ces chants rustiques qui lui rappelaient son voyage en Dauphiné, et le dénouement délicieux et sanglant à la fois de cet aventureux voyage.

Daria, la courtisane, et toutes les félicités de sa vie passée, lui apparaissaient comme des songes qui s'évanouissent au réveil. La liberté, la richesse, l'amour, tous les biens de la terre, en un mot, lui étaient ravis, lorsqu'un de ces coups inespérés de la Providence lui rendait tout ce qu'il croyait avoir perdu pour toujours. Liberté, amour, richesse, il allait tout retrouver !

Un sage, un philosophe ne se fût pas étonné de ce changement subit dans sa fortune. Comme le soir succède au matin, la nuit à la clarté du jour, et dans le chemin de la vie la plaine immense à l'étroit défilé, le mal et le bien alternent sans cesse. Le sage sait que souvent l'homme, par suite de cette alternative, est bien près du bonheur lorsqu'il arrive aux dernières limites du malheur, et que, puisqu'il a épuisé toutes les chances adverses, il peut désormais espérer que la série des chances favorables va s'ouvrir pour lui.

Mais Tancred n'était ni un sage, ni un philosophe, et il s'émerveillait du changement qu'un seul jour avait apporté dans sa destinée.

Il donnait complaisamment cours à ses pensées, qui tourbillonnaient devant lui vives et brillantes comme les atomes lumineux qui nagent dans un rayon de soleil, quand le comte de Roscoff entra dans sa cellule.

Le front du Russe était sombre, et si visiblement chargé de sentimens de haine, que Tancred sentit qu'un ennemi mortel entrait chez lui. Au sourire bienveillant qui se dessinait déjà sur ses lèvres, à l'arrivée du comte, succéda subitement l'expression hautaine que prenait son visage à l'aspect d'un ennemi.

— Je désirerais ne pas être interrompu, — dit le comte d'une voix grave, — et si vous le permettez...

Il montrait le crochet qui fermait la porte à l'intérieur.

— Faites, monsieur, — reprit Tancrède.

Le comte, après avoir mis le crochet, prit une chaise que lui présenta Châteaubrun et s'assit. Celui-ci resta debout en homme qui impose au visiteur la condition d'être bref dans sa visite et dans ses explications.

— J'attendrai votre bon plaisir, — monsieur le comte, — dit-il froidement.

— Vous ne pensez sans doute pas que tout différend ait été vidé entre nous, monsieur le vicomte ?

— Je ne le pense plus depuis une minute, — monsieur le comte.

— En effet, — reprit M. de Roscoff avec un sourire amer, — j'ai bien voulu feindre de donner pleine et entière créance à je ne sais quelle fable, inventée entre deux femmes.

— Halte-là ! monsieur, — dit fièrement Tancrède, — une convention de cette nature entre M^{me} la comtesse de Roscoff et M^{me} la princesse de Lutzeff supposerait une honteuse complicité de ma part ; mais, dussé-je ne voir dans vos paroles qu'une atteinte à l'honneur de M^{me} de Lutzeff, je dois vous dire que je suis désormais le seul gardien de cet honneur, veuillez ne pas l'oublier..

— Soit, monsieur, — répondit le Russe ; — j'ai donc, passé l'éponge sur, la tache qu'avait imprimée à mon honneur votre escalade nocturne chez moi. La comtesse de Roscoff est un modèle de vertu conjugale, je le reconnais, n'en parlons plus.

— Eh bien donc ! monsieur ?

— Eh bien ! monsieur, pensez-vous que l'honneur d'un galant homme repose uniquement sur une base aussi fragile que la vertu d'une femme ? Cet honneur ne peut-il être entaché d'une autre façon ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Vous allez me comprendre. Comment avez-vous expliqué l'intervention de cet aventurier espagnol dans une affaire qui ne devait être connue que de nous deux ? Comment avez-vous interprété la querelle qu'il vous suscita, querelle qui vous fut si fatale, et qui empêcha que le duel, convenu entre vous et moi, n'eût lieu, duel dont Dieu seul pouvait connaître la cause et savoir que je vous y avais appelé ?

— Je ne dois compte de mes pensées à personne, — répondit Tancrède, qui, bien que dans le fond de son âme il accusât le comte de Roscoff d'une lâcheté, ne voulait cependant pas lui jeter cette accusation à la face.

Cette réticence de la part de Châteaubrun, qui équivalait à une accusation directe, était ce qu'attendait le comte ; elle devenait pour lui la cause plausible du duel qu'il méditait ; il pouvait l'avouer à tout le monde et elle servait à cacher la cause réelle qu'il devait taire. Le Russe, en effet, qui ne pouvait pardonner à Tancrède l'infidélité de Camélia, n'eût pu lui en demander satisfaction les armes à la main et proclamer ainsi qu'il entretenait une concubine.

— Eh bien ! monsieur le vicomte, — reprit-il, — il y a des pensées, tout ensevelies qu'elles puissent être au fond du cœur, dont on peut demander vengeance comme d'un outrage reçu à la face de tous et en plein soleil.

— Je n'accuse personne, dit Tancrède.

— S'abstenir d'accuser n'est pas absoudre, — reprit violemment le comte, — il y a bien des coupables dans le monde, et cependant la justice humaine ne les a pas tous accusés devant les tribunaux. Au fond de votre âme, vous me croyez coupable de lâcheté, vos réticences le prouvent assez : c'est cet outrage dont je veux, dont j'ai le droit d'exiger la satisfaction.

— Soit, monsieur, — répondit Tancrède, — quoique je regrette...

— Je suis l'offensé, j'aurai le choix des armes, vous choisirez vos témoins, et les miens s'entendront demain avec les vôtres.

— En voici déjà un, monsieur, — dit Châteaubrun à la voix de Boncourt qui s'écriait en frappant à la porte :

— Mais que diable faites-vous donc, mon cher vicomte ? on vous attend au greffé pour vous mettre en liberté. — Que diable faites-vous donc ? — répéta-t-il en entrant quand Tancrède eut levé le crochet.

— Ce que je fais ? — répondit Tancrède en souriant, — j'accepte de M. le comte de Roscoff un duel qu'il me propose, et je compte sur vous pour être l'un de mes témoins.

— Encore un duel ! s'écria Boncourt atterré, — et pour quel motif, s'il vous plaît ? car j'ai droit de le savoir en qualité de témoin.

Le comte et Châteaubrun mirent Boncourt au courant de ce qui s'était passé entre eux.

— N'est-ce que cela ? — répondit Boncourt, — oh ! alors, tout n'est pas désespéré, et j'ai là, dans ma poche, un écrit qui me paraît de nature à satisfaire pleinement monsieur le comte, dont j'approuve l'honorable susceptibilité.

Boncourt jeta sur la table une liasse de papiers de tout genre dont sa poche était remplie, et se mit à les feuilleter comme un prestidigitateur

feuillette un jeu de cartes.

— Ah ! le voilà, — dit-il, — en ouvrant un carré de papier sur lequel étaient écrites quelques lignes au crayon. — Tenez, Châteaubrun, qu'est-ce que ceci ?

— Mon écriture et ma signature ! s'écria Tancrede au comble de l'étonnement.

— Vous ne doutez pas de ce que dit le vicomte, monsieur, — dit Boncourt à M. de Roscoff, son étonnement, sa stupéfaction, devais-je dire, vous prouvent assez sa véracité ; eh bien ! lisez s'il vous plaît.

Non moins surpris que Châteaubrun, le Russe lut tout haut :

« Le présent est à l'effet de certifier que c'est dans une franche et loyale rencontre que j'ai seul provoquée, rencontre à armes égales et sans témoins, que le capitaine Pillavidas m'a donné la mort.

TANCREDE DE CHATEAUBRUN. »

— Eh bien ! monsieur, — s'écria Boncourt triomphant quand le comte eut fini de lire, *dans une rencontre que j'ai seul provoquée*, — c'est péremptoire, ce me semble.

— Cela ne prouve absolument rien, — reprit froidement le comte — et je....

— Mais, monsieur, voyez la date, — reprit Boncourt, en septembre 184... Mais il y a un an jour pour jour. Cet crit n'est-il pas de nature à vous satisfaire ?

— Non monsieur, et je n'en persiste pas moins à réclamer de M. de Châteaubrun une satisfaction qu'il ne peut me refuser sans *lâcheté* ! ...

En disant ces mots, le comte déchira le papier et en jeta les morceaux par la fenêtre.

— Alors, — reprit Boncourt, — je vous prierai, mon cher Châteaubrun, de chercher un autre témoin.

— Comment ! — interrompit Tancrede d'un air d'étonnement, — vous, Boncourt, vous me refusez ce service !

— Dame, mon cher, comme je présume que vous ne vous battrez pas dans les corridors de Clichy, mais bien à Vincennes ou au bois de Boulogne, et que, moi étant ici par la grâce d'un Le coq ou d'un Plumet quelconque, il me sera fort difficile...

— Eh ! quoi ! Boncourt, avez-vous pu penser qu'après ce que vous avez fait pour moi...

— Allons ! vous voilà encore...

— Que je sortirais d'ici, — reprit chaleureusement Tancredi, sans vous amener avec moi, quelle que soit la somme que vous deviez, fût-ce tout ce que vous ; m'avez conservé ? Oh ! non ! désormais, entre vous et moi, ce n'est plus une simple connaissance, c'est une amitié éternelle et à toute épreuve.

— cela me fait penser, — dit Boncourt attendri par le ton du vicomte, — que j'ai là, en poche, un bon sur la banque de soixante et dix-sept *mille*...

— Combien devez-vous, Boncourt ?

— Six mille et quelques cents francs environ.

— Une bagatelle, — S'écria Tancredi, — et vous ne me les demandiez pas ; oh ! c'est mal, Boncourt, c'est mal agir.

— Allons, ne nous fâchons pas, mon cher ami, j'accepte votre prêt.

— Si monsieur Boncourt, au sortir de cette cellule, veut bien, m'accorder quelques instans d'entretien, dit le comte de Roscoffen intervenant dans le débat, — il se convaincra que c'est plutôt de ma main que de celle de M. de Châteaubrun qu'il doit recevoir la liberté. De la part du vicomte, ce serait un prêt, de la mienne cette liberté n'est qu'une restitution. — Eh bien ! monsieur de Châteaubrun, c'est une affaire entendue, n'est-ce pas, et mes témoins auront l'honneur de s'aboucher avec les vôtres ?

— C'est entendu, monsieur, et demain je les attendrai.

M. de Roscoff et le vicomte de Châteaubrun se saluèrent en ennemis de bonne compagnie, et le premier sortit de la cellule.

— Du diable si je comprends rien à l'humeur de cet illustre Tartare, — s'écria le couliissier quand le Russe fut sorti, — qui de deux amis s'obstine à vouloir libérer l'un et à vouloir couper la gorge à l'autre. Je suis, du reste, forcé de convenir qu'il semble pris pour moi et pour Morigny d'une passion particulière, il n'est sortes de prévenances qu'il ne nous ait faites depuis notre arrivée ici.

— Et depuis quand y êtes-vous ? — demanda Châteaubrun.

— Depuis hier, et vous étiez bien le dernier homme que je crusse y rencontrer. Mais dans quel labyrinthe d'aventures vous êtes-vous donc fourré ?

— Je vous conterai cela plus tard, avant j'ai à vous demander par quel hasard inconcevable vous, avez été mis en possession de ce billet que je

signai avant de croiser l'épée avec ce drôle de *Pillavidas y Zampapezos* ?

— Dans ce duel où vous vous étiez si bravement conduit. Ah ! quand j'en ai entendu le récit de la bouche du capitaine lui-même, j'étais fier d'être l'ami d'un si vaillant champion. Savez-vous que votre nom chevaleresque de Tancrede vous convient à merveille, mon cher Châteaubrun ?

Boncourt raconta en peu de mots son aventure du café de l'Opéra.

— Mais avec qui deviez-vous donc vous battre quand le capitaine intervint pour vous chercher querellé ? — demanda-t-il en achevant son récit.

— Avec le comte de Roscoff lui-même. Il me tint alors ce langage superbe que vous venez d'entendre de sa bouche ; aussi j'aurai soin, avant que nous nous rencontrions, de m'assurer s'il n'a pas quelque nouveau coupe-jarret à sa disposition. Au reste, je soupçonne que ses fanfaronnades ne sont qu'un masque dont il veut couvrir une lâcheté perfide..

— Peut-être vous trompez-vous, car j'ai entendu Pillavidas lui-même dire que le comte, qui ne le connaissait nullement, n'était pour rien dans cette rencontre. Quant à la querelle qu'il vous chercha, c'était dans l'espoir de rançonner le Russe en profitant du secret qu'il avait surpris après une certaine nuit que vous aviez passée ailleurs que chez vous. Ce drôle vous espionnait depuis longtemps.

— Le pauvre Valmesnil m'avait averti, en effet, de la haine mystérieuse que cet homme avait conçue contre moi. Et, tenez, je m'explique à présent pourquoi ce misérable voulait m'emprunter quinze cents francs. C'est la somme qu'il se proposait d'extorquer au comte de Roscoff.

— Vous l'avez dit, et le coquin en vint à ses fins en faisant accroire au comte que, dans l'attestation que vous lui aviez donnée en cas de mort, vous aviez déclaré qu'il était l'agresseur, tandis qu'au contraire vous aviez eu la générosité de constater que l'agression ne venait que de votre fait.

— Brisons là, dit Tancrede, nous reprendrons cet entretien plus tard ; pour le moment, ne vous occupez que de votre mise en liberté. Ce soir nous dînerons ensemble au café anglais. J'aurai plus de loisir pour vous raconter toutes mes aventures. D'ici là entendez-vous avec le comte, et tâchez, s'il est possible, de savoir quel est le véritable motif du duel qu'il me force d'accepter. Entre nous, à la haine qu'il me témoigne, je soupçonne une toute autre cause que celle qu'il allègue.

— Ah ! mon cher ami, — dit Boncourt, — pourquoi faut-il qu'il se mêle toujours quelque amertume à notre bonheur, je serais si heureux aujourd'hui

sans ce déplorable incident !

— Et moi aussi, j'aurais tant de sujets de bonheur, après sept mois d'une triste captivité, mais, que voulez-vous, nos jours ne sont-ils pas comptés ?

Là dessus, les deux amis se séparèrent, et Boncourt se rendit dans la cellule dû comte de Roscoff.

Morigny y était déjà. A l'arrivée de Boncourt, le comte se leva et fut chercher quelques papiers dans un coffret d'ébène ciselé, richement incrusté et orné de ses armes.

— Messieurs, — dit-il, — j'avais, comme je vous l'ai dit, compté sur vous deux pour adoucir, ici, ma captivité, en jouant aux échecs avec M. Morigny, et en faisant quelques spéculations de bourse avec M. Boncourt ; l'empereur, mon maître, en a décidé autrement, il m'a permis de vendre un de mes domaines pour m'acquitter de ce que je dois. Il serait injuste que vous restassiez ici quand je serai parti.

Morigny qui n'avait pas, comme Boncourt, un ami qui lui vînt en aide, commençait à rendre grâce à son libérateur quand M. de Roscoff l'interrompit :

— Loin de prétendre à votre reconnaissance, messieurs, — dit-il, — j'ai au contraire à solliciter votre indulgence et votre pardon.

Boncourt et Morigny ouvraient des yeux démesurés.

— Tenez, monsieur Boncourt, voici ce que vous rend monsieur Lecoq, et le comte remit au couliissier une liasse de procédure et les six effets de mille francs souscrits par lui, à l'ordre de Morisset.

— Monsieur Morigny, — continua le comte, voici ce que vous restitue monsieur Plumet.

Et Morigny, non moins étonné que Boncourt, reçut des mains de M. de Roscoff la traite de douze cent francs si malencontreusement endossée par lui.

— Comprenez-vous quelque chose à tout ceci ? Morigny, — dit Boncourt.

— Pas plus que vous, — répondit Morigny.

— Vous allez le comprendre messieurs, — dit le Russe — j'avais besoin d'un compagnon de captivité pour faire ma partie d'échecs, car je ne trouvais parmi les détenus personne de force à se mesurer avec moi. Je priai donc M. Plumet de me découvrir un adversaire capable de me tenir tête. M. Plumet est un homme fort intelligent, et il trouva tout naturel d'aller chercher cet adversaire au café de la Régence. Votre étoile, monsieur

Morigny, vous conduisit sur ses pas, et l'admiration qu'il vous témoignait était d'autant plus sincère que votre capture lui était fort grassement payée. Vous savez le reste, et, maintenant, je n'ai plus qu'à vous prier d'agréer la restitution de la somme que vous deviez et d'excuser le dérangement d'un jour que vous a occasionné un caprice de ma part, caprice que les lois de votre pays m'ont permis de satisfaire. Cette restitution de la traite souscrite par vous n'est donc qu'une légère indemnité.

— J'ose dire ; monsieur le comte, que c'est une indemnité magnifique, six cents francs par jour de captivité ! Diable ! je serais enchanté de faire de temps en temps un bail semblable, seulement je le voudrais plus long.

— Quant à vous, monsieur Boncourt, je vous l'ai dit, — continua le comte, j'avais besoin d'un conseil pour jouer à la bourse et regagner les sommes considérables que j'y ai perdues, je chargeai donc M. Lecoq de me procurer l'homme qui pouvait m'aider à atteindre ce but. M. Lecoq se mit en quête, mais la réussite était plus difficile, et je ne sais comment il s'en serait tiré si le hasard ne l'eût secondé ; monsieur Lecoq est vert encore, et il entretenait des relations galantes avec une jeune femme, presque mariée du reste, nommée mademoiselle... attendez donc...

— Paméla Ghouillon, — s'écria Boncourt frappé d'un trait de lumière.

— Précisément.

— Ah ! mon pauvre Morisset ! — reprit Boncourt.

— Paméla, si je ne me trompe, avait fait fait à M. Lecoq l'honneur de lui attribuer la paternité d'un enfant...

— Télémaque ! quoi ! Télémaque ne serait pas le fils d'Ulysse ? — interrompit le coulissier.

— Bref, — reprit le comte, — M. Lecoq apprit par Pénélope, pour compléter la série de vos noms mythologiques, que son amant avait entre les mains des billets d'un de ses amis, courtier marron. M. Lecoq rendit grâce aux dieux et me prévint qu'il avait mon affaire. Votre incarcération, monsieur Boncourt, vous eût été aussi profitable, plus profitable même peut-être que votre liberté, vous auriez eu en moi un de ces clients qui font la fortune d'un courtier. Cette considération plaidera près de vous ma cause mieux que mes paroles ; mais, néanmoins, je serai bien heureux que la restitution de vos billets, que vous voudrez bien considérer comme une indemnité justement méritée, soit un titre suffisant à vos yeux pour me pardonner la ruse dont je me suis servi à votre égard, et dont vous avez été victime.

— De tout mon cœur, monsieur le comte, — reprit Boncourt, — puisque d'ailleurs ma captivité m'a fait retrouver un ami qui m'était bien cher, et que sans cela, sans doute, je n'eusse jamais revu ; mais je mets à l'acceptation de ma liberté une condition..

— Laquelle ?

— C'est que vous me ferez l'honneur d'employer mon ministère à la coulisse, et que vous accepterez le montant de mes courtages en remboursement de la dette que, je viens de contracter envers vous, autrement je me verrai forcé de prier le vicomte de Chateaubrun de me prêter la somme nécessaire pour racheter mes billets.

Le comte tenta vainement de faire revenir Boncourt sur sa résolution ; le coulissier fut inflexible et ne consentit à accepter ce qu'il considérait seulement comme une avance que sur la parole sérieuse que le comte lui donna de lui confier ses affaires pour qu'il pût s'acquitter.

— C'est chose convenue, — dit Boncourt, — et je n'ai plus qu'une question à vous faire ; ces Lecoq, Plumet et C^o sont donc de vos amis ?

— Lecoq, Plumet et ce ne sont qu'une raison de commerce imaginaire, et ne font avec M. Gaucherot, mon intendant et mon homme d'affaires, qu'une seule et même personne.

— Affreux Plumet ! que d'angoisses il m'a causées, — dit Morigny.

— Malencontreux Lecoq ! combien je lui en ai voulu, — dit Boncourt.

Quelques minutes après, Morigny laissait le Russeen tête à tête avec Boncourt.

— Parlons maintenant d'affaires plus sérieuses, — dit le courtier. — Ce duel avec le vicomte est-il donc si impérieusement exigé par votre honneur ? M. de Châteaubrun, ni moi, monsieur le comte, ne doutons de votre parfaite loyauté. Veuillez, je vous en conjure, ajouter foi à ce que je déclare ici sur l'honneur auquel je n'ai jamais manqué. : J'ai entendu le misérable qui vous a extorqué une somme d'argent pour prix du sang qu'il avait versé dire à l'un de ses amis qu'il ne vous, avait jamais vu, jamais connu, et je suis prêt à proclamer, à la face, du monde entier qu'un funeste hasard seul avait mis votre secret à la discrétion de cet infâme. Je l'ai dit au vicomte, et le vicomte est convaincu comme moi que votre honneur est inattaquable. Pendant que Boncourt protestait ainsi avec une chaleureuse conviction contre toute interprétation fâcheuse pour la réputation du comte, celui ci fini :

— Le sang doit couler entre nous, — reprit le Russe, c'est une résolution sur laquelle je ne reviendrai jamais.

— Soit ! — dit Boncourt en ; soupirant, — demain matin un des amis de M. de Châteaubrun et moi aurons l'honneur d'attendre vos témoins à l'adresse que voici.

Et Boncourt salua le Russe après lui avoir laissé sa carte.

XI. — La part des pauvres et la part du diable.

Boncourt, le cœur tout navré, retourna à la cellule de Tancrede qui l'attendait impatiemment pour dire un éternel adieu au triste séjour où, il avait subi une si pénible captivité.

— Impossibles mon cher, — dit le couliissier en entrant, — cet obstiné Kalmouck n'en veut pas démordre. J'ai eu beau lui assurer, sur mon honneur, que j'avais entendu de mes propres oreilles la preuve évidente de son innocence ; que, d'après nies explications, vous le teniez, ainsi que moi, pour un galant homme ; le Cosaque a été inflexible. Demain, j'attendrai ses témoins. — Cette cause de duel est trop mystérieuse pour que ce ne soit pas un duel à mort, — dit le vicomte d'un air préoccupé — je ne sais quel secret pressentiment me dit que mon existence ; si singulièrement mêlée à celle du pauvre jeune homme dont le corps repose près de nous, doit se terminer en même temps que la sienne.

— Bah ! — s'écria Boncourt, — laissez donc là ces lugubres pressentimens ; vous êtes jeune et robuste, d'une force à l'épée telle que peu d'adversaires sont à redouter pour vous, et vous avez surtout, ce qui vaut plus encore, un admirable sang froid sur le terrain. Si vous aviez entendu ce scélérat de Pillavidas parler avec une sorte d'attendrissement de votre bravoure.

— Qui sait s'il choisira l'épée ? — dit Châteaubrun.

Un commissionnaire de la prison entra en ce moment pour lui remettre une lettre. Le parfum du papier, quoique froissé par les mains du messenger, et la devise du cachet, trahissaient une lettre de femme. Tancrede l'ouvrit et la parcourut rapidement, elle était de Camélia.

— A présent, — dit Tancrede, — je sais pourquoi le comte de Roscoff tient si fort à se battre avec moi. Tenez, lisez.

Boncourt prit la lettre et lut tout haut.

« J'ai passé une nuit affreuse, mon Tancrède bien aimé, je n'ai rêvé que de mort, de combat à outrance, de fantômes, et j'ai besoin d'être rassurée. Rassurée ! direz-vous, et pourquoi ! Oh ! c'est que j'ai un terrible motif de, crainte.

Hier, Tancrède, en sortant de votre pauvre cellule, que mes souvenirs, toutefois, ont consacrée comme : un sanctuaire, le, comte de R. m'a vue. J'avais encore sur le front et dans le cœur, le feu purificateur de vos baisers ; et j'ai tout avoué au comte.

J'ai eu tort ; je pouvais risquer ma vie, mais non la vôtre, mon bien-aimé, et voilà pourquoi j'ai besoin d'être rassurée, car R..., sous l'apparence de l'homme du monde, cache le ti »gre, que ces yeux trahissent parfois. Adieu, mon corps et mon âme vous appartiennent..

— Eh bien ! que dites-vous ? — dit Tancrède à Boncourt.

— Je dis que je conçois qu'un homme qui se voit souffler une aussi adorable créature que Camélia doit être bien exaspéré. Ah ! tenez, Tancrède, c'est un bien abominable métier que celui d'homme à bonnes fortunes.

— Ne faut-il pas répondre à cette pauvre enfant ? — dit Tancrède. — N'est-ce pas par amour pour moi qu'elle s'est compromise ? Puis-je lui en tenir rancune ?

— Ça flatte toujours, — dit Boncourt en riant. — Eh bien ! écrivez-lui pour la rassurer, sans lui parler, de votre, duel, et, ma foi I priez-la devenir dîner ce soir au café Anglais avec nous. Puis, après cela, souhaitons le bonjour à ces messieurs que nous laissons ici, et partons : il me tarde de quitter cette lugubre prison.

Tancrède suivit de tout point les conseils de Boncourt, et il achevait pour Camélia une courte lettre, contenant l'invitation pour le soir, lorsque le marquis de la Tournaye vint prier les deux amis d'agréer ses félicitations et leur témoigner les regrets qu'il éprouvait d'être désormais privé de leur société.

Après ces premiers complimens de cérémonie, le marquis aborda un autre sujet.

— Monsieur le vicomte, — dit-il à Châteaubrun, — la réclusion sévère que vous vous êtes imposée pendant les sept mois de votre séjour ici ne vous a pas permis de connaître : combien d'intéressantes souffrances renferme ce triste séjour. M. Boncourt, de son côté, est trop récemment arrivé pour qu'il puisse s'en faire une idée. J'ai appris, monsieur le vicomte, l'heureux événement qui vous rend à la liberté, et je viens auprès de vous

faire en faveur de deux ou trois malheureux détenus un appel à cette générosité qui, au moment d'un bonheur inespéré, est la première impulsion à laquelle obéit un cœur comme le vôtre.

— Je vous remercie, monsieur, — dit Tancrède en tendant la main au marquis, — de me permettre de répandre sur d'autres un peu de ce bonheur dont mon cœur est plein. Quels sont vos recommandés ? Je ne suis pas riche, mais je ferai du moins de mon mieux.

— Merci, monsieur le vicomte, merci, — dit le marquis. — Voyons, nous avons d'abord le vieux Grenier, dont la famille meurt de faim en son absence, malgré les héroïques privations que s'est imposées ce christ de la paternité. Il est ici retenu pour sept cents francs, c'est-à-dire trois cent cinquante francs de capital et autant de frais.

— Comment ! — s'écria Chateaubrun, à qui son isolement, pendant sa réclusion avait, en effet, laissé ignorer toutes les misères qui viennent aboutir à Clichy, — comment ! il est des gens qui, pour trois cents francs, privent un homme de la liberté que Dieu lui a donnée ! Je dois compte au ciel des faveurs qu'il me tenait en réserve ; je paierai pour le vieux Grenier. Ensuite ?...

— Ensuite, nous avons le vieux Fanchard, brave et digne homme, un de ces négocians de la vieille roche qui préféreraient la mort au déshonneur. Mais Fanchard a une famille aussi, une fille jeune, belle et pure qu'il laisse exposée à toutes les suggestions de la misère. Toutefois, il ignore une chose que nous savons tous ici, c'est que son créancier ne l'a fait incarcérer que pour profiter de son absence et séduire la jeune fille à qui il offre de rendre la liberté à son père si elle consent à se déshonorer. Dans les douloureuses circonstances où se trouve le vieux négociant, il doit vivre pour sa famille et préférer le déshonneur de la faillite à la mort. Mais ce déshonneur, faut-il encore l'argent nécessaire pour l'acheter.

— Quoi ! — s'écria Boncourt avec indignation, — le code de commerce contraint à payer le déshonneur en beaux deniers comptans !

— De quoi se nourraient les oiseaux de proie, si ce n'est de cadavres ? De quoi vivraient les greffiers, les syndics, les huissiers, sans la curée que leur jette la société ? Oui, la loi fait acheter bien cher le droit de clouer son nom au pilori,

— Ainsi le sacrifice que je suis décidé à faire pour ce pauvre négociant ressemble quelque peu au service qu'on rend à un ami en l'achevant d'un

coup de pistolet lorsqu'il souffre trop pour désirer de vivre et qu'il ne peut mourir, je l'aide à se déshonorer.

— C'est le seul moyen de le rendre à sa famille, — reprit le marquis.

— Et quelle somme lui serait nécessaire ? — demanda Tancrède.

— Huit cent francs à peu près.

— Eh bien ! monsieur le marquis, comme j'avais fixé dans mon esprit à 2,000 fr. le peu de bien que je puis faire, veuillez donner en mon nom à la caisse de la Société philanthropique, 500 francs pour compléter cette somme. Et il remit au marquis deux, billets de 1,000 fr.

— Dieu vous bénira, mon cher Tancrède, — dit tout bas Boncourt.

Tous deux serrèrent la main au marquis, qui prit congé d'eux pour aller faire part, au comité de la Société philanthropique, de l'acte de générosité de l'homme au masque de fer.

Tancrède et Boncourt se disposèrent alors à quitter la prison.

En descendant les escaliers, ils furent entourés par quelques détenus qui, ayant appris de la bouche du marquis de La Tournaye le don généreux qu'avait fait Tancrède, l'attendaient pour le complimenter,

Parmi eux se trouvaient Monchaux, Saint-Bruno, Robinet et le limonadier, son Pylade inséparable.

Quant au vieux Grenier et à Fanchard, le marquis de La Tournaye avait compris qu'il y avait quelque chose dont leur délicatesse, ainsi que celle de Tancrède, auraient à souffrir s'ils se rencontraient en public, et, pour qu'ils restassent tous deux dans leur cellule, il leur avait affirmé que le vicomte était déjà parti.

— Monsieur le vicomte, — dit Mondiaux, — permettez-moi de vous dire que votre conduite est celle d'un galant homme, et que, si jamais les omnibus transatlantiques reviennent à flot, je les mettrai tous gratis à votre disposition.

— On ne saurait faire de son argent un plus noble usage, dit Saint-Bruno d'un air narquois, — si vous aviez laissé assommer votre créancier, je vous tiendrais pour un homme encore plus accompli.

— La seule chose que je regrette, — s'écria le limonadier à son tour, — c'est que deux infâmes incarcérateurs trouvent leur compte à votre générosité. Quant à Robinet et à moi....

— Nous ne nous en irons qu'avec une prime de nos créanciers, — interrompit héroïquement Robinet, — ou sans cela nous irons leur donner un charivari à notre sortie.

Ce ne fut pas sans peine que Tancrède et Boncourt purent se soustraire aux cérémonies de ces adieux. Gomme ils franchissaient la dernière marche de l'escalier, la sombre figure du président apparut à Tancrède.

— Monsieur, — lui dit l'ancien détenu politique, — nous sommes, vous et moi, de castes qui ne sauraient sympathiser ensemble. J'achève dans quinze jours l'année de ma détention, et je compte que vous n'oublierez pas ce que vous m'avez fait l'honneur, de me promettre : un combat à mort, — ajouta-t-il à voix basse.

— Je n'oublie jamais ces sortes de promesses, monsieur, — répondit Tancrède.

Le président s'éloigna de l'air d'un héros de mélodrame, sans que Boncourt eût entendu sa dernière phrase. Un moment après le guichet de fer s'ouvrait devant les deux amis ; puis, toutes les portes s'ouvrirent et se refermèrent successivement derrière eux ; ils traversèrent la cour de l'Horloge, et se trouvèrent dans la rue, libres désormais.

Quand, après sept mois d'une douloureuse captivité, Tancrède put aspirer à longs traits l'air pur de la liberté, une sorte de vertige s'empara de son esprit ; il chancela et il fut obligé de s'appuyer sur le bras de Boncourt.

— Pauvre Valmesnil, — dit-il en jetant un triste regard sur la sombre façade de la prison, — que retireront ses créanciers de leur rigueur envers lui ?... Un cadavre.

Tous deux descendirent rapidement la rue de Clichy, puis se séparèrent en se donnant rendez-vous le soir, même au café Anglais, à six heures.

Nous laisserons Boncourt se diriger vers son entresol de la rue de Grammont, source de tous ses malheurs, et Tancrède aller renouveler sa garde robe pour se présenter à l'hôtel de la rue de Varennes.

Nous hâterons le cours du temps de quelques heures pour reprendre notre récit au moment où, six heures sonnant, Tancrède et Boncourt étaient accoudés à l'une des fenêtres du café anglais donnant sur le boulevard,

C'était pour Châteaubrun comme un spectacle magique que celui de cette foule de piétons qui allaient et venaient sur les trottoirs de bitume, que cette file de voitures qui se croisaient sur la chaussée pavée, au milieu des flots de brume rouge que lançait le soleil couchant derrière la Madeleine.

Il ne se lassait pas d'admirer le luxe et l'éclat des boutiques. Il lui semblait sentir renaître en lui les sentimens de sa première jeunesse quand il ne rêvait rien de mieux que d'éternelles promenades sur ces boulevards que plus tard il traversait sans détourner les yeux.

Cependant le temps s'écoulait, les boulevards s'obscurcissaient graduellement, et Camélia n'arrivait pas. Tancrède, en entrant, avait donné l'ordre d'indiquer à une jeune dame, dont il avait tracé le signalement en quelques mots, le cabinet où il devait l'attendre

Une demi heure s'était encore ajoutée à celle que les deux amis avaient passée en attendant leur belle convive, quand la porte du cabinet s'ouvrit : un garçon du café venait annoncer qu'une femme de chambre, envoyée par la jeune dame attendue, désirait parler à M. le vicomte de Châteaubrun.

— C'est moi, — dit Tancrède surpris de ce message ; — faites monter, je vous prie.

Le garçon revint accompagné de la messagère que Tancrède connaissait bien.

— Votre maîtresse est donc malade, mon enfant ? — demanda-t-il à la femme de chambre.

— Oui, monsieur le vicomte, madame s'apprêtait tout heureuse pour venir vous joindre ici, et je l'habillais quand, tout à coup, madame fut prise d'éblouissemens, de vertiges. Madame espérait que cela se passerait tout de suite, mais il n'en a rien été, et après s'être trouvée mal il a fallu qu'elle se mît au lit. Madame prie M. le vicomte de l'excuser et d'aller la voir demain à midi, à sa nouvelle adresse. M. le vicomte ne sait peut-être pas que madame a quitté son hôte ! et qu'elle demeure à présent dans une bien triste rue, la rue de l'Ouest, tout près du, Luxembourg.

Quand la femme de chambre fut partie emportant la promesse de Tancrède d'aller faire une visite à sa maîtresse le lendemain, le dîner fut servi et l'on se mit à table. Le vicomte paraissait plus préoccupé qu'il ne l'aurait voulu de l'indisposition subite de Camélia.

Cependant la réflexion dissipa ses idées tristes et il finit par oublier ses noirs pressentimens en racontant à Boncourt tout ce que le lecteur sait déjà de ses aventures.

Le dîner se prolongea dans les récits et entretiens intimes auxquels se laissent volontiers aller deux amis qui ne se sont presque pas vus depuis un an.

Dans un cabinet voisin, de joyeux et bruyans convives avaient sans, doute fait en dînant de nombreuses libations, car ils commencèrent à parler si haut qu'à travers la cloison qui les séparait de Tancrède et de Boncourt ceux-ci auraient pu suivre leur conversation, si elle eût présenté

quelqu'intérêt ; mais elle ne consistait qu'en dialogues sans suite, comme cela arrive toujours entre gens qui ont outrepassé les bornes de la sobriété..

Cependant, parmi ces voix avinées, il y en avait une dont le timbre et l'accent méridional fit tressaillir les deux amis.

— Où diable ai-je entendu cette voix là ? — dit Boncourt, — si je ne le croyais pas parti pour le royaume de Lahore où il a, disait-il, obtenu un commandement, je croirais que c'est celle de ce damné de Pillavidas.

— Ce serait étrange ! — répliqua Tancrède.

— Pas plus étrange que de nous être rencontrés tous deux à Clichy, — répondit Boncourt, — mais, comme avec un pareil drôle il ne saurait y avoir d'indiscrétion, écoutons,

L'un et l'autre prêtèrent l'oreille..

Ils entendirent tout à coup le bruit que l'on fait quand, étant assis, on recule sa chaise pour se lever,

— Ah ! ça, capitaine, vous ne nous quittez pas encore, — j'espère ? — dit une voix.

— *Voto a dios !* — je reviens à l'instant même, — répondit une seconde voix, et la porte se referma..

— C'est la voix même de Pillavidas, — dit tout bas Tancrède.

— Le capitaine est capable de ne pas retrouver son chemin, quand il voudra revenir, — dit l'un des convives.

— Bah ! dit un autre, s'il ne trouve pas son chemin, il appellera.

— Au fait, — se dit Tancrède à lui-même, ce drôle peut m'être utile ; — puis, s'adressant à Boncourt : — Mon cher Alfred, dit-il, vous n'avez pas, je pense, une très grande habitude du duel, soit comme témoin, soit comme acteur ?

— Pas la moindre, mon cher ami, et j'avoue même que je tremble à la seule idée du rôle que j'ai à jouer, et j'en suis certainement plus préoccupé que vous ne l'êtes du vôtre.

— J'avais pensé à donner pour soutien à votre inexpérience en cette matière l'appui et l'autorité du comte de Trépagny, ou bien encore du marquis d'Espadas, un Andaloux amateur de taureaux, et tous deux fort experts dans ces sortes d'affaires. Mais l'un et l'autre sont absents, et je ne vois pas franchement qui je puis vous adjoindre, si ce n'est ce matamore de Pillavidas.

— Oh ! Tancrède ! — s'écria Boncourt.

— Eh bien ! cela vous répugne de vous adjoindre à lui ?

— A moi, nullement ; mais que pensera M. de Roscoff d'un pareil choix ?

— Ce qu'il penserait du premier passant que l'impérieuse nécessité d'avoir un second me ferait prendre. Au contraire, il regardera comme une courtoisie de ma part de lui avoir amené pour le voir, l'épée à la main, l'homme qui aurait pu croire lui avoir rendu un grand service en l'empêchant de se battre avec moi, et qui pourrait peut-être conserver quelques doutes peu favorables sur son courage. Et puis le temps presse d'ici à demain à neuf heures du matin.

— Quant à moi, — dit Boncourt, — je me verrai avec plaisir secondé par un praticien aussi consommé que le capitaine Pillavidas.

Des pas un peu chancelans firent crier le parquet du dehors, puis une main fit tourner le bouton, et l'Espagnol entra bruyamment dans le cabinet de Tancrède.

Contrairement à la prédiction d'un de ses convives, le capitaine, se trompait de chemin et n'appelait pas. — *Mil demonios !* — dit le capitaine dont les yeux voyaient double, — ils ne sont déjà plus que quatre à table.

— Votre seigneurie se trompe de cabinet, — dit Tancrède.

A la voix et à l'aspect de Châteaubrun, Pillavidas ouvrit des yeux d'une effrayante dimension, s'appuya contre la porte en tordant ses moustaches et s'écria :

— Je me trompe de porte, c'est possible ; mais, de par tous les diables ! c'est bien le beau, le brave vicomte de Châteaubrun que j'ai tant pleuré, c'est bien lui que je retrouve ici, et je parie même que j'en vois d'eux.

Et, avant que Tancrède eût pu s'en défendre, l'Espagnol le pressait tendrement entre ses bras.

— C'est bien moi, en effet, — dit le vicomte en se dégageant de l'étreinte du capitaine.

— Ah ! j'en pleure de joie, et je voue pour cette heureuse rencontre un cierge à Notre-Dame-d'Atocha ! Mais, corbleu ! vous avez la vie dure, vicomte.

— En seriez-vous fâché, par hasard ?

— Fâché ! c'est le plus beau jour de ma vie. Ah ! si je n'avais pas eu tant besoin d'argent ce jour-là ! mais n'en parlons plus. Je veux que dès aujourd'hui vous me teniez pour le plus chaud de vos serviteurs. Quand je n'ai pas d'argent, voyez-vous, vicomte, je suis féroce, et, quand j'en ai, je suis plus : doux qu'un agneau.

Le coupe-jarret ne ressemblait pas précisément à un agneau ce soir-là, mais il avait tout au moins l'expression de l'hyène, qui folâtre quand elle est repue.

— Et j'en ai, de l'argent, — reprit le capitaine, — et, quand j'en ai, mes amis en ont aussi, et, comme vous en êtes...

Le capitaine s'interrompit pour fouiller dans sa poche d'où il retira un portefeuille, et jetant sur la table deux billets de banque :

— J'ai ici, — dit-il, — quinze cents francs à votre service, cher vicomte, sans compter quelques autres billets de mille francs ; de l'argent loyalement gagné au jeu celui-là, et au cercle des Lestrigons, non pas que nous y mangions de la chair humains, mais parce... Eh bien, quoi ! vous refusez ?

— Je n'ai pas besoin d'argent, dit Tancredi, et, si je vous en privais, ce serait risquer de vous mettre dans cette cruelle position où....

— Où j'étais à l'auberge de la Branche-de-Pin ?

— Où vous convenez vous-même que vous devenez si... féroce, et où vous aviez conçu tant de haine pour moi.

— Parbleu ! vous m'aviez empêché de faire un coup superbe quand un soir votre chaise de poste arriva si mal à propos.

— Quoi ! c'était vous, capitaine ?

Le *bravo* cligna l'œil d'un air de sinistre gaîté. — Chut ! dit-il, je nageais en plein dans une affreuse débine ; mais tout cela n'empêche pas que votre refus de prendre cet argent me blesse douloureusement au cœur.

Le capitaine", en disant ces mots, passa sur ses yeux les débris d'un mouchoir pour essuyer des larmes que le vin faisait couler.

— J'aime les gens braves, voyez-vous, — dit-il, — et à ce titre...

— Eh bien ! — reprit Tancredi, — j'aurai peut-être l'occasion de mettre à profit votre chaude amitié, mais je crains que la quantité considérable d'eau pure que vous avez bue ce soir ne laisse pas à votre esprit sa lucidité ordinaire.

— Bah ! vraiment ! Vous faites bien de m'avertir, voyez-vous, — parce que, lorsqu'on n'a pas un passé tout entier de bonnes œuvres, on bavarde, et... Mais, qu'à cela ne tienne, j'ai toujours en poche le remède à côté du mal... C'est plus prudent.... Dam ! je n'ai pas encore songé à concourir pour le prix Monthyon.

L'Espagnol, à ces mots, tira de sa poche un petit flacon qui exhala une odeur fétide quand il le déboucha ; il versa dans un verre d'eau quelques

gouttes d'une liqueur limpide qui y était contenue, et vida le verre d'un trait.

A peine eut-il achevé de boire qu'un changement soudain s'opéra dans sa contenance. Il se leva droit et se secoua à diverses reprises, puis se rassit, l'œil clair et le front calme.

— Six gouttes d'ammoniac dans un verre d'eau, dit-il, rendent à un homme le sang-froid et la discrétion que le vin lui a enlevés. Maintenant je vous écoute et, je, commence par vous dire que ce que vous me demanderez est accordé ; si cela dépend de moi. Por dios santo, vicomte, j'ai conçu pour vous une tendre amitié,

— J'ai besoin d'un témoin pour une affaire d'honneur, — dit Châteaubrun, puis-je compter sur vous ?

— J'aimerais mieux vous servir de second comme au beau temps où l'on faisait des parties carrées, et je préférerais encore... Voyons, vicomte, comment vous dire cela sans vous fâcher ? me battre à votre place, s'il était possible.

— Je ne me bats jamais par procuration. Mais vous avez eu dix-sept duels, m'avez-vous dit, je crois, capitaine ?

— Permettez ; vous étiez alors, quand je vous dis cela, mon dix-huitième ; depuis, j'en ai eu un de plus ; tout bien compté, c'est donc dix-neuf.

— Dix-neuf ! alors vous êtes parfaitement au fait des us et coutumes du terrain. Je vous prierai donc de vous, trouver demain matin à neuf heures chez monsieur que voici, et d'attendre les témoins de mon adversaire.

— Vous êtes l'offensé ?

— On prétend que je suis l'offenseur. Je dois donc accepter les armes et les conditions qu'on m'imposera.

— Ah ! tant pis ! vous êtes d'une jolie force à l'épée ; mais avec qui vous battez vous !

— Avec le comte de Roscoff.

— Bah ! encore ? — Alors, vicomte, je suis certain que vous lui rendrez le coup d'épée que je vous ai donné pour lui, c'est justice. Quoi qu'il en soit, je suis à vos ordres et j'arrangerai le tout de mon mieux.

— J'y compte. Ce doit être sérieux,

— A mort ?...

— C'est possible.

— Eh bien ! s'il vous tue, parole d'honneur ! je le tuerai après. — C'est consolant, — dit le vicomte en souriant.

— Je sais que cela fait peu de bien au mort, mais cela flatte l'ami qui survit.

Boncourt donna son adresse au capitaine, qui promit d'être exact, convenable, digne même, et, après avoir renouvelé son accolade à Tancrède, l'Espagnol fut rejoindre ses amis qui hurlaient après lui.

— Drôle d'homme, — dit Tancrède. — C'est presque dommage qu'il doive finir quelque jour sans doute par être pendu ! Après cette réflexion, les deux amis payèrent la carte et sortirent du café.

XII. — Un témoin dangereux.

Tancrède, ne se réveilla que fort tard le lendemain. Le souvenir des momens heureux qu'il avait passés la veille avec la princesse de Lutzeff ; l'image de Camélia qu'un triste pressentiment lui représentait comme mourante ; l'époque prochaine de son duel qu'il Supposait devoir être un duel à mort ; toutes ces pensées mêlées de joie et de tristesse qui se heurtaient dans son esprit lui avaient causé une longue insomnie, et ce n'était que bien avant dans la nuit qu'il avait pu se livrer au sommeil.

Vers dix heures du matin, quand il ouvrit les yeux, le soleil éclairait sa chambre, et la brise matinale faisait nonchalamment vaciller sur ses rideaux l'ombre des acacias, dont les cimes caressaient presque ses fenêtres.

Le merle sifflait sur les arbres, et ses notes enjouées apportaient avec les rayons du soleil de joyeuses pensées.

Il arriva au vicomte ce qui arrive d'ordinaire quand on a épuisé tout ce qu'un sujet peut contenir de craintes ou d'amertumes. Il avait tellement commenté et analysé toutes les causes d'inquiétudes qui l'assaillaient, que la réalité ne pouvait désormais se présenter plus terrible que les sombres tableaux que son imagination lui avait offerts. Il l'attendait tranquillement. Son esprit, d'ailleurs, se reportait sur une délicieuse pensée dont il se repaissait avec bonheur. Après sept mois d'angoisses et de tortures à l'idée d'un amour auquel il fallait pour toujours renoncer ; après sept mois d'une dure captivité, il se retrouvait dans son logis qui lui rappelait de doux souvenirs, il s'y retrouvait libre et sûr d'être aimé de la femme qu'il avait crue à jamais perdue pour lui.

Cependant, sans s'arrêter au noir pressentiment que, dans son insomnie, l'indisposition subite de Camélia lui avait causé, il pensa que les

convenances exigeaient qu'il allât la voir : il l'avait d'ailleurs promis.

Du reste, il n'avait pas à craindre l'espèce de fascination qu'avait exercée sur lui, dans sa cellule, Camélia seule, belle comme elle l'était, tour à tour suppliante ou frémissante de passion. Cette fascination s'était complètement dissipée depuis qu'il avait revu Daria.

Le vicomte déjeuna, s'habilla et prit à pied le chemin de la rue de l'Ouest. Il éprouvait le besoin d'exercer ses membres engourdis par sept mois d'inaction. La matinée, d'ailleurs, était trop belle pour n'en pas profiter.

Il marchait gaîment, quoique éprouvant un certain embarras à l'idée de la passion ardente de Camélia, que l'exalta tien de ses paroles avait suffisamment révélée, et il pressentait dès lors de tristes et douloureuses scènes de rupture qu'il aurait à supporter. Le vicomte, toutefois, pas plus que les hommes en général, n'était pas exempt de cette vanité cruelle dont on a voulu faire le monopole exclusif des femmes, et qui consiste à ne pas voir avec trop de déplaisir l'amour qu'ils inspirent sans le partager et le désespoir que cause leur indifférence. Le quartier isolé qu'avait choisi Camélia pour sa retraite indiquait clairement que la conversion de la belle pécheresse était sincère et qu'elle n'avait pas fait paradé de sentimens affectés.

La rue de l'Ouest est encore aujourd'hui une rue triste et silencieuse ; Elle s'étend le long du jardin du Luxembourg, et les jardins particuliers attenans aux maisons, et qui les séparent les unes des autres, rendent cette rue d'une interminable longueur, Les bruits de Paris n'arrivent pas jusqu'à elle ; quelques rares voitures qui la parcourent et le son mélancolique des cloches de Saint-Sulpice troublent seuls son calme habituel,

Tancrede arriva enfin devant la maison de Camélia. C'était un petit bâtiment à deux étages seulement, mais frais et blanc et d'un aspect riant. Une petite cour séparait l'habitation de la rue.

Châteaubrun tira le cordon de la sonnette dont le bruit retentit bruyamment au milieu du silence de ce quartier désert. Mais, ce premier appel ayant été inutile, il sonna plus fort une seconde fois. Une main invisible tira un fil de fer qui siffla contre le mur, et la porte s'ouvrit.

Un morne et lugubre silence régnait tout autour de la maison. En traversant la petite cour, un pressentiment funeste serra le cœur de Tancrede. Il franchit rapidement les trois marches d'un petit perron, ouvrit la porte d'un vestibule désert, et attendit que quelqu'un se présentât.

Etonné de ce silence, de cette solitude, il appela, personne ne répondit. Il se décida alors à monter l'escalier de pierre qui conduisait au premier étage. Il était parvenu à moitié de la rampe quand une porte se referma doucement, et une femme se présenta devant lui.

C'était la femme de chambre qui, la veille, avait été porter le message de sa maîtresse ; sa figure bouffie, ses yeux rougis indiquaient qu'elle avait pleuré.

— Elise, pour Dieu, qu'y a-t-il donc ? — s'écria Tancredi alarmé.

— Ah ! pauvre madame ! — répondit Elise d'une voix triste et en essuyant de nouvelles larmes qui coulaient.

— Elle est morte ? — demanda Tancredi, dont le visage se couvrit d'une effrayante pâleur.

— Non, mais elle est bien malade... Venez, monsieur le vicomte, madame vous a appelé tant de fois dans son délire ! à présent elle repose un peu,

Tancredi suivit la femme de chambre, qui lui fit traverser quelques pièces en désordre par suite d'un déménagement précipité, et elle l'introduisit dans la chambre à coucher.

A l'arrivée de Tancredi, un homme à figure austère, à cheveux noirs comme l'ébène, était penché sur un bouquet placé dans un vase. Il examinait soigneusement les fleurs qui le composaient, mais, par une précaution dont Tancredi ne se rendit pas compte, cet homme tenait d'une main son mouchoir appliqué sur ses lèvres et ses narines comme pour en écarter des miasmes mortels,

Châteaubrun jeta un regard sur le lit de Camélia.

Toujours pâle, toujours belle, mais plus belle et plus pâle encore au milieu des ondes noires de sa chevelure éparpillée, Camélia, la tête, inclinée sur ses oreillers, semblait une de ces vierges de marbré, blanc qui dorment sur les tombeaux dans l'ombre éternelle des cathédrales gothiques.

Un jour sombre éclairait sa chambre. Des rideaux en simple étoffe de Perse remplaçaient les riches garnitures de taffetas et de dentelles de la rue Blanche. Il semblait qu'on respirât dans cette chambre un vague parfum de chastes repentirs à l'aspect de la jeune femme,

— Elle dort, monsieur le docteur ! — dit Tancredi qui ne se trompa point sur la qualité de l'homme qu'il interrogeait. — Elle dort d'un sommeil calme et profond ?

— Elle dormira d'un sommeil plus profond et plus calme dans deux heures.

— Mais qu'a-t-elle donc, monsieur ? — s'écria Tancredi effrayé de l'air du docteur.

— Elle est empoisonnée !

— Empoisonnée ! — s'écria Tancredi en tombant sur un fauteuil.

— Hier, à quatre heures, à ce que m'a dit la femme de chambre, on apporta ici un bouquet de la part du vicomte de Châteaubrun.

— Du vicomte de Châteaubrun ? — répéta Tancredi de l'air du plus profond étonnement.

— Cette pauvre jeune femme, — continua le docteur, — aime à l'adoration ce vicomte ; elle aspira avec toute l'ivresse et l'avidité de l'amour ces fleurs que vous voyez, dont elle pensait sans doute que son bien-aimé avait respiré l'odeur avant elle. Quelques instans après, des évanouissemens, des syncopes la prirent ; ce bouquet contenait un poison d'Orient dont j'ai reconnu la trace. Pauvres femmes ! — ajouta le docteur, — ces fleurs empoisonnées ne sont-elles pas l'image de l'amour, ce poison subtil qu'elles aspirent avidement par tous les pores et qui a fait tant de victimes parmi elles ?

— Mais, monsieur, — s'écria Tancredi, — je n'ai pas envoyé de bouquet ! Je suis le vicomte de Châteaubrun, monsieur ! — continua-t-il en se levant brusquement.

Les yeux noirs du docteur plongèrent sur Tancredi un regard aigu, ardent comme un fer rouge, un de ces regards acérés qui percent un triple voile d'hypocrisie.

— Me soupçonneriez vous d'un crime, monsieur le docteur ? — dit Châteaubrun avec un calme et placide sourire.

— Je vous ai accusé sans vous connaître, — repartit le médecin, mais votre figure est de celles qui révèlent un cœur que la pensée d'un crime n'a jamais souillé.

— N'y a-t-il donc pas d'espoir ? — s'écria douloureusement le vicomte.

— J'ai été appelé trop tard. Ah ! nous ne sommes encore que des ignorans en toxicologie auprès des Orientaux ! Cette pauvre femme n'avait-elle pas quelques rapports avec un homme de race orientale ?

L'image du comte de Roscoff se dressa subitement aux yeux de Tancredi, mais il ne dit rien d'un soupçon rapide qui lui vint.

— Je ne sais, — dit-il, — mais l'instruction le révélera. Ainsi donc, pas d'espoir ?

— Aucun. Heureusement ce poison la conduira sans souffrance d'un sommeil passager à celui de la mort. Il est midi : à deux heures, elle aura cessé de vivre.

Tancrède couvrit sa figure de ses mains. Le docteur jeta les yeux sur la mourante.

— Qui a pu détruire, — dit-il tristement, — cette œuvre que le Créateur s'était plu à faire si belle ? J'emporte ce bouquet, — continua-t-il ; — je dois le conserver ! A tout hasard, je reviendrai vers deux heures. Maintenant, quoique cette pauvre enfant soit insensible à tout ce qui se passe autour d'elle, telle est là nature du poison qui la tue qu'une sorte de fluide magnétique survit seul à l'anéantissement de ses facultés, tenez sa main dans les vôtres, et ; au contact, de ce fluide, qui n'est autre chose que le vôtre que l'amour lui a inoculé, de douces sensations arriveront encore dans son cœur. La passion qu'elle a pour vous lui aurait sans doute rendu la vie amère, à présent elle l'aidera à mourir sans souffrance.

Lé docteur jeta son mouchoir sur le bouquet, le prit et quitta la chambre.

Tancrède resta seul avec la mourante, et, assis au chevet de son lit, il la contempla d'un œil qu'obscurcissaient les larmes. Il se la rappelait le jour où elle lui apparut si nonchalamment belle sur les coussins de sa voiture au Rond-Royal, et, son imagination, franchissant d'un bond du premier au dernier jour de leur connaissance, il la vit de nouveau resplendissante de la beauté d'une Madeleine repentante, comme il l'avait vue naguère dans sa cellule.

— C'est le Russe qui l'a tuée, — se dit-il en formulant nettement sa pensée, maintenant qu'il était seul. — Ah ! monsieur de Roscoff, il faudra que les conditions de notre combat soient bien terribles pour qu'elles puissent l'être autant que je le désire. Et, sans que ses lèvres émissent aucun son, il fit sur le corps de la pauvre Camélia, le serment de la venger sans pitié, dût le comte lui crier, merci.

Lui prenant alors la main, il sentit qu'une chaleur presque insensible en animait encore la peau blanche et satinée. Peu à peu il lui sembla que les fibres délicates de cette main tressaillaient dans la sienne. Un instant, les lèvres décolorées de la mourante se teignirent d'un pâle incarnat. De légers filets d'azur sillonnèrent ses paupières ; mais les lèvres ne s'entr'ouvrirent pas les paupières restèrent baissées ; là mort allait bientôt les sceller à jamais ; ses yeux ne devaient plus voir ; sa bouche ne devait plus nommer

celui qu'elle avait tant aimé et pour qui elle mourait. Et cependant qui ne voudrait pas mourir comme elle ?

Dans de semblables instans, le temps a des ailes aussi rapides que celles de la pensée, et Tancrède ne s'aperçut pas de la fuite des heures.

Tout d'un coup, Camélia tressaillit légèrement, ses lèvres exhalèrent un léger souffle. Deux heures sonnaient à la pendule sur la cheminée.

Le docteur entra à l'instant même. Il prit des mains de Tancrède la main de Camélia.

— Elle est tiède encore, — dit Châteaubrun.

— Oui ! de votre chaleur à vous. Dans une minute elle sera froide.

En effet, la main devint glacée presque aussitôt. Le docteur prit une glace qu'il essuya soigneusement et la posa sur les lèvres de la jeune femme.

— C'est fiai ! — dit-il, — voyez, la limpidité de la glace n'est pas ternie.

Qu'eût fait Camélia si elle eût vécu, sinon de mourir longuement et tristement d'un amour déçu ? Tancrède ne l'aimait plus. Elle venait de mourir comme elle n'aurait pu vivre, la main dans celle de son bien-aimé. Elle mourait au milieu du trésor de tendresse qu'elle avait rêvé. Ne la plaignons pas. — Hâtons-nous cependant de détourner les yeux de ce douloureux tableau, et retournons vers Boncourt et le capitaine Pillavidas.

On sait que ces deux témoins du vicomte attendaient ce matin-là même, à neuf heures, ceux du comte de Roscoff.

A neuf heures moins un quart, le capitaine était chez Boncourt, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, plus effrayé de son rôle de témoin que Châteaubrun ne l'était de celui d'acteur dans le combat qui se préparait.

Les matinées sont fraîches à la fin de septembre, et pour ce motif, auquel s'en joignait un autre, l'Espagnol, selon l'usage de ses compatriotes, avait pris un large manteau dans lequel il était encore drapé quand il entra chez Boncourt. Lorsqu'il eut jeté sa cape sur un fauteuil, le couliissier ne put s'empêcher de se réjouir du changement avantageux qui s'était opéré dans la tournure de l'aventurier.

Soigneusement rasé, ses moustaches relevées en crocs, chacune d'elles semblant menacer un œil, ses cheveux peignés et passés au fer, et le cou emprisonné dans une cravate blanche, Pillavidas ne ressemblait plus à l'homme de la veille, encore moins à celui que Boncourt avait rencontré au café de l'Opéra. Il portait en outre des bottes vernies et était vêtu de noir. A la boutonnière de son habit, au lieu de la rosette bigarrée et flétrie qu'il

portait d'ordinaire, une brochette de croix indiquait ceux des ordres plus ou moins apocryphes dont il était décoré.

Il n'y avait que sa malencontreuse physionomie qu'il n'avait pu changer entièrement. Cependant, tel qu'il était ce matin-là, il n'avait plus l'air d'un tigre débraillé qui n'a pas eu le temps de lisser son poil, froissé par le combat, Il avait la tournure et l'aspect respectable d'un dogue de bonne maison prêt à déchirer son ennemi avec tout le décorum convenable,

C'était encore à cause de cette grande tenue un peu singulière, à huit heures du matin, que le capitaine. Pillavidas s'était affublé de son manteau.

A peine avait-il eu le temps de saluer Boncourt, ému et tremblant, qu'un vigoureux coup de sonnette appela le couliissier à sa porte. Il se hâta d'aller ouvrir aux deux témoins du comte de Roscoff et les fit entrer dans le salon où était le bravo.

L'un de ces témoins était un personnage raide et compassé, aux cheveux d'un blond fade, à l'œil gris et terne comme le soleil de Russie, à la figure longue et aux dents longues comme là figure.

L'autre était un jeune homme alerte et fringant comme un cheval tartare attelé à un traîneau.

Tous deux portaient aussi une rosette de diverses couleurs comme il convient à des membres du corps diplomatique.

L'homme empesé présenta le jeune homme fringant sous le nom du prince Czerninski, attaché à l'ambassade russe, et la jeune homme fringant présenta l'homme empesé comme le comte de Mikaloff, l'un des secrétaires de la même ambassade.

— Moi, messieurs, — dit le coupe-jarret d'un air dégagé, tandis que Boncourt, rouge et pâle tour à tour comme un acteur : qui ne sait pas le premier mot de son rôle, le laissait se tirer de là comme il pourrait, — je suis don César-Octavio Pillavidas y Zampapesos, gentilhomme espagnol, présentement colonel de cavalerie irrégulière au service du roi de Lahore, ex-capitaine de la légion étrangère, ex-lieutenant au service des républiques du Brésil, de l'Equateur, de Bolivie, du Mexique et de l'Uruguay.

Cela dit sans broncher, la jambe droite en avant et tendue, la pointe d'une de ses moustaches entre le pouce et l'index, le capitaine attendit les ouvertures des deux Russes.

Il y eut un moment de silence pendant lequel, par un mouvement de sympathie réciproque, le comte de Mikaloff pensa qu'il n'avait jamais vu une plus déplaisante figure que celle du capitaine, tandis que celui-ci se

disait à lui-même que jamais physionomie ne lui avait, autant agacé les nerfs que celle du comte de Mikaloff...

— Messieurs, dit ce dernier, — vous savez le motif qui nous amène. M. le comte de Roscoff a été outragé par M. le vicomte de Châteaubrun ; vous avez, je pense, pleins pouvoirs pour accepter des conditions, quelque dures, quelque mortelles qu'elles puissent-être ?

— Nous avons cet honneur, monsieur le comte, — répondit le brave, — nous pouvons même adopter le duel de Lahore.

— Ah ! le duel se pratique donc sur une échelle ?

— Sur une échelle gigantesque, monsieur le comte. Seulement là, sur le terrain, il n'y a plus d'offenseur ni d'offensé. Le sort en décide. Chacun des adversaires est armé d'un cridmalais.

— Ah ! et après ? — dit froidement le Russe.

— Après, — reprit l'imperturbable Pillavidas, d'un ton sérieusement railleur, — celui à qui le sort donne le droit de porter le premier coup plonge son crie dans le cœur de son adversaire..

— Ah ! après ?

— Après, — l'adversaire a le droit de plonger le sien à son tour dans le cœur de l'autre ; mais, c'est un droit dont il use rarement, attendu que le poignard est empoisonné, et que la moindre égratignure qu'on en reçoit suffit à tuer comme la foudre,

— Ah ! après ? — reprit Mikaloff de plus en plus glacial.

— Après, continua le capitaine qui mourait d'envie de souffleter la longue et impassible figure du comte de Mikaloff, — le survivant a encore le droit, et il en use toujours, — de plonger son couteau dans le cœur de celui des témoins du mort dont la figure lui déplaît le plus.

— Vous n'avez jamais servi de témoin dans un duel semblable ? — demanda le Russe.

— Pardon, monsieur le comte, deux fois, et deux fois les agréments de ma figure m'ont préservé de la mort.... Mais est-ce à dire que ma figure vous aurait semblé de nature... à....

— Mais, messieurs, — interrompit Czerninsky, — vous vous écartez, ce me semble, du sujet de notre réunion,

— Voyez-vous, monsieur le comte, c'est que votre avis sur ma figure m'aurait aidé à donner le mien, sur la vôtre.

— Votre : figure me plaît beaucoup, — dit le comte ; — venons en, je vous prie, au sujet qui nous amène ici.

— Ah ! — répliqua Pillavidas, — votre figure me revient aussi, monsieur le comte ; et, in *petto*, il termina sa phrase en ajoutant : comme un mets qu'on ne peut digérer.

— A présent que nous savons quel est le duel de Lahore, monsieur, — fit Czerninsky, — nous arriverons au sujet qui nous réunit. Parlez, Mikaloff.

— Messieurs, — reprit le secrétaire d'ambassade, — vous convenez, je pense, que, sans entrer dans tous les détails de l'affaire, M. le vicomte de Châteaubrun se reconnaît implicitement l'offenseur ?...

Le capitaine et Boncourt s'inclinèrent. De fait, les aveux de la pauvre Camélia constituaient à leurs yeux une offense qui, pour n'être pas formulée, n'en était pas moins réelle.

— Alors, comme mandataires du comte de Roscoff, comme appréciateurs de l'outrage dont il se plaint, comme dépositaires de son honneur, c'est à nous de choisir les armes, le lieu du combat et à établir les conditions qui doivent le régler.

— C'est juste, — dit Boncourt, dont son amitié pour le vicomte faisait défaillir le cœur.

— Après les affreux détails que j'ai eu l'honneur de vous donner sur le duel de Lahore, duel que nous accepterions au besoin, c'est assez vous dire, messieurs, que, comme dépositaires également de l'honneur du vicomte de Châteaubrun, nous, ne reculerons devant aucune condition.

A ces paroles du capitaine, Boncourt se promit bien fermement que, dans le cas où il aurait jamais un duel, il éviterait soigneusement d'avoir un témoin aussi dangereux que le capitaine.

— Nous n'attendons pas moins du vicomte de Châteaubrun, — dit M. de Mikaloff, — et alors la discussion ne sera pas longue.

— Nous l'espérons, — dit le capitaine. — Vos armes, messieurs ?

— Les pistolets. Je dis *les* et non *le*, — notez-le bien, — et l'épée.

— Vos conditions ?

— Un pistolet de chaque main, trente pas de distance, faculté d'avancer vers deux épées fichées en terre à six pas l'une de l'autre, et feu à volonté, dès que le signal du combat aura été donné.

Pendant ce terrible dialogue entre Mikaloff et Pillavidas, le pauvre Boncourt éprouvait un frisson d'angoisse. — Il est bien entendu que nul des adversaires ne pourra dépasser l'épée fichée en terre de son côté.

— Entendu.

— Que les adversaires, chacun d’eux étant placé à douze pas de son épée, pourront essuyer le feu l’un de l’autre sans être forcés de faire un pas en avant ; que, arrivé à son épée, l’adversaire, qui aura déchargé ses pistolets ne pourra plus faire un pas en arrière tandis que l’autre pourra s’avancer avec ses armes chargées jusqu’à son épée à lui ; et qu’enfin, en cas de résultat nul, le combat continuera l’épée à la main.

— C’est entendu ; mais à l’épée le combat aura lieu jusqu’à ce qu’un des deux adversaires reste sur le carreau.

— Accepté.

— Votre heure, votre jour et votre terrain ?

— Demain ! sept heures du matin ! le bois de Boulogne ! Tout étant ainsi réglé, les deux Russes prirent congé,

— Je connais Châteaubrun, dit le capitaine, — ces conditions lui souriront comme à moi, votre Roscoff est perdu. Nous le tuons, puis nous irons déjeuner au pavillon d’Armenonville, *barbas de Dios* ! Nous aurons bien de l’agrément !

XIII. — La Peine du Tallon.

Le lendemain du jour où les scènes précédentes, s’étaient passées, et le jour même ou devait avoir lieu le duel dont nous avons rapporté les conditions principales, deux personnages se glissaient silencieusement sous les allées du jardin de l’hôtel de Lutzeff.

Il était à peine cinq heures du matin. Les étoiles commençaient à pâlir et jetaient leur dernière scintillation. Une ligne blanchâtre se dessinait à l’horizon, et du côté de l’orient s’avavançait lentement une faible clarté, avant-courrière de l’aube du jour.

Sous le feuillage, qu’agitait légèrement la brise, du matin, les oiseaux commençaient déjà à célébrer par leurs chants le prochain lever du soleil.

C’était l’heure où, dit Shakspeare, l’alouette fait entendre son chant dans la plaine, c’était l’heure à laquelle se séparèrent Romeo et Juliette, et comme eux allaient se séparer les deux, personnages dans lesquels, à la lueur incertaine qui précédait l’aube, on eût pu reconnaître Châteaubrun et la princesse.

La pauvre Daria serrait en vain autour de son cou et de ses épaules le châle soyeux qui la couvrait, elle frissonnait comme le feuillage au-dessus

de sa tête ; la crainte avait glacé ses sens. Tancredi allait la quitter, l'heure fatale du combat approchait, peut-être ne devait-elle plus, le revoir. A cette horrible pensée, son cœur déchiré cessait presque de battre,

— Oh ! pas encore, pas encore ! disait-elle d'une voix douce et suppliante, en appuyant ses deux mains sur le bras de Tancredi, la nuit n'a pas terminé sa course, les étoiles brillent encore au ciel.

Et Tancredi, qui n'avait pas la force de résister, se laissait conduire vers le petit pavillon, où Daria avait reconnu qu'en amour, pour ne pas être vaincu, il faut fuir.

Rien, depuis un an, n'y était change, il avait été respecté comme un sanctuaire.

Ce petit réduit caché était comme un nid qui rappelle aux oiseaux leurs amours printanières.

— Vous souvenez-vous ; Tancredi, de ce jour où je tremblais si fort ?... mais cette frayeur était si délicieuse !

Tancredi ne répondit rien, mais il pressa tendrement la main de Daria qui, au souvenir qu'elle évoquait, tremblait presque encore en enveloppant Châteaubrun de son châle, comme s'il eût pu voir la rougeur qui lui montait au visage.

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle, en se jetant à genoux et élevant ses mains jointes, faites, qu'il revienne ici, éloignez la mort de lui, car elle me frapperait en même temps !

Et sa prière semblait monter vers le ciel au milieu des parfums que les fleurs répandaient dans l'air.

— Oh ! je reviendrai, — dit Tancredi, — ce n'est pas pour nous séparer que Dieu nous a réunis une seconde fois, c'est pour toujours.

La princesse leva vers Tancredi ses yeux bleus baignés de larmes comme une campanule d'azur chargée de la rosée du matin.

— Adieu ! Daria, — dit Tancredi en la pressant dans ses bras, et Daria, la tête penchée sur le sein de son amant, couvrait de baisers sa poitrine comme pour l'armer d'un talisman.

— Ecoute, mon Tancredi, — reprit M^{me} de Lutzeff en dévorant ses larmes, — tu trouveras tout à l'heure, en rentrant chez toi, ton cheval d'Afrique, ce beau Kébir que tu aimais tant... Oui ! j'ai pu le racheter pour toi, — ajouta-t-elle en souriant doucement de la surprise que témoignait Tancredi. Tu la feras suivre tout sellé la voiture qui te mènera à ce fatal rendez-vous, et, si le ciel exauce mes prières, si tu échappes à ce terrible

combat, — oh ! répète-moi que tu y échapperas, j'ai tant besoin d'être rassurée, — que rien, alors ne t'arrête, fusses-tu blessé même, ne perds pas une minute, dévore l'espace, et viens me rejoindre. Cette fois, ce sera moi qui te soignerai ; à nul autre ne sera confié le soin de te veiller, et, si tu reviens sans blessure, oh ! alors je mourrai d'ivresse entre tes bras.

Partagé entre le bonheur que lui faisait éprouver la tendresse de Daria et la douleur de la quitter, Tancrede la pressa de nouveau entre ses bras, en lui répétant qu'il reviendrait sain et sauf, et en lui promettant d'exécuter religieusement ses volontés.

Cependant une lueur grisâtre commençait à se répandre dans le jardin, les étoiles avaient disparu, le crépuscule s'annonçait, il fallut se séparer.

Presque mourante, Daria se laissa porter plutôt qu'elle ne suivit Tancrede jusqu'à une porte dérobée qui donnait sur la rue.

— Encore un instant, ô mon bien aimé, — dit la princesse, — tout dort encore dans l'hôtel, encore un moment, car ce peut être le dernier Conçois-tu, Tancrede Si je ne te revoyais plus dans ce monde... — Oh ! poursuivit-elle, j'abats ton courage au lieu de le soutenir ; mais, que veux-tu ? le mien m'abandonne !

Tancrede eut besoin d'une force surnaturelle pour s'arracher aux étreintes passionnées de Daria ; il déposa sur son front un dernier baiser, ouvrit doucement la porte et s'éloigna d'un pas rapide et sans retourner la tête.

Suffoquée par ses larmes et ses sanglots, Daria le suivit de ses regards jusqu'à ce qu'il eût disparu, Immobile et la tête baissée, elle s'appuya contre la porte et ne la referma que lorsque le soleil eut lancé ses premiers rayons,

Elle se traîna alors d'un pas chancelant vers son hôtel ; la vie semblait l'avoir abandonnée et on eût dit que Tancrede emportait son âme avec lui.

Il était six heures quand le vicomte rentra chez lui. Comme un dernier souvenir donné à Camélia, il se vêtit de noir, pour se rappeler qu'il devait la venger ; puis il se mit à sa fenêtre.

Quelques minutes après, une voiture s'arrêtait devant sa porte, et, pendant que le capitaine sonnait pour se faire ouvrir, Tancrede descendit pour aller à sa rencontre.

— Déjà prêt ! — dit Pillavidas ! — Eh bien ! partons, les chevaux sont bons, avant sept heures nous serons sur le terrain.

Tancrede trouva Boncourt dans la voiture. Quand il lui tendit la main, celle du courtier était brûlante, il avait la fièvre. Quant au capitaine il était

radieux.

— Corbleu ! — dit-il, — je suis content comme si j'allais à mon vingtième duel, ou comme le serait ce pauvre M. Boncourt, s'il venait de sortir sain et sauf de sa première affaire d'honneur.

Tancrède seul était calme et froid. Cependant la pâleur de Boncourt le toucha vivement, car c'était pour lui que son ami tremblait.

— Rassurez-vous, mon cher Boncourt, — lui dit-il en lui prenant la main, — vous verrez tout à l'heure qu'il est plus facile de se battre que vous ne le croyez.

— Vous êtes plus grand que le Roscoff, — interrompit le capitaine, — défiez-vous des coups de dessus, vous savez ? Vous êtes un excellent tireur, mais vous tenez votre garde trop haut et vous n'arrivez pas, assez promptement au demi-cercle. Suivez mon conseil et le Roscoff verra que je lui aurais rendu un fameux service si je vous avais tué. Ah ! je ris de la figure qu'il va faire en m'apercevant. Quant au Mikaloff, je lui redirai, deux mots du duel de Lahore.

— Qu'est-ce que Mikaloff et le duel de Lahore ? — demanda Châteaubrun.

— Mikaloff ? — c'est un des témoins du comte, un glaçon de Sibérie, taillé en caricature d'Anglais, et que le soleil aurait eu bien tort de fondre. Quant au duel de Lahore, où, entre nous, on ne se bâta qu'à coups de poing, c'est une bourde que je lui donnais, histoire de rire et de ne pas vous laisser battre, tout seul, cher vicomte. Je lui en reparlerai. Mais qu'est-ce que ce beau

cheval qui trotte derrière nous avec un domestique ?

— Un coureur arabe, qui me servira si j'échappe, et que vous monterez, si je suis tué, pour aller annoncer le résultat du duel à quelqu'un qui veut bien y prendre le plus vif intérêt.

— Une femme, sans doute ?

Tancrède fit connaître ses volontés en cas de malheur, et Pillavidas promit de les exécuter, non toutefois sans se plaindre qu'on ne commençât pas par déjeuner si le vicomte, sortait vainqueur du combat.

— Eh bien ! vous m'attendrez à table, et je reviendrai quand j'aurai rassuré celle qui veut bien attacher tant de prix à ma vie.

Ces conventions faites, le capitaine informa le vicomte des conditions du duel, et lui donna des conseils dont on verra le résultat tout à l'heure, conseils qu'une longue expérience de duelliste consommé rendait précieux.

Puis chacun garda le silence. — Sept heures moins un quart, dit Boncourt en tirant sa montre quand la voiture dépassa la barrière, — nous serons à sept heures précises sur le terrain.

L'endroit désigné était une vaste clairière dans le bois de Boulogne, non loin de l'allée de la Pyramide. Quoique le terrain n'y soit ni assez uni ni assez ferme pour un combat à l'épée, l'espace du moins y était plus favorable pour un duel au pistolet que ces longues allées dont l'étroitesse resserre trop le point de miré des combattans et guide trop sûrement le coup d'œil.

Pour ne pas risquer de se chercher trop longtemps, les premiers arrivés devaient attendre les autres au pied même de la pyramide.

A peine Tanocrée et ses deux témoins s'y étaient-ils arrêtés que l'œil de lynx du capitaine vit poindre au fond de l'allée la longue figure du comte de Mikaloff.

— Lorsque je faisais la guerre aux Indiens des Pampas, — dit-il, — j'avais une excellente carabine avec laquelle j'aurais envoyé d'ici une balle entre la bouche et le nez de cet ours blanc du Spitzberg, Décidément, je vais lui toucher quelques mots du duel de Lah...

— De grâce, capitaine, — dit Tanocrède, — comme M. de Mikaloff n'est pas une peau rouge des Pampas, et qu'il n'ira jamais à Lahore, contentez-vous de l'avoir si bien instruit.

— Vous en parlez à votre aise, vous, cher ami, vous avez votre affaire, mais je voudrais bien vous voir comme moi réduit à tenir la chandelle. Je suis héroïque, ma parole d'honneur, de n'avoir pas souffleté hier ce bloc de neige durcie. Je tâcherai cependant de me tenir tranquille, — dit le brave avec un gros soupir.

Le comte de Roscoff s'avancait en ce moment suivi de ses deux témoins. A l'aspect du capitaine Pillavidas, il ne put retenir un geste de profonde surprise. Le brave avait toujours sa cravate blanche, son habit noir et sa brochette de décorations comme la veille, et il salua le comte de Roscoff avec un sang froid si parfait que le Russe pensa s'être trompé, quoiqu'il lui parût merveilleux qu'il pût y avoir sous le ciel une autre figure semblable à celle du capitaine.

Les six personnages se saluèrent avec cérémonie.

— Monsieur de Mikaloff et monsieur de Gzerminsky, — dit Pillavidas en présentant les témoins de M. de Roscoff à Tanocrède, — monsieur de

Mikaloff, auriez-vous la bonté de me présenter à monsieur le comte de Roscoff, dont je n'ai pas l'honneur d'être, connu ?

— M. le capitaine Zampavidas y Uruguay, colonel irrégulier au service de Sa Majesté de l'Equateur, — dit Mikaloff. — J'ai peut-être un peu confondu vos noms et vos qualités, monsieur ? — ajouta-t-il après avoir présenté l'aventurier ; — mais vous en avez tant que vous me trouverez sans doute excusable ?

— Comment donc, monsieur, vous avez une mémoire admirable, et vous ne devez pas avoir oublié les affreux détails que j'ai eu l'honneur...

Pillavidas s'arrêta court sur un regard de Tancrede qui lui reprochait de manquer à sa parole. Il reprit tout aussitôt :

— Ah ! ça, messieurs, nous n'avons rien, que je sache, à changer dans les conditions ; vous plaît-il alors que nous choissions le terrain, que nous mesurons les distances, après quoi nous examinerons et chargerons nos armes ?

En ce moment un septième personnage s'avança, et fut présenté comme le chirurgien chargé de soigner le blessé quel qu'il fût.

— Si le vicomte est blessé, je le soignerai moi-même, — pensa Pillavidas, — qui, peu délicat sur les principes, sentait instinctivement ceux qui comme lui en avaient secoué le joug, — ce drôle doit avoir, au bout de sa lancette, le pendant du poison qui a servi à parfumer le bouquet d'hier.

La lugubre figure du nouveau venu semblait, en effet, confirmer la pensée du capitaine.

On se rendit sur le terrain. Les témoins du comte de Roscoff avaient apporté ses armes, et l'un d'eux, le jeune attaché d'ambassade, demanda s'il y avait quelque objection à ce que le comte de Roscoff et M. le vicomte de Châteaubrun se servissent chacun d'une des deux épées apportées par eux.

— Oui, certes ! — dit brusquement Pillavidas, — la loyauté, la courtoisie... et la prudence exigent que M. de Roscoff cède son arme à M. de Châteaubrun, qui, de son côté, lui cédera la sienne avec empressement.

— La prudence ? monsieur, — dit Mikaloff avec quelque hauteur.

— Oui, monsieur, — reprit l'aventurier, l'œil brillant de joie comme ; le pêcheur qui, au bout d'une longue journée, sent pour la première fois le poisson mordre à son hameçon, — pardon vicomte, — ajouta-t-il en se tournant vers Tancrede resté à l'écart, mais c'est nécessaire. — Monsieur de Mikaloff, — poursuivit le spadassin, — dans les affreux détails que j'eus hier l'honneur de vous communiquer sur le duel de Lahore, vous avez pu

remarquer que chacun des adversaires sait qu'il a entre les mains une arme empoisonnée...

— Eh bien ! monsieur ? — s'écria Mikaloff qui pâlit en dépit de son flegme.

— Eh bien ! monsieur, — continua le capitaine d'une voix dont il baissa le diapason ordinaire, — depuis l'aventure qui est venue à ma connaissance hier de certain bouquet dont les fleurs ont donné la mort à une pauvre jeune femme, — j'ai peut-être tort, — mais je vois du poison partout, et j'insiste pour que l'échange des épées ait lieu comme je le demande.

Le comte de Roscoff, resté à l'écart comme Tancrede, tournait le dos aux interlocuteurs, et l'expression de sa figure échappa aux regards de Pillavidas. Peut-être au reste, comme Tancrede, n'entendit-il pas le capitaine.

— C'en est trop, monsieur, — s'écria Mikaloff, — et une pareille insulte...

— Messieurs, — interrompit le chirurgien en s'avancant, — quoique je n'aie pas mandat pour me mêler à tout ceci, qu'il ne soit plus question de cet échange d'épées ; donnons à ces messieurs une preuve de loyauté, en prenant pour les deux combattans les épées de M. de Châteaubrun.

— Et moi j'insiste pour l'échange que je demande, — reprit le capitaine en faisant baisser de son regard les yeux du chirurgien, qui pâlit légèrement,

— Cela ne se peut ; cela ne peut pas être... balbutia ce dernier. — Monsieur de Mikaloff, interposez donc votre autorité de témoin, — ajouta-t-il en jetant sur le secrétaire d'ambassade un regard, suppliant.

— Je ne le puis, monsieur, — répondit Mikaloff, — sans exposer M. de Roscoff et nous tous enfin à la confirmation de ces affreux soupçons. L'échange se fera, sauf à demander plus tard raison de l'insulte qui nous est faite. Qu'en pensez-vous, Germinsky ? — Je pense comme vous ; l'échange des épées est indispensable à l'honneur des témoins comme des combattans.

— Messieurs, — dit Pillavidas, — on faisait jadis jurer à de braves et loyaux chevaliers qu'ils ne portaient avec eux ni charme ni sortilège ; un de mes ancêtres, un Pillavidas, parbleu ! compagnon de Godefroy de Bouillon, dans la première croisade...

On a déjà vu que le capitaine faisait remonter ses aïeux jusqu'à la bataille de Roncevaux, et l'hidalgo allait commencer l'histoire de son aïeul quand le chirurgien l'interrompit :

— Et moi, messieurs, je déclare me retirer d'une affaire où notre honneur est outragé d'une si violente manière, — dit-il.

Un duel avec ce sinistre Chirurgien ne flattait que médiocrement l'*hidalgo*, qui avait déjà jeté son dévolu sur Mikaloff ; aussi laissa-t-il s'éloigner sans répliquer son chétif adversaire.

Celui-ci disparut bientôt dans l'épaisseur du bois.

Les deux Russes, restés seuls, échangèrent un regard inquiet et consterné. Ils savaient presque à quoi s'en tenir. Cette retraite du chirurgien fut pour eux un trait de lumière.

L'échange des épées se fit, elles furent fichées en terre à six pas l'une de l'autre, et le poste de chacun des adversaires fut marqué à douze pas de son épée.

Il ne restait plus qu'à charger les quatre pistolets.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, d'examiner vos balles ?

— dit le comte de Mikaloff.

Cette demande s'adressait au capitaine, car Boncourt né lui paraissait pas compétent en cette matière.

— Les croyez-vous empoisonnées, mon cher monsieur ? — reprit le capitaine d'un ton aigre-doux et en donnant les balles.

Le comte les compara aux siennes : elles étaient du même calibre.

— Tenez, monsieur, — fit le Russe, — voilà comme je réponds à vos soupçons.

En disant ces mots, il jeta loin de lui les balles apportées par M. de Roscoff.

— Nous nous servons des vôtres, — ajouta-t-il.

Cet acte de loyauté rendit la figure de M. de Mikaloff beaucoup moins antipathique au capitaine.

— Allons, — pensa-t-il, — il y a du cœur dans ce glaçon.

Et il parvint sans effort à maîtriser un reste de rancune. S'adressant alors au secrétaire d'ambassade :

— J'ai eu hier, Monsieur, lui dit-il, l'honneur de vous dire que votre figure me revenait ; j'ajoute aujourd'hui que vous avez droit à mon estime.

Monsieur de Mikaloff, sans attacher peut-être un grand prix au droit qu'il venait d'acquérir, s'inclina froidement.

Alors pour égaliser les chances, plus équitablement encore, les témoins de M. de Roscoff prirent pour lui un des pistolets de son adversaire, et

donnèrent à ceux de Châteaubrun l'une des armes du comte de Roscoff. Chacun des deux antagonistes n'avait donc sur deux pistolets qu'un seul qui lui appartînt.

Rien ne s'opposait plus maintenant à ce que le combat commençât.

Les témoins conduisirent chacun des adversaires à son poste. Ceux de M. de Roscoff remarquèrent qu'une pâleur mortelle couvrait ses joues et qu'un tremblement nerveux agitait tout son corps. Ils le savaient brave et le regard qu'ils échangèrent trahit une appréhension douloureuse.

M. de Roscoff n'échangea pas un mot avec eux.

Tancrède, calme comme l'avait déjà vu le capitaine devant son épée, sourit à Boncourt plus pâle encore que M. de Roscoff, et il adressa un regard de remerciaient au capitaine, dont le front haut et le jarret tendu indiquaient le contentement.

— Vicomte, — dit-il rapidement, — écoutez-moi, comme un homme qui meurt d'envie de déjeuner, et dont la faim aiguise l'intelligence. Ne bougez pas de votre poste, ayez le canon de votre arme dirigé sur votre adversaire. S'il vous manque, vous ferez ce que vous voudrez, si vous en venez à l'épée ne cherchez qu'à l'égratigner à la main, au bras, c'est sitôt fait. Suivez mes conseils !

— Oui.

— Eh bien ! dans une heure nous déjeunerons ensemble. Tout était prêt, les adversaires étaient en face l'un de l'autre.

les quatre témoins s'écartèrent, Boncourt, la mort dans l'âme, le capitaine dressant mentalement le menu de son déjeuner. Quant aux deux Russes, ils pensaient que jamais ils n'avaient vu leur compatriote si pâle.

— Vous pouvez commencer, messieurs, — cria Pillavidas d'une voix de stentor.

Tancrède pensa à la pauvre Camélia mourante et morte, puisa Daria qui vivait.

Alors, suivant le conseil du capitaine, il s'effaça et leva son arme comme pour faire feu sur le comte, mais son doigt ne pressa pas la détente.

Le comte de Roscoff, au contraire, fit brusquement trois pas en avant, s'arrêta, leva son pistolet à son tour et fit feu. Boncourt vit en frémissant une boucle de cheveux de Tancrède se dresser et retomber sur son front. La balle l'avait effleuré.

— Diable ! — se dit Pillavidas, — avec des coups dans cette direction, s'effacer ne sert pas à grand'chose. Si le vicomte ne riposte pas, il a encore

plus de cœur que je ne pensais.

Tancrède resta immobile, son arme au niveau de ses yeux, la bouche du canon au niveau de ceux de Roscoff, qui commença de s'étonner de la persistance qu'il mettait à ne pas tirer. Mais, tout en suivant les conseils du capitaine, Tancrède avait son plan.

Résolu à venger sur le comte la mort de Camélia ou à perdre lui-même la vie ; assez peu exercé, d'ailleurs, au tir du pistolet et craignant de manquer son adversaire ou simplement de le blesser, ses principes d'honneur ne lui permettant pas, alors, de continuer le combat avec un homme affaibli par une blessure, il voulait se trouver l'épée à la main, face à face avec le comte, et pouvoir loyalement le combattre à outrance, il attendit donc.

Son inaction et son immobilité intimidèrent le Russe. Il y avait là-dessous, à son sens, quelque stratagème qu'il ne pouvait comprendre. Son esprit déjà troublé se troubla plus encore. Il arriva d'un bond jusqu'à la limite désignée par l'épée fichée en terre et visa. Mais la course sans doute avait agité son poulx, car, quoique dix-huit pas seulement le séparassent de son ennemi, sa balle, cette fois, s'écarta et passa bien loin du but.

— Allons, — se dit Pillavidas, — un *De Profundis* et des rognons à la brochette, puis il se mit à siffler l'air si connu :

Allez-vous-en, gens de la noce.

Mais tout à coup ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit démesurément et montra ses dents aiguës et blanches.

C'est que dans les idées du bravo Tancrède semblait frappé de démence.

Le vicomte venait de jeter ses pistolets sur l'herbe et s'avancait à pas comptés vers son épée.

L'œil hagard, le comte de Roscoff le regardait faire. Un instant il sembla vouloir se précipiter sur l'arme que le vicomte allait prendre, car il n'avait pas encore saisi celle qui lui était destinée. Il fit un pas au delà.

Une exclamation furieuse du comte de Mikaloff l'arrêta.

Châteaubrun, en même temps, arrachait son épée du sol, tandis que Roscoff saisissait la sienne. L'un et l'autre se mirent aussitôt en garde. Au contact des deux fers l'œil de Tancrède étincela.

C'est le jugement de Dieu qui va s'accomplir, — monsieur le comte, — dit-il d'une voix brève et dure,

Une flèche décochée par une main vigoureuse ne fend pas l'air plus rapidement que la lame de Tancrède en s'allongeant par un dégagement qui

devait percer la poitrine du comte, dont, le fer ne battit que le vide en voulant arriver à la parade ; mais son bras reçut le coup destiné au buste.

Le comte, s'abattit comme frappé de la foudre.

— Eh ! vicomte, — ai-je bien fait d'insister pour l'échange ? — s'écria Pillavidas.

— Comment cela ? — dit Tancrède surpris.

— Eh parbleu ! son arme, c'est-à-dire la vôtre, est empoisonnée. Qu'en dites-vous, messieurs les témoins ? c'était presque un duel de Lahore.

Les deux Russes baissèrent la tête ; la félonie de leur compatriote leur faisait monter la rougeur au front.

— Tout s'est-il loyalement passé ? — demanda Tancrède aux deux diplomates.

— Votre honneur est pur, monsieur ; plût à Dieu que nous pussions en dire autant de celui du misérable qui gît étendu par terre ! Toutefois, croyez bien que nous sommes complètement étrangers à cette lâcheté,

— Je vous crois, messieurs, et j'en ferais serment au besoin. Maintenant, je suis inutile ici.

Tancrède salua courtoisement les deux témoins, serra la main de Boncourt, et dit au capitaine :

— Etes-vous content de moi, seigneur don Octavio-César ?

— Couci ! couci ! — répondit le descendant des héros de Roncevaux et des croisades, — vous faites bien les dégagemens, mais oh ne fera jamais un bon duelliste de vous, vous êtes d'une générosité absurde. Mais je vous attends à table pour vous tancer d'importance.

— Je vous rejoindrai bientôt, dit Tancrède et, se reprochant le temps qu'il perdait loin de Daria, dont chaque moment de retard devait augmenter les angoisses, il s'élança vers l'endroit où son cheval l'attendait.

L'attaché qui s'était éloigné quelques instans pour aller chercher la voiture du comte de Roscoff arrivait avec elle. Aidés par le cocher, les deux témoins diplomates y transportèrent le corps glacé du Russe, dont la figure, déjà décomposée par le poison, était couverte de marbrures violettes.

— Ah ! sans moi, — dit le capitaine, qui se dirigeait avec Boncourt vers le pavillon d'Armenonville, le vicomte était un homme mort, vous le voyez, la moindre égratignure l'aurait tué roide. Avez-vous faim, vous ?

— Non, reprit Boncourt la joie m'ôte l'appétit comme le chagrin.

— Ah ! voilà le vicomte parti, — ajouta Pillavidas, Tancrède, en effet, dévorait l'espace, monté sur son beau coursier africain, qui semblait

partager l'impatience de son cavalier.

Peut-on courir trop vite quand, en arrivant, on doit trouver le bonheur ?

XIV. — Epilogue

Il est sans doute inutile de dire que la princesse de Lutzeff ne tarda pas à devenir vicomtesse de Châteaubrun. Son mariage dut nécessairement amener une cessation complète de relations entre M^{me} de Roscoff et elle : les convenances le voulaient ainsi. Toutefois, malgré cette rupture, la comtesse ne conserva pas moins dans le fond du cœur le plus vif attachement pour sa jeune amie.

Les femmes sont trop clairvoyantes pour que le fond du caractère féroce du comte de Roscoff eût pu échapper à la pénétration de sa femme. Gomme Camélia, elle avait dû voir que, sous le masque de l'homme du monde, se cachait le tigre que son œil trahissait parfois. Sans vouloir médire, nous ne serions donc pas éloigné : de penser que M^{me} de Roscoff ne dut peut-être pas savoir trop mauvais gré à Tancrède d'avoir fait d'elle une jeune et jolie douairière disposant d'une fortune magnifique. Ce fut, au reste, à ses pressantes sollicitations et aux protections puissantes qu'elle fit agir que la princesse de Lutzeff dut d'obtenir du czar la restitution de ses immenses domaines.

M^{me} de Châteaubrun connaissait tellement la délicatesse et le désintéressement de son mari que ce ne fût pas sans quelque ménagement et sans beaucoup de caresses qu'elle lui apprit qu'il était désormais possesseur d'un revenu de cent vingt mille roubles (environ cinq cent mille francs).

Tancrède était trop idolâtre de sa femme pour que les richesses qu'elle lui apportait pussent augmenter la passion qu'il ressentait pour elle. Pauvre ou riche, elle devait toujours être l'objet de son adoration,

La comtesse de Roscoff avait mis le château de Val-Etroit en vente. Il rappelait à Tancrède de trop doux souvenirs pour qu'il ne s'empressât pas d'en devenir le possesseur. Retiré dans ce manoir une grande partie de l'année, le vicomte de Châteaubrun sera l'un des derniers de ces gentilshommes d'ancienne race qui peuvent encore aujourd'hui, comme jadis leurs ancêtres, dépenser royalement une fortune de prince. Par le noble

usage qu'il en fait, il a su conquérir l'amour et la vénération de tous les habitans de la contrée.

Grâce à l'amitié de Châteaubrun, Boncourt est aujourd'hui agent de change. Il a des bureaux somptueux, mais il a choisi pour demeure l'ancien appartement de Morisset, où il ne songe nullement à se donner une compagne, comme dans le temps qu'il occupait son obscur et triste entresol.

Morisset, qui n'a fait qu'apparaître dans ce récit, n'a pas changé de manière de vivre en se mariant. Seulement ; au lieu d'un maître dans Paméla, il en a trois : sa femme, son beau-père et sa belle-mère forment la triple chaîne qui le tient dans l'esclavage. Du reste, il est content de son sort.

Morigny continue à jouer aux échecs, et il vit sans être forcé d'emprunter, grâce à un petit héritage qu'il a fait.

Monchaux, à qui de guerre lasse ses créanciers ont rendu la liberté, est parti pour aller doter la Californie de son système des omnibus transatlantiques.

Le vieux Grenier n'a pu résister au choc qu'avait reçu sa vieillesse ; mais, du moins, grâce à la générosité de Tancrède, il a pu mourir, entouré de ses enfans, en pardonnant au repentir de sa fille, et en demandant à Dieu l'abrogation d'une loi qui avait apporté dans sa famille la misère et le déshonneur.

Fanchard a pu se mettre en faillite, on le sait. Il n'avait accepté cette flétrissure que dans l'espoir de la laver un jour, mais un Clichy est séjour mortel, il détruit la confiance et ruine le crédit. Sans argent et sans crédit, il n'a pu se relever et il porte avec désespoir son ineffaçable souillure. Il sait, en outre, que sa faillite a entraîné la ruine de plusieurs de ses créanciers et le chagrin qu'il en éprouve le tue.

A qui en est la faute ? A l'homme ou à la loi qui l'a frappé ?

Quant à M. *de* Saint-Bruno, — c'est ainsi qu'il signe aujourd'hui, — il est sorti de la prison pour dettes avec un bénéfice net de 25, 000 fr., par suite d'une transaction avec son créancier, y

La fortune l'a fait arriver à l'assemblée nationale, Sa voix a été l'une des cinq de la majorité qui, le 13 décembre 1848, a fait revivre la contrainte par corps pour dettes. Il trouve admirable la loi qui l'a rétablie, et il se réserve d'en profiter encore pour emprunter à vingt-cinq pour cent de perte pour ses prêteurs.

N'oublions pas l'excellent marquis de la Tournaye. Il est aussi l'un de ceux que parfois des créanciers se fatiguent de nourrir en prison. Au jour fixé, les fonds destinés à ses alimens n'ayant point été déposés, il sortit de Clichy au moment où il jetait les fondemens d'un pot-au-feu philanthropique.

Le marquis s'est rappelé la société pour le rachat des captifs qui lui avait été si avantageuse. Devenu libre, il s'est empressé de fonder une association de charité pour les jeunes orphelins, et grâce à cette pieuse institution une foule d'enfans sans parens continuent à n'être ni mieux nourris ni mieux vêtus que par le passé.

Un mot maintenant sur un personnage qu'on n'a pas oublié, le capitaine don Octavio César Pillavidas y Zampapezos. Il n'est pas de perverse nature qui n'ait son bon côté ; on a pu reconnaître cette vérité dans l'aventurier espagnol. Comme tous ses compatriotes, il était un peu en arrière de son siècle. De nos jours on ne voit plus de ces bretteurs déterminés qui se battaient pour le plaisir de se battre. Le capitaine était un de ces héros de la cape et de l'épée qui tranchent par trop vivement au milieu de nos souvenirs effacés, et il en avait la conscience ; aussi ne faisait-il que de courts séjours en Europe.

À son retour de Lahore, Pillavidas dépensait grandement les fruits de la munificence du *rajah* qu'il avait servi. Il avait pris goût aux mœurs de l'Orient peut-être parce qu'il pouvait à peu de frais y passer pour un honnête homme. Une nouvelle décoration qu'il en avait rapportée avait été ajoutée à sa brochette de croix.

Le digne capitaine se promettait à son dernier écu de passer au service du pacha d'Egypte, quand une circonstance fortuite vint mettre fin à sa carrière aventureuse.

Le colonel, — car il avait alors ce grade, — essayait un jour un cheval qu'il venait d'acheter. Il avait poussé sur la grande route jusqu'à quelques lieues de Madrid. Le malheur voulut que des alguazils fussent dans ce moment à la recherche des auteurs d'un vol. à main armée sur une grande route.

Nous avons dit que la figure de Pillavidas était une de ces figures malencontreuses, à l'aspect desquelles naît tout naturellement le soupçon, et le soupçon de la plus fâcheuse espèce. Les alguazils, en le voyant, n'eurent pas ce jour-là un ; simple soupçon, mais, bien une conviction pleine et entière.

Le chef des alguazils était un homme prudent, qui n'aimait pas à recommencer, la même besogne, il avait déjà capturé plusieurs des bandits qui mettaient les voyageurs à contribution, et la justice espagnole s'était empressée de les relâcher. Ces gens avaient trouvé le moyen si facile en Espagne de sortir des mains du juge blancs comme neige.

Cette fois, le chef, bien décidé à ne pas retomber dans un pareil inconvénient, se saisit du colonel, qui, sans armes, fut obligé de céder à la force tout en protestant de son innocence, de laquelle l'alguazil fut si convaincu, qu'il le fit pendre, séance tenante, à l'un des arbres du grand chemin, Telle fut la fin du capitaine Pillavidas qui, après avoir échappé au châtement de ses nombreux méfaits, fut pendu précisément pour un crime dont il était innocent. Le hasard a de ces bizarreries inexplicables. On voudra peut-être savoir comment se termina le duel qui devait avoir lieu entre Tancrède et le président. D'une manière fort simple ; ce duel n'eut jamais lieu.

A la suite d'une instruction qui se poursuivait au sujet de la tentative de meurtre faite à Clichy contre l'usurier, instruction déjà commencée lors du départ de Tancrède, le président fut une nuit brusquement enlevé de sa cellule et conduit aux Madelonnettes, où il resta six mois. A peine en était-il sorti que, impliqué de nouveau dans un procès politique, il fut enfermé à Sainte-Pélagie, et après une année de détention il ne dut son élargissement qu'à la révolution de février. Nommé alors commissaire-général, il fut chargé en cette qualité d'administrer deux départemens à plus de deux cents lieues du Dauphiné, où vivait alors Tancrède.

Le président a oublié sa rancune contre lui, et le vicomte, de son côté, n'a jamais pensé un seul instant au président.

Avant de terminer ce récit, nous ne devons pas omettre de faire mention du comte de Trépagny. Par suite de l'amitié qui existait entre Tancrède et lui, ses anciennes relations avec M^{me} de Lutzeff, devenue vicomtesse de Châteaubrun, devaient naturellement être plus intimes. Aussi, pendant les mois d'hiver qu'elle passe à Paris, est-il au nombre des visiteurs, les plus assidus et les mieux accueillis à l'hôtel de la vicomtesse.

M. de Trépagny se regarde, non sans quelque raison, comme la cause indirecte du mariage Tancrède, et, quoique philosophe, — les philosophes sont rarement sensibles, — il se rappelle parfois avec une douce satisfaction que le *charmant contre-poison indiqué* par lui à son ami a non seulement servi à le guérir, mais encore à assurer son bonheur.

Nous pensons avoir suffisamment démontré, dans le cours de ce récit, l'injuste rigueur de la loi qui punit de la contrainte par corps le débiteur insolvable. De son côté, le lecteur a pu voir les déplorables conséquences qu'elle a quelquefois. Puisse le jour n'être pas éloigné où cette loi, ainsi que tant d'autres, qui n'étaient plus de notre siècle, sera abrogée sans retour et n'existera plus désormais que comme un souvenir du passé, souvenir douloureux, il est vrai, mais qui servira à marquer un progrès de plus dans notre civilisation !

FIN DE TANCRÈDE DE CHATEAUBRUN.

1 L' auteur écrivait ceci au commencement de 1851.

2 Depuis que cette œuvre est écrite, par suite des ordres donnés par M. Carlier pendant qu' il était préfet de police, la coulisse a été expulsée de ce cercle. (Note de l' éditeur.)

3 Ceci se passait en 1845,

4 Le lecteur ne doit pas oublier que l' auteur, ainsi qu' on l' a déjà dit, écrivait cet ouvrage au commencement de 1851.

5 Par un nouveau règlement , l' entrée de la prison est interdite aux femmes.

6 Pour éviter des catastrophes semblables à celle dont on va lire le récit, le greffier de la prison a soin de demander à tout nouveau visiteur s' il n' est pas créancier ou incarcérateur de quelque détenu. Il est juste, du reste, d' ajouter que Clichy est un séjour où les incarcérateurs sont en général peu jaloux de pénétrer.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Tancredi de Chateaubrun, par Gabriel Ferry (Louis de Bellemare)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5720906t>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr